

Gilles Deleuze

Anti-Oedipe et Mille plateaux

Les codes; Le capitalisme; Les flux; Decodage des flux; Capitalisme et schizophrénie; La psychanalyse

16/11/71

Qu'est-ce qui passe sur le corps d'une société ? C'est toujours des flux, et une personne c'est toujours une coupure de flux. Une personne, c'est toujours un point de départ pour une production de flux, un point d'arrivée pour une réception de flux, de flux de n'importe quelle sorte; ou bien une interception de plusieurs flux.

Si une personne a des cheveux, ces cheveux peuvent traverser plusieurs étapes : la coiffure de la jeune fille n'est pas la même que celle de la femme mariée, n'est pas la même que celle de la veuve : il y a tout un code de la coiffure. La personne en tant qu'elle porte ces cheveux, se présente typiquement comme interceptrice par rapport à des flux de cheveux qui la dépassent et dépassent son cas et ces flux de cheveux sont eux-mêmes codés suivant des codes très différents : code de la veuve, code de la jeune fille, code de la femme mariée, etc. C'est finalement ça le problème essentiel du codage et de la territorialisation qui est de toujours coder les flux avec, comme moyen fondamental : marquer les personnes, (parce que les personnes sont à l'interception et à la coupure des flux, elles existent aux points de coupure des flux).

Mais donc, plus que marquer les personnes - marquer les personnes, c'est le moyen apparent -, pour la fonction la plus profonde, à savoir : une société n'a peur que d'une chose : le déluge; elle n'a pas peur du vide, elle n'a pas peur de la pénurie, de la rareté. Sur elle, sur son corps social, quelque chose coule et on ne sait pas ce que c'est, quelque chose coule qui ne soit pas code, et même qui, par rapport à cette société, apparaît comme non codable. Quelque chose qui coulerait et qui entraînerait cette société à une espèce de deterritorialisation, qui ferait fondre la terre sur laquelle elle s'installe : alors ça, c'est le drame. On rencontre quelque chose qui s'écroule et on ne sait pas ce que c'est, ça ne répond à aucun code, ça fout le camp sous ces codes; et c'est même vrai, à cet égard, pour le capitalisme depuis longtemps qui croit

toujours avoir assuré des simili-codes, là, c'est ce que l'on appelle la fameuse puissance de récupération dans le capitalisme - quand on dit récupérer : chaque fois que quelque chose semble lui échapper, semble passer en dessous de ces simili-codes; il retamponne tout ça, il ajoute un axiome en plus et la machine repart; pensez au capitalisme au 19^{ème} siècle : il voit couler un pôle de flux qui est, à la lettre, le flux, le flux de travailleurs, le flux prolétariat : eh bien, qu'est-ce que c'est que ça qui coule, qui coule méchant et qui entraîne notre terre, où va-t-on ? Les penseurs du 19^{ème} siècle ont une réaction très bizarre, notamment l'école historique française : c'est la première à avoir pensé au 19^{ème} siècle en termes de classes, ce sont eux qui inventent la notion théorique de classes et qui l'inventent précisément comme une pièce essentielle du code capitaliste, à savoir : la légitimité du capitalisme vient de ceci : la victoire de la bourgeoisie comme classe contre l'aristocratie.

Le système qui apparaît chez Saint Simon, A. Thierry, E. Quinet, c'est la prise de conscience radicale de la bourgeoisie comme classe et toute l'histoire, ils l'interprètent comme une lutte des classes. Ce n'est pas Marx qui invente la compréhension de l'histoire comme lutte des classes, c'est l'école historique bourgeoise du 19^{ème} siècle : 1789, oui, c'est la lutte des classes, ils se trouvent frappés de cécité lorsqu'ils voient couler à la surface actuelle du corps social, ce drôle de flux qu'ils ne connaissent pas : le flux prolétariat. L'idée que ce soit une classe, ce n'est pas possible, ce n'en est pas une à ce moment-là : le jour où le capitalisme ne peut plus nier que le prolétariat soit une classe, ça coïncide avec le moment où, dans sa tête, il a trouvé le moment pour recoder tout ça. Ce que l'on appelle la puissance de récupération du capitalisme, c'est quoi ça ?

C'est qu'il dispose d'une espèce d'axiomatique, et lorsqu'il dispose de quelque chose de nouveau qu'il ne connaît pas, c'est comme pour toute axiomatique, c'est une axiomatique à la limite pas saturable : il est toujours prêt à ajouter un axiome de plus pour refaire que ça marche.

Quand le capitalisme ne pourra plus nier que le prolétariat soit une classe, lorsqu'il arrivera à reconnaître une espèce de bipolarité de classe, sous l'influence des luttes ouvrières au 19^{ème} siècle, et sous l'influence de la révolution, ce moment est extraordinairement ambigu, car c'est un moment important dans la lutte révolutionnaire, mais c'est aussi un moment essentiel dans la récupération capitaliste : je te fous un axiome en plus, je te fais des

axiomes pour la classe ouvriere et pour la puissance syndicale qui la representent, et la machine capitaliste repart en grincant, elle a colmate la breche. En d'autres termes, tous les corps d'une societe sont l'essentiel : empecher que coulent sur elle, sur son dos, sur son corps, des flux qu'elle ne pourrait pas coder et auxquels elle ne pourrait pas assigner une territorialite. Le manque, la penurie, la famine, une societe elle peut le coder, ce qu'elle ne peut pas coder, c'est lorsque cette chose apparait, ou elle se dit : qu'est-ce que c'est que ces mecs la! Alors, dans un premier temps, l'appareil repressif se met en branle, si on ne peut pas coder ca, on va essayer de l'aneantir. Dans un deuxieme temps, on essaie de trouver de nouveaux axiomes qui permettraient de recoder tant bien que mal.

Un corps social, ca se definit bien comme ca : perpetuellement des trucs, des flux coulent dessus, des flux coulent d'un pole a un autre, et c'est perpetuellement code, et il y a des flux qui echappent aux codes, et puis il y a l'effort social pour recuperer tout cela, pour axiomatiser tout ca, pour remanier un peu le code, afin de faire de la place a des flux aussi dangereux : tout d'un coup, il y a des jeunes gens qui ne repondent pas au code : ils se mettent a avoir un flux de cheveux qui n'etait pas prevu, qu'est-ce qu'on va faire ? On essaie de recoder ca, on va ajouter un axiome, on va essayer de recuperer ou bien alors il y a quelque chose la-dedans, qui continue a ne pas se laisser coder, alors la ?

En d'autres termes, c'est l'acte fondamental de la societe : coder les flux et traiter comme ennemi ce qui, par rapport a elle, se presente comme un flux non codable, parce qu'encore une fois, ca met en question toute la terre, tout le corps de cette societe.

Je dirai ca de toute societe, sauf peut-etre de la notre, a savoir le capitalisme, bien que tout a l'heure j'ai parle du capitalisme comme si, a la maniere de toutes les autres societes, il codait les flux et n'avait pas d'autres problemes, mais j'allais peut-etre trop vite.

Il y a un paradoxe fondamental du capitalisme comme formation sociale : s'il est vrai que la terreur de toutes les autres formations sociales, ca a ete les flux decodes, le capitalisme, lui, s'est constitue historiquement sur une chose incroyable, a savoir : ce qui faisait toute la terreur des autres societes : l'existence et la realite de flux decodes et qu'il en a fait son affaire a lui. Si c'etait vrai, cela expliquerait que le capitalisme est l'universel de toute

société en un sens très précis : en un sens négatif, il serait ce que toutes les sociétés ont redouté par dessus tout, et on a bien l'impression que, historiquement, le capitalisme ... d'une certaine manière est ce que toute formation sociale n'a cessé d'essayer de conjurer, n'a cessé d'essayer d'éviter, pourquoi ? Parce que c'était la ruine de toutes les autres formations sociales. Et le paradoxe du capitalisme, c'est qu'une formation sociale s'est constituée sur la base de ce qui était le négatif de toutes les autres. Ça veut dire que le capitalisme n'a pu se constituer que par une conjonction, une rencontre entre flux décodés de toutes natures. Ce qui était la chose la plus redoutée de toutes les formations sociales, était la base d'une formation sociale qui devait englober toutes les autres : ce qui était le négatif de toutes les formations soit devenu la positivité même de notre formation, ça fait frémir ça.

Et en quel sens le capitalisme s'est-il constitué sur la conjonction des flux décodés : il a fallu d'extraordinaires rencontres à l'issue de processus de décodage de toutes natures, qui se sont formées au déclin de la féodalité. Ces décodages de toutes natures ont consisté en décodage de flux fonciers, sous forme de constitution de grandes propriétés privées, décodage de flux monétaires, sous forme de développement de la fortune marchande, décodage d'un flux de travailleurs sous forme de l'expropriation, de la déterritorialisation des serfs et des petits paysans. Et ça ne suffit pas, car si on prend l'exemple de Rome, le décodage dans la Rome décadente, il apparaît en plein : décodage des flux de propriétés sous forme de grandes propriétés privées, décodage des flux monétaires sous formes de grandes fortunes privées, décodage des travailleurs avec formation d'un sous-prolétariat urbain : tout s'y trouve, presque tout. Les éléments du capitalisme s'y trouvent réunis, seulement, il n'y a pas la rencontre.

Qu'est-ce qu'il a fallu pour que se fasse la rencontre entre les flux décodés du capital ou de l'argent et les flux décodés des travailleurs, pour que se fasse la rencontre entre le flux de capital naissant et le flux de main d'œuvre déterritorialisée, à la lettre, le flux d'argent décode et le flux de travailleurs déterritorialisés. En effet, la manière dont l'argent se décode pour devenir capital argent et la manière dont le travailleur est arraché à la terre pour devenir propriétaire de sa seule force de travail : ce sont deux processus totalement indépendants l'un de l'autre, il faut qu'il y ait rencontre entre les deux.

En effet, le processus de decodage de l'argent pour former un capital qui se fait a travers les formes embryonnaires du capital commercial et du capital bancaire, le flux de travail, leur libre possesseur de sa seule force de travail, se fait a travers une toute autre ligne qui est la deterritorialisation du travailleur a la fin de la feodalite, et cela aurait tres bien pu ne pas se rencontrer. Une conjonction de flux decodes et deterritorialises, c'est ca qui est a la base du capitalisme.

Le capitalisme s'est constitue sur la faillite de tous les codes et territorialites sociales preexistantes.

Si on admet ca, qu'est-ce que ca represente : la machine capitaliste, c'est proprement dement. Une machine sociale qui fonctionne a base de flux decodes, deterritorialises, encore une fois, ce n'est pas que les societes n'en aient pas eu l'idee; elles en ont eu l'idee sous forme de panique, il s'agissait d'empecher ca - c'etait le renversement de tous les codes sociaux connus jusque la -, alors une societe qui se constitue sur le negatif de toutes les societes preexistantes, comment est-ce que cela peut fonctionner ? Une societe dont le propre est de decoder et deterritorialiser tous les flux : flux de production, flux de consommation, comment ca peut fonctionner, sous quelle forme : peut-etre que le capitalisme a d'autres procedes que le codage pour faire marcher, peut-etre est-ce completement different. Ce que je recherchais jusqu'a maintenant, c'etait de refonder, a un certain niveau, le probleme du rapport CAPITALISME-SCHIZOPHRENIE - et le fondement d'un rapport se trouve en quelque chose de commun entre le capitalisme et la schizophrénie : ce qu'ils ont completement de commun, et c'est peut-etre une communaute qui ne se realise jamais, qui ne prend pas une figure concrete, c'est la communaute d'un principe encore abstrait, a savoir, l'un comme l'autre ne cessent pas de faire passer, d'emettre, d'intercepter, de concentrer des flux decodes et deterritorialises.

C'est ca leur identite profonde et ce n'est pas au niveau du mode de vie que le capitalisme nous rend schizo, c'est au niveau du processus economique : tout ca ne marche que par un systeme de conjonction, alors disons le mot, a condition d'accepter que ce mot implique une veritable difference de nature avec les codes. C'est le capitalisme qui fonctionne comme une axiomatique, une axiomatique des flux decodes. Toutes les autres formations sociales ont fonctionne sur la base d'un codage et d'une territorialisation des flux et entre la machine capitaliste qui fait une axiomatique de flux decodes en tant que tels

ou deterritorialises, en tant que tels, et les autres formations sociales, il y a vraiment une difference de nature qui fait que le capitalisme est le negatif des autres societes. Or, le schizo, a sa maniere, avec sa marche trebuchante a lui, il fait la meme chose. En un sens, il est plus capitaliste que le capitaliste, plus prolo que le prolo : il decode, il deterritorialise les flux et la, se noue l'espece d'identite de nature du capitalisme et du schizo. La schizophrénie c'est le negatif de la formation capitaliste. En un sens, il va plus loin, le capitalisme fonctionnait sur une conjonction de flux decodes, a une condition, c'était que, en meme temps qu'il decodait perpetuellement les flux d'argent, flux de travail, etc., il les introduisait, il construisait un nouveau type de machine, en meme temps, pas apres, qui n'était pas une machine de codage, une machine axiomatique.

C'est comme ca qu'il arrivait a faire un systeme coherent, a charge pour nous de dire en quoi se distingue profondement une axiomatique des flux decodes et un codage des flux.

Tandis que le schizo, il en donne plus, il ne se laisse pas axiomatiser non plus, il va toujours plus loin avec des flux decodes, au besoin avec pas de flux du tout, plutot que de se laisser coder, plus de terre du tout, plutot que de se laisser territorialiser.

Dans quel rapport ils sont l'un avec l'autre ? C'est a partir de la que le probleme se pose. Il faut etudier de plus pres le rapport capitalisme / schizophrénie, en accordant la plus grande importance a ceci : est-il vrai et en quel sens, peut-on definir le capitalisme comme une machine qui fonctionne a base de flux decodes, a base de flux deterritorialises ? En quel sens il est le negatif de toutes les formations sociales et par la-meme, en quel sens la schizophrénie c'est le negatif du capitalisme, qu'il va encore plus loin dans le decodage et dans la deterritorialisation, et jusqu'ou ca va, et ou cela mene-t-il ? Vers une nouvelle terre, vers pas de terre du tout, vers le deluge ?

Si j'essaie de relier avec les problemes de psychanalyse, en quel sens, de quelle maniere - c'est uniquement un depart -, je suppose qu'il y a quelque chose de commun entre le capitalisme, comme structure sociale, et la schizophrénie comme processus. Quelque chose de commun qui fait que le schizo est produit comme le negatif du capitalisme (lui-meme negatif de tout le reste), et que ce rapport, nous pouvons maintenant le comprendre en considerant les termes : codage de flux, flux decode et deterritorialise, axiomatique de flux

decode, etc.

Reste a voir en quoi le probleme psychanalytique et psychiatrique continue a nous preoccuper.

Il faut relire trois textes de Marx : dans le livre I : la production de la plus-value, le chapitre sur la baisse tendancielle dans le dernier livre, et enfin, dans les « Gruendisse », le chapitre sur l'automation.

Richard Zrehen : Je n'ai pas compris ce que tu as dit a propos de l'analogie entre le capitalisme et la schizophrénie, quand tu dis que le capitalisme est le negatif des autres societes et que le schizo est le negatif du capitalisme, j'aurais compris, moi, que le capitalisme est aux autres societes ce que le schizo est au capitalisme, or, j'aurais cru, au contraire, que tu n'allais pas faire cette opposition la. J'aurais cru a l'opposition : capitalisme / autres societes et schizophrénie / autre chose, au lieu d'une analogie en 3 termes, en faire une en 4 termes.

Cyril : Richard veut dire opposition entre : capitalisme / autres societes et schizophrénies et nevroses par exemple.

Deleuze : Haaa, oui, oui, oui, oui.

On definira le flux en economie politique, son importance me confirme, chez les economistes actuels. Pour l'instant, le flux c'est quelque chose, dans une societe, qui coule d'un pole a un autre, et qui passe par une personne, uniquement dans la mesure ou les personnes sont des intercepteurs.

Intervention du mec au drole d'accent.

Deleuze : Je prends un exemple, vous me dites, dans une societe, ca ne cesse pas de decoder, pas sur : je crois qu'il y a deux choses dans une societe, quant au principe dont une societe se termine, quant a la mort d'une societe : il y a toujours deux moments qui coexistent : toute mort, d'une certaine maniere, monte - c'est le grand principe de Thanatos -, du dedans et toute mort vient du dehors; je veux dire qu'il y a menace interne dans toute societe, cette menace etant representee par le danger de flux qui se decodent, ca d'accord.

Il n'y a jamais un flux d'abord, puis un code qui s'amene dessus. Les deux sont coexistants. Quel est le probleme, si je reprends les etudes deja anciennes de Levi-Strauss sur le mariage : il nous dit : l'essentiel dans une societe, c'est la circulation et c'est l'echange. Le mariage, l'alliance, c'est l'echanger, et l'important c'est que ca circule et que ca s'echange. Il y a donc un flux de femmes - elever quelque chose au coefficient flux me parait une operation

sociale, l'opération sociale flux; au niveau de la société, il n'y a pas de femmes, il y a un flux de femmes qui renvoie à un code, code de choses d'âges, de clans, de tribus, mais il n'y a jamais un flux de femmes, et puis en second lieu, un code : le code et le flux sont absolument formes vis à vis l'un de l'autre. Qu'est-ce que c'est alors, au niveau du mariage, le problème dans une société dite primitive : c'est que, par rapport aux flux de femmes, en vertu du code, il y a quelque chose qui doit passer. Il s'agit de former une sorte de système, pas du tout comme Lévi-Strauss le suggère, pas du tout une combinatoire logique, mais un système physique avec des territorialités : quelque chose entre, quelque chose sort, donc là on voit bien que, rapportées au système physique mariage, les femmes se présentent sous forme d'un flux, de ce flux, le code social veut dire ceci : par rapport à un tel flux, quelque chose du flux doit passer, c'est à dire couler; quelque chose doit ne pas passer, et troisièmement - ça ferait les 3 termes fondamentaux de tout code -, quelque chose doit faire passer ou bloquer, au contraire : exemple, dans les systèmes matrilineaires, tout le monde sait l'importance de l'oncle utérin, pourquoi? Dans le flux de femmes, ce qui passe c'est le mariage permis ou même prescrit. Un schizo, dans une société comme ça, il n'y en pas, à la lettre, ça nous appartient, là-bas, c'est autre chose.

Là-bas, c'est différent : il y a un très beau cas étudié par P. Clastres; il y a un type qui ne sait pas, il ne sait pas avec qui il doit se marier, il essaie le voyage de déterritorialisation pour aller voir le sorcier très loin. Il y a un grand ethnologue anglais qui s'appelle Leach et dont toute la thèse consiste à dire : ça ne marche jamais comme dit Lévi-Strauss, il ne croit pas à son système : personne ne saurait qui épouser; Leach fait une découverte fondamentale, ce qu'il appelle les groupes locaux, il distingue les groupes de filiation. Les groupes locaux, ce sont les petits groupes qui machinent les mariages, les alliances et ils ne les déduisent pas des filiations : l'alliance c'est une espèce de stratégie qui répond à des données politiques. Les groupes locaux, c'est à la lettre un groupe (pervers, spécialiste du codage), qui détermine pour chaque caste, ce qui peut passer, ce qui ne peut pas passer, ce qui doit être bloqué, ce qui peut couler. Dans un système matrilineaire, qu'est-ce qui est bloqué ? Ce qui est bloqué dans tout système, c'est ce qui tombe sous les règles de prohibition de l'inceste. Là, quelque chose dans le flux de femmes est bloqué; à savoir certaines personnes sont éliminées du flux de femmes dans la

vue du mariage, par rapport a telles autres personnes. Ce qui passe au contraire, c'est, on pourrait dire, les premiers incestes permis : les premiers incestes legaux sous la forme du mariage preferentiel; mais chacun sait que les premiers incestes permis ne sont jamais pratiques en fait, c'est encore trop proche de ce qui est bloque. Vous voyez que le flux s'est disjonne la, quelque chose dans le flux est bloque, quelque chose passe, et la il y a les grands pervers qui machinent les mariages, qui bloquent ou qui font passer. Dans l'histoire de l'oncle uterin, la tante est bloquee comme image de l'inceste defendu, sous forme de la parente a plaisanterie, le neveu a, avec sa tante, un rapport tres joyeux, avec son oncle, un rapport de vol, mais le vol, les injures, elles sont codees, voir Malinowski.

Question : Ces groupes locaux ont des pouvoirs magiques ?

Deleuze : Ils ont un pouvoir ouvertement politique, ils font parfois appel a la sorcellerie, mais ce ne sont pas des groupes de sorcellerie, ce sont des groupes politiques qui definissent la strategie d'un village par rapport avec un autre village, et un clan par rapport a un clan.

Tout code par rapport a un flux implique qu'on empeche quelque chose de ce flux de passer. On le bloquera, on laissera passer quelque chose : il y aura des gens ayant une position cle comme intercepteur, c'est a dire comme empechant de passer, ou au contraire comme faisant passer, et quand, ensuite, on s'apercoit que ces personnages sont tels que, d'apres le code, leur revient certaines prestations, on comprend mieux comment tout le systeme marche.

Dans toutes societies, le probleme a toujours ete de coder les flux et de recoder ceux qui tendaient a s'echapper - quand est-ce que les codes vacillent dans les societies dites primitives : essentiellement au moment de la colonisation, ou, la, le code fout le camp sous la pression du capitalisme : voir ce que ca represente dans une societe a code, l'introduction de l'argent : ca fout en l'air tout leur circuit de flux. En ce sens ils distinguent essentiellement 3 types de flux : les flux de production a consommer, les flux de prestige, objets de prestige et flux de femmes. Quand l'argent s'introduit la-dedans, c'est la catastrophe (voir ce que Jaulin analyse comme l'ethnocide : argent, complexe d'Oedipe).

L'argent, ils essaient de le rapporter a leur code, comme tel ce ne peut etre qu'un bien de prestige, ce n'est pas un bien de production ou de consommation,

ce n'est pas une femme, mais avec l'argent, les jeunes de la tribu qui comprennent plus vite que les anciens, en profitent pour s'emparer du circuit des biens de consommation, le circuit de consommation qui était traditionnellement dans certaines tribus, tenu par les femmes. Voilà que des jeunes gens, avec l'argent, s'emparent du circuit de consommation. Avec l'argent qui, lui ne peut plus être codé, dans un cadre précis, on commence avec de l'argent et on finit avec de l'argent.

A-M-A, il n'y a absolument plus moyen de coder ce truc là parce que les flux qualifiés sont remplacés par un flux de quantité abstraite dont le propre est la reproduction infinie dont le type est A-M-A. Aucun code ne peut supporter la reproduction infinie. Ce qu'il y a de formidable dans les sociétés dites primitives, c'est comment la dette existe, mais existe sous forme de bloc fini, la dette est finie.

Alors, en ce sens les flux passent leur temps à fuir, ça n'empêche pas que les codes sont corrélatifs et qu'ils codent les flux : sans doute, ça s'échappe de tous les côtés, et celui qui ne se laisse pas coder, et bien on dira : c'est un fou, on le codera : le fou du village, on fera un code de code.

L'originalité du capitalisme, c'est que lui ne compte plus sur aucun code, il y a les résidus de code, mais plus personne n'y croit : nous ne croyons plus à rien : le dernier code que le capitalisme a su produire a été le fascisme : un effort pour recoder et reterritorialiser même au niveau économique, au niveau du fonctionnement du marché dans l'économie fasciste, là on voit bien un extrême effort de ressusciter une espèce de code qui aurait fonctionné comme code du capitalisme, à la lettre, ça pouvait durer sous la forme que ça a duré, quant au capitalisme, il est incapable de fournir un code qui quadrille l'ensemble du champ social, parce que ses problèmes ne se posent plus en termes de code, ses problèmes c'est de faire une mécanique des flux décodés comme tels, alors c'est uniquement en ce sens, que j'oppose le capitalisme comme formation sociale à toutes les autres formations sociales connues.

Peut-on dire qu'entre un codage de flux correspondant aux formations pré-capitalistes et une axiomatique décodée, est-ce qu'il y a une différence de nature ou est-ce simplement une variation : il y a une différence de nature radicale ! Le capitalisme ne peut fournir aucun code.

On ne peut pas dire que la lutte contre un système soit totalement indépendante de la manière dont ce système a été caractérisé : c'est difficile de considérer

que la lutte du socialisme au 19eme siecle contre le capitalisme ait ete independante de la theorie de la plus-value, en tant que cette theorie assignait la caracteristique du capitalisme.

Supposons que le capitalisme puisse se definir comme une machine economique excluant les codes et faisant fonctionner, prenant dans une axiomatique des flux decodes, ca nous permet deja de rapprocher la situation capitaliste de la situation schizophrénique.

Est-ce qu'au niveau meme de l'analyse qui a une influence pratique, l'analyse des mecaniques monetaires (les economistes neocapitalistes, c'est de la schizophrénie), quand on voit comment marche, au niveau concret, non seulement la theorie, mais la pratique monetaire du capitalisme, son caractere schizoide, pouvez-vous dire que c'est totalement indifferent pour la pratique revolutionnaire.

Tout ce qu'on a fait du cote de la psychanalyse et de la psychiatrie, ca revenait a quoi ? Le desir, ou peu importe l'inconscient : il n'est pas imaginaire ou symbolique, il est uniquement machinique, et tant que vous n'aurez pas atteint la region de la machine du desir, tant que vous en restez a l'imaginaire, au structural ou au symbolique, vous n'avez pas de veritable prise sur l'inconscient. Ce sont des machines qui, comme toutes machines, se confirment par leur fonctionnement . Confirmations : le peintre Lindner obsede par « les enfants avec machine » : enormes petits garcons au premier plan tenant une drôle de petite machine, espece de petit cerf-volant et derriere lui, une grosse machine technique sociale et sa petite machine est branchee sur la grosse, derriere. ca c'est ce que j'ai essaye d'appeler l'annee derniere l'inconscient orphelin, le vrai inconscient, celui qui ne passe pas par papa-maman, celui qui passe par des machines delirantes, celles-ci etant dans un rapport donne avec les grandes machines sociales. Seconde confirmation : une Anglais, Niderland, a ete voir du cote du pere de Schreber. Ce que je reprochais au texte de Freud, c'etait comme si la psychanalyse etait une veritable moulinette qui ecrasait le caractere le plus profond du type, a savoir son caractere socio -historique. Quand on lit Schreber, le grand mongol, les aryens, les juifs, etc. et quand on lit Freud, pas un mot de tout ca, c'est comme si c'etait du contenu manifeste et qu'il fallait decouvrir le contenu latent, l'eternel papa-maman d'Oedipe. Tout le contenu politique, politico-sexuel, politico-libidinal, parce qu'enfin, quand le pere Schreber, qui s' imagine etre

une petite Alsacienne qui defend l'Alsace contre un officier francais, il y a de la libido politique la. C'est a la fois du sexuel et du politique l'un dans l'autre; on apprend que le pere Schreber etait tres connu parce qu'il avait invente un systeme d'education : les Jardins Schreber. Il avait fait un systeme de pedagogie universelle. La schizo analyse procederait a l'inverse de la psychanalyse, en effet, chaque fois que le sujet raconterait quelque chose qui se rapporterait de pres ou de loin a Oedipe ou a la castration, le schizo analyse dirait zut. Ce qu'il verrait d'important, c'est que : le pere Schreber invente un systeme pedagogique de valeur universelle, qui ne porte pas sur son petit a lui, mais mondialement : PAN gymnasticon. Si on supprime du delire du fils la dimension politico mondiale du systeme pedagogique paternel, on ne peut plus rien comprendre. Le pere apporte non pas une fonction structurale, mais un systeme politique : moi, je dis que la libido, ca passe par la, pas par papa et maman, par le systeme politique. Dans le PAN gymnasticon, il y a des machines : pas de systeme sans machines, un systeme a la rigueur est une unite structurale de machines, si bien qu'il faut crever le systeme pour arriver jusqu'aux machines. Et qu'est-ce que c'est que les machines de Schreber : ce sont des machines SADICO-PARANOIAQUES, un type de machines delirantes. Elles sont sadico-paranoiaques en ce sens qu'elles s'appliquent aux enfants, de preference aux petites filles.

Avec ces machines, les enfants restent tranquilles, dans ce delire, la dimension pedagogique universelle apparait clairement : ce n'est pas un delire sur son fils, c'est un delire qu'il fait sur la formation d'une meilleure race. Le pere Schreber agit sur son fils, non pas en tant que pere, mais en tant que promoteur libidinal d'un investissement delirant du champ social. Ce n'est plus de la fonction paternelle, que le pere soit la pour faire passer quelque chose du delire, c'est sur, mais le pere n'agit ici que comme agent de transmission par rapport a un champ qui n'est pas le champ familial, mais qui est un champ politique et historique, encore une fois, les noms de l'histoire et pas le nom du pere.

Comtesse : on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre, meme machinique. I

Gilles Deleuze : le systeme du pere Schreber avait un developpement mondial (ceintures de bonne tenue). C'etait une grosse machine sociale et c'etait en meme temps, semees dans la machine sociale, plein de petites machines delirantes sadico-paranoiaques. Alors, dans le delire du fils, bien sur c'est papa, mais a

quel titre intervient-il ? Il intervient comme agent de transmission dans un investissement libidinal d'un certain type de formation sociale. Au contraire, le drame de la psychanalyse c'est l'éternel familiarisme qui consiste à referer la libido et avec elle, toute la sexualité, à la machine familiale, et on aura beau les structurer, ça ne changera rien, on restera dans le cercle étroit de : **castration symbolique, fonction familiale structurante, personnages**

parentaux, et on continue à écraser tout le dehors. Blanchot : « un nouveau type de rapport avec le dehors », or, et c'est le drame, la psychanalyse tend à supprimer tout rapport d'elle-même et du sujet qui vient se faire analyser avec le dehors. À elle toute seule, elle prétend nous reterritorialiser, sur la territorialité ou sur la terre la plus médiocre, la plus mesquine, la territorialité oedipienne, ou pire sur le divan. Là, on voit bien le rapport de la psychanalyse et du capitalisme : si c'est vrai que dans le capitalisme, les flux se décodent, se deterritorialisent constamment, c'est à dire que le capitalisme produit du schizo exactement comme il produit de l'argent, toute la tentative capitaliste consiste à reinventer des territorialités artificielles pour y inscrire les gens, pour les recorder vaguement : on invente n'importe

quoi : HLM, maison, et puis il y a la reterritorialisation familiale, la

famille, c'est quand même la cellule sociale, alors on va reterritorialiser le bonhomme en famille (psychiatrie communautaire) : on reterritorialise les gens là où toutes les territorialités sont flottantes, on procède par reterritorialisation artificielle, résiduelle, imaginaire. Et la psychanalyse fait - la psychanalyse classique -, de la reterritorialisation familiale, surtout en faisant sauter tout ce qui est effectif dans le délire, tout ce qui est agressif dans le délire, à savoir que le délire c'est un système d'investissements politico-social, pas n'importe quel type : c'est la libido qui s'accroche à des déterminations politiques sociales : Schreber ne rêve pas du tout lorsqu'il fait l'amour à sa maman, il rêve qu'il se fait violer comme petite alsacienne par un officier français : ça dépend de quelque chose de beaucoup plus profond qu'Oedipe, à savoir la manière dont la libido investit les formations sociales, au point qu'il faut distinguer deux types d'investissements sociaux par le désir :

- les investissements sociaux d'intérêts qui sont des types préconscients, qui
- passent au besoin par les classes,
- et là dessous, pas forcément en accord avec eux, les investissements
- inconscients, les investissements libidinaux de désir.

La psychanalyse traditionnelle a enfermé les investissements libidinaux de désir dans le triangle familial et le structuralisme est la dernière tentative de sauver Oedipe au moment où Oedipe creve par tous les bouts.

La tâche de schizo-analyse est de voir que les parents ne jouent dans l'inconscient que comme agents d'interception, agents de transmission dans un

systeme de flux de desirs, de machines desirantes, et que ce qui compte, c'est mon rapport inconscient avec mes machines desirantes. Qu'est-ce que c'est mes machines desirantes a moi, et par la-meme le rapport inconscient de ces machines desirantes avec les grandes machines sociales dont elles procedent a ... et que donc, il n'y a aucune raison de maintenir la psychanalyse dans la tentative de nous reterritorialiser. Je prends l'exemple du dernier livre de Leclaire : il y a quelque chose qui ne va plus : « l'acte le plus fondamental dans l'histoire de la psychanalyse, c'a ete un decentrement qui a consiste a passer de la chambre des parents comme referent au cabinet analytique, « il fut un temps on croyait a Oedipe, puis a la realite de la seduction, ca n'allait pas fort deja, parce que tout l'inconscient etait familiarise, ecrasement de la libido sur le papa-maman-moi : tout le developpement de la psychanalyse s'est fait dans le sens : substitution du fantasme a la seduction reelle et substitution de la castration a Oedipe. Leclaire : « a vrai dire le deplacement du noyau vif de la conjoncture oedipienne, de la scene familiale a la scene psychanalytique est strictement correlatif d'une mutation sociologique dont on peut reperer psychanalytiquement le ressort au niveau de l'institution familiale » page 30 . La famille c'est rape; l'inconscient proteste et ne marche plus pour se faire trianguler, heureusement il y a l'analyste pour prendre le relais.

Elle n'assure plus , la famille, la garde et le derobement d'un reel tout puissant. On se dit, ouf, on va enfin avoir du rapport avec le reel extra familial, ha!, non!, dit Leclaire, car ce qui prend le relais de la famille, et ce qui devient le gardien, le voilant dévoilant du reel tout puissant, c'est le cabinet de l'analyste.

Tu ne te fais plus trianguler, oedipianiser dans ta famille, ca ne marche plus, tu viendras sur le divan te faire trianguler et oedipianiser, et en effet, ajoute Leclaire : « si le divan psychanalytique est devenu le lieu ou se deroule la confrontation avec le reel ». La confrontation avec le reel ne se fait pas sur la terre, dans le mouvement de la territorialisation, reterritorialisation, de la deterritorialisation, il se fait sur cette terre pourrie qu'est le divan de l'analyste. « Aucune importance que la scene oedipienne n'ait pas de referent a l'exterieur du cabinet, que la castration n'ait pas de referent en dehors du cabinet de l'analyste », ce qui signifie que la psychanalyse comme le capitalisme, se trouvant devant les flux decodes du desir, se trouvant devant le phenomene schizophrénique du decodage et de la deterritorialisation, a choisi de

faire pour elle-meme une petite axiomatique. Le divan, terre ultime de l'homme europeen d'aujourd'hui, sa petite terre a lui.

Cette situation de la psychanalyse tend a introduire une axiomatique excluant toute reference, excluant tout rapport avec le dehors quel qu'il soit, parait un mouvement de l'interiorite catastrophique quant a comprendre les veritables investissements du desir. Des qu'on prenait comme referent la famille, c'etait foutu. (derniere terre, le divan qui vaudrait et se justifierait par elle-meme). C'etait compris des le debut, des le moment ou on avait coupe le desir de la double dimension - j'appelle double dimension libidinale du desir : et son rapport, d'une part, avec des machines desirantes irreductibles a toute dimension symbolique ou structurale, a des machines desirantes fonctionnelles, et le probleme de la schizo-analyse, c'est de savoir comment ca marche ces machines desirantes, et arriver au niveau ou elles marchent dans l'inconscient de quelqu'un, ce qui suppose qu'on ait fait sauter Oedipe, la castration, etc. D'autre part, avec les investissements sociaux-politiques-cosmiques, et il ne faut pas dire que la, il y ait la moindre desexualisation des acquis de la psychanalyse, car je dis bien que le desir, sous sa forme sexuelle fondamentale, ne peut etre compris que dans ses investissements sexuels, qu'en tant qu'il porte non pas sur papa-maman, c'est secondaire, mais en tant qu'il porte - d'une part, sur les machines desirantes, parce que la libido c'est l'energie libre des machines desirantes, et d'autre part, en tant qu'a travers nos amours sexuelles, homosexuelles, heterosexuelles.

Ce qui est investi, ce sont toujours des coupures des dimensions d'un champ social historique, et que bien sur, le pere et la mere, ca joue la-dedans, ce sont des agents de communication de machines desirantes, et d'une part, les unes avec les autres, et d'autre part, les machines desirantes avec les grandes machines desirantes.

La schizo-analyse, c'est faire 3 operations :

Une tache destructrice :

Faire sauter les structures oedipiennes et castratrices pour arriver a une region de l'inconscient ou il n'y a pas castration etc. parce que les machines desirantes ignorent cela.

Une tache positive :

Qui a a voir et a analyser fonctionnellement, il n'y a rien a interpreter . On n'interprete pas une machine, on en saisit son fonctionnement ou ses rates, le

pourquoi de ses rates : c'est le carcan oedipien, le carcan psychanalytique du divan qui introduit dans les machines desirantes des rates.

3eme tache :

Les machines desirantes ne marchent qu'en tant qu'elles investissent des machines sociales. Et quelles sont ces types d'investissements libidinaux, distincts des investissements preconscious d'interets, ces investissements sexuels - a travers tous les etres que nous aimons, toutes nos amours, c'est un complexe de deterritorialisation et de reterritorialisation, ce que nous aimons, c'est toujours un certain mulatre ou une certaine mulatresse, un mouvement de deterritorialisation et de reterritorialisation, ce n'est pas la territorialite maigre et hysterique du divan, et a travers chaque etre que nous aimons, ce que nous investissons, c'est un champ social, ce sont les dimensions de ce champ social, et les parents sont agents de transmission dans le champ social.

- voir lettre de Jackson ; la mere noire classique qui dit a son fils, ne fais
- pas d'histoires et fais un bon mariage, gagne de l'argent. Cette mere classique
- la, est-ce qu'elle agit comme mere et comme objet du desir oedipien, ou est-ce
- qu'elle agit en tant qu'elle transmet un certain type d'investissement libidinal
- du champ social, a savoir le type qui fait un bon mariage, ce avec quoi il fait
- l'amour, et ceci au sens le plus strict du terme, c'est a travers sa femme,
- inconsciemment, avec un certain nombre de processus economiques, politiques,
- sociaux, et que l'amour ca a ete toujours le moyen par lequel la libido
- atteignait a autre chose que la personne aimee, a savoir tout un decoupage du
- champ social historique, finalement on fait toujours l'amour avec les noms de
- l'histoire.

L'autre mere (de Jackson) - celle qui dit « prends ton fusil », il va de soi que les deux agissent comme agents de transmission dans un certain type d'investissement social-historique, que de l'un a l'autre le pole de ces investissements a singulierement change, que dans un cas, on pourrait dire que ce sont des investissements reactionnaires, a la limite fascistes, dans l'autre cas, que c'est un investissement libidinal revolutionnaire. Nos amours sont comme les conduits et les voies de ces investissements qui ne sont, encore une fois, pas de nature familiale, mais qui sont de nature historico-politique, et que le dernier probleme de la schizo-analyse, c'est non seulement l'etude positive des machines desirantes, mais l'etude positive de la maniere dont les machines desirantes procedent a l'investissement des machines sociales, soit en formant des investissements de libido de type revolutionnaire, soit en formant des investissements libidinaux de type reactionnaire. Le domaine de la schizo-

analyse se distingue a ce moment la du domaine de la politique, en ce sens, que les investissements politiques preconscious sont des investissements d'interets de classes qui sont determinables par certains types d'etudes, mais qui ne nous disent rien encore sur l'autre type d'investissements, a savoir les investissements proprement libidinaux - ou investissements de Desir. Au point qu'il peut arriver qu'un investissement preconscious revolutionnaire peut etre double par un investissement libidinal de type fasciste ; ce qui explique comment se font les deplacements d'un pole du delire a un autre pole du delire, comment un delire a fondamentalement deux poles - ce que Artaud disait si bien : « le mystere de tout c'est « Heliogabal l'anarchiste », parce que ce sont les deux poles - c'est non seulement une contradiction, c'est la contradiction humaine fondamentale, a savoir le pole d'investissement inconscient de type fasciste, et l'investissement inconscient de type revolutionnaire. Ce qui me fascine dans un delire, c'est l'absence radicale de papa-maman, sauf comme agents de transmission, sauf comme agents d'interception ou la, ils ont un role, mais en revanche la tache de la schizo-analyse, c'est de degager dans un delire les dimensions inconscientes de l'investissement fasciste et de l'investissement revolutionnaire, et a un tel point, ca glisse, a tel point ca oscille, c'est du domaine profond de la libido.

Dans la territorialite la plus reactionnaire, la plus folklorique peut surgir (on ne sait jamais) un ferment revolutionnaire, quelque chose de schizo, quelque chose de fou, une deterritorialisation : le probleme basque : ils ont beaucoup fourni au fascisme, dans d'autres conditions, ces memes minorites peuvent etre determinees, je ne dis pas que ca se fait par hasard, elles peuvent assurer un role revolutionnaire. C'est extremement ambigu : ca ne l'est pas au niveau de l'analyse politique, ca l'est au niveau de l'analyse de l'inconscient : comment ca tourne. (Mannoni : antipsychiatrie dans la question du jugement de la cour sur Schreiber ===== delire completement fasciste). Si l'antipsychiatrie a un sens, si la schizo-analyse a un sens, c'est au niveau d'une analyse de l'inconscient, faire basculer le delire de son pole qui est toujours present, pole fasciste reactionnaire qui implique un certain type d'investissement libidinal, vers l'autre pole, quoique ce soit dur et lent, le pole revolutionnaire.

Richard : Pourquoi uniquement deux poles ?

Deleuze : On peut en faire beaucoup, mais fondamentalement, il y a bien deux

grands types d'investissements, deux poles.

La reference des investissements libidinaux, c'est papa-maman, ce sont les territorialites et les deterritorialisations, c'est ca qu'il faut trouver dans l'inconscient, surtout au niveau de ses amours.

Fantasme de naturalite : de la race pure mouvement de pendule et d'autre part fantasme revolutionnaire de deterritorialisation.

Si vous dites sur le divan de l'analyste ce qui coule, c'est encore des flux, alors d'accord, mais le probleme que je poserais la, c'est : il y a des types de flux qui passent sous la porte, ce que les psychanalystes appellent la viscosite de la libido, une libido trop vicieuse qui ne se laisse pas prendre au code de la psychanalyse, alors la oui, il y a deterritorialisation, mais la psychanalyse dit : contre-indication.

Ce qui m'embete dans la psychanalyse du cote de Lacan, c'est le culte de la castration.

La famille est un systeme de transmission, les investissements sociaux d'une generation a une autre, mais je ne pense pas du tout que ce soit un element necessaire que l'investissement social se fasse parce que, de toutes manieres, il y a des machines desirantes qui, par elles-memes, constituent des investissements sociaux libidinaux des grandes machines sociales.

Si vous dites : le fou, c'est quelqu'un qui reste avec ses machines desirantes et qui ne procede pas a des investissements sociaux, je ne vous suis pas : dans toute folie, je vois un intense investissement d'un type particulier d'un champ historique, politique, social, meme dans les personnes catatonisees. Ca vaut d'autant pour l'adulte que pour l'enfance, c'est des la plus petite enfance que les machines desirantes sont branchees sur le champ social.

En soi, toutes les territorialites se valent par rapport au mouvement de deterritorialisation, mais il y a comme une espece de schizo-analyse des territorialites, de leurs types de leur fonctionnement, et par fonctionnement, j'entends : si les machines desirantes sont du cote de la grande deterritorialisation, c'est a dire du chemin du desir par dela des territorialites, si desirer c'est se deterritorialiser, il faut dire que chaque type de territorialite est apte a supporter tel ou tel genre d'indice machinique : l'indice machinique c'est ce qui, dans une territorialite, serait apte a la faire fuir dans le sens d'une deterritorialisation. Alors, je prends l'exemple du reve, du point de vue que j'essaie d'expliquer le role des machines, c'est

tres important, different de celui de la psychanalyse : quand un avion passe ou une machine a coudre - le reve, c'est une espece de petite territorialite imaginaire, le sommeil ou le cauchemar ce sont des deterritorialisations - on peut dire la deterritorialisation et les reterritorialites n'existent qu'en fonction les unes des autres, mais vous pouvez evaluer la force de deterritorialisation possible aux indices qui sont sur telle ou telle territorialite, c'est a dire ce qu'elle supporte de flux qui fuit - Fuir et en fuyant, faire fuir, non pas les autres, mais quelque chose du systeme, un bout. Un indice machinique dans une territorialite, c'est ce qui mesure dans cette territorialite la puissance de la fuir en faisant fuir les flux, a cet egard toutes les territorialites ne se valent pas. Il y a des territorialites artificielles, plus ca fuira et plus on pourra fuir en fuyant, plus ca se deterritorialisera.

Nos amours sont toujours situees sur une territorialite qui, par rapport a nous, nous deterritorialisent ou bien nous reterritorialisent. A cet egard, il y a des malentendus plus tout un jeu d'investissements qui sont le probleme de la schizo-analyse : au lieu d'avoir comme referent la famille, ca a comme referent les mouvements de deterritorialisation, de reterritorialisation.

Zrehen : Je veux dire que tu as employe le terme de code pour les societes dites primitives, alors que je pense que ce n'est pas possible de les penser en termes de code, parce que la fameuse marque, parce qu'il y a une marque, que ca oblige a echanger, c'est parce qu'il y a une dette qu'on a l'obligation d'echanger. Ce qui passe de leur societe a la notre, c'est la perte de la dette, alors quand tu dis que le schizo est le negatif du capitaliste et que le capitalisme est le negatif des societes primitives, il se trouve que justement ce qui est paume, c'est la castration.

Cette marque principielle, tu viens au devant de ce que fait le capitalisme en biffant la castration. Ce qui est forclos dans le capitalisme, c'est cette marque initiale et ce que Marx a tente de faire c'est de reintroduire la notion de dette. Quand tu me proposes un pole reactionnaire d'investissement et un pole revolutionnaire, je dis que tu te donnes deja les concepts de « revolutionnaire » et de « reactionnaire » comme deja institues dans un champ qui ne permet pas d'apprecier ce que tu veux dire toi.

Tu emploies coupure, je veux bien admettre que Oedipe et castration c'est depasse, mais le capitalisme ...

Nature des flux

14/12/71

Je voudrais avancer le problème de l'économie des flux; la dernière fois, quelqu'un voulait une définition plus précise des flux, plus précise que quelque chose qui coule sur le socius; ce que j'appelle socius, ce n'est pas la société mais une instance sociale particulière jouant le rôle de corps plein. Toute société se présente comme un socius ou corps plein sur lequel coulent des flux de toutes natures et sont coupés, et l'investissement social du désir, c'est cette opération fondamentale de la coupure-flux à laquelle on peut donner le nom commode de schize. Il n'importe pas encore pour nous d'avoir une définition réelle des flux, mais il importe, comme point de départ, d'avoir une définition nominale et cette définition nominale doit nous fournir un premier système de concepts. Je prends comme point de départ pour la recherche d'une définition nominale des flux, une étude récente d'un spécialiste des flux en économie politique : Daniel ENTIER, « Flux et stocks ». Stocks et flux sont deux notions fondamentales de l'économie politique moderne marquées par Keynes au point qu'on trouve chez lui la première grande théorie des flux dans: « La théorie générale de l'emploi et de l'intérêt ». Entier nous dit: « du point de vue économique, on peut appeler flux la valeur des quantités de biens de service ou de monnaie qui sont transmises d'un pôle à un autre »; le premier concept à mettre en rapport avec celui de flux, c'est celui de pôle; le flux en tant qu'il coule sur le socius, entre par un pôle et sort par un autre pôle. La dernière fois, on avait essayé de montrer que les flux impliquaient des codes, en ce sens qu'un flux pouvait être dit économique dans la mesure où quelque chose passait et où quelque chose d'autre était bloqué et quelque chose d'autre le bloquait et le faisait passer; l'exemple c'était les règles d'alliance dans les sociétés dites primitives, où les interdits représentent bien un blocage dans le flux de mariage possible par exemple; les premiers mariages permis, i.e. les premiers incestes permis qu'on appelle les unions préférentielles et qui, en fait, ne sont presque jamais réalisés, représentent comme les premiers modes de passage : quelque chose passe, quelque chose est bloqué, ce sont les interdits d'inceste, quelque chose passe, ce sont les unions préférentielles, quelque chose bloque et fait passer, c'est par exemple l'oncle utérin. Donc, de toutes manières, il y a détermination d'un flux d'entrée et de sortie; la notion de pôle implique ou est

impliquée par le mouvement des flux, et elle nous renvoie à l'idée que quelque chose coule, que quelque chose est bloqué, quelque chose fait couler, quelque chose bloque. Entier continue : « Sachant qu'on appellera pôle un individu ou une entreprise ou bien un ensemble d'individus ou d'entreprises, voire même de fractions d'entreprises ... » « Là, sont définis les intercepteurs de flux ... »

Lorsque les opérations effectuées par celles-ci - les interceptions des flux - pourront être décrites dans un système comptable cohérent ... » Est donc corrélatrice de la notion de flux la notion de système comptable; lorsque les opérations effectuées, i.e. le passage du flux d'un pôle à un autre peuvent être décrites dans un système cohérent, c'est évidemment exprimé en termes de capitalisme, je veux dire que dans ce contexte, c'est dans la cadre du capitalisme et au niveau des quantités abstraites, comme le dernier résidu de ce qui a une toute autre ampleur dans les sociétés pré-capitalistes, à savoir ce qui, dans les sociétés pré-capitalistes, se présente comme de véritables codes; c'est lorsqu'une société est complètement décodée que les flux ressortissent à un système comptable, c'est i.e. à une axiomatique des quantités abstraites au lieu de renvoyer à des codes qualifiés; le système comptable dans le système capitaliste c'est le résidu de quantités, abstractifié du codage des flux, le capitalisme fonctionne à base de flux décodés, dès lors, ces flux sont repris dans un système à base comptable; Entier continue : « on peut considérer comme constituant un même flux, tous les biens arrivés à un même stade de transformation matérielle ou juridique au moment où ils arrivent ... » Voilà une troisième notion corrélatrice : transformation matérielle ou juridique, « et si on parle de flux échangés entre des secteurs industriels, il faudra préciser la notion de secteur, s'il s'agit de déterminer exactement le flux de production, le flux de revenus, le flux de consommation, il faudra déterminer ces termes soigneusement; prenons par exemple le flux de revenu monétaire, il a constitué par le total de tous les gains en monnaie ... » Qu'est-ce que ça veut dire tous les biens en monnaie : c'est ce que les économistes appellent les salaires nominaux, ça couvre aussi bien le revenu salarial que les salaires de la direction, que les dividendes. Prenons l'exemple du flux de revenus monétaires, il est déterminé par le total de tous les biens en monnaie mis à la disposition de tous les individus composant la collectivité, le revenu d'un grand nombre d'individus peut être évalué avec précision parce qu'il est versé par d'autres personnes, entrepreneurs d'état, et qu'il est nettement déterminé; mais pour bien des revenus dont l'importance ne peut être négligé, une définition exacte ne peut être donnée; tiens, tiens, il y a une sphère d'indétermination dans le secteur ? C'est sans doute lié à quelque chose de très profond dans ce qu'on verra être le système comptable; pour tout ça nous voilà déjà avec une triple référence : les flux renvoient d'une part à des pôles, d'autre part, à des codes ou des systèmes comptables, d'autre part, en quadruple référence à des stades de transformations, d'autre part à des secteurs et enfin à des stocks. Voilà cinq notions corrélatives. Au point de vue économique, on appellera stocks de biens et stock de monnaie, les biens détenus et la monnaie détenue par un seul pôle; donc le flux, c'est ce qui coule d'un pôle à un autre, qui entre et qui sort, et le stock c'est ce qui est rapporté comme la possession matérielle et juridique

de l'un des deux pôles considérés; on voit bien là le caractère corrélatif des deux notions; alors le stock sera défini comme ceci : l'utilité des stocks est variable selon les cas, mais est lié d'une façon ou d'une autre, à un moment ou à un autre, à l'existence des flux, cependant, - en effet on va avoir l'impression très nette que stock et flux c'est la même chose rapportée à deux unités différentes, l'une le passage d'un pôle à un autre, l'autre l'attribution à l'un des deux pôles, comme deux unités de mesure d'une seule et même chose -, donc, l'utilité des stocks est variable suivant les cas, mais est liée d'une façon ou d'une autre, à un moment ou à un autre, à l'existence des flux, cependant, alors que les flux permettent de dégager des mouvements de valeurs entre pôles différents, les stocks représentent une somme de valeurs à la disposition d'un pôle; il n'y a pas de biens figurants dans un stock qui, à un moment donné, ne figurent pas dans un flux, c'est même là l'une des bases de la comptabilité, puisque l'entrée et la sortie d'un stock constitue des flux; seule l'étude des flux permet de rendre compte du rôle des entrées et des sorties sur les variations de stocks...

Voilà, on vient de voir la corrélation de la notion de flux avec cinq notions : pôle, code ou système comptable, stade de transformations, secteur, stock. Si l'on essaie de réduire tout ça, je crois que la notion dont j'essayais de partir l'autre fois, opère une telle réduction ou réunit ces cinq références, à savoir celle de coupure-flux.

Car la notion de coupure-flux doit s'entendre simultanément de deux manières : elle s'entend dans une corrélation du flux lui-même et du code, et si, dans le capitalisme encore une fois, on s'aperçoit que les flux sont comptabilisés, c'est à la faveur d'un mouvement de décodage tel que le système comptable a simplement pris la place des codes; c'est alors qu'on s'aperçoit déjà qu'il ne suffit plus de parler de système comptable, mais qu'il faudrait parler d'un système ou d'une structure de financement.

La stricte corrélation du flux et du code implique que dans une société, en apparence - et c'est bien notre point de départ -, on ne peut pas saisir les flux autrement que dans et par l'opération qui les code; c'est que, en effet, un flux non codé, c'est à proprement parler, la chose ou l'innommable. C'est ce que j'essayais de vous dire la dernière fois, la terreur d'une société, c'est le déluge : le déluge c'est le flux qui rompt la barrière des codes. Les sociétés n'ont pas tellement peur parce que tout est codé, la famille c'est codé, la mort

c'est codé, mais ce qui les panique c'est l'écroulement d'un quelque chose qui fait craquer les codes. Donc un flux n'est reconnaissable comme flux économique et social que par et dans le code qui l'encode, or cette opération de codage implique deux coupures simultanées, et c'est cette simultanéité qui permet de définir cette notion de coupure-flux : simultanément, dans une opération de codage des flux, se produit, grâce au code, un prélèvement sur le flux, et c'est ce prélèvement sur le flux qui définit ses pôles : il entre à tel endroit et il sort à tel autre endroit, entre les deux, s'est faite la coupure-prélèvement; en même temps que le code renvoie lui-même à une coupure d'une autre sorte et strictement simultanée, à savoir cette fois-ci : il n'y a pas de prélèvement sur un flux qui ne s'accompagne d'un détachement sur ou dans le code qui encode ce flux si bien que c'est la simultanéité du prélèvement de flux et du détachement d'un segment de code qui permet de définir le flux dans la préférence à des pôles, à des secteurs, à des stades, à des stocks. Cette notion de coupure-flux se présente double puisqu'elle est à la fois coupure-prélèvement portant sur le flux et coupure-détachement portant sur le code. On retrouve le mécanisme du délire : c'est cette opération de double schize, c'est la schize qui consiste simultanément à opérer des prélèvements de flux en fonction des détachements de code et inversement.

Si je me donne, au départ, d'une manière toute nominale, un flux indéterminé, la chose qui cule sur le socius, cela ne peut apparaître socialement comme flux, que dans la corrélation code, ou au moins système comptable, et le flux est qualifié en fonction du code, et dans la corrélation des deux, s'opère précisément sur ce flux lui-même, qualifié par le code, une coupure-prélèvement en même temps que par réaction, le code lui-même éprouve ou est le siège d'une coupure-détachement. Détachement de code corrélatif à un prélèvement de flux. C'est uniquement une description formelle. Un fou, à première vue, c'est un type qui fait passer l'innommable, c'est quelqu'un qui porte des flux décodés : « un dieu me parle, mais c'est pas votre dieu »; les Grecs avaient une notion qui est celle de démon, ils avaient les dieux et les dieux étaient lotis, tout était bien quadrillé, ils avaient des puissances et des espaces; d'une certaine manière, ils avaient beau bouger, ils étaient sédentaires, ils avaient leur territoire et les démons opéraient leur codage. Le système religieux, il ne faut pas le prendre à un niveau idéologique, mais au niveau de son appartenance au code social; les démons c'étaient avant tout des puissances qui ne respectaient

pas les codes. Dans Oedipe, il y a un texte qui est mal traduit et qui est : « quel démon a sauté d'un plus long saut », texte bondissant franchissant les limites, c'était une puissance innommable, c'était de la démesure, et c'est pas forcer les choses que de traduire ça décodage. Donc un démon parle de telle manière que le fou reçoit des flux décodés, il émet des flux décodés, ça fuit de partout, il brouille tous les codes. C'est pour ça qu'Oedipe, ça risque pas de prendre sur lui, parce qu'à la lettre, Oedipe c'est un foutu code. Quand ça tourne mal quelque part, il faut toujours remonter plus haut pour voir où ça commence à mal tourner (cf URSS), et la psychanalyse ça tourne mal, pourquoi et comment ?

Derrida a très bien vu dans quel sens la psychanalyse, au moins dans une de ses intentions premières, elle s'oppose au code; c'est un système de décodage et c'est pour ça que ça ne pouvait que mal tourner cette histoire là. Parce que décodage, ça veut dire, ou bien lire un code, pénétrer le secret d'un code, ou bien ça veut dire décoder en un sens absolu, i.e. détruire les codes pour faire passer les flux à l'état brut; toute une partie de la psychanalyse se proposait d'être un décodage absolu des flux de désir et pas un décodage relatif, le faire passer aux flux le mur des codes, et faire culer des flux de désir à l'état brut. C'est par là que la psychanalyse était toute proche de l'économie désirante et, à proprement parler, des machines désirantes, productrice de flux de désir; et ça, on le voit très bien dans des textes de Freud, tels que : « L'Interprétation des rêves », où il dit : qu'est-ce qui distingue ma méthode de la clé des songes ? La grande différence c'est que la clé des songes propose un code du désir; Freud dit qu'ils ont tout vu, mais qu'ils proposent un codage systématique : ceci veut dire cela, c'est ça la clé des songes; et dans la perspective d'une clé des songes, si on décode le rêve, on le décode au sens relatif, i.e. on découvre le chiffre de son code. Or, Freud dit que la psychanalyse n'a rien à voir avec ça, elle ne traduit pas. Et Derrida, dans son article sur Freud, dans « L'écriture de la différence », le montre très bien. Elle opère un décodage absolu, elle traduit les codes en flux à l'état brut, et par là, la psychanalyse s'oppose aux codes. Il va de soi que, en même temps, et dès le début, ils inventent un nouveau code, à savoir le code oedipien qui est un code encore plus code que tous les codes; et voilà que les flux de désir passent dans le codage d'oedipe, ou quel que soit le flux de désir, on le fout dans la grille oedipienne. A ce moment la psychanalyse se révèle de moins en moins

capable de comprendre la folie, car le fou c'est vraiment l'homme des flux décodés.

Et l'homme qui a montré ça d'une façon vivante et convaincante, c'est Beckett, les étranges créatures de Beckett passent leur temps à décoder des trucs, elles font passer des flux non codables. L'opération sociale ne peut saisir des flux par rapport à des codes qui opèrent sur eux, dans la simultanéité, détachement de flux prélèvement de chaînes ou de codes, et le fou, là-dessus, fait passer des flux sur lesquels on ne peut plus rien prélever; il n'y a plus de codes, il y a une chaîne des flux décodés, mais on ne peut pas couper. Il y a une espèce de déluge ou de faillite du corps, c'est peut-être ça, après tout, le corps sans organes, lorsque sur le corps, ou du corps, s'écoulent, par des pôles d'entrée et de sortie, des flux sur lesquels on ne peut plus opérer de prélèvement parce qu'il n'y a plus de codes sur lesquels on puisse opérer des détachements. L'état du corps de quelqu'un qui sort d'une opération relativement grave, les yeux d'un opéré ce sont les yeux de quelqu'un qui a été pas très loin de la mort, ou pas très loin de la folie, ils sont ailleurs, d'une certaine façon, il a passé le mur. Il est intéressant que ce qu'on appelle convalescence, c'est une espèce de retour. Il a frôlé la mort, c'est une expérience du corps - très bizarre la psychanalyse : pourquoi Freud tient-il tellement à ce qu'il y ait un instinct de mort, il dit son secret dans « Inhibition, symptôme et angoisse » : vous comprenez, si il y a un instinct de mort, c'est parce que il n'y a ni modèle ni expérience de la mort, à la rigueur, il admet qu'il y ait un modèle de la naissance, pas de modèle de la mort, donc raison de plus pour en faire un instinct transcendant. Curieux. Peut-être que le modèle de la mort, ce serait quelque chose comme le corps sans organes.

Les auteurs de terreurs ont compris, à partir d'Edgar Poe, que ce n'est pas la mort qui était le modèle de la catatonie schizophrénique, mais le contraire, et le catatonique c'est celui qui fait de son corps un corps sans organes, c'est un corps décodé, et sur un tel corps, il y a une espèce d'annulation des organes. Sur ce corps décodé, les flux coulent dans des conditions telles qu'ils ne peuvent plus être décodés. Ce par quoi on redoute les flux décodés, le déluge, c'est que lorsque des flux coulent décodés, on ne peut plus opérer des prélèvements qui les coupent, pas plus qu'il y a de codes sur lesquels on puisse opérer des détachements de segments permettant de dominer, d'orienter, de diriger les flux. Et l'expérience de l'opéré sur un corps sans organes, c'est

que, à la lettre, sur son corps coulent des flux non codables qui constituent la chose, l'innommable. Au moment même où il respire, c'est l'espèce de grande confusion des flux en un seul flux indivis qui n'est plus susceptible de prélèvements, on ne peut plus couper. Un long ruisseau non dominable où tous les flux qui sont normalement distingués par leurs codes, se réunissent en un seul et même flux indivis, coulant sur un seul et même corps non différencié, le corps sans organes. Et l'opéré fou, chaque bouffée de respiration qu'il prend, c'est en même temps de la bave, le flux d'air et de salive qui tendent à s'entremêler l'un l'autre, de telle manière qu'il n'y a plus de nuances. Bien plus, à chaque fois qu'il respire et qu'il bave, à la fois il y a une vague envie de défécation, une vague érection : c'est le corps sans organes qui fuit par tous les bouts. C'est triste, mais d'autre part, ça a des moments très joyeux, brouiller tous les codes, ça a ses grands moments, c'est pour ça que Beckett, c'est un auteur comique.

Là aussi, il faut dire, et puis, et puis, mais ça constitue le fou et sa place dans la société comme celui par où passent les flux décodés, et c'est pour ça qu'il est saisi comme le danger fondamental. Le fou ne décode pas au sens où il disposerait d'un secret dont les gens normaux auraient perdu le sens, il décode au sens que, dans son petit coin, il machine des petites machines qui font passer les flux et qui font sauter les codes sociaux. Le processus schizophrénique en tant que tel, dont le schizo n'est que la continuation schizophrénique, et bien le processus schizophrénique est le potentiel propre de la révolution par opposition aux investissements paranoïaques qui sont fondamentalement de type fasciste.

On arrive à ce premier résultat, à savoir : l'opération économique du codage des flux avec la double coupure, coupure détachement et coupure prélèvement, et sur le socius dans une société ces étranges créatures, les fous, qui font passer les flux décodés. Le phénomène le plus étrange de l'histoire mondiale, c'est la formation du capitalisme parce que, d'une certaine manière, le capitalisme c'est la folie à l'état pur, et d'une autre manière, c'est en même temps le contraire de la folie. Le capitalisme, c'est la seule formation sociale qui suppose, pour apparaître, l'écroulement de tous les codes précédents. En ce sens, les flux du capitalisme sont des flux décodés et ça pose le problème suivant : comment une société, avec toutes ses formations répressives bien constituées, a-t-elle pu se former sur la base de ce qui faisait la terreur des autres formations sociales,

à savoir : le décodage des flux.

Le rapport intime entre le capitalisme et la schizophrénie, c'est leur commune installation, leur commune fondation sur des flux décodés en tant que décodés. Comment il s'est fait ce décodage ? Il faudra tenir très présentes à l'esprit ces deux exigences : à savoir l'affinité fondamentale de la schizophrénie et du capitalisme, mais en même temps, dans cette affinité fondamentale, trouver la raison pour laquelle la répression de la folie s'est faite dans le capitalisme d'une manière incroyablement plus dure et plus spécifique par rapport aux formations pré-capitalistes. On a, dans un cas, une économie politique, une économie libidinale, dans l'autre cas, une économie de flux décodés.

Je voudrai montrer que, historiquement, ça s'est produit sur une longue période de temps - il y a des machines sociales qui sont synchroniques, il y a des machines sociales qui sont diachroniques; les machines despotiques asiatiques sont une forme comme vraiment synchroniques, l'état asiatique de Marx surgit d'un coup, toutes les pièces et tous les rouages de l'appareil d'état apparaissent synchroniquement. La formation de la machine capitaliste s'étend sur plusieurs siècles. C'est une machine diachronique et il a fallu deux grands temps : ce n'est pas le capitalisme qui décode les flux, ça se décode sur ce qu'on appelle ruine et décadence des grands empires, et la féodalité ce n'est qu'une des formes de la ruine et de la décadence. Le capitalisme ne procède pas du décodage des flux parce qu'il le suppose, il suppose des flux qui ont perdu leurs codes.

Marx, c'est l'auteur qui a montré la contingence radicale de la formation du capital. Toute philosophie de l'histoire est, ou bien théologique, ou bien histoire des contingences et des rencontres imprévues. Le phénomène originaire du capitalisme : il faut que ces flux décodés en tant que décodés, entrent en conjonction. Or, cette conjonction, qu'est-ce qui l'assure ? Là, on sent que, autant l'histoire peut nous renseigner sur les processus de décodage des flux, autant ce qui assure la conjonction des flux décodés en tant que tels, ça ne peut être que des processus d'un secteur historique particulier.

Cette histoire du capitalisme, que ça implique un décodage généralisé des flux et en même temps quelque chose d'autre, comme si devait être mis en place un appareil à conjuguer les flux décodés; c'est ça qui donne au capitalisme son apparence, pure illusion, de libéralisme. Il n'a jamais été libéral, il a toujours été capitalisme d'état. Ça commence au Portugal au 12^{ème} siècle, les

histoires de capitalisme d'état. Il n'y a pas eu un moment où les flux se décodaient et où tout était libre, et après une récupération, c'est mauvais ça, la récupération. Et si il est vrai que le capitalisme substitut aux vieux codes écroulés des machines à conjuguer, des machines axiomatiques infiniment plus cruelles que le despote le plus cruel, quoi que d'une autre cruauté, c'est en même temps que ça se décode, que c'est repris par une autre machine qui est une machine à conjuguer les flux décodés. D'où l'affinité avec la schizophrénie parce que ça fonctionne à base de décodages et opposition avec la schizophrénie, parce qu'au lieu de faire passer des flux décodé, ça les arrête d'une autre manière, et ça les fait rentrer dans une machine à opérer des conjugaisons de flux décodés.

Par exemple l'histoire de la peinture. Très bizarre l'histoire de l'école vénitienne : très tard ça reste marqué du style dit byzantin alors que Venise a déjà bien avancé dans le capitalisme marchand, mais ce capitalisme marchand et bancaire, il reste tout à fait dans les pores de l'ancienne société despotique. Et tout le christianisme à ce moment là trouve comme sa forme picturale dans les agencements, à la lettre, pyramidaux sur un mode hiérarchique, qui répondent au surcodage despotique. Ces tableaux byzantins de l'école vénitienne vont jusqu'au milieu du 15^{ème} siècle, vous avez ce beau style byzantin, et qu'est-ce qu'on voit : du christianisme surcodé, du christianisme interprété sur le style et le mode du surcodage : il y a le vieux despote, il y a le père, il y a le jésus, les tribus d'apôtres. Dans un tableau de Delphiore, il y a des files pyramidales qui sont éparpillées bien en rang, le regard bien droit. Ce n'est pas seulement les gens qui sont codés et surcodés dans l'art byzantin, c'est leurs organes qui sont codés qui sont codés et surcodés sous la grande unité du despote, que ce despote soit Dieu le père ou qu'il soit le grand byzantin. On a l'impression que leurs organes sont l'objet d'un investissement collectif hiérarchisé. Ça serait fou qu'une vierge regarde à droite pendant que le petit Jésus regarderait d'un autre côté. Pour inventer un truc comme ça, faut être fou; ça ne peut pas se faire dans un régime où les organes sont collectivement investis, sont codés par la collectivité et surcodés. Dans le christianisme, les codes sont brouillés mais c'est parce que coexistent avec les codes territoriaux des codes despotiques, les couleurs mêmes interviennent dans le code pictural. Et si, dans le musée, vous changez de salle, vous découvrez tout à fait autre chose, c'est la grande joie et la grande angoisse aussi, ils sont en train de décoder les flux

et ça ne coïncide pas avec l'explosion du capitalisme, c'est assez en retard; le grand décodage des flux de peinture s'est fait autour de 1450, en plein 15^{ème}, et c'est une espèce de coupure radicale : tout d'un coup, on voit l'écroulement de la hiérarchie des surcodages, l'écroulement des codes territoriaux, les flux de peinture deviennent fous, ça crève tous les codes, un flux passe. On a l'impression que les peintres, leur position comme toujours chez les artistes par rapport au système social, ils font des christ complètement pédés, ils font des christ complètement maniérés, tout ça c'est sexualisé, ils font des vierges qui valent pour toutes les femmes, des petits garçons qui viennent de boire, des petits garçons qui font caca, ils jouent vraiment à cette opération de décodage des flux de couleurs.

Et comment font-ils ? Tout ce qui passe comme si, pour la première fois, les personnages représentés, devenaient possesseurs de leurs organes : c'est fini les codages collectifs hiérarchisés des organes, les investissements sociaux des organes; voilà que la vierge et chaque personnage se mettent, à la lettre, à mener leur propre affaire; à la lettre le tableau fuit par tous les bouts : la vierge regarde d'un côté, il y a deux types qui regardent le petit Jésus, un troisième regarde par là comme si quelque chose se passait, il y a des scènes à l'arrière plan, le tableau éclate dans toutes sortes de directions où chacun se met à posséder ses propres organes. Ils ne sont pas fous, il y en a un de l'école vénitienne qui fait une création du monde pas croyable : généralement la création du monde à la byzantine, ça se faisait dans l'ordre hiérarchique, il y avait une espèce de cône ou de grande pyramide de l'ordre despotique et tout en bas, les codes territoriaux; la création du monde qui m'intéresse c'est un départ : il y a le Bon Dieu qui est dans l'air dans une position de coureur, et il donne un départ; il a devant lui des canards et des poulets qui s'en vont à toute allure, et dans la mer il y a des poissons qui s'en vont aussi, il y a Dieu qui renvoie tout ça, c'est la fin de tous les codes.

Et qu'est-ce qu'ils font avec le corps du Christ ? Le corps du Christ ça leur sert de corps sans organes; alors ils le machinent dans tous les sens, ils lui donnent des attitudes d'amoureux, de souffrance, de torture, mais on sent que là, c'est la joie. La perspective, vous comprenez la perspective, c'est rien comme truc; ceux qui s'en sont passés, c'est qu'ils n'en avaient pas besoin, leurs problèmes étaient autres. La perspective c'est des lignes de fuite, ça ne peut servir que dans une peinture de décodage, mais c'est très secondaire, ça

compte même pas dans l'organisation d'un tableau. Alors, qu'est-ce qu'ils sont en train de faire, on va décoller la hanche du Christ, on va faire du maniérisme, tous les corps de supplice, ça sert de corps sans organes, San Sebastian avec ses flèches dans tous les sens; encore une fois, dans ce bouleversement du système pictural, la perspective ça n'est qu'un tout petit truc. Ce décodage généralisé des flux, ça doit être repris par autre chose qu'un code et, en effet, il n'y a plus de code pictural, mais il va y avoir une étrange machine picturale de mise en conjonction et ce qui va faire l'unité du tableau, ça ne va plus être une unité signifiant de code ou de surcode, ça va être un système d'échos, de répétitions, d'oppositions, de symétries, ça va être une véritable machine conjonctive, il s'agit de mettre en conjonction les flux de couleurs et de traits décodés. Il y a une véritable axiomatique picturale qui va remplacer les codes défaillants.

Le capitalisme ne se forme pas par la simple vertu du décodage des flux, il n'apparaît que au moment où les flux décodés en tant que décodés entrent en conjonction les uns avec les autres. Marx a dit quand ça se fait, c'est la grande théorie de la contingence. A Rome, comme à la fin de la féodalité, le décodage des flux a entraîné une nouvelle forme d'esclavagisme et pas du tout le capitalisme. Il a fallu la rencontre entre le flux de capital décodé et le flux de travail déterritorialisé. Pourquoi s'est faite cette rencontre : voir dans Marx l'accumulation primitive, à une condition parce que accumulation primitive, ça peut être un truc dangereux, si on se dit : ah oui, accumulation primitive, c'est le truc qui a servi au processus d'accumulation, on dirait aussi bien à la formation des stocks au début du capitalisme. Il faut bien voir que l'accumulation primitive elle est dite primitive pour la distinguer d'autres formes d'accumulation, mais elle n'est pas primitive au sens où elle aurait un premier temps ...

Le fonctionnement du capitalisme, même pris dans son essence industrielle, c'est un fonctionnement bancaire et marchand, il faut maintenir que le capitalisme est essentiellement industriel, mais qu'il ne fonctionne que par son système bancaire et par ses circuits marchands. Pourquoi ? Il y a une espèce de conjonction; le capital se met à contrôler la production, mais est-ce que c'est la première fois? Non; mais si on reprend l'analyse de Marx, et Marx insiste là dessus : le contrôle de la production par le capital, d'une certaine manière il a toujours existé, et d'une autre manière il apparaît avec le capitalisme. Je

veux dire que même dans la perspective d'un capitalisme bancaire et marchand, les banques et les marchands se réservent un monopole : il y a au début du capitalisme, la manière dont le capitalisme marchand anglais interdit aux capitalistes étrangers l'achat de la laine et du drap; dans ce cas là, cette clause d'exclusivité est une forme sous laquelle les capitalistes marchands locaux s'assurent le contrôle de la production puisque les producteurs ne peuvent vendre à part eux; il faut marquer deux temps : un premier temps : lorsque les capitalistes marchands, par exemple en Angleterre, font travailler à leur compte des producteurs avec une espèce de système de délégation où le producteur devient comme un sous-traitant, là, le capital commercial s'empare directement de la production, ce qui a impliqué historiquement le grand moment où le capitalisme marchand s'est mis en guerre contre les ligues, i.e. les associations de producteurs. Lutte entre les producteurs qui ne voyaient pas sans inquiétude leur asservissement au capital marchand, et le capitalisme marchand qui, au contraire, voulait s'assurer de plus en plus le contrôle de la production par ce système de sous-traitement. Mais il faudra, comme le dit Marx, un second temps ..

21/12/71

Les Bonnes; Double Bind; Capital d'alliance et de filiation; $x + ax$; Flux de paiement et flux de financement

Le docteur Rose de Toul va plus loin que dénoncer une institution, il se trouve qu'elle va dénoncer les autorités responsables faisant marcher l'institution; c'est pour ça que comme si, n'en pouvant plus, elle brise une espèce de pacte tacite propre au système d'autorité, à savoir ce qui est dit devant le psychiatre ne sera pas répété; elle dit beaucoup de choses (un épileptique foutu pour huit jours au mitard et enchaîné), dont les journaux n'ont gardé uniquement que l'aspect : dénoncer l'institution en général ... Le GIP a suscité un mouvement de soutien chez les psychiatres et les analystes au Dr. Rose. Je voudrais revenir sur un point : l'année dernière, j'ai essayé de dire que la libido procède à des investissements sociaux; du point de vue de la libido, les parents n'interviennent jamais que comme agents de production parmi d'autres ou comme agents d'anti-production parmi d'autres, et jamais du point de vue de l'inconscient; l'inconscient ignore les parents; cette idée qu'il y aurait un investissement libidinal inconscient du champ social implique que soit bien distingué les investissements du champ social qu'il faudrait appeler

investissements préconscients d'intérêts, et un tout autre type d'investissements du champ social : les investissements inconscients de désir ou investissements libidinaux. Et un premier point qui me semblait gênant dans les textes de Freud, c'était la manière dont il établissait une espèce de rapport inverse entre l'investissement sexuel et l'investissement social; il y a des textes formels dans le cas Schreber où Freud dit : vous comprenez, l'investissement social ça implique une désexualisation, c'est le concept fâcheux de sublimation; et le champ social comme tel, il n'est resexualisé que dans le cas de régression, et c'est comme ça qu'il interprète tout l'aspect social du délire du Président Schreber, à savoir c'est une régression qui défait la désexualisation, la sublimation originaire. Toute notre hypothèse est, au contraire, que le champ social est investi par une libido sexuelle en tant que telle et que c'est même ça l'activité fondamentale de la libido : alimenter les investissements inconscients de désir du champ social.

Pourquoi ça passe par la sexualité de l'individu ? Là, il y a déjà une hypothèse qui s'impose - et qui ne correspond pas du tout au rapport inverse introduit par Freud : comme le champ de la conscience est entièrement rempli par les investissements préconscients d'intérêts du champ social, en dessous les vrais investissements libidinaux du champ social, les investissements de désir qui ne coïncident pas forcément avec les investissements préconscients d'intérêts, ils ne peuvent se manifester que dans l'ensemble des relations sexuelles érotiques et dans la conception qu'un individu et un groupe ou un groupe se font de la sexualité même, i.e. qu'il xxxxx donner n'importe quel sens, prendre à la lettre la célèbre formule de Marx selon laquelle le rapport sexuel de l'homme et de la femme, c'est comme le gradimètre du rapport de l'homme avec l'homme, à savoir l'investissement libidinal inconscient du champ social n'apparaît que à travers la série des amours d'un groupe ou de quelqu'un, la série de ses relations sexuelles, et en ce sens c'est bien vrai que l'investissement libidinal ou sexuel, à travers ses objets érotiques, investit tout un champ social; et pas du tout à la faveur d'une désexualisation, ça flanque tout en l'air. Or au niveau du concret, et des textes, il y a un truc très curieux chez Freud, tout à fait conforme aux familles bourgeoises dont il nous entretient, c'est le rôle des bonnes. Je prends les faits bruts, soit à travers Freud lui-même, soit à travers les cinq psychanalyses. Premier trait brut : quand il découvre le complexe d'Oedipe, c'est en rapport, il le dit lui-même (voir Jones tI-ch.I), c'est en

rapport avec sa propre situation; elle est très curieuse, lorsqu'il était enfant, on parle toujours de son père et de sa mère; en fait, il y a deux personnages clés : une bonne qui sera accusée de vol et un demi-frère qui fera enfermer la bonne, qui fera « coffrer » la bonne comme il le dit lui-même. Il y a donc un rapport entre ce demi-frère et la bonne. Rien que ça suffit à faire éclater les pseudo structures oedipiennes parce qu'il se trouve que le demi-frère ira s'établir à Manchester et c'est le groupe riche de la famille. Je signale tout de suite que Freud, suivant sa coutume psychanalytique, n'a pas cessé d'oedipianiser dès le début ça, i.e. de rabattre ça sur papa-maman; en ce sens là il n'a pas cessé d'expliquer que ce demi-frère c'était un substitut du père et que la bonne c'était une image de la mère. Peut-être que ça peut se faire, je n'en sais rien; mais je dis que c'est un rude choix que Freud, au moment où il découvrait Oedipe, se trouve devant un contexte où manifestement, la libido investit, non pas simplement des personnages familiaux, mais des agents de production sociaux ou des agents d'énonciation sociaux, la bonne, le demi-frère, et que c'était une direction possible, la libido comme investissement inconscient du champ social à partir des coupures enfantines Riche-Pauvre; cette direction possible qu'il pressent - on va voir pourquoi -, il la refoule, il la sublime au profit d'une interprétation toute familiale, oedipienne. Constamment les thèses de Freud ne cesseront de présenter des allusions et même de courtes présentations directes concernant le thème du riche et du pauvre au niveau de l'investissement libidinal inconscient; exemple : l'Homme aux Rats - Lacan, dans son très beau texte du « Mythe Individuel du Névrosé », est le premier à avoir montré l'importance, dans le cas de l'homme aux rats, du thème déjà infantile du choix de la femme riche et de la femme pauvre à partir de l'idée qui traverse tout le cas de l'homme aux rats, à savoir cette espèce de circulation de la dette; et cette circulation de la dette qui investit libidinalement par l'homme aux rats à comme pôles la femme riche et la femme pauvre. Dans « l'Homme aux Loups », même type de problème : l'homme aux loups investit fort encore une bonne qu'il a vu tout enfant en train de laver, à genoux, le plancher, et cette position de femme pauvre suscite en lui un investissement très très fort qui va déterminer une partie de sa sexualité d'adulte. Qu'est-ce que dit Freud: il oscille entre deux positions, mais on sent d'avance qu'il a déjà choisi : la première position, ce serait : la libido investit des déterminations de classes que l'enfant n'appréhende que sous une

forme empirique, à savoir richesse-pauvreté. Et le petit bourgeois, l'homme aux lous, qu'est-ce qu'il fait, nous dit Freud : à partir de cette saisie de la bonne au plancher, il a toute sa vie une tendance au rabaissement de la femme comme si la femme passait fondamentalement du côté de la femme pauvre. A la fois abaissement et amour. Si on va dans cette direction - et on n'a pas tellement l'habitude d'entendre Freud parler comme ça -, une seule issue : reconnaître que l'investissement libidinal ou sexuel en tant que sexuel n'investit pas du tout des déterminations familiales, mais à travers des situations de familles, investit des coupures du champ social.

Mais il ne veut pas, et de ces textes là, il nous dit que la tendance à rabaisser la femme et à la faire passer du côté de la femme pauvre, ce n'est qu'une rationalisation. On saisit sur le vif le moment où Freud s'avance dans une direction, il l'explore un petit peu et puis non, il dit je n'ai fait ça que pour montrer que c'était sans issue. Il dit que la tendance à rabaisser la femme chez l'homme aux lous, ce n'est pas du tout lié à ça car l'enfant - dit-il -, identifie les personnes qui le servent du moment qu'elles lui témoignent de l'affection, il les identifie à sa mère. On prend sur le vif les détours ou les hésitations d'un grand génie : il a failli aller dans une direction et en fin de compte, il rabat. Vous savez pourquoi l'enfant a investi sa bonne à quatre pattes : c'est parce que, et là il ressort la fameuse thèse qui lui permet le rabatement oedipien si étrange, parce qu'il a surpris auparavant sa mère dans la même position, mais pas en train de laver le plancher, mais dans une position de scène sexuelle avec le père, si bien que le fait que ce soit la femme pauvre qui lave le plancher n'a plus aucune importance, c'est une rationalisation seconde par rapport au seul investissement libidinal qui est l'investissement de papa-maman.

Troisième sorte de textes - il y a chez Freud un problème des bonnes qui se comprend facilement, famille bourgeoise au 19^{ème} siècle; qu'est-ce qu'il nous dirait aujourd'hui où beaucoup de familles font garder leurs enfants par des portugaises qui ont elles-mêmes des enfants. Je demande premièrement si l'enfant, aussi petit qu'il soit, confond et identifie sa maman - la portugaise pauvre -, avec la bourgeoise chez qui elle travaille; je crois que, même si le bébé a tendance à confondre, il sera vite ramené à la raison du plus fort, et inversement, est-ce que l'enfant, aussi petit qu'il soit, fait la confusion entre la portugaise pauvre qui lave le plancher devant lui, et sa maman faisant

l'amour avec le papa. Je demande si dès l'enfance, il n'y a pas des investissements proprement inconscients et libidinaux qui 'n'ont pas du tout la famille ou les déterminations familiales comme objet, qui ne les ont que comme lieu quelconque et où les parents sont saisis dans leurs rapports avec d'autres agents sociaux et pas du tout confondus, de telle manière que la libido, dès la petite enfance, investit les déterminations du champ social historique, et les investit, pas évidemment à la façon d'un penseur marxiste, ça ne viendra que plus tard et au niveau des investissements préconscients d'intérêts, mais les investit sous la forme empirique immédiate : le riche, le pauvre.

En d'autres termes, le riche et le pauvre jouent, pour parler comme Lacan, mais dans un sens qui n'est peut-être pas lacanien, ils jouent le rôle de l'autre, c'est ça le grand Autre, c'est le non familial, ce qui est saisi à travers l'organisation familiale, ce sont de coupures extra-familiales du champ social, et la libido c'est ça qu'elle investit.

Troisième sorte de texte, c'est toute la fameuse histoire freudienne du roman familial, c'est toujours le problème des bonnes et c'est forcé que ça se pose comme ça dans une famille bourgeoise. Au niveau du roman familial, on va retrouver l'oscillation de Freud et son choix : il n'oscille que dans la mesure où il a déjà choisi entre les deux directions, il a déjà choisi la conception puérile familialiste; Freud découvrira le roman familial comme appartenant à la névrose et le roman familial du névrosé est présenté comme le roman dans lequel le névrosé fantasme ses origines dans un sens ou dans un autre; là aussi, nous retrouvons le thème libidinal de la richesse et de la pauvreté; tantôt le sujet fantasme ses origines sous la forme : je suis d'origine inférieure, je ne suis pas le fils de maman, je suis le fils de la bonne, tantôt sous la forme : je suis d'origine supérieure, je suis le fils d'un prince, maman m'a eu avec un prince. Voilà un exemple fameux du premier type de fantasme, conversion vers l'origine pauvre, on le trouve dans le texte célèbre de Sophocle « Oedipe Roi » : vous vous rappelez le fameux entretien d'Oedipe avec Jocaste où Oedipe dit : il faut à tout prix que je sache mes origines, et Jocaste qui a sur le complexe d'oedipe une compréhension profonde, à savoir que ce n'est pas du tout un problème, lui répond : t'occupes pas de ça, qu'est-ce que ça peut faire, et lui, il est déjà tellement oedipianisé qu'il dit : toi, tu t'en moques du problème de l'origine parce que tu es une famille brillante et riche, tandis que moi, je suis fils de pauvre berger, je suis fils de famille pauvre, j'ai réussi grâce à

mon propre mérite. Il fait un véritable roman familial, et il se retourne sur Jocaste et lui dit : oui, si tu ne veux pas connaître ma véritable origine, c'est que tu as honte de ma véritable origine. Donc, il fantasme son origine : je suis fils de famille pauvre, je suis fils de la servante. Qu'est-ce qui se passe dans le cas de Freud ? Dans un premier temps, lorsqu'il a découvert le roman familial, ce n'était pas en relation avec la névrose en général, c'était en relation avec la paranoïa précisément, et là, il a saisi dans une espèce d'appréhension toute la richesse d'un investissement sexuel du champ social en tant qu'investissement sexuel. Or, c'est ce dont il ne voudra plus, il ne cessera pas d'étouffer cette direction possible au point où, lorsqu'elle reviendra sous une forme déformée par Reich, il prendra ça très mal, et il maintient que le roman familial c'est uniquement une défense contre l'inceste oedipien, à savoir : si le névrosé remanie ses origines, c'est pour échapper à la pression du désir incestueux, si bien que là aussi, alors qu'il est sur le point d'appréhender les investissements proprement libidinaux et sexuels du champ social, il renonce et rabat dans le triangle oedipien et fait de ces investissements sociaux simplement des dérivés préconscients des seuls investissements vraiment libidinaux qui sont réservés à la seule situation familiale incestueuse oedipienne.

La présence de l'autre thème perpétuellement étouffé par Freud subsiste toujours sous forme de rappel obsédant. Finalement qu'est-ce que c'est que la bonne qui a tant troublé le petit Freud ? Je dis que si il y a un investissement sexuel du champ social, il passe au niveau de l'enfance, Freud il tient tellement à ce que ça se forme adulte : ah, oui, les investissements du champ social ça vient après, c'est parce qu'il veut que les investissements du champ social ne soient pas à proprement parler libidinaux, mais présupposent une désexualisation de la libido de manière à conserver la libido dans l'étroit cadre familiariste; or toute notre hypothèse c'est que, au contraire, le riche et le pauvre, c'est en effet l'appréhension empirique d'une espèce de lutte des classes en tant que investie, non par les intérêts préconscients, mais investie par le désir inconscient : l'investissement libidinal de l'enfant, en tant qu'il porte directement sur le champ social, il passe par là : riche et pauvre, c'est l'Autre au sens de le non familial, et il y a immédiatement et directement à travers la famille - je crois qu'il n'y a pas d'investissements familiaux chez l'enfant, c'est des blagues -, que en revanche, à travers les déterminations

familiales, les déterminations familiales servant uniquement de stimulus et pas du tout d'organisateur, il y a un investissement de l'autre, i.e. du non familial, sur les espèces du riche et du pauvre; et c'est en ce sens que la lutte des classes ne passe pas simplement par les investissements préconscients (encore que son passage par les investissements préconscients soit tout à fait déterminant), mais elle passe par l'épreuve du désir, et cela dès l'enfance. On voit bien comment ça marche ensuite cette espèce d'oedipianisation forcée qu'opère la psychanalyse. Tout se passe comme si la libido même infantile s'ouvrait sur un champ social historique, et elle l'investit à sa manière puérile ou à sa manière inconsciente. Qu'est-ce qu'elle investit dans un tel champ en fonction des grandes coupures riche/pauvre qui déterminent là une extériorité par rapport à la famille, c'est la famille qui est coupée et recoupée par ces coupures et non ces coupures qui sont déterminées par la famille; ces coupures sont de véritables squizes.

Ce qui est investi dès le début, c'est un ensemble trans-fini, l'ensemble trans-fini du champ social, il n'est pas du tout clos, c'est un ensemble trans-fini où il y a des coupures, des coupures de coupures, vous ne pouvez pas le clore, c'est une espèce d'ensemble ouvert. Cet ensemble trans-fini du champ social, il comporte des machines, des agents de production, des agents d'anti production, et la libido sexuelle investit tout ça et ce que l'on recherche dans la succession de nos amours ultérieures, à supposer que l'on recherche quelque chose de l'enfance, ce n'est sûrement pas les pitreries familiales mais quelque chose de plus profond, à savoir des investissements familiaux du non familial dès l'enfance.

Quand les psychanalystes poussent la honte jusqu'à dire que les troubles d'un enfant ou d'une femme qui va se faire psychanalyser - pour quoi on va se faire psychanalyser quand on le fait ? -, la réponse fréquente c'est que c'est pour des motifs qui ont un rapport avec le phallus; dans la terminologie de Freud, c'est le fameux désir du pénis de la femme, c'est la motivation basse pour laquelle les femmes vont se faire analyser et c'est pareil pour l'enfant parce que, être le phallus sans l'avoir, c'est une situation conflictuelle. Ça c'est une réinterprétation d'oedipe. Or c'est trop évident que - pour parler comme les moralistes -, assumer la situation d'être femme ou assumer la situation d'être enfant dans cette société capitaliste, est vraiment une chose impossible, et s'il est impossible alors, on peut s'en tirer par d'étranges détours, et

pourquoi ? Pas du tout phallus ou pas phallus, on nous cache quelque chose, à savoir que ce qui rend à un enfant impossible d'assumer sa situation d'enfant, c'est la dépendance économique, à la fois au sens politique et au sens libidinal, où il est. Pour la femme c'est la dépendance économique où elle est qui empêche ou qui compromet le libre jeu des investissements du champ social. Or c'est forcé que, quand le libre jeu des investissements socio-libidinaux sont empêchés par de véritables impasses aménagées par ce champ social, c'est forcé que se fasse ce rabattement sur le champ familial où l'enfant, ou bien la femme, se trouve complètement prisonnière, ligotée, et du coup, elle risque de prêter une oreille complaisante à ceux qui lui diraient : c'est là l'origine de tes troubles et ce n'est pas du tout l'origine du trouble, c'est au contraire l'effet et une voie de dérivation du trouble. C'est encore le meilleur moyen de répression.

Le meilleur moyen de répression : si vous voulez réprimer le libre jeu des investissements sociaux au niveau de l'inconscient et de la libido, parce que c'est quelque chose, il y a déjà l'investissement du champ social par les intérêts préconscients : là il y a déjà tout un système de répression qui joue au niveau des intérêts révolutionnaires ou des intérêts de classe, mais les investissements libidinaux inconscients du même champ social qui se font sur un tout autre mode, il faut des puissances encore plus fortes que celles de répression, ce sont les puissances de refoulement et elles ne sont pas moins maniées par la société et par les déterminations sociales, elles créent dans le champ social de véritables impasses qui rabattent le désir sur le champ familial ...

On voit bien comment ça marche : vous partiez d'un ensemble trans-fini investi par la libido, le champ social est investi sexuellement par la libido. Ce n'est pas par hasard que les personnages du roman familial se présentent toujours comme en liaison, ou étant eux-mêmes des dérivés de personnages historiques. Le roman familial ça revient à dire : oui, mon vrai père c'est Gengis Khan, ma vraie mère c'est Catherine de Médicis, ou bien la bonne, la prolétaire. C'est exactement la manière dont, à travers les stimuli quelconques de la famille, la libido infantile commence à chercher quelles coupures du champ social lui conviennent et qu'est-ce qu'elle va investir là-dedans.

C'est un ensemble trans-fini. L'opération d'oedipe sous quelque nom qu'elle soit, on appelle ça du symbolique, de l'imaginaire, etc. C'est toujours une opération de rabattement. Pour parler comme les mathématiciens. Il s'agit de rabattre un ensemble de départ sur un ensemble d'arrivée, seulement l'ensemble de départ c'est le champ social investi par la libido, c'est un ensemble trans-

fini, l'ensemble d'arrivée c'est un ensemble fini, l'ensemble familial. Vous faites l'opération de rabattement, ni vu ni connu, le désir est pris au piège, sous la forme « hein, c'est ça que tu veux mon gars ». Est-ce le rôle de la psychanalyse de favoriser ou avec ses moyens propres d'appuyer ce rabattement qu'elle n'a certes pas inventé, mais pour lequel elle a trouvé des moyens nouveaux.

Ce rabattement c'est comme une course à la mort. L'ensemble familial d'arrivée sur lequel on rabat tout, c'est un ensemble fini. 4,3,2,1,0, plus que ça se rétrécira et mieux que ce sera jusqu'à ce que le désir soit complètement étranglé et ne soit plus que désir de se faire psychanalyser. Catastrophe. 4, 3, 2, 1 ... 4, en effet, on nous explique que pour qu'il y ait oedipe, il faut un quatrième terme qui est la condition de la triangulation, le quatrième terme c'est le fameux terme manquant, c'est le phallus, c'est ce qui manque à sa place, etc. Le quatrième terme qui manque toujours à sa place, c'est la condition d'oedipe; là dessus trois termes : c'est l'oedipe mis en place, classiquement, on les appelle le père, la mère, et moi.

Je vais vous dire un secret : Narcisse, le narcissisme, ça vient après Oedipe, pas avant; la machine oedipienne, c'est la machine oedipienne-narcissique, ils se sont trompés en mettant Oedipe avant, erreur fatale; trois c'est la mise en place, et puis tout le champ social, tous les investissements sont rabattus là-dessus, le désir est réduit à ça, alors qu'il commençait à mener une expérience fantastique, une expérience machinique, la plus belle activité de l'homme : il machinait des trucs; trois, Oedipe entre en scène; le quatrième terme était nécessaire pour la mise en place, ensuite il va se balader parmi les trois autres, il ne vaudra plus pour lui-même, ça va être le fameux phallus par rapport auquel les trois termes se définissent.

La motivation (à part ceux qui ont déjà subi une première analyse), c'est toujours une motivation économique, à savoir l'état de dépendance d'un sujet, et pas l'état de dépendance par rapport au papa et à la maman; c'est pour ça que les relations d'argent sont tellement intériorisée dans la psychanalyse, ce n'est pas la première fois que la monétarisation est cachée par les moyens de paiement. Si la psychanalyse intériorise tellement la relation d'argent dans la relation traitant/traité, et la justifie sous les prétextes les plus bouffons, les plus comiques, c'est parce que cette intériorisation a pour avantage de cacher quelque chose, à savoir l'origine économique de la dépendance définit la

motivation de se faire analyser. Aucun de nous ne voit comment, en tant que tels, les femmes et les enfants, en tant que femme je ne vois aucune possibilité pour une femme d'assumer sa situation d'être une femme dans une société comme ça, et pour l'enfant à plus forte raison; du point de vue du désir, c'est impossible, et encore une fois, c'est pas parce que c'est le désir du phallus. Dès que la machine oedipienne se met à fonctionner, ça se réduit encore, on ne va plus être que deux; en effet plusieurs solutions possibles, la machine oedipienne fonctionne de trois manières possibles qui correspondent à l'exclusion de l'un des trois termes : premier cas : père et mère s'unissent pour vider l'enfant, premier fonctionnement de la machine oedipienne, de la grande broyeuse, c'est ce qu'on voit dans tout un pôle d'oedipe : la scène primitive, le coït parental, la castration de l'enfant; père et mère s'unissent pour maintenir l'ordre comme ordre du secret.

Second cas : c'est l'enfant qui liquide le père pour s'unir à la mère, c'est le pôle inceste, second pôle oedipien; troisième cas : la mère s'unit à l'un des deux autres termes pour supprimer le troisième, ça c'est la mère terrible, la mère dite pré-oedipienne qui fait absolument partie intégrante d'oedipe; là, il n'y a plus que deux termes, encore un effort pour aboutir au résultat recherché qui est la mort du désir. Déjà, quand le désir apprend que ce qu'il désire vraiment avant tout c'est tuer le père, c'est l'amour de la mère, il se trouve sur une petite territorialité, sa vie privée, son petit secret de rien du tout, mais deux termes, c'est encore trop, d'où troisième stade de la machine oedipienne : il n'y aura plus qu'un terme et ça, c'est le narcissisme; il est bien évident que le narcissisme est le produit de la machine oedipienne et pas l'inverse; et le gros Narcisse c'est encore de trop, le résultat de cette course à la mort c'est le zéro, et zéro c'est ce que Freud, à l'issue de la psychanalyse a identifié sous le terme de pulsion de mort : le désir ne peut plus être que désir d'abolition - tristesse - C'est là que je dis que la schizo-analyse c'est tout le contraire; où voit-on cette espèce de réduction à l'infini; c'est ce qui me frappe tant dans les livres actuels de certains analystes qui vont jusqu'à dire : (Leclaire) il y a une espèce de décentrement radical aujourd'hui de l'opération analytique, i.e. qu'il n'y a même plus besoin de se référer à la scène familiale, la scène psychanalytique vaut pour elle-même; on n'a jamais mieux dit : la psychanalyse est devenue axiomatique; verum index sui, i.e. la scène psychanalytique n'a plus besoin d'aucun référent

extérieur, même la famille est un référent trop extrinsèque, elle se nourrit de sa propre référence interne, elle se prouve elle-même, et le divan devient l'épreuve de la réalité; c'est l'approche du terme zéro, à l'issue du divan, il y a l'abolition.

Supposons une opération de schizo-analyse, elle doit absolument regrouper ce champ, i.e dénoncer pratiquement au niveau des analyses individuelles, la pulsion de mort, i.e combattre pratiquement cette extrême tendance au terme zéro que nous lance la machine oedipienne et puis briser la prison familiale au niveau des investissements et retrouver l'ouverture - et c'est par là que c'est une schizo-analyse -, amener le sujet à délirer sur le champ social historique au lieu de l'amener à névrotiser sur papa-maman. c'est par là que ça doit être conçu comme une analyse militante puisque encore une fois, la lutte de classes ne passe pas simplement au niveau des intérêts préconscients, elle passe au niveau des investissements libidinaux de l'inconscient et dans une proposition aussi classique que celle de Freud, à savoir : la libido n'investit le champ social que dans la mesure où elle se déssexualise (voir le moi et le ça et le cas Schreber), je vois que c'est exactement la façon de nous dire : le désir n'a rien à voir avec le champ social, le domaine du désir en tant que désir inconscient c'est oedipe; c'est pour ça que la proposition de base de la schizo-analyse ce serait : l'investissement libidinal en tant que libidinal porte sur le champ social et n'implique, en tant que tel, aucune déssexualisation, au contraire; et les relations sexuelles d'un individu ou d'un groupe ne sont que les exposants de ces investissements de désir inconscient du champ social historique.

Il faut revoir les textes de Freud sur les bonnes. L'année dernière, je me disais : tout ce familiarisme ouvert ou bien pas avoué, explicite ou latent, qui anime la psychanalyse, c'est très grave parce que, une fois qu'on a oedipianisé le désir, on ne peut retrouver les libres formations du désir que sous forme d'une pulsion de mort. Je veux dire que une fois qu'on a oedipianisé la vie, on ne peut - pour parler comme Nietzsche -, retrouver l'essence de la vie que sous une forme de la vie retournée contre soi, à savoir la mort. Et encore une fois, ce n'est pas adulte qu'il y a un désir du champ social, ça n'aurait pas de sens parce que ça reviendrait à dire : d'accord, il faut que la libido infantile se déssexualise pour investir le champ social, c'est comme ça dès l'enfance. Avant, le malade n'était pas référé à la famille, c'est la découverte de la psychiatrie

du 19^{ème}, c'est la grande idée bourgeoise, Foucault l'a bien montré, et il a parfaitement raison de dire que la psychanalyse - ses moyens sont complètement nouveaux -, ne s'oppose pas à la psychiatrie du 19^{ème}, elle réussit ce que la psychiatrie du 19^{ème} s'est proposée et n'a pas su réussir parce qu'elle n'avait pas ce formidable moyen familiariste : le divan, elle avait l'asile; Freud réussit à faire ce que Pinel a cherché. Il faut voir où on fait passer les coupures.

Ce qui me frappe, c'est que les tentatives les plus à gauche, les plus audacieuses, les types de l'anti psychiatrie, ça ne va pas plus fort parce qu'ils ne sortent pas de ce foutu familiarisme. Laing voit le danger, leur histoire de familles schizogènes, c'est la grande marrade. Prenez le livre de Laing et Esterson « L'Équilibre mental », ils analysent des familles et essaient de montrer en quoi ces familles sont schizogènes; d'abord, ils partent d'un schizo et puis ils remontent : la famille; ils nous font un tableau et quand on voit ce qu'ils décrivent comme familles schizogènes : il y a une grosse tromperie : ce sont en fait des familles typiquement oedipiennes; c'est une détermination organisationnelle de la famille qu'ils appellent facteur schizogène : c'est le fameux double bind, i.e l'émission de deux ordres contradictoires où le sujet est censé à se mettre à folleyer dans cette situation là de double impasse; exemple typique : on a traduit le livre d'une malade de Laing qui a eu une guérison miracle, elle peignait partout avec ses excréments; certains malades, lors des discussions de groupes étaient pour qu'on la laisse, d'autres non, parce que ce n'est pas propre; Laing, un jour, en regardant un tableau scatologique, a dit : c'est pas mal mais ça manque de couleurs; la dame a essayé de mettre des couleurs là-dedans et elle est devenu un peintre; elle fait le récit de sa vie, la description de sa famille, mais quelle est la famille qui ne cesse d'émettre des doubles bind; quel est le père qui ne tient pas son gosse d'une main en lui disant : je suis ton meilleur ami, et de l'autre main, en même temps : si t'es pas poli, t'auras une claque. C'est ça la définition exacte du double bind, et dire que ça, c'est schizogène, c'est se foutre du monde. Toute l'histoire de Bateson c'est la détermination du névrosé par la famille oedipienne. Dans « Soi et les Autres », Laing dit à la fin que le schizo c'est quelqu'un qui a été fondamentalement - et il lance les deux concepts d'infirmité et de confirmation -, qui a été infirmé, ou qui n'a eu que une fausse confirmation sur le mode du double bind; c'est encore une

étiologie familiariste de la schizophrénie qui la ramène absolument à un schéma névrotique : on a appelé facteur schizogène un facteur appartenant normalement à Oedipe, et on continue la vieille entreprise, toujours oedipianiser. Or, quand on se trouve devant un schizo, on est sûr qu'il a des problèmes familiaux, mais il est ailleurs, il est d'un autre monde au point où il vous dirait : oui, oui, mon père, ma mère, il en a marre, il est fatigué, il a ses voix; et ses voix, ce n'est pas papa-maman, c'est le champ social historique.

Il me semble que, ni l'anti-psychiatrie, ni la psychiatrie institutionnelle ne sortent de ce familiarisme, or je crois que l'étude de la schizophrénie ne peut commencer d'appréhender son objet que si est rompu ce pseudo rapport désir/famille.

On me dit que je suis tout à fait injuste avec Leclaire; je dis que c'est tout à fait involontaire. Ce qui me frappe dans l'oeuvre de S. Leclaire, c'est qu'il y a deux pôles; un pôle qui va tout à fait dans le sens d'un dépassement de l'Oedipe et un pôle qui tend à refaire de la psychanalyse une espèce d'axiomatique interne et je ne sais comment il trouve comme conciliables ces deux tendances.

On va passer à l'aspect économique. Toute mon hypothèse de départ est qu'il y a une grande affinité entre la machine capitaliste et la schizophrénie, en d'autres termes, le fonctionnement du capitalisme est une espèce de fonctionnement schizo. Mais, mais, mais l'hypothèse que je voudrais poursuivre c'est qu'à la fois c'est parfaitement proche, le processus capitaliste et le processus schizophrénique qui doivent être tous jugés au niveau économique, pas du tout au niveau idéologique, c'est au niveau du processus économique que l'affinité machine capitaliste-machine schizophrénique éclate et en même temps c'est complètement différent car, entre le processus capitaliste et le processus schizo, l'affinité vient de ceci que, en fait, il y a une identité de nature, mais la différence vient de cela qu'il y a une différence essentielle de régime. Identité de nature et différence de régime, c'est notre objet. La dernière fois, on était partis de l'idée que l'identité de nature est la suivante, à savoir que si le schizo est l'homme qui émet et fait passer des flux décodés, qui décode tous les flux - et c'est bien pour ça qu'il ne se laisse pas prendre à Oedipe parce que Oedipe c'est un recodage, le névrosé c'est celui qui fuit la schizophrénie grâce à un recodage, seulement ce recodage ne peut pas être un recodage ordinaire (social), c'est le recodage oedipien.

Le capitalisme, historiquement, ça s'est constitué sur base de flux décodés et c'est le décodage des flux qui a rendu possible le capitalisme comme tel, et son acte d'existence, ce n'est pas encore le décodage des flux parce que les flux peuvent être décodés sans faire et sans former une machine capitaliste, on l'a vu dans la Rome antique, on l'a vu dans la féodalité, il se constitue lorsqu'il instaure une conjugaison des flux décodés, lorsque les flux décodés en tant que tels entrent dans un rapport déterminable.

Dans le champ social précapitaliste, ça se décode de tous les côtés, à la lettre, ça fuit sous forme de séries de fuites indépendantes et on a vu que le capitalisme allait surgir lorsque deux flux décodés entrent en conjugaison, à savoir le flux décodé d'argent et le flux déterritorialisé de travail. Et lorsque, se trouvent face à face sur le marché, le possesseur de l'argent qui va devenir capital par la conjugaison (dans la rencontre avec l'autre), et le grand déterritorialisé qui ne possède plus que sa force de travail. Et on ne peut comprendre cette histoire que si on voit bien que ce double décodage fait intervenir deux séries complètement indépendantes - c'est pour ça que leur rencontre aurait pu ne pas se faire, c'est pour ça que le décodage se produit à un certain moment dans la Rome antique sans que la conjugaison se fasse, il y a une contingence radicale -, or la rencontre se fait sous quelle forme ? Le possesseur d'argent, avec toutes les circonstances historiques qu'on a vues, à savoir : à un moment où il a eu intérêt à vendre des propriétés terriennes et où il a eu intérêt à investir son argent dans le secteur industriel, eh bien, le possesseur privé d'argent décodé va acheter la force de travail du travailleur déterritorialisé. Et dans cette opération, il apparaît que le capital devient vraiment - en tant que le capital achète la force de travail -, devient capital industriel. Avant, il y avait bien du capital, mais en un sens pas de capitalisme, il y avait du capital marchand (commercial) et du capital bancaire, mais seulement selon la belle formule de Marx, qui fonctionne dans les pores de l'ancienne formation. Ça veut dire quoi ? A la lettre, ça veut dire que il fonctionne comme capital d'alliance, d'alliance avec l'ancienne formation précapitaliste, soit avec la formation féodale, soit la formation despotique : par exemple, dans l'empire chinois, il y a tout un capital marchand, tout un capital bancaire qui fonctionne en alliance, avec tout ce que ça comporte comme surveillance, avec tout ce que ça comporte comme pouvoir de l'état, du grand despote, il fonctionne comme capital d'alliance avec l'ancienne formation

précapitaliste. Lorsque se fait la rencontre entre les deux séries de flux décodés qui va être constitutive du capital industriel, là se fait une espèce de mutation du capital qui devient capital industriel, et cette mutation c'est la transformation du capital d'alliance en capital qu'il faut appeler capital de filiation. Un très beau texte du « Capital » montre bien cette transformation, dans le livre I, la section intitulée « La formule générale du capital », lorsque Marx dit : « maintenant la valeur se présente tout à coup comme une substance motrice elle-même et pour laquelle argent et marchandise ne sont que de pures formes », i.e. que le capital marchand et le capital bancaire, marchandise et argent sont passés au service de cette nouvelle forme; bien plus, au lieu de représenter des rapports entre marchandises, la valeur entre en rapport privé avec soi-même, elle distingue en soi la valeur primitive et sa plus-value de la même façon que Dieu distingue en sa personne le père et le fils, « on ne peut pas mieux dire, le capital devient un capital filiatif ». C'est donc l'opération de la plus-value, qui dépend elle-même de la conjonction des deux flux décodés, flux d'argent et flux de travail, qui fait du capital un capital filiatif industriel. Or la formule de ce capital filiatif, c'est quoi ? Si vous voulez on peut la représenter sous forme: $x + ax$, c'est la forme sous laquelle l'argent devient capital et l'argent devient capital dans la mesure où l'argent se lance dans cette opération que Marx appelle le bourgeonnement, à savoir produit de l'argent : mystère insondable : comment l'argent peut-il produire de l'argent : $x + ax$, ax étant ici la plus-value, i.e. la forme sous laquelle de l'argent est produit par de l'argent, c'est le $+ ax$. D'où vient cette plus-value ? Nous savons que, selon Marx, elle vient précisément de cette rencontre et de cette conjugaison entre le possesseur du flux d'argent le possesseur du flux de travail parce que le possesseur du flux de travail vend sa force de travail.

A partir de là, il y a comme deux schèmes : un schéma arithmétique que l'on peut exprimer sous la forme : $A' - A = \text{plus-value}$ et ça répondrait à la plus-value conçue comme différence arithmétique; ça c'est la tendance de tous les textes de Marx, il nous dit : l'acheteur de la force de travail, il achète la force de travail sous la forme d'un salaire qu'il donne. Ce salaire correspond à ce qui est nécessaire pour l'entretien et pour le renouvellement de la force de travail du travailleur; supposons que ce soit 6 heures, donc 6 heures = ce qui est nécessaire à l'entretien et à la reproduction de la force de travail. Mais en achetant la force de travail, il n'a pas acheté pour 6 heures, même s'il paie à l'heure, il l'a acheté pour la journée de travail, supposons 12 heures; donc, il

y a une différence entre ce que l'acheteur tire de la force de travail en la faisant travailler 12 heures et ce qu'il la paie, qui correspond à 6 heures, d'où la formule de la plus-value devient : $A' - A$, différence arithmétique. Il est évident qu'une pareille conception qui n'est pas celle de Marx va animer les économistes anti-marxistes. Or, dans les mêmes pages, il dit tout à fait autre chose : il nous dit : il y a une différence entre la force de travail considérée dans sa valeur d'échange et la force de travail considérée dans sa valeur d'usage. Dans ces textes là, la différence ne peut plus être arithmétique car la différence entre quelque chose considéré sous l'aspect de sa valeur d'échange, et la même chose considérée sous l'aspect de sa valeur d'usage, c'est une différence quantitative. Et en effet, nous dit-il : le salaire donné par le possesseur de capital-argent correspond à une valeur d'échange de la force de travail, tandis que le travail fourni par le possesseur de la force de travail même correspond à la valeur d'usage. Du coup, ce n'est plus une différence arithmétique, c'est bien une différence qualitative. A ce moment là, la formule de la plus-value ce n'est plus : $A' - A$, à savoir $12 - 6 =$ plus-value de 6, mais c'est $\Delta y / \Delta x$, si on appelle Δy la fluctuation à un moment donné du flux de capital possédé par le possesseur d'argent-capital et Δx la fluctuation du flux de travail possédé par le possesseur de la force de travail, en d'autres termes, ce n'est plus une différence arithmétique, c'est conformément à la différence de nature entre les deux flux, c'est un rapport différentiel. Cette seconde formule $\Delta y / \Delta x$ a l'avantage et on voit tout de suite d'où vient le Δx de tout à l'heure : c'est précisément parce que Δx et Δy sont les éléments d'un rapport différentiel qu'il y a production de Δx comme venant l'ajouter à x . Là, la variation par laquelle le capital produit sous forme filiative Δx , est fourni la nature du rapport différentiel $\Delta y / \Delta x$. Il faut essayer de comprendre ce que c'est que ce rapport différentiel et peut-être que toute l'économie capitaliste fonctionne sur ce type de rapports, et elle fonctionne là-dessus mais c'est à vérifier. Et là je vérifierai mon hypothèse à savoir que le capitalisme ne marche jamais à base de codes ou alors il y a des codes pour rigoler. C'est le premier régime social qui ne passe pas par des codes, et en ce sens il est très proche de la schizophrénie. Mais il n'en est pas proche d'une autre manière parce qu'il a trouvé un truc formidable, à savoir : aux codes défaillants et disparus, il a substitué une axiomatique, une machine axiomatique mille fois plus cynique, plus cruelle, plus terrifiante que le code du grand despote. Une axiomatique implique

avant tout que, pour la première fois peut-être, le capitalisme se présente comme une société déterminant un champ d'immanence et à l'intérieur il constitue la conjugaison des flux décodés. L'axiomatique des flux constitue un champ d'immanence que le capitalisme va remplir par ses propres contenus alors qu'avant, il y a toujours un rapport du champ social avec des codes qui font appel à des déterminations idéologiquement transcendantes.

Qu'est-ce que c'est que cette différence qualitative ? On ne peut plus s'en tirer en disant que c'est deux flux hétérogènes d'autant plus que on ne dispose plus de codes pour qualifier ces flux, on a dépassé ce simple point de vue en montrant que ces deux flux qualitativement distincts étaient pris dans un rapport de type très particulier, un rapport différentiel, comme en calcul différentiel il y a le rapport de la différentielle de l'abscisse et la différentielle de l'ordonnée. S'il est vrai que les deux flux concernés c'est le flux du capital argent convertible en moyens de production, dont une partie, si vous voulez, est convertible en capital constant, et l'autre partie en achat de la force de travail, c'est à dire en capital variable; les deux flux sont hétérogènes mais sont comme deux parties du capital : capital constant, capital variable. Dès lors il n'y a pas de doute, il faut que la dualité qualitative de ces flux se retrouve dans la monnaie et que, bien plus, le mécanisme de la monnaie nous fasse avancer dans le type de rapports qu'il y a entre les deux. La condition du rapport différentiel c'est que les deux grandeurs considérées hétérogènes, qualitativement distinctes, ne soient pas à la même puissance. Il faut que l'une des deux soit une puissance et que l'autre soit une simple grandeur. Nous devons saisir la nature des deux flux et leur rapport du côté de la monnaie. Je voudrais proposer un principe : la monnaie, par essence, joue comme sur deux tableaux et c'est la coexistence de ces deux tableaux qui va être à la base la plus générale des mécanismes du capitalisme; je vais m'appuyer sur deux économistes actuels : Suzanne de Brünhof (« LA monnaie chez Marx et l'offre de monnaie ») et un économiste néo-capitaliste qui fait, sans le vouloir, une théorie économique complètement schizophrénique au point où ça nous permet de poser le problème : quelle est la différence entre un texte d'ambition scientifique dans le domaine de l'économie et un texte schizophrénique une fois dit que ça porte sur les mécanismes du capitalisme ? Cet économiste qui a beaucoup de fougue, de talent, c'est Bernard Schmitt et je prendrai le livre « Monnaies, salaires et profit » (P.U.F).

Or, Suzanne de Brünhof, marxiste, et lui, pas du tout marxiste, disent exactement la même chose au seul niveau qui m'intéresse pour l'instant, à savoir le niveau phénoménologique, et ça revient à dire : il y a deux formes de monnaie qui vont inspirer deux conséquences différentes. La marxiste va en tirer l'idée que les mécanismes capitalistes ne peuvent jouer qu'en instaurant une convertibilité fictive, notamment entre les deux sortes de monnaie; cette convertibilité est complètement fictive, elle dépend du rattachement à l'or, elle dépend de l'unité des marchés, elle dépend du taux d'intérêt; en fait, elle n'est pas faite pour fonctionner, elle est faite pour, suivant Suzanne de Brünhof, dissimuler l'opération capitaliste : la convertibilité fictive, théorique, constante, d'une forme à une autre de monnaie assure la dissimulation de comment ça marche. Ce qui m'intéresse dans ce concept de dissimulation, c'est que au niveau où de Brünhof l'analyse, ce n'est plus un concept idéologique, mais un concept opérationnel, organisationnel, à savoir : le circuit monétaire capitaliste ne peut fonctionner que sur base d'une dissimulation objective qui est la suivante : la convertibilité d'une forme de monnaie dans l'autre.

Schmitt, ce qu'il va dire ça revient au même, il reconnaît pleinement les deux formes de monnaie et il essaie de les définir : l'une, dit-il, c'est un pur flux créateur - on sent déjà que le phénomène fondamental dans le capitalisme c'est ce que tous les banquiers appellent : création de monnaie, un flux créateur qui se réalise dans la création de monnaie. L'autre forme, complètement différente, c'est la monnaie-revenus, i.e. la monnaie définie comme pouvoir d'achat.

L'aspect diabolique de la thèse de Schmitt, c'est de dire : vous comprenez, c'est la transformation de la première forme de monnaie, flux créateur de monnaie, dans la seconde forme monnaie-revenus, c'est ça qui crée le pouvoir d'achat; le pouvoir d'achat ne préexiste pas à la forme de monnaie-revenus. On peut dire ça, pourquoi pas, en effet il y a une forme de monnaie, création de monnaie, pouvoir mutant, c'est la fameuse monétarisation d'une économie par création de monnaie; le rôle des banques centrales est ici déterminant : créer de la monnaie; il y a une autre forme qui est la monnaie revenu pouvoir d'achat; c'est la monnaie-revenus et donc la mutation du flux de création de monnaie-revenus qui crée le pouvoir d'achat, le pouvoir d'achat ne préexiste pas.

Conséquence immédiate : l'ouvrier il n'est pas acheté, il ne peut pas y avoir de vol, il n'y a pas de plus-value; Schmitt dit que Marx s'est trompé; que, pour qu'il y ait de la plus-value, il faut que la force de travail de l'ouvrier soit

achetée, mais le revenu-salaire ça ne peut pas être ça parce que le pouvoir d'achat il est créé par le revenu, ils n'est pas présupposé par le revenu; donc, comme il dit : le salaire ce n'est pas une forme d'achat, c'est une forme de mutation de la monnaie en une autre.

A ce niveau de Brünhof et Schmitt disent à peu près la même chose, à savoir : dans les deux cas, il y a deux formes de monnaie irréductibles, il y a passage ou mutation d'une forme à l'autre et le système capitaliste ne peut marcher que comme ça. A un niveau purement descriptif, il est trop évident que la monnaie qui parcourt une entreprise ou qui sort d'une banque, ce sont les signes de puissance du capital, ou si vous voulez, c'est une force de nature prospective qui, à la lettre, sauf lorsque l'entreprise dépose son bilan, et qu'à ce moment là passe d'une forme de monnaie à une autre forme, ces signes de puissance économique ne sont pas réalisables ici et maintenant puisque, en effet, ils impliquent tout un système de rapports entre coefficients différentiels mettant en jeu les autres entreprises, les banques qui financent, etc.

Donc, d'un côté, vous avez un système de signes de puissance économique, de forces prospectives non réalisables, une espèce de coupure détachement dans un système de signes monétaires du capitalisme, et en très gros, on rangera ces signes de puissance économique sous le terme générique de structure de financement. C'est tout le domaine d'une structure de financement qui passe par une entreprise, qui la relie à des banques, qui va vers d'autres entreprises en rapport avec d'autres banques.

Du côté du salarié, ce qu'il reçoit, la monnaie qui le concerne ce n'est pas des signes de puissance économique non réalisable ici et maintenant et ayant une valeur prospective, c'est des signes de valeur d'échange qui représentent, non plus une structure de financement, mais qui représentent un ensemble de moyens de paiement, i.e. paiement de son propre travail et paiement qu'il va effectuer en achetant des biens. Ce système de moyens de paiement et de valeur d'échange est convertible, lui, en biens et en valeur d'usage et il ***** dans une espèce de relation biunivoque avec un éventail imposé de produits, ce qui lui est proposé sur le marché; c'est un type avec ses moyens de paiement, il acquiert certains types de biens qui lui sont proposés; c'est un type, cette fois-ci non plus du type coupure-détachement dans un ensemble de signes de puissance économique, ce sont des coupures-prélèvements sur une série de produits dont l'appropriation se fonde sur la possession que j'ai d'un certain

nombre de moyens de paiement.

Je cherche juste à définir des domaines concrets : se distinguent ces deux aspects fondamentaux de la monnaie qui vérifient notre hypothèse de départ, à savoir : $\mathcal{A}y$ et $\mathcal{A}x$ renvoient à des quantités qui, évidemment, ne sont pas du tout de la même puissance, à savoir c'est pas du tout la même monnaie qui entre et qui sort d'une entreprise, et qui entre et qui sort de la poche du salarié; et encore une fois, quand on fait semblant qu'elle soit convertible l'une dans l'autre, elles le sont effectivement et c'est ça qu'est marrant car ça n'a aucune importance puisque ça ne change rien à leur différence de nature, elles ne sont pas du tout à la même puissance : l'une est vraiment un signe de puissance économique, l'autre n'est rien du tout, c'est, à la lettre, le signe d'impuissance du salarié; l'une définit une structure de financement, l'autre définit un ensemble de moyens de paiement, or c'est pas du tout la même chose et ça réalise au moins notre hypothèse de départ, à savoir nécessité qu'au moins une des deux grandeurs soit une puissance incommensurable sans rapport avec l'autre qui est pure et simple grandeur. Si bien que quand on essaie de mesurer l'une par l'autre, c'est comme si on essayait de mesurer les distances astronomiques avec un centimètre; c'est un aspect de la monnaie qui fonctionne d'une manière complètement différente.

J'ajoute deux choses : cette même dualité, si on essaie de la définir à un niveau plus précis, la première idée qui vient c'est que les moyens de paiement c'est à peu près ce qu'on appelle la monnaie d'échange, et l'autre cas, la création de la monnaie ça renverrait plutôt à ce que l'on appelle monnaie de crédit.

En fait, ça va pas et on n'en finit pas d'intérioriser la relation : c'est plutôt à l'intérieur de la monnaie de crédit qu'on trouverait ces deux formes, sous quelle forme ? La distinction que l'on fait entre crédit bancaire et crédit commercial; à savoir le crédit commercial renvoie à des phénomènes de circulation dite circulation simple. Exemple : lettres de change avec échéance déterminée, ça c'est la monnaie de crédit fonctionnant comme une monnaie de paiement; le crédit bancaire est d'une tout autre nature, il implique une circulation particulière qui n'est pas du tout en rapport avec la circulation des marchandises, il implique un circuit spécial qui est la circulation des traites, circuit spécial au cours duquel le crédit prend et perd sa valeur d'échange.

Donc, au sein non seulement d'une grosse dualité monnaie d'échange-monnaie de crédit, mais plus précisément à l'intérieur même de la monnaie de crédit, dans la dualité entre crédit commercial et crédit bancaire, on retrouverait la dualité moyens de paiement-structure de financement. Et enfin : nos deux flux de départ, flux de capital-argent et flux de travail, ils se sont transformés à la faveur du rapport différentiel où ils entraient dans un rapport entre deux flux de monnaie très différents : le flux de monnaie comme structure de financement et le flux de monnaie comme moyens de paiement. Ce qui nous permet de corriger un point évidemment faux lorsque je disais que le capitalisme n'existe comme capitalisme que à titre de capitalisme industriel. C'est vrai et c'est faux. Je veux dire c'est vrai que le capitalisme ne peut surgir comme tel que sous forme du capital marchand ou bancaire qui pactise toujours ou qui aurait pactisé toujours avec d'autres formations si il n'y avait pas eu le capital industriel, mais là, faut ajouter que oui, le capitalisme est fondamentalement industriel, mais il ne fonctionne que comme capital commercial et bancaire qui fixe à la production industrielle ses buts. Et là, alors, ce capital commercial et bancaire n'est plus en alliance avec les formations précapitalistes. Il réalise sa véritable alliance qui est son alliance avec le capital industriel même; alliance qui implique toutes sortes de violences, à savoir toute la pression et tout le pouvoir que le capital bancaire a sur l'organisation de la production même.

Réponse à une question d'économie :

J'ai un souci, j'ai donné deux approximations des régions où apparaît cette forme de monnaie; l'une c'est la distinction entre la monnaie qui traverse le circuit banque-entreprise, l'autre la forme de monnaie moyens de paiement, i.e. ce qui rentre et ce qui sort de la poche d'un salarié. La seconde, c'était la distinction de deux régions dans la monnaie de crédit : crédit commercial et crédit bancaire; il serait intéressant d'ajouter d'autres domaines où apparaît clairement cette distinction; il faudrait montrer comment la banque a puissance sur les deux formes de monnaie, i.e. comment elle émet des moyens de paiement et comment elle opère des structures de financement et en quoi ça correspond à des opérations bancaires théoriquement convertibles, mais réellement distinctes.

Richard Pinhas : Je voudrais intervenir sur un point sans pour autant apporter la contradiction : tu as parlé tout à l'heure de deux grands axes interrogatifs qui sont : le premier de « code et d'axiomatique » et de deuxième, la manière dont le désir investit le champ social, et en posant la question : comment ? Je me demande pourquoi tu n'as pas été plus loin dans le sens de cette question, et de poser le pourquoi. J'essaie d'apporter un élément en ce sens que dans le procès du fascisme - c'est un élément donné au hasard -, il y a une relation qui permet de voir pourquoi il y a une espèce de mutation dans le rapport désir-champ social : c'est le fait que l'objet disparaisse complètement : le rapport à l'objet est coupé, foutu en l'air. C'est très bien illustré par certains films surréalistes de 1940-40 où on voit des chutes de monnaies, l'inflation par exemple. Et on a un élément c'est à dire qui fait que l'objet du désir disparaît complètement : il y a une espèce d'essence qui va donner lieu, qui va laisser apparaître le fascisme tel qu'on le connaît. Je suppose qu'à une période déterminée de mutation, il y a à peu près le même processus, différent mais similaire.

G. DELEUZE : Tu es parti sur la nécessité de poser une question « pourquoi » ? je comprends bien tout ce que tu dis ensuite, mais pas très bien la nécessité de cette question et en quoi tu la poses dans la suite de ce que tu as dit. Moi je crois qu'il n'y a pas lieu de poser de question « pourquoi » parce que tout ce système de machine, c'est dû par fonctionnalisme. Si tu poses la question « pourquoi » on se retrouvera dans toutes les catégories du signifiant, c'est une question perfide. Moi je crois que il y a une région, dans la région des machines qu'on peut appeler les machines de désir ou des machines désirantes, il y a un fonctionnalisme, c'est à dire la seule question c'est : comment ça marche ? Comment et pas pourquoi et c'est là que certains ethnologues restent très en rapport avec les phénomènes du désir dans le champ social : c'est lorsqu'ils s'interrogent : à quoi ça sert au juste la psychanalyse, est-ce que cela nous sert vraiment dans notre tâche à nous d'ethnologues, et ils disent oui et non, parce que nous, en tant ethnologues, ce qui nous intéresse avant tout, c'est pas qu'est-ce que ça veut dire de quelque manière que soit posée la question, mais c'est vraiment : comment ça marche dans le champ social ? Alors, là-dessus viennent les arguments que l'on connaît très bien, à savoir : jamais la fonction ou jamais l'usage de quelque chose n'explique la production de cette chose, par exemple jamais la manière dont un organisme fonctionne n'a pu expliquer le mode de production de l'organisme ou jamais le fonctionnement d'une institution n'a pu expliquer la formation de l'institution même. Moi je crois que c'est très vrai cet argument anti-fonctionnaliste mais à quel niveau : au niveau des grands ensembles du niveau des ensembles molaires; là, en effet, l'usage est toujours second par rapport à la formation. Mais si on essaie de penser l'inconscient en termes de machines, en termes d'usines, en termes d'unités de production, en termes de machines désirantes, je crois que ce ne sont pas des grosses machines, ce sont des micro-machines : l'inconscient machinique, l'inconscient des

machines désirantes, c'est essentiellement un micro-inconscient, un inconscient micro-logique, microphysique, ou si vous préférez c'est un inconscient moléculaire. Or, au niveau c'est à dire formations moléculaires, contrairement au niveau des ensembles molaires, à la lettre, il n'y a pas de différence possible entre la formation et le fonctionnement. Si je dis comment ça marche, je ne peux rien dire d'autre. La question de la schizo-analyse c'est pas du tout

- j'entends bien la question qu'est-ce que ça veut dire, est très complexe,
- parce qu'à un certain stade, la question qu'est-ce que ça veut dire, ça peut
- renvoyer à un simple signifié ou comme on dit, au fond, toute la question ça
- serait de savoir quand on parle du signifiant, est-ce que c'est encore qu'est-ce
- que ça veut dire ou est-ce que c'est un autre type de question ? Moi, je crois
- que c'est la même question (c'est encore la question qu'est-ce que ça veut dire
- simplement barrée, mais c'est encore du domaine qu'est-ce que ça veut dire,
- tandis que les machines désirantes, à la lettre, ça ne veut rien dire, ni en
- termes de signifié, ni en termes de signifiant, or le problème de la schizo-
- analyse c'est : qu'est-ce que c'est tes machines à toi ? Et ça c'est pas facile
- à trouver : un type arrive et qu'est-ce que c'est que ses machines désirantes à
- lui, il ne suffit pas de constater qu'il aime bien faire de l'auto, qu'il a un
- frigidaire, tout ça c'est un rapport avec les machines désirantes mais ce n'est
- pas ça les machines désirantes. D'autre part, les machines désirantes ce n'est
- pas des fantasmes, c'est pas des objets imaginaires qui viennent doubler, ce
- n'est pas l'auto rêvée qui vient doubler l'auto réelle et ... Les machines
- désirantes ce sont de formations moléculaires qui existent objectivement dans
- les grandes machines techniques et dans les grandes machines sociales, c'est
- pour cela qu'il faut faire, il me semble, la critique de tout ce qui est rêve,
- fantasme, pas plus que l'inconscient n'est un théâtre, l'inconscient ne rêve,
- l'inconscient ne fait de fantasme; tout ça ce sont des produits second de la
- réflexion, tout ça c'est des territorialités d'Oedipe, le rêve c'est toujours
- oedipien : si les analystes en restaient toujours au rêve, ça serait forcé
- qu'ils retrouvent Oedipe.

Il y a des belles pages de Bergson où il dit : c'est pas étonnant que la matière et l'intelligence ça s'entendent et que la matière et l'intelligence soient taillés l'une sur l'autre puisque c'est les deux produits d'une différenciation dans un même mouvement, et bien le rêve et Oedipe c'est pareil : que tous les rêves soient oedipiens par nature, il n'y a pas lieu de s'en inquiéter parce que c'est le même mouvement qui constitue le rêve et qui constitue Oedipe.

Mais les machines désirantes, ça n'a rien à voir avec tout ça, alors ce qui serait compliqué - je suppose -, dans une schizo-analyse, ça serait de trouver les machines désirantes de quelqu'un : qu'est-ce que c'est que tes trucs à toi, tes machines à toi : alors, s'il ne répond pas en termes de machines ou si on n'arrive pas à trouver les éléments machiniques ... évidemment, ça pose un problème : quel est le critère ? Qu'est-ce qui nous permet de dire : ah, enfin,

on a trouvé les machines désirantes de quelqu'un : je crois qu'il y a des critères très sûrs et qui précisément tiennent à ceci : les machines désirantes, ce sont des formations moléculaires, jamais des ensembles molaires - mais j'ai l'impression que je ne réponds pas à ta remarque - je veux juste dire : au niveau moléculaire et uniquement à ce niveau, le fonctionnalisme est roi, et ce, parce que le fonctionnement, la production, la formation, ça ne fait strictement qu'un : une machine désirante se définit uniquement par son fonctionnement, c'est à dire par sa formation, c'est à dire par sa production. A première vue, toute question « pourquoi », je dirais que cela ne se pose pas.

Richard P. : Je crois que j'ai dû mal poser ma question. Je ne tenais pas du tout à remettre en question le fait que ça fonctionne ni à réintroduire des catégories linguistico-psychanalytico etc. Je voulais te demander après la question du comment, il y a des processus dont j'ai essayé de donner une des descriptions que je pense comme étant juste, c'est celle du fascisme : il y a du pourquoi ça marche comme ça et du pourquoi ça fonctionne d'une autre manière, si tu veux. Ça fonctionne d'une manière à un moment et d'une autre manière mais au même moment dans un pays différent par exemple. Je pense que, posé en ces termes là, au-dessus de la question comment, c'est à dire après, on peut poser la question pourquoi.

G. DELEUZE : Oui, oui, oui, oui, oui. Alors c'est un pourquoi très spécial, c'est un pourquoi qui porte sur la nature du champ social qui est investi par le désir et les machines désirantes : à savoir d'où viennent les caractéristiques du champ social à tel moment, dans telles circonstances.

Là aussi c'est très compliqué : il faudrait maintenir comme deux principes pratiques à la fois que les machines désirantes, elles sont le long de lignes moléculaires, c'est ça que je voudrais appeler les lignes de fuite : il ne suffit même pas de toucher les lignes de résistance dans l'inconscient; ce qui est essentiel, dans l'inconscient, c'est qu'il fuit : il épouse des lignes de fuite. Or Oedipe, les fantasmes, le rêve, tout ça, loin d'être de véritables productions ou formations de l'inconscient, ce sont des garrots, ce sont des colmatages de lignes de fuite de l'inconscient. C'est pour cela qu'il faut faire sauter tout ça pour trouver des lignes de fuite, qui nous précipitent alors dans une espèce d'inconscient moléculaire des machines désirantes. Ce sont des formations moléculaires, des micro-formations, c'est pour ça que c'est un inconscient non figuratif, non symbolique : il n'est ni figuratif, ni symbolique

: il est ce que Lacan appelle le réel, mais le réel devenu non seulement possible, mais le réel qui fonctionne.

Alors il faut maintenir, à la fois : il y a comme deux pôles : un pôle qui serait celui comme - c'est compliqué tout ça, heureusement à un niveau on distinguerait deux pôles : l'un serait les investissements des ensembles molaires, les investissements préconscients des ensembles molaires, ce serait les investissements du champ social et tout ce qui en dépend, y compris les investissements familiaux, la famille c'est un ensemble molaire parmi d'autres, plutôt c'est un sous ensemble molaire.

Et puis, à l'autre pôle, il y aurait les lignes de fuites moléculaires, exactement comme on distinguerait une macro-physique et une microphysique. Alors la schizo-analyse, elle travaillerait vraiment au niveau des unités de production du micro-inconscient des petites formations moléculaires - il faut dire ça comme premier principe, mais en même temps -, donc il faudrait distinguer encore une fois les investissements d'ensembles molaires et les investissements inconscients de formations moléculaires, machines désirantes; de l'autre côté, les machines sociales et techniques : ça serait la définition d'une première activité pratique de la schizo-analyse : rien à commencer tant qu'on n'a pas atteint les machines désirantes de l'inconscient de quelqu'un, c'est à dire ses formations fonctionnement moléculaire : si on ne l'a pas atteint, c'est qu'on n'a rien fait, c'est qu'on est resté dans les gros ensembles, Oedipe, famille, etc. Pour moi, le signifiant c'est un signe fondamentalement molaire, un signe qui structure les grands ensembles molaires, donc rien à voir avec les machines désirantes. Donc, ça serait la première tâche pratique de la schizo-analyse : atteindre aux lignes de fuite de l'inconscient; à partir de ceci, l'inconscient ne s'exprime pas, il n'attire pas, il fuit et il forme et fait fonctionner ses machines désirantes d'après ses lignes de fuite. Comme Platon dit, pour rameuter tous les philosophes de l'idée : à l'approche de son contraire, elle fuit ou elle périt, l'inconscient il est comme ça : ou bien il périt sous Oedipe, ou bien il fuit selon ses lignes de fuite.

Mais, à un second niveau, et qui ne détruit pas le premier, il faudrait dire quelque chose qui, en apparence, est opposé : tout investissement de quelque nature qu'il soit, est forcément molaire ou social, tout investissement est forcément investissement de grands ensembles, et tout investissement est investissement de grands ensembles par les formations moléculaires identifiables

comme machines désirantes. Les machines désirantes, de toute manière, leurs pièces et leurs rouages, investissent les grands ensembles molaires.

La seconde tâche de la schizo-analyse, ça serait de découvrir chez quelqu'un, au niveau de l'inconscient, la nature de ces investissements sociaux. Et je dis, les deux ne sont pas contradictoires : dans un cas, on dit : il y a deux postes : les grands ensembles définis par les machines sociales et techniques et l'autre pôle défini par les lignes de fuite moléculaires et les machines désirantes; au second niveau, on dit : tout investissement est molaire et social, seulement les investissements sociaux ont deux pôles : un pôle paranoïaque, qu'on peut aussi bien appeler l'investissement réactionnaire fasciste, et qui consiste à subordonner les machines désirantes aux grands appareils répressifs, aux grands appareils d'état et à l'appareil familial : il faut retourner le schéma de vulgarisation psychanalytique : ce qui est premier c'est la paranoïa, ce qui est second c'est la névrose oedipienne, ce qui est troisième c'est Narcisse : Oedipe c'est d'abord une idée de paranoïaque, ce n'est qu'en second lieu que c'est un sentiment de névrosé, à savoir le névrosé c'est le type qui s'est fait avoir, qui s'est fait avoir par le grand paranoïaque, et c'est une idée de père, et c'est pas une idée de père par rapport à son fils, il s'en fout de son fils, le paranoïaque c'est un type qui commence à halluciner le champ social en opérant une subordination sadique de toutes les machines désirantes aux appareils répressifs du champ social. De toutes manière, les machines désirantes elles sont dans les machines réelles, elles n'y ressemblent pas : pour ça bêtise de la notion de rêve, tout ça ... il ne s'agit pas de dire ah oui, euh, euh, il ne s'agit pas de faire de la psychanalyse, une espèce de gadget, euh, d'études de marché où l'on dit : aaah quelle est l'auto rêvée derrière l'auto réelle, ce n'est pas ça. Les machines désirantes elles existent objectivement, elles existent dans les rouages et les pièces des machines sociales et des machines techniques, simplement elles ne sont pas extrayables au niveau macroscopique, c'est pour ça qu'il faut une analyse microscopique pour dégager les machines désirantes de quelqu'un. Le paranoïaque ce n'est pas quelqu'un qui s'occupe de son fils, le premier paranoïaque, c'est le père de Schreber : on voit bien comment ça fonctionne la paranoïa, et à cet égard, à quel point les psychiatres ont une conception réactionnaire de la paranoïa s'ils ne rattachent pas la paranoïa avec les événements familiaux, ils seraient obligés de dire la vérité à savoir que la

paranoïa, précisément comme détermination sans aucun rapport avec les relations familiales, c'est par nature l'investissement réactionnaire fasciste du champ social : le paranoïaque ne délire pas sur sa femme ou sur son fils, il délire sur les races, il délire sur l'éducation, sur la culture; le schizo aussi, mais d'une autre manière, c'est ça, le noyau du délire du paranoïaque c'est : faisons une race pure, une impression que tout est en décadence, on n'est plus des purs aryens, et c'est seulement en second lieu, bien qu'il voit son petit gamin; et là il applique - Oedipe c'est toujours une opération de rabattement, d'application -, il se délivre comme le grand pédagogue, le grand restaurateur des races : le père de Schreber, il a commencé par une tout autre dimension : la dérive du champ social : ce monde est foutu, refaisons la race pure, et avec quoi, avec des machines.

Premièrement, le paranoïaque délire le champ social : je dis que le paranoïaque doit être défini en termes absolument non oedipiens, par un certain type d'investissement du champ social : ce type d'investissement du champ social c'est un investissement qui subordonne entièrement le système des machines désirantes, c'est à dire les formations moléculaires, aux grands ensembles molaires. Là-dessus, par application à sa famille, comme sous ensemble molaire privilégié, il applique sa réforme, sa race pure et il produit un petit gars tout oedipianisé, c'est donc un résultat de l'investissement paranoïaque premier, c'est en ce sens qu'Oedipe c'est le sentiment du fils névrosé qui succède à la grande idée du père paranoïaque, mais la grande idée de celui-ci n'est pas oedipienne : elle consiste à investir tout le champ social.

La seconde idée c'est : tout est investissement social, seulement il y a deux pôles : le pôle paranoïaque qui opère la grande subordination des machines désirantes aux appareils de grands ensembles et le pôle schizo : la fuite schizophrénique où les lignes de fuite moléculaires, ou les machines désirantes, c'est la même chose, et c'est aussi profondément branché sur le champ social que les grandes intégrations paranoïaques : c'est pas plus délirant seulement c'est un autre délire, c'est comme les deux pôles du délire (oscillations constantes) et le pôle schizophrénique du délire c'est celui qui opère la subordination inverse : la subordination des grands ensembles molaires aux formations moléculaires : c'est pour ça qu'il n'y a pas seulement des lignes de fuite qui consistent à faire quelque chose, mais des lignes qui consistent à faire fuir quelque chose.

Si bien qu'il y a comme trois tâches pour la schizo-analyse.

- une tâche destructrice : c'est le grand curetage de l'inconscient, i.e faut
- faire sauter : Oedipe, rêve, fantasme, mythe, tragédie, plus de théâtre - en
- même temps, pas après, première tâche positive : atteindre aux machines
- désirantes de quelqu'un et on ne peut jamais les saisir directement, on n'a que
- des indices machiniques, autant être le plus obscur que possible, c'est
- chouette, c'est forcé, il n'y a que des indices, pas du tout au sens de pourquoi
- au sens où je le dénonçais tout à l'heure, mais parce qu'elles sont d'un autre
- régime, ce sont des micro-formations et elles ne sont que suivant des lignes de
- fuite, ou ce qui revient au même, des lignes de décodage, de
- déterritorialisation : l'inconscient il ne cesse pas de se déterritorialiser, il
- y a des lignes sans fin, des lignes de fuite, des lignes abstraites, encore une
- fois, ni symboliques, ni figuratives, ni imaginaires, ni rien du tout, des
- lignes de fuite qui sont jalonnées d'indices machiniques et pourquoi : la seule
- chose qui soit intéressante dans le rêve c'est qu'il est plein d'indices
- machiniques : à travers les rêves et le fantasme, on ne tient que des indices de
- machines désirantes et on les tient sous forme de machines molaires, aussi
- souvent qu'apparaissent des papas-mamans dans les rêves, aussi souvent
- apparaissent des indices machiniques, ce n'est pas une machine désirante car
- elles ne sont pas rêvées, mais c'est des indices machiniques. Tout le temps,
- dans les fantasmes, apparaissent des petites machines : il faut suivre ses voies
- de fuite pour sortir de l'analyse du rêve, il faut s'enfoncer dans ces espèces
- de lignes machiniques pour aller plus loin.

En même temps que la besogne de curetage, l'espèce de violence négative contre les pseudo-formations de l'inconscient, qu'il faudrait détruire sans pitié, les piétiner, de fait la première tâche positive qui est la découverte des machines désirantes et la seconde tâche positive, on suit des lignes de fuite aussi longtemps qu'on peut, les critères existent, la deuxième tâche c'est de découvrir quelle est la nature des investissements inconscients du champ social, une fois dit que les investissements préconscients du même champ social ne fonctionnent pas de la même manière, on peut avoir des investissements préconscients réellement révolutionnaires, tout en gardant des investissements inconscients de type paranoïaque et réactionnaire.

Il faut faire, en analyse, l'équivalent de ce qu'a signifié la révolution picturale de la peinture abstraite, à savoir atteindre des régions de l'inconscient qui ne sont plus ni figuratives, ni symboliques, un inconscient moléculaire, abstrait, machinique.

Intervention sur le père Schreber : le début on le trouve pas à la génération du père, il faut prendre un point 3 (la grand-mère) qui est aussi très gratinée (rêve d'avoir un « vrai » homme). On a l'impression que c'est le père d'un

paranoïaque qu'on devrait interner et non le fils qui délire (ce qui est la solution imaginaire à ses fantasmes) : celui qui est le moteur est parfaitement intégré socialement, et c'est dans ce sens qu'il délire tout le champ social et qu'il l'applique après sur son fils, mais lui est complètement branché sur ce champ social, c'est pour cela qu'il échappe à l'asile. Tandis que ceux qui arrivent comme paranoïaques à l'asile, sont ceux qui n'ont pas fait des branchements nécessaires avec le coup de fouet en retour des investissements familiaux : il y a un tel barrage qu'ils ne peuvent absolument pas délirer le champ social. Il faut trois générations pour faire un parano, sais-tu quelque chose sur les schizos ?

G. DELEUZE : Pas d'accord avec la formulation, mais c'est secondaire, s'il n'y avait que des paranoïaques, jamais il n'y aurait eu d'asiles; le paranoïaque ça marche très bien : les paranoïaques qu'on hospitalise c'est, ou bien des paranoïaques vraiment trop pauvres, alors ils se prennent pour des petits chefs, ou bien c'est à cause des éléments schizoïdes qui se mêlent toujours à une paranoïa; s'ils sont hospitalisés ce n'est pas du tout en fonction de la paranoïa, mais en fonction d'une schizoïde latente sous la paranoïa. Texte de Mannoni sur le jugement de Schreber : c'est le premier acte d'antipsychiatrie, elle se trompe car Schreber a été libéré parce que les éléments schizophréniques ne l'ont pas emporté. Je pense à un autre cas qui serait l'anti-Schreber : un pôle paranoïaque très accusé et un pôle schizophrénique encore plus prononcé : c'est Nijinski, le danseur. Aucune chance pour que le tribunal lui rende sa liberté : il passait son temps à gueuler : je suis le clown de Dieu, mort à la Bourse, la Bourse c'est la mort, l'argent c'est la mort. On peut dire que ce soit déraisonnable de dire ça puisque ça vient d'être dit ici-même.

Un paranoïaque riche, c'est formidable : ça a une fonction sociale fondamentale : le paranoïaque est très bien intégré et aucun paranoïaque ne sera mis à l'asile sauf les deux cas cités.

Le deuxième point c'est l'histoire des trois membres de la famille. Les trois générations qu'on retrouve chez les anti-psychiatres les plus profonds, Gisèle Bankov, Laing, Cooper, ça mène à quoi ? Quant au psychotique, c'est évident qu'Oedipe rate, alors leur idée ça a été comment on va sauver Oedipe ? Comme dit Rosolato d'une manière ingénue : « comment ramener le psychotique à des axes oedipiens »; une fois que le problème est posé comme ça, il y a plusieurs

solutions : on peut faire du structuralisme : ce n'est pas du tout ce que fait Lacan; on peut se servir du structuralisme pour faire un Oedipe structural et déterminer dans la structure des points où on pourrait accrocher le psychotique, ou bien, et ça ne s'exclut pas, on peut étendre Oedipe : comme Oedipe ne marche pas, on l'élargit un peu, c'est à dire qu'on convoque la grand-mère, le grand-père, on dit ce n'est plus un oedipe à deux générations, mais à trois générations : il faut tenir compte du grand-père, si ça ne marche pas, on mettra quatre générations.

Quand j'invoque le primat du père ou le primat du grand-père, ce n'est pas du tout vouloir commencer Oedipe par un autre bout : à un certain niveau, je peux poser la question : qu'est-ce qui est premier, du père ou de l'enfant, à savoir qu'est-ce qui est premier de la poule ou de l'oeuf, cette question c'est un non sens, mais en même temps il faut répondre; ce qui est premier c'est le père ou la mère par rapport à l'enfant. Si je dis le père est premier par rapport à l'enfant, ça peut s'interpréter de deux manières : d'une manière régressive, la régression à l'infini : tout enfant a un père, on peut faire cette régression jusqu'à la présupposition d'un père premier qui serait par exemple le père de la horde. Mais ça peut avoir un sens complètement différent qui ne nous engage pas du tout dans la réduction familialiste indéfinie, ça peut vouloir dire, et c'est par là que la question est un non sens, ce qui est premier, en fait, c'est le champ social sur, et le père et l'enfant, qui sont simultanément plongés dans ce champ social historique, et quand on dit que le père est premier par rapport à l'enfant, ça veut dire en vérité : les investissements sociaux sont premiers par rapport aux investissements familiaux. Ça engage une conception de l'inconscient comme cycle suivant la page célèbre de Marx, suivant Aristote, sur qui, à la cause de l'homme, Marx répond : oui, mais il y a le cycle, le cycle par lequel l'homme produit l'homme. L'inconscient des machines désirantes est un inconscient cyclique. (Les familles schizogènes décrites n'expliquent en rien la production du schizo, on nous présente comme mécanismes schizogènes les mécanismes familiaux les plus ordinaires).

C'est le père qui est premier par rapport à l'enfant, mais pas en tant que père : ça signifie que c'est le champ social et les investissements sociaux qui sont premiers par rapport au père et au fils.

Pourquoi ne découvre-t-on les petites machines désirantes qui investissent tout le champ social, qu'au travers des indices : ces lignes de fuite machiniques,

c'est des lignes de déterritorialisation comme telles, forcément, parce que la déterritorialisation elle est comme l'envers de mouvements ou de contre-mouvements de reterritorialisation : même les héros extrêmes de Beckett ne peuvent pas se déterritorialiser complètement : ils intègrent des petites terres, la chambre de Mallonne une poubelle. Le mouvement de déterritorialisation ne peut être saisi qu'à travers le gène et la nature des reterritorialisations auxquelles procède un individu.

C'est toujours à travers du contre-mouvement d'une reterritorialisation qu'on évalue le degré de déterritorialisation. Par exemple, le névrosé a déjà retrouvé une terre, c'est Oedipe, auquel il se raccroche; le divan de l'analyste c'est la deuxième chose qui ne bouge pas, la petite terre à laquelle il faut s'accrocher sinon tout vacille.

Il faut montrer comment le capitalisme ne cesse de déterritorialiser et, par son axiématique, il reterritorialise. Par exemple, le fascisme a été aussi une espèce de procédé de reterritorialisation des grandes masses, mais quelque chose de terrible. On ne peut lire la déterritorialisation et son degré de quelqu'un, c'est à dire sa terreur schizophrénique qu'à travers les contre-terreurs, les reterritorialisations auxquelles il procède.

C'est pourquoi le pervers, c'est pas quelqu'un qu'il faut penser en termes de pulsions, c'est quelqu'un qu'il faut penser en termes de terres, c'est un type qui ne veut ni de la territorialité d'Oedipe, ni de celle du divan, ça ne lui plaît pas, il invente des terres artificielles, des groupes artificiels; il se reterritorialise de sa manière à lui, et si rien ne va, dernière limite : on se reterritorialise sous forme du corps sans organes, c'est à dire la catatonie dans l'hôpital, c'est la terre la plus pauvre; il a refait sa petite terre.

Ce qui est important, c'est que le mouvement de déterritorialisation n'est pas simplement susceptible d'être repris dans la reterritorialisation perverse, qu'elle soit psychanalytique ou perverse à proprement parler, mais que le mouvement de déterritorialisation est assez fort pour, épousant ses lignes de fuite révolutionnaires, créer à lui-même un nouveau type de terre. C'est peut-être ça que Nietzsche veut dire lorsqu'il dit qu'un jour la terre sera un lieu de guérison : peut-être qu'au lieu de se reterritorialiser sur des terres factices, le mouvement de déterritorialisation dans des conditions déterminées, peut devenir créateur d'une terre nouvelle, ce serait bien en tout cas.

Eric : Trois générations, c'est pertinent. On ne va pas plus loin. Il y a eu un

déclenchement de la psychose : il faut qu'il y ait un mécanisme branché sur quelque chose qui est le nom du père, ce qui déclenche la formation du psychotique d'hôpital. De même que tu fais des distinctions entre la schizophrénie et la schizophrénie d'hôpital, la psychose et la psychose de l'hôpital sont aussi à distinguer.

C'est pour cela que le travail de Lacan qui est de montrer le travail d'exclusion, qui ont un rapport certain avec le père, non pas le père réel, mais ce père comme investissement du champ social, dans cette idée de paranoïa d'hôpital.

G. DELEUZE : Il faut reprendre cela la semaine prochaine, je ne suis pas d'accord.

Divers

(2^{ème} partie.)

25/1/72

... ou bien psychiatrie de secteur, à savoir une espèce de police d'adaptation, comme dit Madame Mannoni, où l'on vous quadrille en quartiers ou en secteurs, c'est à dire on oedipianise (Textes de Hockmann). Il s'agit de trianguler les gens le plus possible, d'étendre la relation triangulaire hors de la famille. Les autres qui ne font pas de la psychiatrie de secteur ont trois problèmes fondamentaux : par exemple l'analyse institutionnelle : ils font de la psychothérapie de groupe.

Les dangers de la psychothérapie de groupe - il ne s'agit pas de faire une critique de la psychiatrie comme si les psychiatres avaient tout à trouver par eux-mêmes, il doit y avoir un mouvement de masse, qui est créateur et qui impose des choses, les psychiatres tout seuls non aucune raison de pouvoir s'en tirer tout seuls - leurs groupes, il savent bien eux, que c'est plein de dangers : tantôt ils finissent par constituer de simples groupes pervers - (il y a un pervers qui se glisse, très dangereux, tout le monde est dangereux - sauf moi - les névrosés représentent le pire danger, ils ne vous lâchent pas tant qu'ils ne vous passent pas leur truc, c'est les contagieux par excellence : plutôt dix fois des schizos qu'un seul névrosé, parce que le schizo, lui, vous fout la paix. Le névrosé répond exactement à la description de Nietzsche : « le malade venimeux ». Il ne vous lâchera pas tant qu'il ne vous aura pas fait le baiser du vampire, il ne peut supporter qu'on ne soit pas déprimé ou dépressif). Un des

dangers de l'analyse institutionnelle c'est que les groupes thérapeutiques qu'elle forme soient noyautés par des pervers et deviennent des groupes pervers. Ou bien, et ce n'est pas mieux, se fassent oedipianiser, se névrotisent, avec un Surmoi de groupe, un père de groupe, ou bien au père reconstitution d'une schizophrénie dite catatonique, et dans le groupe le plus ouvert se reconstituera une structure asilaire autour de catatoniques. Comment éviter la reconstitution de ces trois types de groupes (quand un groupe commence à être travaillé à l'intérieur par un pervers, on commence à s'oedipianiser à toute vitesse, on voit bien les dangers).

Le pervers lui, c'est le troisième cas, il est fier, et il veut traiter de puissance, à puissance d'égal à égal. Ce n'est pas affaire de pulsion, tout cela, c'est affaire de position du désir par rapport à des territorialités : il y a une terreur folle de la folie et de la catatonie, il est suradapté, il a mis le froid en lui, quelle que soit sa perversion, un point commun de tous les pervers, je pense, ce double aspect de surconfort, de suradaptation - je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de pervers -, qui se manifeste par une espèce de jovialité, mais pas du tout l'euphorie psychotique : il faut vous méfier et ne pas confier votre petite fille, et en même temps donne l'impression qu'il s'est vidé du dedans, un petit morceau de glace couvert d'une énorme cuirasse de suradaptation. Qu'est-ce qu'il fait avec cela ? Plus du tout le corps catatonique, le corps pervers, c'est ce que Sade appelle l'apathie, la fameuse apathie sadique sur laquelle Klossowski a tant insisté ou bien chez l'anti-Sade, chez Masoch, il y a une théorie directe du froid.

Lui ne veut pas d'une territorialité comme Oedipe. Son mot c'est : « c'est indigne de moi ». Il est fier, il ne veut pas d'un sous-ensemble : il se construit des territorialités magnifiques : les « Impressions d'Afrique », ça c'est un texte pervers. Le grand texte du corps sans organes et de la territorialisation catatonique-psychotique, c'est Schreber et Arthaud, le texte de la névrose médiocre, c'est la majorité.

« Les Impressions d'Afrique » (Raymond Roussel), c'est la construction d'une territorialité artificielle exotique qui va prétendre du fond de la froideur et du surconfort, traiter d'égal à égal avec n'importe quelle puissance, le pervers, lui, a inventé sa territorialité, son groupe, la société secrète : c'est pas du tout de la pulsion, tout est névrosé, tout est psychose, on peut dire tout est processus schizophrénique, seulement on ne peut pas le dire de la

même manière, heureusement.

Tout est processus schizophrénique parce que c'est par rapport à lui que toutes les autres dimensions se définissent. Nous sommes perpétuellement dans des situations de tangente au processus schizophrénique, et on peut dire que tout est psychose parce que, finalement, même lorsqu'il s'agit d'autres territorialités, ce qui est en question au travers elle, c'est le corps sans organes; et tant que dans une analyse quelconque, on n'aura pas atteint aux mécanismes de répulsion du corps sans organes, on n'aura rien fait.

Et puis on peut dire : tout est névrose, parce que c'est la seule maladie et que toutes les maladies se définissent par rapport à la névrose d'Oedipe et de la castration parce que c'est Oedipe le grand axe de référence, le grand moyen de recodage et le psychotique, c'est celui qui a refusé Oedipe et qui dit : plutôt le désert de mon corps sans organes plutôt que la territorialité oedipienne, plutôt ne rien dire que dire papa-maman. Et le pervers c'est celui qui se situe par rapport à Oedipe en disant : quelle honte ce serait, pour moi. En ce sens, tout est névrose.

Et aussi tout est perversion parce que la perversion, c'est le modèle typique de la reterritorialisation : c'est dans l'opération de la perversion que l'on assiste à la création de territorialités artificielles, de groupes dits pervers.

Une fois dit que le processus schizophrénique n'est pas la même chose que la schizophrénie comme entité clinique (Réponse à Éric).

Comment le schizo comme entité clinique est-il produit ?

Question : Qu'est-ce que ce serait la reterritorialisation authentique?

Deleuze : Tu vas en avant. Nous ne tomberons jamais dans le danger qui est de dire : ha, le bon temps, quand la terre était vraiment la terre. Le capitalisme c'était, a dit je ne sais plus qui, les néo-archaïsmes, c'est à dire la restauration d'apparences correspondant à des archaïsmes mais qui ont des fonctions actuelles, par exemple le retour à la terre, c'est une apparence archaïque et c'est un néo-archaïsme parce qu'en fait, cette apparence d'archaïsme a une fonction parfaitement actuelle dans les sociétés qui le réintroduisent.

Le troisième point consisterait à poser la question : est-ce que le processus de déterritorialisation comme tel, et pas en tant qu'il se fait reterritorialiser de manière factice ou artificielle dans le capitalisme, est capable de créer soit une nouvelle terre, soit quelque chose d'équivalent à une nouvelle terre ?

Une nouvelle terre est-elle créable ... à voir (c'est le problème de l'action révolutionnaire).

- Suite de la réponse à Laurent : Tu dis le réel comme sexué. Pour moi, même
- avec les conditions que tu as maintenues, je serais d'accord. Mon problème
- commence avec la question : de quelle sexualité on nous parle ? On nous a parlé
- de la sexualité comme sexualité humaine, et celle-ci ce n'est pas seulement
- Oedipe, c'est aussi la bisexualité, à savoir qu'il y a des hommes et qu'il y a
- des femmes, c'est aussi l'affirmation de la castration comme valable par l'un et
- l'autre des sexes. Tout cet ensemble : Oedipe, différence sexuelle, castration,
- comme source de la différence, et grand distributeur d'Oedipe, c'est tout cet
- ensemble qui définit, non pas la sexualité mais la représentation
- anthropomorphique du sexe. Je veux dire qu'il n'y a pas de sexualité humaine, il
- n'y a d'humain que la représentation de la sexualité. C'est la représentation
- anthropomorphique du sexe qui culmine avec le phallus : le phallus est le
- principe fondamental de la représentation anthropomorphique du sexe. La question
- n'est pas de savoir si cela existe mais de savoir comment cela existe et comment
- cela marche : je demande si cette représentation anthropomorphique du sexe est
- une détermination qui appartient à l'inconscient ou si ce n'est pas une simple
- donnée du préconscient, ou même si ce n'est pas une illusion de la conscience
- sur l'inconscient. Est-ce que la machine à castrer, la machine phallique et son
- rejeton oedipien, appartient à une illusion que la conscience est déterminée à
- le faire sur l'inconscient.

La schizo-analyse doit atteindre le sexe non-humain.

.... Toute introduction, même indirecte des chaînes de la forclusion, du manque et du nom du père, me paraîtrait retomber dans le domaine d'une représentation anthropomorphique du sexe. Alors, quant à la question « indifférenciation sexuelle », moi j'y suis très peu sensible, ce n'est pas un vrai problème, c'est l'existence de n sexes, c'est statistiquement qu'il y a des bonhommes et des bonnes femmes, ce sont des ensembles molaires. Au niveau moléculaire de la schizo-analyse ou de l'inconscient délirant, impossible de reconnaître un homme d'un femme, non pas du tout en vertu d'une bisexualité, ce qui ne nous fait absolument pas sortir de la représentation anthropomorphique, mais au niveau de tout à fait autre chose, à savoir: au niveau des n petits n sexes, alors là il est absolument impossible de reconnaître homme ou femme. Dans la représentation anthropomorphique il y a des hommes et des femmes, au niveau du sexe non-humain, il n'y a ni homme ni femme. Or, pour ma joie, un des auteurs qui passe pour des plus oedipiens, a su lire et pulvériser Oedipe d'une manière définitive : c'est Proust. Il y a un niveau de la sexualité, les rapports entre n sexes sont de telle nature. Homosexualité, hétérosexualité, homme, femme, cela n'a plus de sens : c'est comme des mots qu'on peut employer à un niveau et pas à un autre

niveau, au niveau du sexe non humain, il ne peut connaître ni nom du père, ni forclusion, ni castration, ni ... etc. Dans ces régions là, ces choses n'existent pas : cela ne concerne pas l'inconscient, cela fait partie des images que la conscience se fait de l'inconscient. En fait, sous le nom du père, il y a Jeanne d'Arc, il y a le président Schreber, il y a Mao, il y a les noms de l'histoire.

Richard P. : Est-ce que tu es d'accord, et moi je te suis sur ce que tu as dit sur la différence en ce qu'on peut penser de la castration dans ce que tu appelles un système de représentation anthropomorphique du sexe, comme des oppositions, comme des simples oppositions dans une positivité, et qu'à côté de cela il y a une différence, c'est à dire qu'on ne peut plus penser la différence des sexes comme étant la différence, mais que la différence elle existe quand même, une différence qui ne soit pas une opposition. Je serais pour la penser en termes de vie et de mort, à un niveau mis à jour par Freud : principe de constance et principe de Nirvana, tension moyenne et zéro absolu, c'est cela vie et mort finalement. Es-tu d'accord pour penser cela comme véritable altérité, comme différence en face de la castration qui ne serait plus à considérer que comme une opposition au sein d'une même unité.

Deleuze : Non, je ne serais pas d'accord ; que quelque manière que l'on présente une différence, ce qui m'importe c'est le nombre des termes qu'elle met en question : si elle joue sur deux termes, cela me paraît par nature en rester à la représentation anthropomorphique. Si on ne me donne pas petit n termes où être homme ou femme perd strictement tout sens.

Richard : Dans le cas de vie et de mort, ça perd ce sens.

Deleuze : Alors, si c'est cela, oui mais vie et mort ..., et puis la mort ça va nous réintroduire ...

Richard : La vraie !

Deleuze : Il faudrait savoir ce que tu appelles la vraie ?

Richard : Quand ça ne coule plus ...

Deleuze : Le problème du rôle de la mort là-dedans, on ne l'a pas du tout abordé : pour moi, je poserais la question : rapport de la mort et des machines désirantes, mais là, de nouveau, je me sens très peu freudien, à savoir la pulsion de mort, cela apparaît comme une abomination encore, comme un méchant tour qu'on a joué à l'inconscient.

Question : Sur la puissance d'affect mesurée en n gradients

Deleuze : Oui, tout à fait, c'est cela les noms de l'histoire, c'est des grands opérateurs de gradients, ... le corps sans organes, s'il est une plénitude, c'est parce que se répartit sur lui, il est vraiment l'intensité = 0 à partir de laquelle sont produites toutes les intensités de l'inconscient, des intensités non figuratives et ces intensités ne représentent rien, mais sont désignées par des noms de l'histoire.

La mort se pose au niveau de l'intensité zéro, à savoir : il y a un modèle de la mort, contrairement à ce que dit Freud, il n'y a pas de pulsion de mort, mais il y a un modèle. Freud dit le contraire : il y a une pulsion et pas de modèle.

Richard P. : On peut trouver un modèle de la mort, une représentation ou plutôt un aperçu de ce que pourrait être la mort, c'est le cas de la jouissance, de l'orgasme.

Deleuze : Ça ce n'est pas Freud : inhibition, symptômes et angoisses : il y a une pulsion de mort et il n'y a pas de modèle de la mort.

Richard Zrehen : Si tu as un corps sans organes qui est une plénitude, tu ne peux effectivement pas admettre une pulsion de mort. Il n'y a que si ton corps sans organes est une plénitude, mais un intermédiaire qui après qu'effectivement tu peux avoir une pulsion de mort, tu ne peux pas la tenir à la fois, donc c'est logique que tu l'exclues ... (Deleuze : donc, il n'y en a pas), c'est là qu'il y a un gros désaccord : ce n'est pas de la force de vie justement, ce qu'il voulait dire c'est lorsqu'on pense les termes en termes de vie et de mort, c'est une différence en ce que ce n'est pas symétrique, il y a justement un écart qui va plus loin que ce qui peut être ramené à quelque chose, et c'est ce plus qui fait qu'il n'y a pas de modèle possible et que lorsqu'on commence à en parler, on commence déjà à le ramener comme cela, on dit : « il y a des trucs qui sortent du système », ou on va dire « il y a un truc qui sort du système » et on en parle, et on se retrouve du côté de Lacan. Ça c'est véritablement le seuil qui nous guette, c'est l'image que tu donnais quand tu disais que le capitalisme, chaque fois qu'il touche sa limite, il l'éloigne; là, on fait le contraire : chaque fois qu'on foute la main sur l'insaisissable, et dès qu'on a foutu la main dessus de très près, il devient saisi et il faut encore chercher plus loin. Il y a peut-être un gros désaccord sur la plénitude sans manque, ce ne serait peut-être plus un manque, ce sera autre chose : quelque chose de plus radical, quelque chose qui ne peut être impliqué à un sujet : une pulsion de mort, cela ne s'impute pas à un sujet, ce n'est pas rapporté, c'est quelque chose qui coule

sans préoccupation d'aucune sorte : cela ne s'attribue pas, cela ne se donne pas, cela coule.

Deleuze : J'ai une hypothèse abominable devant laquelle je recule, c'est que, en effet, une fois dit que la psychanalyse avec Freud a raté tout le domaine de machines désirantes et de la production de désir, c'est à dire tout ce qui est la vie de l'inconscient, moi je me sens tout romantique et vitaliste : la vraie vérité elle est du côté de Lorenz et de Miller, ce sont les seuls à avoir compris quelque chose à l'inconscient.

Une fois que la psychanalyse a raté ça, elle n'a pu retrouver l'essence du désir que dans une instance qui était retournée contre la vie, et ils ont fait leur truc de la pulsion de mort (soupir) : c'est affreux ça, cette espèce de culte de la mort qui marque la psychanalyse à partir de telle époque et que Reich a si bien su dire : à partir de ce moment là, tout était foutu, il a dit - il est bien Reich dans la fonction de l'orgasme : quand ils ont amené la pulsion de mort, comme par hasard on a cessé de parler de la libido, on s'est mis à parler d'Eros, dès ce moment tout était fichu, on parlait d'Eros et plus personne ne parlait de sexualité ... On ne dit pas que la réaction anti-sexualité qui a eu lieu chez Jung et chez Adler a eu lieu avant tout au sein même de la psychanalyse freudienne la plus orthodoxe, et que la pulsion de mort cela a été une de ces opérations de réconciliation avec les convenances. Ce à quoi cela a servi la pulsion de mort.

Richard Zrehen : La sexualité cela n'est pas l'important, on est d'accord avec toi, quand il fout la pulsion de mort ou Eros (voir abrégé de psychanalyse) ... on retombe dans le néo-Héyélianisme de 1935 et au bout de Reich, il y a Marcuse et ce sera parfait après, on sera réconciliés avec nous-mêmes : non seulement on sera retournés à la terre, mais on baisera dans les bagnoles (oh, joies !)

Richard P. : Freud dit bien que la libido on la retrouve des deux côtés, parce que l'énergie qui est le moteur aussi bien d'Eros que de la pulsion de mort, c'est la libido et la libido appartient au réservoir d'énergie qui est celui du moi.

Deleuze : Cela ne va pas tellement de soi, c'est l'interprétation de Laplanche et il faut voir les textes de Freud même, moi j'en vois deux d'essentiels : « Inhibition etc » ... (dans les passages où il s'en prend à Rank) et le grand texte du « moi et du ça » où il dit très exactement : 'il n'y a pas de transformations énergétiques directes, je tiens au dualisme des pulsions », et le

monisme ça serait le romantisme de l'inconscient, il tient au dualisme comme tout. Et son dualisme est tellement un dualisme qu'il exclut toute transformation directe d'un type d'énergie en un autre. Les transformations directes, elles se font à l'intérieur de l'énergie libidinale et en tout cas, il n'y a pas de passage énergétique direct des pulsions libidinales nommées à ce moment là Eros, -bizarrement, vous avez beau dire que cela n'a pas d'importance, mais cela en a une rudement -, et d'autre part, les pulsions de mort. Pas de passage direct : le passage se fait à la faveur de ce que Freud appelle une déssexualisation, à la suite de quoi il prétend refonder son concept fâcheux de sublimation. Je dis que s'il est vrai que la pulsion de mort n'a pas d'énergie propre comme le dit Laplanche, ou comme tu sembles le dire, je ne comprends plus rien à ces textes parce que s'il n'y a pas d'énergie propre à la pulsion de mort, je ne vois pas pourquoi il faut un stade de déssexualisation et pourquoi les transformations directes sont absolument impossibles selon Freud.

Richard P. : Cela s'explique assez facilement (rires) : il ne faut pas oublier que, chez Freud, d'abord dans inhibition, symptômes et angoisses, et ensuite dans l'abrégé, mais dans l'abrégé il reprend les idées, il va dire : maintenant j'ai dit cela, puis après j'ai dit ça, mais maintenant, finalement, je suis persuadé que c'est ça. Tu connais la méthode d'exposition de Freud. Maintenant, pourquoi il y a déssexualisation : l'énergie qui est déssexualisée, c'est celle qui va se transformer, transformer est un mauvais terme, une mauvaise métaphore, en Eros parce qu'elle va être sublimée comme le dit Freud, mais ça, ça veut dire que ça va devenir quelque chose qui s'investit socialement et culturellement, on sort du registre de l'individu et de la famille pour rentrer dans celui de la culture, pleinement. Cela n'empêche pas qu'il y ait toujours ce réservoir de libido qui appartient au moi, qui distribue, selon une description très schématique, de l'énergie aux pulsions de mort et à Eros, cette énergie qui passe vers Eros - alors je ne sais pas s'il y a une partie qui est conservée comme telle et une autre partie qui est déssexualisée -, mais il y a une autre grande partie qui est déssexualisée, effectivement, pour constituer des unités supérieures toujours plus complexes. Bon, mais ça, ce n'est pas le cas de la pulsion de mort. La pulsion de mort, elle reste comme ça, elle a de l'énergie qui est là et qui sert ...

Deleuze : La déssexualisation, nous dit-il, explicitement à mon avis, se fait par apport d'une quantité d'énergie libidinale qu'il a subi, déssexualisé, à la

pulsion de mort. Que, par là, la pulsion de mort soit transformée, d'accord, mais la déssexualisation, l'opération par laquelle une quantité de libido est déssexualisée et passe du côté des pulsions de mort; donc, il faut le moyen terme qui assure la transformation comme indirecte, il faut ce moyen terme de la déssexualisation. Moi, je n'en demande pas plus, tout ce que tu viens de dire, ça revient à dire : oui pour Freud, la libido comme libido sexuelle a pour domaine le moi et le papa-maman, Oedipe, et sorti de là, la libido doit procéder à une déssexualisation pour procéder à d'autres investissements, c'est ce que je dis depuis le début, c'est cela qui me paraît être l'emprisonnement de la libido, la vaste mystification, alors tu peux me dire il a raison, mais nous sommes tout à fait d'accord sur l'interprétation donnée à ces textes.

Richard P. : A voir la semaine prochaine : je crois que c'est par la médiation (rires) en tant que moyen d'exposition, de la déplaçabilité qu'on va pouvoir rendre compte de la pulsion de mort.

La libido et le travail comme activités subjectives et leur réaliénations + la psychanalyse et les mythes + corps sans organes et intensités

15/02/72

Ce serait catastrophique que j'arrive avec une théorie de l'inconscient. Pour moi, le problème est bien pratique : comment ça fonctionne l'inconscient ? Et je dis que ça n'a jamais fonctionné en termes oedipiens, en termes de castration ou en termes de pulsion de mort; et je dis que c'est la psychanalyse qui vous injecte tout ça. Il y a une opération par laquelle la psychanalyse appartient fondamentalement au capitalisme, et une fois de plus, ce n'est pas au niveau idéologique, c'est au niveau de la pure pratique. Lorsque Marx demande qu'est-ce qui est à la base de l'économie politique (Foucault a repris ce problème dans les mots et les choses), la réponse de Marx c'est que l'économie politique, ça commence vraiment avec Adam Smith et avec Ricardo, parce que avant l'essence de la richesse était cherchée du côté de ce qu'on pourrait appeler objet, ou du côté de l'objectivité. A ce moment là il n'y avait pas d'économie politique, il y avait autre chose, une analyse des richesses. L'essence de la richesse était rattachée à de grandes objectivités, par exemple, chez les physiocrates : la terre; chez les mercantilistes : l'état. Qu'est-ce que ça a été la grande révolution de l'économie politique à la fin du 18ème et au début du 19ème avec Smith et Ricardo ?

Marx le dit très bien : avec le développement du capitalisme, on s'est mis à

rechercher l'essence de la richesse non plus du cote des objectites, mais en faisant une conversion radicale, une espece de deconversion kantienne au niveau de l'economie politique, i.e. on l'a rapportee au sujet.

Qu'est-ce que ca veut dire de la rapporter au sujet ? Smith et Ricardo ont fait, dit-il, ce que Luther a fait dans le domaine de la religion : au lieu de rattacher la religiosite a de grandes objectites, ils ont fait la conversion qui la rapportait au sujet, a savoir a la foi subjective. Ricardo trouve l'essence de la richesse a cote du sujet comme activite de produire, comme acte de produire, et comme acte quelconque d'ou le tres beau texte de Marx : « Ce fut un immense progres lorsque Adam Smith assigna l'essence de la richesse comme activite de produire en general, sans aucun privilege d'une production sur une autre. La production agricole n'avait plus de privileges. Et il fallait surement les conditions du travail industriel, i.e. le developpement du capitalisme pour que l'essence de la richesse hisse cette conversion et soit decouverte du cote de l'activite de produire en general, et c'est a partir de la que se fonde l'economie politique. »

Foucault, dans « Les mots et les choses », reprend ca sous une autre forme, en disant : qu'est-ce qui a constitue l'acte de naissance de l'economie politique? avec A. Smith et Ricardo, ca a ete lorsque on a decouvert dans l'activite subjective de produire, quelque chose d'irreductible au domaine de la representation. C'est assez clair cette conversion epistemologique qui change le domaine du savoir, qui tend vers un savoir portant sur un domaine non representatif : l'activite de produire en tant qu'elle est sous-jacente, en tant qu'elle passe a travers la representation.

Qu'est-ce qu'il fait Freud ? Avant, le fou est rapporte a de grandes objectites, c'est le fou de la terre, le fou du despote; c'est la meme histoire que pour la richesse : il est rapporte a des corps objectifs. La psychiatrie du 19eme fait une conversion tout a fait semblable a celle de Ricardo en economie politique, elle commence cette conversion, a savoir : la folie n'est plus rapportee a de grandes objectites, mais a une activite subjective en general qui est quoi ? Ca va eclater avec Freud; c'est pour ca que la rupture, elle n'est pas entre Freud et la psychiatrie du 19eme. Freud, exactement comme Ricardo, decouvre l'essence abstraite de la richesse en faisant le grand renversement, c'est a dire en rapportant la richesse, non plus a des objectites, mais a une activite de produire en general, non qualifiee, ce qui lui permet de decouvrir le travail

abstrait. Freud fait le meme coup, Freud, c'est Ricardo, c'est Smith, c'est le Ricardo de la psychiatrie. Il decouvre l'essence abstraite du desir et il ne la decouvre plus du cote des grandes objectites, le fou de la terre ou le fou du despote, il la decouvre dans l'activite subjective du desir. Cette activite subjective ou essence abstraite, il l'appelle LIBIDO; et cette libido, elle aura des buts, des sources et des objets - mais il est entendu, chez Freud, que cette libido depasse ses propres buts, des propres sources et ses propres objets. Les objets, les sources et les buts, c'est encore des manieres de ramener le desir a des objectites, a des territoires; mais, plus profond que ca, il y a la libido comme activite subjective du desir. A ce niveau la, Freud et Ricardo, c'est la meme chose. La ressemblance ne s'arrete pas la, elle va encore plus loin. Marx ajoute quelque chose : il dit qu'ils ont decouvert l'essence de la richesse dans l'activite de produire en general, et ils ont donne un nom a l'activite de produire en general : le travail abstrait. Il n'y a qu'a decalquer pour obtenir l'operation freudienne : il decouvre l'activite de desirer en general, et il lui donne un nom : la libido abstraite. Mais, mais, mais, la ou la ressemblance va encore plus loin, c'est que Freud et Ricardo vont faire une drole d'operation commune. Marx ajoutait tres bien : « mais des que Ricardo a decouvert l'essence de la richesse dans l'activite de produire en general, il n'a pas cesse de la realiener ». Qu'est-ce que ca veut dire ? Il n'y a plus d'objectite, ca c'est acquis; mais cette activite de produire va etre realieenee; est-ce qu'il s'agit de dire que Ricardo restaure de grandes representations objectives et retombe dans les alienations precedentes. Non, il s'agit d'inventer un type de mystifications qu'ils viennent de decouvrir, a savoir, nous dit Marx : alors que, auparavant, la richesse et le travail etait alienes dans des objectites, c'est a dire dans des etats (au sens de l'etat de chose), la, ils vont realiener une nouvelle forme d'alienation, a savoir l'alienation proprement subjective qui repond a leur decouverte de l'essence subjective : ils vont aliener en acte au lieu d'aliener en etat, au lieu d'aliener dans un etat de chose objectif, ils vont aliener dans un acte subjectif correspondant a l'essence subjective qu'ils ont decouverte, et Marx dit ce que ca va etre : l'alienation a partir de ce moment la ne sera plus saisie et localisee dans un etat de chose objectif, elle sera saisie dans son acte meme. Et qu'est-ce que c'est l'acte meme : ils vont realiener le travail comme essence subjective de la production, ils vont le realiener dans les conditions de la propriete privree.

Freud decouvre la libido abstraite, il fait la grande conversion : le desir ne doit plus etre compris du cote de ses objets, ni meme de ses buts, il doit etre decouvert comme libido; mais Freud realiene cette decouverte sur une nouvelle base correspondant a la decouverte meme, et cette nouvelle base, c'est la realienation de l'activite subjective du desir determinee comme libido dans les conditions subjectives de la famille, et ca donne oedipe.

Les psychanalyses, c'est un sous-ensemble de l'ensemble capitaliste, et c'est pour ca que, a certains egards, tout l'ensemble du capitalisme se rabat sur la psychanalyse. En quel sens ? Ricardo nous dit : d'accord, les petits gars, j'ai decouvert l'activite de produire en general, mais attention : c'est la propriete privee qui doit etre la mesure de cette activite de produire en general, dont j'ai decouvert l'essence du cote du sujet. Et Freud dit pareil, ca ne sortira pas de la famille. Pourquoi c'est comme ca et que ca ne peut pas etre autrement? Pourquoi ca appartient, ca, fondamentalement a la psychanalyse et au capitalisme aussi bien ?

Dans le capitalisme, il y a perpetuellement l'existence de ces deux mouvements : d'un cote le decodage et la deterritorialisation des flux, et ca, c'est le pole decouverte de l'activite subjective, mais en meme temps, on ne cesse de reterritorialiser, de neo-territorialiser; ca ne consiste pas, malgre les apparences, a ressusciter le corps de la terre comme objectite, ni le corps du despote comme objectite, sinon localement : on fait du despotisme local, mais c'est pas ca. La reterritorialisation n'est pas simplement une resurrection de purs archaismes, c'est a dire des objectites de l'ancien temps; la reterritorialisation doit etre subjective. Elle se fait, d'une part la premiere fois, dans les conditions de la propriete privee, et ca c'est l'economie politique, et une seconde fois, dans la famille subjective moderne, et ca, c'est le moment de la psychanalyse. Et il faut les deux, c'est l'operation de la reterritorialisation de l'activite abstraite qu'on a decouverte.

A cet egard, la psychanalyse appartient au capitalisme non moins que le marchand, non moins que le banquier, non moins que l'industriel. Il y a un role extraordinairement precis au niveau meme de l'economie capitaliste; si il y a une justification au circuit tres curieux de l'argent dans la psychanalyse, parce que la au moins, toutes les justifications quant a l'argent et au role de l'argent dans la psychanalyse, tout le monde se marre, c'est formidable parce que a la fois ca marche et personne n'y croit. Mais on n'a pas besoin d'y

croire, c'est comme dans le capitalisme, il n'y a plus besoin de croire a quoi que ce soit. Les codes ont besoin de croyance, l'axiomatique absolument pas, on s'en fout.

La vrai circuit de l'argent dans la psychanalyse reprend a un niveau plus faible ce qu'on a vu dans le capitalisme : toute la machine capitaliste, ca marche a l'aide d'un double face de l'argent, a savoir des flux de financement et des flux de revenus, c'est des flux d'une nature completamente differente et l'argent porte les deux; et c'est l'incommensurabilite de ces flux qui est une condition du fonctionnement de la machine capitaliste. Dans la psychanalyse (P), il y a un flux de financement et un flux de paiement, et la machine analytique marche finalement a l'aide de ces deux flux, dont la dualite est cachee. Par exemple, une femme va se faire analyser; dans beaucoup de cas, l'analyste n'aura pas de peine a decouvrir des conflits avec son mari, et en meme temps, c'est le mari qui paie l'analyse; dans ce cas, le flux de financement qui a comme source le mari, et le paiement qui va de la femme a l'analyste : comment voulez-vous qu'elle s'en tire ? L'analyste a une splendide indifferance a d'ou vient l'argent; quand il fait la justification de l'argent, jamais n'est posee la question : qui paie ? Il y a un drôle de circuit ou, a la lettre, c'est la meme chose que le double jeu de la deterritorialisation et de la reterritorialisation.

Je pense a l'attitude de la psychanalyse vis a vis du mythe et de la tragedie, car enfin, ce n'est pas par hasard qu'ils sont alles chercher Oedipe. Le vieux Freud, est-ce qu'il trouve Oedipe dans son auto-analyse comme le dit tout le monde, ou est-ce qu'il le trouve dans sa culture ? Il a une culture goetheenne, Goethe il aime ca, il lit ca le soir; il trouve ca dans Sophocle ou dans son auto-analyse?

Dans un regime capitaliste, on ne demande pas aux gens de croire, qu'est-ce qu'on leur demande ? Celui qui a dit definitivement ce qu'il en est pour le capitalisme, c'est pareil pour l'Empire Romain, c'est Nietzsche, quand il fait la peinture des hommes de ce temps, et qu'il dit : « peinture bigarree de tout ce qui a ete cru »; tout ce qui fut objet de croyances, c'est bon pour reterritorialiser. Comme les Romains : ton Dieu on l'emmene avec nous, on va le mettre a Rome, comme ca tu te reterritorialiseras en terre romaine. Le capitalisme aussi : la-bas, il y a le sergent a plumes; tres bien, le serpent a plumes avec nous.

Quelle est l'attitude tres curieuse de la psychanalyse vis a vis du mythe ? Il y a un article de Anzieu la-dessus; il dit qu'il y a comme deux periodes : a un moment ca marche bien, on analyse tous les mythes, on fait une etude exhaustive de tous les mythes, des tragedies. Et puis, il y a un moment ou la mode passe, Young a pris ca alors il ne faut pas confondre avec lui. Pourquoi ne se sont-ils jamais compris avec les ethnologues ou avec les hellenistes, il y a une raison de cette formidable ambiguite, formidable incomprehension.

Intervention : Et Levi-Strauss; il faut expliquer que toute l'analyse des mythes est reprise d'apres Freud, et toute l'analyse de la parente est fondee sur un atome de parente comme determinant l'ensemble du systeme de parente possible et cet atome de parente c'est le ***** avec un quatrieme terme qui est le frere ou la mere et qui est repris par les analystes comme Ortigues, en disant : on a compris, le quatrieme terme est symbolique; Levi-Strauss, c'est celui - c'est pour ca que Lacan marche avec sur tout un tas de points -, qui fait l'analyse des mythes et les analystes n'ont plus a le faire.

Deleuze : Il faut ajouter que ca marche par trois : ce que Ricardo a fait en economie, ce que Freud fait en psychiatrie, Levi-strauss l'a fait en ethnologie. Est-ce que quand on liquide oedipe au niveau des variations imaginaires, tout en gardant une structure qui conserve la trinite LOI-INTERDIT-TRANSGRESSION, on ne conserve pas Oedipe sous forme d'une defiguration abstraite ?

Intervention : Levi-Strauss commence a faire sauter oedipe en montrant que ce n'est pas le recit qui est important, il analyse celui-la pour ensuite generaliser sa structure par le biais de l'atome de parente comme structure.

Deleuze : Hum, hum. Il a decouvert ce qui, pour lui, etait l'activite subjective fondamentale dans le domaine de l'ethnologie, a savoir la prohibition de l'inceste et il l'a realiee ou rabattue dans le systeme de la parente. Pour finir : les ethnologues ou les hellenistes, quand ils se trouvent devant un mythe, ils sont profondement fonctionnalistes, leur probleme, c'est vraiment : comment ca marche ce truc la; et quand ils expliquent le sens d'un mythe ou d'une tragedie, ils les rapportent, ils font oeuvre d'historiens, ils les rapportent aux objectites auxquelles ces mythes renvoient, par exemple l'objectite de la terre. Et que faire d'autre du point de vue rigoureux scientifique qui est le leur que expliquer, par exemple, le role d'un mythe ou d'un rituel oedipien par rapport, et aux objectites territoriales, et aux objectites despostiques. Exemple : Levi-Strauss sur oedipe. Lorsqu'il nous

montre que, a la fois, ca renvoie a une persistance de l'autochtonie, i.e l'existence de l'objectite territoriale, et a une faillite de l'autochtonie, c'est a dire a la naissance des formations despotiques. Le mythe, la tragedie sont reverses du cote de leurs references objectives, et ils ont raison puisqu'il s'agit de tel siecle, de telle cite grecque, etc. Et pour eux, l'explication du mythe et de la tragedie est incomprehensible independamment de ce systeme de reference a des objectites historiques.

Les psychanalystes, des le debut, ne vont pas etre interesses par les objectites historiques; ils cherchent a rapporter les mythes et la tragedie a la libido comme activite subjective, ce qu'exprime la formule naive d'Abraham : « le mythe reve de l'humanite », i.e. que c'est un analogue du reve a l'echelle de l'humanite. Ils rapportent le mythe a l'activite subjective de la libido, compte tenu des transformations de l'inconscient et du travail sur l'inconscient. Si bien que l'attitude tres ambigue de la psychanalyse envers les mythes qui fait que, a un moment, elle recherche, et que, a un autre moment, elle renonce. C'est les premiers a rattacher les mythes et les tragedies a la libido comme essence subjective abstraite, mais en meme temps, pourquoi gardent-ils le mythe et la tragedie ? C'est incroyable cette histoire que ca a ete; le mythe et la tragedie consideres comme des unites expressives de l'inconscient. Qu'est-ce qui les a amenes a deconner en termes de mythe et de tragedie, qu'est-ce qui les a amenes a mesurer les unites de l'inconscient aux mythes et a la tragedie.

Encore une fois, ma question se pose au niveau clinique : quand un type souffrant de nevrose, ou mieux, souffrant de psychose, Schreber arrive et Freud dit : vous voyez il parle comme un mythe; Freud n'a pas trouve ca dans son inconscient, il a trouve ca dans toutes les mauvaises lectures dont il se nourrissait, il s'est dit : tiens, mais il parle comme Oedipe ce type la. Quand un type, chez qui ca va pas fort, arrive, on a l'impression de tout un ensemble de machines affolees, detraquees; a la lettre, on se trouve dans un garage, dans une usine sabotee ou il y a tout a coup une cle anglaise qui est vomie dans un atelier, alors, pam, poum, ca part dans tous les sens; c'est une usine folle mais c'est du domaine de l'usine, et la dessus, il y a le Freud qui se ramene et qui dit : c'est du theatre, c'est du mythe : faut le faire ...

Une migration cellulaire c'est, par exemple, un groupe de cellules qui franchit un seuil. Les seuils c'est des lignes d'intensite; avant d'etre une realite biologique etendue, c'est une matiere intensive. L'oeuf non feconde ou l'oeuf

non active, c'est vraiment l'intensité = 0. Ce n'est pas une métaphore si je dis : c'est le corps catatonique, c'est l'oeuf catatonique; dès qu'il est active, là, toutes sortes de voyages et de passages. Bien sûr que ce sont des voyages et des passages en étendue: un groupe cellulaire fait une migration sur l'oeuf, mais sous ce cheminement extensif, tout comme sous la promenade du schizo, qu'est-ce qu'il y a ? Il y a des passages et des devenirs d'une toute autre nature, à savoir des passages et des devenirs en intensité. Et c'est pour ça que je ne suis pas du tout pour tous les courants anti-psychiatriques qui veulent renoncer aux médicaments. Les médicaments, ça a deux usages : ça peut avoir l'usage : « celui là il nous emmerde, il faut le calmer », et le calmer, ça veut dire le ramener le plus proche possible de l'intensité zéro; il y a des cas où les psychiatres arrêtent une bouffée d'angoisse et que cet arrêt d'angoisse est catastrophique. Mais l'usage des médicaments peut avoir un autre sens qui est aussi le sens des drogues; une véritable pharmacie psychiatrique c'est du niveau : les modes d'activation de l'oeuf, à savoir : les médicaments peuvent amener des passages d'un seuil d'intensité à un autre, peuvent diriger le voyage en intensité.

Il y a bien un voyage en extension, une migration extensive, mais sous elle, il y a le voyage en intensité, à savoir : sur le corps sans organes, le type passe d'un gradient à un autre, d'un seuil d'intensité à un autre. Et ça, c'est autre chose que le délire ou l'hallucination, c'est à la base; les hallucinations et les delires ne font qu'exprimer secondairement ces passages intensifs.

On passe d'une zone à une autre, et, à la lettre, qu'est-ce que veut dire le Président Schreber lorsqu'il dit : « me poussent de véritables seins ». Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est pas une hallucination, mais à partir de là, il aura des hallucinations. Est-ce du délire ? Je ne crois pas, mais à partir de là il construira du délire. C'est la matrice commune du délire et de l'hallucination. Le torse féminin, c'est à la lettre, sur le corps sans organes de Schreber, il passe, il fait d'étonnants voyages, historiques, géographiques, biologiques, et à ce niveau, encore, tous les flux se mélangent : les flux historiques, les flux géographiques - parce qu'il ne devient femme que dans une perspective historique : par exemple la nécessité de défendre l'Alsace, d'être une jeune alsacienne qui défend l'Alsace contre la France. Tout est mélange : le devenir femme du Président se mélange à un redevenir allemand de l'Alsace. Le devenir femme physiquement éprouvé par le Président Schreber, c'est un voyage en intensité :

il a franchi sur le corps sans organes le gradient être femme; il l'a franchi et il a atteint un autre seuil, et généralement il faut les aider en extension, ces voyages. Si je reviens au problème si fascinant des travestis, c'est celui chez qui le voyage est la chose la moins métaphorique, c'est lui qui risque et qui s'engage le plus dans un voyage sans issue et il le sait lui-même; on peut le considérer en étendue : il s'habille en femme, il se fait faire des hormones, mais là-dessous, il franchit des seuils d'intensité.

Les organes, pour comprendre tous ces phénomènes, il faut les désorganiser, il faut défaire, mettre entre parenthèses la réalité que nous connaissons trop bien : organisme; car l'organisme ce n'est pas des organes sur un corps. Un organisme, c'est un codage ou une combinatoire (c'est même en ce sens qu'on parlera d'un code génétique), des organes sur le corps sans organes. Mais ma question c'est : est-ce que les organes à titre d'objets partiels n'ont pas, avec le corps sans organes, un rapport plus profond, pré-organique, et ce rapport plus profond pré-organique semble impliquer qu'on abandonne tout point de vue d'extension, à savoir : les organes, ce ne sont plus des territoires ayant telles formes et tels fonctionnements, ce sont des degrés d'intensité pure; et là, l'embryologie est très avancée : tel gradient donne l'ébauche de l'œil, tel autre gradient donne telle autre ébauche. Ce sont donc des puissances intensives sur le corps sans organes. Mais l'intensité zéro ce n'est pas le contraire des puissances intensives, elle est la matière intensive pure que les puissances intensives viennent remplir à tel ou tel degré. C'est en ce sens que je dis que le corps sans organes et les organes, c'est la même chose dans leur lutte commune contre l'organisme.

Artaud a montré ça à merveille : le véritable ennemi du corps sans organes c'est l'organisme. Alors, sous l'organisme, et l'organisme étant mis entre parenthèses, on voit très bien le rapport entre les organes comme puissances intensives qui viennent remplir la matière à tel ou tel degré, au point ou à la limite, les deux c'est strictement la même chose. Le voyage schizophrénique, c'est ce passage de zones à d'autres, tel que c'est seulement secondairement qu'il se fait en extension sous forme de promenade ou sous forme de voyage, et c'est secondairement qu'il y a les délires et les hallucinations. Mais sous les hallucinations et sous les délires, il y a une réalité qui est celle du « je sens ».

Je reviens à l'œuf. Avant même qu'il y ait des organes fixes, il n'y a pas le

simple indifferencie, il y a des repartitions d'intensite et ces zones d'intensite ne ressemblent pas du tout aux organes qui viendront les occuper en extension. Ce qui donnera l'ébauche de l'oeil, c'est un gradient. Quand un groupe cellulaire passe d'une region a une autre, quelque chose se fait, ce n'est pas du tout de l'indifferencie, mais sous cette migration extensive, il y a passage d'une intensite a une autre, sans que pourtant aucune figure d'organes ne soit encore distincte; c'est ensuite et a l'issue de ces migrations, que l'on discernera en extension des ébauches d'organes et puis des organes.

Question : Il ne suffit pas de dire qu'il y a une difference entre le corps sans organes et l'organisme, c'est evident. Un autre point qui est plus problematique, c'est qu'on peut dire que sur le corps sans organes, il y a des operations qui se produisent, il y a des operations de repulsion de type paranoiaque et des operations de type schizophrénique. Mais il y a un point que tu n'as pas souleve : si tu penses qu'il y a une vie de l'inconscient et que la vie de l'inconscient equivaut au fonctionnement des machines desirantes, et tu ajoutes « et puis » il y a le corps sans organes comme corps plein, improductif et sterile. Tu n'as pas souleve le point de la production meme du corps sans organes, c'est a dire comment se fait-il qu'a un moment de la vie de l'inconscient, il se retourne; d'ou vient le corps sans organes ? Quel est le processus de production de ce corps plein ? Pour Artaud, encore plus ennemi que l'organisme, il y a Dieu, Satan, le grand voleur. Un delire et une intensite, peut-etre que ca marche en meme temps; Artaud, par exemple, se sentait litteralement aneanti, deposee par Dieu qui lui volait la vie au point ou Artaud dit : « j'ai opere une reversion vers la mamelle matrice », et pour s'ecarter de ce vol, Artaud a entame sur son corps sans organes cette operation de reversion. Comment se fait-il qu'un tel corps puisse se produire ?

Deleuze : Le rapport avec Dieu est tout simple. Ce que Artaud appelle Dieu, c'est l'organisateur de l'organisme. L'organisme, c'est ce qui code, ce qui fait garrot sur les flux, c'est ce qui les combine, ce qui les axiomatise, et en ce sens, Dieu c'est celui qui fabrique avec le corps sans organes un organisme. Ca c'est pour Artaud la chose insupportable. L'écriture d'Artaud fait partie des grandes tentatives pour faire passer des flux sous et a travers les mailles de codes quels qu'ils soient; c'est la plus grande tentative pour decoder l'écriture. Ce qu'il appelle la cruauté, c'est un processus de decodage et quand il écrit : « toute écriture est de la cochonnerie », il veut bien dire : tout

code, toute combinatoire finit toujours par transformer un corps en organisme et c'est l'operation de Dieu.

Reponse a l'autre question : il faut bien lui montrer comment le corps sans organes, en tant que instance improductive, est produite en son lieu, a sa place, dans la production desirante, la, je suis d'accord, mais je l'ai fait l'annee derniere.

On a un guide qui est que dans un corps social, un phenomene equivalent se produit, a savoir que se forme toujours dans un corps social, que a partir des forces productives se produit ou est produit une espece de corps plein social qui, par lui-meme, est improductif et s'attribue les forces productives.

Le probleme n'est pas fondamentalement different au niveau de la schizophrénie ou il faut montrer comment, a partir de la production desirante, qui vraiment se connecte dans tous les sens, se produit dans le courant de cette production une instance improductive qui est le corps sans organes. Sur le probleme tel que tu le poses, a savoir : il faut que le corps sans organes soit lui-meme produit dans le jeu des organes-objets partiels productifs, il faut expliquer comment.

Comtesse : Tu dis que la vie de l'inconscient, c'est la vie des machines desirantes, et si ces machines desirantes, c'est exactement l'objet petit (a), les machines desirantes, ca n'a rien a voir avec la vie, c'est des machines mortiferes, fondamentalement mortiferes.

Gilles : Pourquoi ?

Comtesse : Parce que c'est l'objet (a). Si on les identifie a l'objet (a), ca ne peut pas etre autre chose que des machines mortiferes, et a ce moment la, on peut comprendre que le fonctionnement meme de ces machines mortiferes puisse produire, a un certain moment, un corps plein.

Deleuze : C'est terrible ca! Quand j'avais dit que les machines desirantes c'est l'objet (a), je voulais juste dire que meme chez Lacan, une structure ne peut fonctionner que si il introduit en douce un element machinique, et l'objet (a), c'est finalement un element machinique et non pas un element structural. Depuis l'annee derniere, j'ai essaye de dire que pour l'inconscient, oedipe ca ne veut absolument rien dire. Le premier a l'avoir dit, c'est Lacan, mais catastrophe, il n'a pas voulu dire la meme chose pour la castration; et moi, j'ai dit la meme chose pour la castration, bien plus : que la castration, ca n'existait que comme fondement d'oedipe. L'annee derniere on m'a consenti que oedipe c'etait une espece de code catastrophique, facheux, qui expliquait la grande misere de la

psychanalyse. Pour la castration, ca a ete plus difficile.

Comtesse : Tu dis pas ce que c'est que la castration. De sorte que quelqu'un qui ne dit pas ce que c'est que la castration, je ne vois pas comment est-ce que, a partir de la, on peut la retourner.

Deleuze : Mais alors, en supposant qu'on m'accordait juste des choses sur oedipe; j'ai ete frappe par ceci : que, si en gros, on m'a accorde des trucs sur oedipe et sur la castration, il y en a qui ont dit : oui, oui, mais attention, on t'attend au tournant, il y a la pulsion de mort, et va pas croire que tu vas t'en debarrasser. Pour moi, oedipe, la castration et la pulsion de mort, ce sont les trois formes de la mystification pure et que, si on reintroduit la pulsion de mort, on n'a rien fait, c'est pour ca que ce que tu dis la sur le caractere mortifere des machines desirantes, ca me rempli d'effroi, parce que on se retrouvera avec oedipe.

Comtesse : Il n'y a pas de culte de la mort, ca existe mais pour les psychanalystes qui veulent travailler la decouverte de la psychanalyse, c'est de dire ce qu'il en est des operations de castration qui ont des effets ...

Gilles : Tu t'accordes tout puisque notre probleme est : est-ce que c'est les operations de l'inconscient, ou est-ce que c'est les operations artificielles que le champ social relaye par la psychanalyse font subir par l'inconscient.

Comtesse : Il n'y avait que des machines desirantes positives, on ne voit pas comment il pourrait se produire un corps plein.

Deleuze : La, tu me dis : jamais tu pourras faire une genese du corps sans organes, sans introduire des elements mortiferes. Mais moi j'espere bien que si. Si le corps sans organes est une boule mortifere, tout ce que j'essaie de faire s'ecroule.

Des sujets arrivent se faire analyser et ils ont une certaine demande; oedipe et la castration, ils l'emmenent, c'est pas l'analyste qui leur injecte. La question est de savoir : est-ce que ces effets, compte tenu des transformations du travail de l'inconscient, sont adequates aux formations de l'inconscient, ou est-ce que ce sont des mecanismes d'une tout autre nature qui ont pour but et pour fonction d'empêcher le fonctionnement des formations de l'inconscient. Je dis que le psychanalyste n'invente pas oedipe et la castration, mais toute l'operation analytique consiste a court-circuiter le probleme : est-ce que ce que le sujet amene est adequat a ses formations de l'inconscient - et pour l'analyste, ca va de soi que c'est adequat, a savoir que oedipe et la castration

sont des expressions, des unités expressives des formations de l'inconscient; si bien que ce n'est pas lui qui invente oedipe, mais en un sens, il fait pire : il les confirme parce qu'il les élève à une puissance analytique : un type amène oedipe, l'analyste en fait un oedipe de transfert, c'est à dire un oedipe d'oedipe; un type amène sa castration et l'analyste en fait une castration de castration. C'est exactement comme dans les avortements, on se fait avorter deux fois : une fois avec la tricoteuse, une fois avec le médecin spécialiste en clinique aseptisée. Le type s'est fait castrer une fois en famille et en société, il va sur le divan et se fait recastrer dans la formule géniale de la « castration réussie ». On va nous réussir ce que la tricoteuse avait raté. L'opposition ne me paraît pas du tout entre des analystes qui se trouvent devant un matériel clinique, et la position du philosophe en tant qu'il parle hors du matériel clinique. Il me semble que tout mon thème ça a été : regardez comment ça marche l'inconscient, et l'inconscient, il ignore oedipe, la castration, tout ça c'est des projections de la conscience sur l'inconscient. La frontière est au niveau où l'analyste épouse le matériel que lui apporte le sujet, en estimant que, compte tenu du travail de l'inconscient, il est adéquat aux formations de l'inconscient même ...

aspects de l'immanence capitaliste; plus-value de code; La guêpe et l'orchidée; Oedipe, axiomatique musicale (Stockhausen); Blocs finis; L'axiomatique

22/2/72

Un argument tout à fait bon, utilisé contre l'antipsychiatrie : oui, les antipsychiatres ce sont des gens qui disent : « vive la schizophrénie », et ils prêtent à Laing l'idée que l'antipsychiatrie consisterait à dire que la schizophrénie c'est la vraie santé. C'est une telle falsification...

Je me permets de rappeler la thèse fondamentale de Laing qui n'est pas le moins du monde celle que l'auteur de l'article prétend. La position de Laing c'est que la schizophrénie doit être comprise en fonction d'un processus et la question qu'il pose est : comment un schizophrène malade est-il produit ? Et la question se développe sous la forme suivante : est-ce qu'il est produit en fonction d'un processus schizophrénique, ou bien est-ce qu'il est produit par quelque chose qui en est le contraire, c'est à dire par l'interruption du processus, par la continuation dans le vide, par son exaspération. Et loin d'ignorer que le schizophrène clinique est malade et souffrant, il pense qu'il est d'autant plus malade et souffrant que sa production comme schizo-clinique est liée, non pas à

ce qu'il faut appeler processus schizophrénique, mais à ce qu'il faut appeler interruption d'un tel processus. Prêter à Laing et aux autres antipsychiatres la pensée que le schizo comme entité clinique est une chose admirable est une telle malhonnêteté que ça cache une opération d'une autre nature : le même auteur explique que la souffrance principale du psychiatre, c'est un rapport d'angoisse avec les malades; il ne dit pas un mot de ce qui fait l'angoisse réelle des jeunes psychiatres, à savoir que de tous temps, les psychiatres étaient amenés à remplir des fonctions non seulement d'adaptation, mais quasi policières et ces fonctions policières vont se développer d'une façon inquiétante. Qu'est-ce que ça veut dire qu'un placement d'office, ce qui amène, non pas à poser la question de savoir ce qu'est la folie, mais de savoir qui va dans les hôpitaux psychiatriques - quelle entente il y a entre la préfecture et la psychiatrie au niveau des placements d'office -, qu'est-ce que c'est qu'un dossier médico-légal qui tend à se refermer sur tous les enfants un peu déviants et même sur les caractériels où là, vraiment, il y a un casier psychiatrique. Dans cet article du Nouvel Observateur, pas un mot là dessus.

Vous vous rappelez peut-être qu'un détenu nommé Buffet a été amené dans la prison de Clairvaux à prendre deux otages et a été amené à les tuer. Peu après, une note du Ministère de l'Intérieur a été distribuée aux préfets, elle aurait été du type suivant : vous voyez qu'une histoire comme Clairvaux doit vous amener à la plus grande vigilance sur les hôpitaux ouverts. La campagne actuelle tend à vouloir refermer dans une structure d'internement plus rigide.

Je voudrais revenir sur la structure et l'état des flux dans l'état capitaliste.

Notre problème c'est toujours comment les flux coulent sur le corps plein de cette société là; comment les flux coulent sur le corps sans organes de l'argent puisque le capital argent est, à la lettre, le socius de la société capitaliste.

Je voudrais essayer de montrer que la société capitaliste, dans son économie même, forme un système d'immanences : l'immanence capitaliste a comme trois aspects qu'il faut définir au niveau économique. Il s'agit pour nous de savoir comment la libido dans un champ social, investit de flux, or s'il est vrai que l'investissement libidinal est un investissement de flux, le statut des flux dans une formation sociale devra nous renseigner sur le caractère des investissements sociaux, des investissements collectifs, des investissements inconscients dans le champ social lui-même.

Le premier aspect de l'immanence capitaliste, c'est un système de rapports

différentiels entre flux décodés (première définition de l'axiomatique). On a trouvé ces rapports à des niveaux très divers : on les a trouvés à un premier niveau qui est celui du capital industriel : rapport différentiel entre deux flux de puissance différente, entre deux flux incommensurables directement, à savoir le flux de capital et le flux de travail. A la fois, ces flux sont incommensurables en ce sens qu'ils sont de puissance différente, et en même temps, ils ne resteraient que virtuels, indépendamment de l'un avec l'autre, c'est à dire indépendants de leur détermination réciproque. Et puis, en même temps, au niveau du capital financier, nous avons trouvé un rapport différentiel entre le flux de financement et le flux de revenu ou de paiement.

Il ne s'agit pas de deux formes de l'argent, mais de ce que l'argent porte ces deux formes, c'est le pile et face de l'argent : sur une face de son corps comme capital argent, coule un flux de financement et sur l'autre face, coule un flux de revenu ou de paiement. Puis, nous avons trouvé une troisième forme de rapports différentiels au niveau du capital marchand, à savoir le rapport différentiel entre ce qu'on pourrait appeler le flux de marché et le flux de connaissance ou d'innovation. J'en reviens toujours au célèbre texte de Marx sur la « baisse tendancielle du taux de profit »

la base de ces textes consiste à dire que, dans le capitalisme, le développement machinique et même l'automation apparaît de toute évidence; à mesure que l'automation progresse, le travail humain devient de plus en plus adjacent à la machine. Dès lors, comment maintenir que le capitalisme repose sur la plus-value humaine, la plus-value humaine étant exportée à partir du flux de travail humain, dans le développement machinique d'au moins certaines zones du capitalisme où le travail humain est de plus en plus adjacent à la machine, et où la machine est de plus en plus productrice, il semble que la plus-value humaine tend à se réduire de plus en plus dans le capitalisme. Clavel qui n'est pas économiste pose des questions avec ce stricte droit à l'incompétence, et il dit aux économistes marxistes : expliquez-moi comment vous pouvez maintenir à la fois que le capitalisme fonctionne à la base de plus-value humaine et qu'en même temps la machine semble devenir de plus en plus productrice, et le travail humain de plus en plus adjacent. Or Marx disait : oui, il y a bien une baisse tendancielle de la plus-value relative, mais cette tendance est contrariée par une multiplicité de facteurs indépendants les uns des autres. Dans notre troisième rapport différentiel, il y a un seul de ces facteurs : dans les régions d'automation du capitalisme, qu'est-ce qui se passe ? D'abord le capitalisme quand est-ce qu'il investit dans les régions dites d'innovation (innovation de machines et automation). Chacun sait qu'il n'investit pas dans

ces régions quand l'heure est venue du point de vue de la science et de la technique mais du point de vue de la rentabilité de l'entreprise correspondante, la rentabilité de l'entreprise étant définie au niveau des rapports de cette entreprise avec les autres entreprises et avec le marché en général. Ce qui implique que les régions de hautes innovations - voir le livre chez Maspéro « Le Capitalisme monopoliste » - implique comme par contrecoup des régions où un matériel vieux et périmé est maintenu et où les investissements machiniques ne se font qu'à un moment où est possible un abaissement des coûts de production qui met en jeu le rapport de l'entreprise novatrice avec les entreprises qui doivent garder le matériel dans un autre domaine, et les rapports de marché en général.

Ce troisième rapport différentiel est, comme disent les néo-économistes, à savoir le flux de connaissance ou le flux d'innovation dans le régime capitaliste, il est breveté et il est payé, mais il est payé sur mode d'un flux d'innovation et flux de connaissance - qui est tout à fait du type financièrement, du flux de revenu, du flux de paiement dont on parlait tout à l'heure au niveau du capital financier. Et en revanche, le flux de marché où s'inscrit l'innovation et où elle trouve sa rentabilité, est d'une tout autre nature et tout à fait d'une puissance non commensurable, à savoir le cas d'un rapport différentiel typiquement capitaliste, à savoir rapport différentiel entre quantités qui ne sont pas à la même puissance, sous la forme évidente, par exemple : ce n'est pas la même forme de l'argent qui sert, d'une part à payer l'innovation et qui, d'autre part, définit la rentabilité de cette innovation.

Nous avons donc trois formes fondamentales de rapports différentiels correspondant aux trois formes fondamentales du capital. Ce système de rapports différentiels, ça exprime, dans la machine capitaliste une transformation fondamentale par rapport aux formations non capitalistes, à savoir le phénomène général de la plus-value ne commence pas avec le capitalisme, la plus-value (P.L), c'est en effet un rouage de toute formation sociale; par contre, ce qu'il faut dire, c'est que dans les formations sociales non capitalistes, la plus-value est une plus-value de code. Par exemple, il y a une plus-value féodale, il y a une plus-value despotique, car en effet, il y a plus-value dès qu'il y a surtravail, or, dans les formations non capitalistes, il y a déjà du surtravail déjà de la plus-value, seulement c'est de la plus-value de code - comment peut fonctionner la plus-value de code : c'est un peu comme si tout à coup il y avait

une chaîne, une chaîne signifiante, puis elle intercepte un fragment d'une autre chaîne signifiante. Bizarre ce phénomène d'interception. Je veux dire que dans une société, il y a des chaînes à tous les bouts, il n'y a pas une seule chaîne, un signifiant majeur, c'est comme une bande où il y a des tas de trucs qui passent, puis un fragment intercepte un autre fragment; par exemple : il y a une orchidée et cette orchidée, dans sa fleur, elle forme un merveilleux dessin de guêpe, bien plus, elle forme les deux corps, bizarre, dans la chaîne phylogénique de l'orchidée, un tout autre fragment de chaîne est pris : une guêpe - il y a un biologiste qui s'occupe de ça et il appelle ça « évolution parallèle » -, voilà que la chaîne signifiante de la guêpe où le code de la guêpe et le code de l'orchidée, tout d'un coup, se percutent. L'orchidée forme un dessin de guêpe femelle au point où la guêpe mâle se trompe et va sur l'orchidée croyant trouver une guêpe femelle. C'est un fameux court-circuitage, une fameuse interception de deux chaînes; je dirais que dans cette région, il y a une plus-value de code; c'est comme un code animé, une espèce de bio-code, y saute sur un fragment, d'un tout autre code, il se l'approprie, voilà que l'orchidée se met à faire des dessins de guêpe femelle. On suppose juste que dans les formations sociales non capitalistes, ça marche comme ça la plus-value : il y a des bonds au niveau des codes, ce que Guillaude appelle aussi bien des fructifications de biens qui viennent comme interception de chaînes des phénomènes de plus-value, la plus-value est une plus-value de code.

Avec le capitalisme, quel est le grand renversement ? avec le capitalisme il n'y a plus de plus-value de code. Comment cela fonctionne précisément à base de code avec le capitalisme ? Il y a une espèce de conversion de la plus-value : la plus-value cesse d'être une plus-value de code pour devenir une plus-value de flux. Et une des déterminations du capitalisme ce n'est pas l'existence de la plus-value - car encore une fois elle existe avant - , c'est la mutation de la plus-value de code en plus-value de flux et la plus-value de flux c'est le résultat du rapport différentiel entre ces différents types de flux que l'on vient de considérer. Je dirais aussi bien que le rapport différentiel flux de capital/flux de travail, est générateur d'une plus-value qu'il faut appeler humaine puisque produite à partir du travail humain, le rapport différentiel flux de financement/flux de revenus est producteur d'une plus-value qu'il faudrait appeler plus-value proprement financière et enfin le troisième rapport flux de marché/flux d'innovation est générateur d'une plus-value proprement

machinique. Et ce sont les trois formes de la plus-value de flux dans le système capitaliste. Et à la question : comment le plus stérile, le corps stérile, le corps improductif de l'argent, arrive-t-il à produire quelque chose; à savoir, en appelant l'argent X, comment ce X peut-il s'adjoindre un plus dX exprimant la fluctuation et la fructification de l'argent? La réponse nous est donnée sous la forme : ce qui fournit la fluctuation même c'est le rapport différentiel des flux c'est à dire si l'on écrit capital/plus-value sous la forme $X + DX$, d'où vient dX, il vient chaque fois des rapports différentiels considérés du type dy/dx tel qu'on vient de la voir dans les trois cas considérés de la plus-value humaine, de la plus-value financière et de la plus-value machinique.

Je voudrais revenir sur le point suivant : aucun de ces flux n'est définissable indépendamment de l'autre puisque le rapport différentiel est un rapport de détermination réciproque. Il n'y a pas de flux de capital si les richesses ne sont pas convertibles en moyens de production, ils ne sont convertibles en moyens de production qu'à partir du moment où le capitaliste rencontre le travailleur ne possédant que sa force de travail, en d'autres termes le capital ne reste qu'une pure virtualité comme capital industriel si le capitaliste ne rencontre pas sur le marché un vendeur de sa force de travail, et inversement le travailleur reste travailleur virtuel s'il ne rencontre pas le capitaliste qui lui achète sa force de travail en d'autres termes ces flux sont à la fois incommensurables et pris - flux de travail et flux de capital - dans des rapports de détermination réciproque au point que l'un n'est pas déterminable hors du rapport différentiel qu'il a avec l'autre.

Ce n'est pas du tout en deux opérations successives que, d'une part le capitalisme décode et déterritorialise les flux , et puis ensuite introduirait une axiomatique pour sauver ça. C'est strictement la même opération et c'est pour ça que , dès le début, le capitalisme d'état comme le savent bien les historiens, et qu'il n'y a jamais eu la moindre opposition entre le capitalisme privé et le capitalisme d'état. C'est dans la même opération que le capitalisme substitue une axiomatique aux codes tombés en ruine. C'est par là que les rapports différentiels remplissent déjà comme quelque chose de l'immanence de la machine capitaliste, cette immanence étant comme le creux du capital argent. Ça c'est très clair.

Ce deuxième aspect revient à dire c'est que non seulement ça marche et que ça suppose des flux décodés et déterritorialisés mais ça décode toujours plus loin,

ça déterritorialise toujours plus loin. Ce n'est qu'en apparence que le capitalisme réintroduit des codes. Il y a une axiomatique de l'argent; à chaque instant tout est simultanément dans la machine, il décode, il déterritorialise à tour de bras : la déterritorialisation du travailleur et le décodage, il n'a jamais fini. Il ne faut pas prendre l'accumulation primitive comme ce qui s'est passé au début, l'accumulation primitive, elle ne cesse pas ! le flux de travailleurs ne cesse pas d'être déterritorialisé, le flux capital ne cesse pas d'être décodé et il est toujours encore trop codé par rapport aux exigences du capitalisme bien que en un autre sens dès le début il ait cessé de l'être. Faut dire tout à la fois : le capital mutant, le capital à court terme, cette espèce de migration du capital, tout ce que je dis à propos de décodage et de déterritorialisation ça ne doit pas être considérés comme des métaphores, c'est des processus physiques, des processus économiques-physiques. Toutes les autres formations sociales n'avaient que cette peur là, que les flux se décodent et se déterritorialisent, et que la prière des formations sociales c'était : mon Dieu épargnez-nous le déluge, mon Dieu faites que quelque chose ne coule pas; et tout le désir était en jeu et tous les investissements libidinaux de la société étaient en jeu : faites que cet horreur ne se produise pas, faites que l'innommable ne se produise pas, à savoir des flux qui couleraient sans codes ou qui couleraient sans terres.

Or, au contraire le capitalisme en fait son lit et son délice; c'est très pervers cette histoire là. Il y a un dessin très pervers d'un anglais : des gens dans une salle de cinéma pleurent, on ne sait pas pourquoi, on ne voit pas l'écran, et dans un coin il y a un petit vieux tout tassé sur lui-même, qui a l'air d'une méchanceté ridicule, avec des petits yeux ronds, et lui se marre énormément; ce doit être un film de vampires, tout le monde pleure mais lui rigole bien, et bien c'est ça le capitalisme. En quel sens avec le capitalisme, la machine va fonctionner encore plus dure. C'est le deuxième aspect de l'immanence capitaliste : si l'on considère le flux capitaliste en lui-même, sans autre qualification, le truc innommable qui coule sur le corps du capital de l'argent, c'est vraiment le flux de l'innommable, la promenade de l'innommable; c'est le flux qui a pour limite le flux schizo; en ce sens la schizophrénie c'est la limite extérieure de tout décodage et de toute déterritorialisation...

La schizophrénie comme limite du processus de décodage et de

déterritorialisation en ce sens le capitalisme a bien une limite externe; et dire qu'il a la schizophrénie comme limite externe, c'est exactement dire qu'il fonctionne à base de flux décodés et déterritorialisés, d'où l'intimité des opérations économiques capitalistes et des circuits schizophréniques. Ils ne rencontrent pas parce que ce n'est pas le même domaine des qualifications, mais si on faisait une espèce de topographie de ce qu'on appelle le capital migrant à court terme, ça ne cesse pas de bouger, de déterritorialiser; et si on faisait une carte des migrations des personnages de Beckett, la grande promenade du Schizo, au niveau du processus économique, il n'y aurait pas de différence, tout ça c'est le grand domaine de la déterritorialisation et de décodage par quoi la schizophrénie c'est vraiment la limite externe. Mais c'est vrai des flux qui coulent sur le capital, pris en eux-mêmes, ils ont cette limite extérieure là. Et on a vu en même temps que le capitalisme, il ne cesse pas de contrarier sa tendance, c'est à dire de repousser sa limite; c'est la forme que je proposais comme identique à la loi marxiste de la baisse de la plus-value : il tend vers une limite qu'il ne cesse de repousser, il ne cesse de contrarier la tendance. La production du Schizo, c'est la production fondamentale du capitalisme. C'est un produit inconsommable, du point de vue des rapports différentiels, il faut dire qu'il ne cesse pas de repousser la limite au point qu'il faut dire qu'il n'a pas de limite extérieure, qu'il n'a plus que des limites internes, celles du capital lui-même, et ces limites internes ne cessent d'être reproduites à une échelle toujours plus large. C'est de ça que je parlais la semaine dernière, au sujet de Bernard Schmitt, la théorie du capitalisme financier qu'il nous proposait, il insistait sur ceci : que la reproduction du capitalisme ne se présentait pas du tout sous forme de reproduction extensive, mais d'une façon spasmodique, à base de destruction-crétation, sous la fameuse notion capitaliste de l'économie monétaire : la création de monnaie; destruction de monnaie, création de monnaie et qu'à chaque sphère destruction-crétation il y a une espèce d'élargissement de limites, ça ne se fait pas du tout d'une manière contenue, ça se fait comme tout ce qui se passe sur un corps plein, ça se fait en intensité. A ce niveau les flux du capitalisme ont une limite extérieure : la schizophrénie, le flux schizo, le flux schize. Mais en même temps qu'ils sont pris dans des rapports différentiels qui constituent une axiomatique, la limite extérieure est constamment conjurée, à la lettre il n'y a pas de limite extérieure à cette machine là, il y en a du point de vue de ses flux, il n'y en

a pas du tout du point de vue des rapports différentiels entre les flux. En revanche les rapports différentiels entre les flux ont à chaque instant des limites intérieures définies par l'état du capital et les rapports différentiels eux-mêmes entre les trois formes de rapports différentiels, c'est à dire les rapports différentiels à un second degré entre capital industriel, capital financier et capital marchand. Il y a donc des limites intérieures qui sont constamment reproduites à une échelle toujours plus large. C'est ça le second aspect de l'immanence capitaliste comme système économique : la reproduction des limites internes à une échelle toujours plus large, à savoir cette manière de contrarier cette limite extérieure des flux décodés en y substituant des limites antérieures qui renvoient elles aux rapports différentiels entre flux décodés et qui ne cessent de se reproduire à échelle élargie.

Une axiomatique, au niveau le plus concret, ça marche comment ? Si on prend le mot même dans son origine mathématique - je ne crois pas que ce soit là son vrai sens, il l'a au niveau social; la vraie axiomatique, elle est sociale et pas scientifique. L'axiomatique scientifique ce n'est qu'un des moyens par lesquels les flux de science, les flux de connaissance, sont gardés et pris en charge dans la machine capitaliste - c'est très mauvais de prendre la notion d'axiomatique comme étant consistante, les savants font ça parce que c'est par l'axiomatique qu'ils assurent une espèce de consistance. En fait, c'est une notion tout à fait inconsistante, elle fout le camp par tous les bouts. Une axiomatique ça consiste en un processus, or le processus elle ne le digère jamais, bien plus le processus il est toujours anti-axiomatique; c'est à dire quelque chose qui coule et qui en coulant tend de plus en plus vers une limite, vers une Squize et le rôle de l'axiomatique c'est de contrarier, c'est compenser la limite, tant bien que mal ramener le truc, pas un code, mais substituer des limites intérieures correspondant à des rapports différentiels entre flux décodés; substituer cela au processus même de décodage des flux pris en eux-mêmes.

L'axiomatique suit le processus de décodage et substitue aux codes défaillants une combinatoire, c'est à dire qu'elle rattrape par un bout ce qu'elle perd par l'autre bout. Toutes les axiomatiques sont les moyens de ramener la science au marché capitaliste. Toutes les axiomatiques sont des oedipes abstraits, ce sont des opérations d'oedipianisation abstraite à savoir de l'oedipianisation sans papa-maman, ça consiste à axiomatiser l'oedipe décodé (...) L'échelle toujours

plus large c'est : on ajoute un axiome, on remanie l'axiomatique, quelque chose fuit par un côté, l'axiomatique ne tient plus : on remanie l'axiomatique, on re-axiomatise.

Je voudrais prendre un exemple en art et en musique. Il y a certaines tendances dans la musique contemporaine à une musique combinatoire, ou axiomatique. Un des représentants les plus géniaux - vous comprendrez l'histoire Oedipe : il y a un oedipe figuratif, c'est le petit triangle papa-maman-moi, et il faut se demander quel est le rapport avec le capitalisme; il ne suffit pas de le montrer dans la famille bourgeoise, il faut montrer comment Oedipe, défini par le triangle papa-maman-moi, soit nécessairement de l'axiomatique capitaliste économique. Quand il ne marche pas, l'Oedipe figuratif, il y a toute sorte d'Oedipes qu'on ne connaît pas parce qu'ils ne sont pas figuratifs, les Oedipes abstraits; c'est pour ça qu'on peut parler d'une musique ou d'une peinture oedipienne. Une musique Oedipienne peut être géniale, mais elle sera oedipienne, pourquoi ? Par opposition à une Schizo musique.

Dans l'Amant de Lady Chatterley, il y a le garde-chasse et Lady Chatterley attend un enfant de lui, et comme il lui faut un père juridique, et que cela ne peut être le garde-chasse, elle pense à un de ses amis peintre qui lui dit : moi je veux bien mais à une condition, il faut que vous posiez pour moi, et Lady Chatterley est embêtée, pas du tout à l'idée de poser devant un peintre, mais parce qu'elle n'est pas sûre de ce qu'il fait. Et puis, il y a une rencontre redoutable entre le garde-chasse et le peintre, et le peintre est très agressif, tout à fait pervers, il trouve le garde-chasse inquiétant et le méprise, puis il montre des tableaux avec mépris : il hait le garde-chasse, le flux de haine a passé, et le garde-chasse lui rend bien. Le garde-chasse regarde le tableau et il dit juste : « Mes entrailles de pitié sont assassinées », et le peintre répond, pervers et méchant comme tout : « est-ce que ce n'est pas votre bêtise qui est assassinée et même votre petite sentimentalité prétentieuse », et le garde-chasse regarde et dit encore : « non, ça ne peut pas être ça parce que ce que je vois, ces tubes et ces pompons - ça c'est sanglant pour le peintre -, me paraissent finalement assez sentimentaux et prétentieux ». J'aime ce texte parce qu'on voit les deux oedipes coexister. C'est le garde-chasse qui a raison, il n'y a personne comme Lawrence qui a poussé aussi loin une espèce de desoedipianisation de la sexualité, de la nature, plus Oedipe se cache, abstrait, et plus dur sera le curetage. Le curetage d'Oedipe figuratif, ça peut se faire, mais les coins

les plus secrets où Oedipe se réfugie, dans l'art, ça peut entretenir les choses les plus pauvres mais aussi les choses les plus géniales. Il faut penser comme le garde-chasse : dans tout l'art moderne, il y a des trucs vraiment moches, vraiment salés; au besoin ça partait glorieux, c'est devenu mortifère, c'est devenu anal, or Oedipe il est anal, c'est l'analité qui est fondatrice d'Oedipe puisque, comme chacun sait qu'Oedipe a pour fondement la castration, or qu'est-ce qui est castrateur : ce n'est évidemment pas le phallus, c'est l'anus. C'est l'anus qui est l'opération même de la castration, et le phallus il n'existerait pas sans l'anus, c'est à dire cette trinité infâme phallus-Oedipe-anus définit toute cette dimension de l'Oedipe. Mais je dis ça partait glorieux et puis ça se met à couler sale; je prends un exemple à l'étranger : ce qui partait comme une espèce de chant de vie et qui était donc révolutionnaire - car je ne vois pas de chose qui soit révolutionnaire et qui ne soit pas un chant de vie -, quand ça tourne en une sale culture de la mort : par exemple, le début du pop'art, c'était formidable, pas du tout surréaliste, à la fois dans la musique du côté de John Cage, et dans la peinture, ils étaient en train de faire un grand flux de vie, et puis très vite, quand vous prenez la queue du pop'art, c'est devenu de la mort, et pas seulement parce qu'ils recopient ce qui a été fait, c'est beaucoup plus profond que ça. Tout d'un coup, ça se met à couler dégueulasse, des corps suppliciés, des machins, des tubes, c'est quelque chose comme une axiomatique non figurative.

Au niveau d'une schizo-analyse, il faut chercher les deux niveaux d'oedipe. Stravinsky, avant de mourir, a dit : tout ce que j'ai fait, c'est parce que ma maman ne m'aimait pas et que mon papa n'était jamais là. Ça c'est du gros oedipe figuratif, ça c'est l'oedipe du musicien, mais à un autre niveau, il peut y avoir une peinture oedipienne et Lawrence nous dit quelque chose comme ça : ces tubes et ces pompons, cette peinture abstraite devenue chose morte, ou le pop'art est devenu une espèce de trouille de mort.

Qu'est-ce que c'est que cette axiomatique qui n'est rien d'autre que l'oedipe abstrait, l'oedipe informel; si bien que lorsqu'on aura chassé oedipe de son petit coin de famille, il resurgira forcément sous des formes où il faudra l'attaquer à nouveau, des formes de combinatoire, des formes axiomatiques. C'est encore une fois pour ça qu'on nous apprend qu'il ne faut pas confondre l'oedipe psychanalytique et l'oedipe familial, c'est que l'oedipe psychanalytique c'est un oedipe abstrait, c'est un oedipe qui tend vers les oedipes non figuratifs.

Un musicien de génie comme Stockhausen, quand il essaie de nous dire ce que c'est qu'une combinatoire précise, dans ce qu'il fait en musique, les mots mêmes qu'il emploie me semblent très significatifs : « mon oeuvre construit une multiplicité - c'est très près du mouvement même du processus des flux; les flux qui se décodent et qui se déterritorialisent, ça constitue vraiment une multiplicité. L'emploi par Stockhausen d'un mot qui avait son origine en physique et en mathématique, lorsqu'ils ont formé un substantif « multiplicité », un substantif renvoyait à quelque chose qui dépassait complètement les alternatives de l'un et du multiple. La multiplicité substantielle, la multiplicité substantive, ça c'était le vrai effondrement de tout ce qui est un et également de ce qui était multiple parce que multiple ne pouvait plus servir d'adjectif -, une multiplicité toujours croissante de l'interprétation musicale peut être, ici, rendue possible par une suite de 17 périodes - donc l'oeuvre va avoir 17 périodes, et d'une périodicité à l'autre, la multiplicité va croître, c'est ce que je traduis par fuir par un bout. Un flux sonore va passer, passer sous quoi ? On sait à quel point Stockhausen a participé à tout le mouvement de décodage qui définit la musique contemporaine : à savoir décodage, pas au sens de découvrir le secret d'un code, mais de détruire les codes musicaux, il nous dit : la notion de multiplicité toujours croissante, ça veut dire : ça va passer sous tout ce que vous pourrez réintroduire comme codes. Il en résulte un processus dynamique libre, dynamique puisque la multiplicité croît constamment - c'est ce que j'essayais de dire lorsque je parlais de flux décodé qui tend vers sa limite extérieure. La multiplicité est processus, pas combinatoire -, puisque la multiplicité toujours croissante et libre, puisqu'elle n'atteint pas de limite et n'entrevoit pas de fin - en effet, le mouvement, le processus tend vers sa limite extérieure qui est toujours extérieure et repoussée à mesure que le flux décodé s'écoule. Mais il ne faut pas aller trop loin dans cette direction; il était en train de nous dire : je vais libérer un processus dynamique à multiplicités croissantes qui ne cessera de se décoder et qui ne cessera de tendre vers sa limite. Je dis qu'à ce niveau, pas question de combinatoire ou d'axiomatique, c'est le domaine du processus -, mais en même temps, tout accroissement de la multiplicité doit être compensé par une réduction et une convergence des éléments formels à interpréter et par une limitation correspondante des lois de la combinaison. Formidable : dans la première phrase, il parlait en termes de processus, deuxième phrase, il parle en

termes de combinatoire et d'axiomatique. Je voudrais que vous sentiez que ce qu'on est en train de dire de la musique de Stockhausen, ce n'est absolument pas différent au niveau où nous nous plaçons de ce que nous disions tout à l'heure de l'économie politique monétaire la plus pure; si on remplace une qualité de flux par une autre, c'est exactement la même chose. Je suis très sensible au génie de Stockhausen, mais avoir du génie ça n'empêche pas de faire toutes sortes de compromis ou bien de faire une oeuvre qui paraît la plus axiomatisée ou la plus combinatoire possible, et en même temps participer à toutes sortes de pièces et de morceaux, la combinatoire, l'axiomatique, c'est absolument non-consistant, ça empêche pas que ça marche et que ça a une fonction très curieuse. Dans une première phrase, il nous dit : je vais vous faire passer un processus dynamique libre de multiplicités croissantes et de décodage de flux, mais attention il ne faut pas exagérer, il faut que le processus même des flux (la croissance des flux : fluctuation de ce qui flue), le flux flue par accroissement de la multiplicité, il faut compenser ça : « doit être compensé » - « Doit », cela a un sens légitime ou illégitime, ou bien il nous dit : « doit » parce que c'est moi Stockhausen qui le désire, que cela soit ainsi; ou bien il nous dit c'est la nature du processus de multiplicités croissantes que la croissance de sa multiplicité soit compensée, alors pourquoi ? Oui, dans l'intérieur, de Stockhausen puisque c'est ce qu'il fait lui. Mais est-ce que c'est forcé en soit, est-ce que ça appartient à la musique ? C'est l'originalité de Stockhausen, mais on concevrait très bien des recherches sonores sur le processus sonore à multiplicité croissante où la croissance de multiplicités ne doit pas être compensée; pourquoi elle doit ? C'est possible mais c'est pas forcé.

Qu'est-ce qu'il appelle compenser ? Le processus de flux à multiplicités croissantes, c'est un processus qui affecte le temps et l'espace; c'est un processus qui a pour base Espace-Temps ou même durée. Dans un tel processus spatio-temporel à multiplicités croissantes, il y a tout un écoulement de flux et en plus, il y a toute une fluctuation croissante de flux. Quand il nous dit : ça doit être compensé, il nous dit que la liberté croissante dans la multiplicité spatio-temporelle doit être compensée par une restriction dans la combinatoire des éléments formels : timbres, fréquences. Dans son truc, il y a 17 périodes, d'une période à l'autre, la multiplicité croît avec, comme il dit : des principes « indétermination graduelle des intervalles d'attaque et de leur

succession », donc d'une période à l'autre, cette indétermination ou cet indéterminisme musical qui ne fait qu'un avec la croissance de la multiplicité d'une période à l'autre se dessine et se définit comme multiplicité spatio-temporelle en croissance continue. C'est ce que j'appellerais un décodage et une déterritorialisation de plus en plus poussée des flux; mais en même temps, cela va être recouvert par autre chose : à savoir plus on approche de la 17^{ème} période, là où la multiplicité accrue est la plus proche de sa limite (plus on approche de la 17^{ème} période et plus la multiplicité croissante et sa liberté de flux va être compensée par une combinatoire des éléments formels au point où - dit Stockhausen dans la suite du texte -, la 17^{ème} période (celle de la multiplicité la plus croissante), devra également être la plus proche de la première période, celle où la multiplicité était équivoque. On ne peut pas mieux dire que la combinatoire substitue un ensemble de rapports formels intérieurs au processus et à la limite extérieure du processus.

Au niveau d'une combinatoire musicale, on pourrait retrouver les mêmes résultats qu'au niveau de notre analyse d'une axiomatique économique de l'argent.

La première dimension est une dimension de fluctuation et de fluxion des flux qui tendent vers une limite extérieure et qui s'approchent sans cesse de cette limite, et puis tendent à faire que quelque chose passe la limite; de telles formes d'art qui n'ont rien à faire avec le schizophrène comme entité clinique, je devrais dire que ce sont des formes schizophréniques de l'Art. Les Arts Schizoïdes, en toute manière que ce soit, c'est ça : il s'agit de pousser la déterritorialisation, le décodage, jusqu'au bout, de faire passer des flux à multiplicité croissante; à charge pour nous de revenir plus tard sur cette notion de multiplicité croissante. Et puis là-dessus, il y a une tout autre loi qui présuppose le décodage et la déterritorialisation, et qui fait machine arrière, à savoir : la limite extérieure comme seuil de décodage absolu, comme franchissement du mur et du mur du mur, comme donc réalité des Arts Schizos, cela va être remplacé par autre chose : le processus de la croissance du flux va être comme axiomatisé, va être pris dans une combinatoire. A ce moment-là, au lieu d'un rapport extérieur comme limite des flux décodés, il va y avoir des rapports intérieurs comme limite des rapports différentiels entre flux décodés, c'est à dire ce qu'il appelle les rapports entre éléments formels. C'est cette même opération qui est celle du capitalisme : il s'agit de conjurer la limite extérieure, il s'agit de conjurer cette fluctuation des flux à multiplicités

libres, alors au lieu d'une limite extérieure, d'un seuil extérieur comme limite des flux décodés, on substitue un système de rapports intérieurs reproductifs à l'échelle élargie.

... Un des pôles de l'axiomatique - mais ce n'est un pôle de l'axiomatique qu'en tant qu'ils sont codés en faillites, disparus -, l'autre pôle c'est le processus de décodage et le processus de déterritorialisation à multiplicités croissantes, avec son seuil extérieur, sa limite extérieure. L'axiomatique oscille entre les deux pôles : un pas vers le processus : mais alors il faut faire garrot, l'empêcher de fuir, on rattrapera par une combinatoire d'éléments formels; on substituera au mouvement du processus qui tend vers sa limite extérieure, un système de limite intérieure correspondant au rapport formel. Ça c'est l'opération propre de l'axiomatique.

Il n'y a aucune raison de parler de l'économie politique autrement que de musique, si on arrive à tenir un langage des flux, car le problème est celui-ci : est-ce que toutes les axiomatiques quelles qu'elles soient, ne constituent pas ces oedipes abstraits, ces oedipes figuratifs qui constituent à ramener ?

Ce qui me paraît le second aspect de l'immanence capitaliste - si le premier aspect était un système de rapports différentiels entre flux décodés -, le deuxième aspect c'est la substitution à la limite extérieure des flux décodés - le deuxième aspect c'est la substitution à la limite extérieure des flux décodés, d'un système ou d'un ensemble de limites intérieures correspondant aux rapports différentiels, d'un système de limites intérieures reproductibles et qui se reproduisent à une échelle toujours plus large.

Une axiomatique ça porte et ça travaille sur flux décodés, ça va compenser la libre croissance des flux par une restriction du système des rapports formels que définissent des limites intérieures au système quitte à reproduire ces limites à une échelle de plus en plus large.

La géométrie a longtemps été liée à des signes qu'on peut appeler territoriaux et liés en même temps à un ensemble de codes. Il y a des codes - y compris jusqu'à la fin de la féodalité - tant qu'il n'y a pas de machine capitaliste. La géométrie cartésienne : en quel sens cela brise tout un ensemble de codes géométriques passés ? Mais en quel sens c'est encore un code avec tout un système de coordonnées, tout un système de territorialisation, car la territorialisation ce n'est pas seulement la terre, c'est tout rabattement de signes sur ce qui peut par rapport à ces signes, servir de territorialité.

Les coordonnées cartésiennes cela me paraît une tentative de reterritorialisation par rapport à ces signes mathématiques qui sont en train de se décoder; à ma connaissance la prise de conscience d'une tâche scientifique qui ne passe plus par des codes mais vraiment par une axiomatique, cela se fait d'abord en mathématiques et vers le milieu du 19^{ème} siècle et cela se fait en rapport avec le calcul différentiel, c'est à dire avec Weyerstrasse, c'est lui qui lance une interprétation statique du calcul différentiel ou alors l'opération de différentiation n'est plus du tout interprétée comme un processus, et qui fait une axiomatique des rapports différentiels. On ne trouve cela bien formé qu'avec le capitalisme au 19^{ème}.

Question : Vous avez dit que dans un code chaque élément est déterminé en lui-même, alors que les flux dans une axiomatique sont déterminés dans leurs rapports différentiels. L'alphabet Morse par exemple : point, trait, point, trait : chaque élément est déterminé par lui-même ; mais aussi quand on s'est donné un ensemble d'éléments, ils sont différenciés les uns par rapport aux autres, et on va accrocher une signification.

Gilles : L'alphabet Morse n'est évidemment pas un code, ce n'est pas non plus une combinatoire à l'état pur, c'est une espèce de combinatoire résiduelle.

Dans le cas d'un code ou dans un codage de flux, les flux reçoivent une qualité propre en fonction de code, c'est à dire que leurs rapports ne peuvent être que des rapports indirects. C'est la même chose que les flux soient qualifiés chacun pour soi par le code et que les rapports entre flux soient forcément des rapports indirects, que ce soit un code ou une axiomatique, les *****????? ne sont que dans des rapports les uns avec les autres. Dans le cas d'un code, les flux sont dans des rapports les uns avec les autres, mais les qualités sont distributives, c'est à dire appartiennent à un flux considéré comme tel : c'est par là que l'on conjure le flux de l'inommable; il faut que les flux soient, en fonction du code, qualifiés chacun pour soi et qu'ils entrent les uns avec les autres dans des rapports indirects.

Exemple : on nous dit que dans une machine primitive, cela fonctionne à trois flux : biens de consommation, biens de prestige et droit sur l'être humain. Cela fait comme trois circuits : ces flux ne sont qualifiés que par eux-mêmes. Bien entendu, ils n'existent que dans leurs rapports les uns avec les autres; la nature de ces rapports est telle que les rapports entre ces flux ***** et que, en vertu dès lors des rapports indirects entre les

flux, c'est à dire dans certaines conditions, dans certains lieux, dans certaines circonstances que, par exemple, le flux biens de consommation rentrera en rapport avec le flux biens de prestige : on échangera des biens de prestige contre des objets de consommation qu'à la périphérie du territoire. Il y a tout un système de rapports indirects entre flux qualifiés, ça c'est un code. Il en découle que les unités de code, c'est par nature de blocs finis parce que, au niveau du code, une unité de code c'est quelque chose qui rassemble sur soi des prélèvements des flux différents, chaque unité de code aura sur soi des prélèvements différents et ne pourra les composer dans leurs rapports indirects que sous forme d'un bloc fini : on rétablit l'équilibre entre ces flux qualifiés sous la forme, par exemple de la consommation, mais celui qui donne à consommer perd quelque chose, il y a un déséquilibre fonctionnel, ça ne marche jamais en forme d'échange mais toujours en déséquilibre, et le déséquilibre est compensé toujours : donner à consommer c'est rattraper, compenser par le prestige de celui qui donne à consommer, ou par un droit sur les femmes ==> cela compose un bloc fini.

Les blocs finis sont des unités de codes. Les unités de codes n'étant pas la même chose que des flux, mais de véritables coupures finies, des coupures qui constituent des blocs finis.

Dans une axiomatique, les flux n'ont aucune qualité indépendamment de leurs rapports. Le capitaliste n'est pas possesseur d'un flux de capital, il n'est possesseur que d'un flux de capital virtuel tant qu'il n'a pas converti ses titres de richesse en moyens de production, en machines par exemple, et il ne convertit pas ses titres de richesse tant qu'il n'a pas rencontré quelqu'un dont il achète la force de travail, et inversement : les flux sont inqualifiables indépendamment de leur rapport de détermination réciproque qui est premier par rapport à leur qualité. Il s'en suit que l'axiomatique manie toujours de l'infini, sa matière c'est l'infini, alors qu'il n'y a pas de code de l'infini - c'est pour cela que les théologiens, malgré eux, sont progressistes, ils lancent l'athéisme et se trouvent devant la tâche : est-ce que c'est codable ce truc ?

Là encore, l'idéologie c'est de la connerie : ce n'est pas au niveau de l'idéologie qu'il faut penser la théologie du Moyen-Age, c'est bien plus marrant : quelque chose de l'organisation sociale se joue immédiatement. L'idéologie, ça n'existe pas. Dans le champ idéologique c'est quelque chose de beaucoup plus direct qui se joue. Les théologiens se trouvent devant un truc qui met en cause

la formation sociale elle-même : est-ce que c'est possible de coder l'infini, et le problème de l'hérésie $\implies$ leur codage trinitaire

Quand on se trouve devant un processus infini, les codes défont. Le capitalisme au niveau même de l'économie, invente l'infini : au niveau de la production, du produire pour produire dans les conditions du capital, et le capital comme deuxième infini sous la forme $x : dx$ à l'infini : c'est le capitalisme qui fait marcher la dette infinie : avec le capitalisme, à la fois la production, le corps social sous la forme du capital argent, et la dette, deviennent des processus infinis et cela s'axiomatise. Ce qui échappe au code, le processus comme processus infini, il va être cette espèce de matière ou de multiplicité croissante contre laquelle réagit l'axiomatique. En tant qu'axiomatique, ce qu'elle ramène à la finitude de l'axiomatique, c'est toujours une matière infinie : elle est la représentation finie d'un processus infini.

Une axiomatique c'est une opération de finitude qui travaille sur une matière infinie. Weyerstrasse c'est celui qui fait sauter toutes les interprétations du calcul différentiel de Leibniz à Lagrange, en disant que ça n'a rien à voir avec un processus : oui, il y a un processus comme pure matière, mais il ne faut pas laisser cela comme ça, on va axiomatiser tout ça . Cela veut dire trouver la grille finie qui va garrotter l'infinité des combinaisons possibles. Weyerstrasse fait une interprétation qu'il appelle lui-même statique du calcul différentiel et infinitésimal, où il n'y a plus aucune fluctuation vers une limite, plus aucune idée de seuil, mais l'idée d'un système de choix, d'un point de vue d'interprétation ordinal : tout le calcul différentiel est inversé du point de vue du nombre ordinal et plus du tout du point de vue des cardinaux. Donc un ordre statique avec un système d'assomption ou de choix dans un ordre ordinal où les notions de limite, de seuil, de mouvement vers, perdent tout sens; en d'autres termes le calcul différentiel amène une matière infinie qui décode relativement les mathématiques par rapport à leur état précédent. L'axiomatique c'est un réseau fini qui vient s'appliquer sur une matière infinie parce que cette matière infinie échappait aux codes.

Les théologiens ont cette machine : le flux chrétien, c'est le flux de la dette infinie, c'est le flux du processus infini; cela contamine tous les codes, le code romain vacille là-dessous. Le problème ça va être comment, à la fois, sauver l'empire romain et le christianisme. Les théologiens discutent de la Trinité, mais ce n'est pas important ce dont ils parlent; ce qui compte c'est

l'opération formelle qu'ils font : à travers leur théologie, ils font aussi bien de l'économie politique. Le christianisme nous a foutu l'infini, ce qui revient à dire à dire qu'on est dans un régime social où on n'en finit avec rien, c'est pour la vie; il faut prendre l'infini au sens économique, à savoir : les codes cela faisait circuler des blocs finis : je te compose un bloc fini d'alliance et de parenté. le prisonnier, il se disait : bon, on va me tuer et voilà, c'est fini; ça a un sens « c'est fini ». C'est ce que dit Nietzsche dans la deuxième dissertation de la morale : l'époque préhistorique c'est l'époque où la dette est finie. Il faut d'incroyables événements pour assister à une économie qui soit l'économie de la dette infinie. Il n'y a jamais eu d'économie de l'échange : l'échange c'est une apparence prise par la circulation de la dette quand elle devient infinie, mais quand elle reste dette, ça n'a jamais l'air d'un échange. Quand on se trouve devant le problème de comment arrêter un processus sans restaurer les codes, la réponse vient c'est l'axiomatique, une grille finie, un nombre de principes finis qui va commander une combinatoire dont les figures sont infinies. Oedipe, c'est comme ça que cela marche : l'oedipe figuratif, l'oedipe imaginaire, c'est dans un territoire spécial, du pur matériau infini, puisque, quoi qu'il se passe, ce sera de l'oedipe : vous aimez votre père, l'aimez pas, vous êtes pervers, névrotique ou psychotique, de toute manière c'est oedipe (processus infini), c'est l'oedipe figuratif . Chacun sait que les combinaisons d'oedipe sont en nombre illimité.

La psychanalyse est l'application d'une axiomatique sociale qui la dépasse de loin - pour une part, elle applique les coordonnées sociales du capitalisme : ça appartient vraiment à l'essence du capitalisme de faire deux sortes de personnes : les personnes sociales et les personnes privées. Les personnes sociales : le capitaliste, le banquier, le travailleur et les personnes privées, les personnes familiales : c'est pas du même ordre. Ça appartient au capitalisme de rabattre un ordre de personne sur un autre ordre de personne et la psychanalyse est une application de l'axiomatique capitaliste; mais dans son ambition démesurée, elle en a marre d'être comme un champ d'application d'un oedipe pré-existant : elle nous dit par exemple que les combinaisons infinies d'oedipe ne sont que de l'imaginaire, cela veut dire que le matériau oedipien c'est précisément le processus infini tel qu'il est réduit par la psychanalyse, mais le problème c'est de ne pas laisser un processus infini et de trouver une grille finie. En ayant marre d'être l'application de l'axiomatique capitaliste, la psychanalyse a

souhaité devenir par elle-même, en elle-même une axiomatique : c'est à dire trouver un petit nombre de principes finis dont les combinaisons infinies du matériau infini dépendent : ça c'est l'oedipe structurel qui est l'oedipe psychanalytique. Elle s'est axiomatisée à partir du moment où elle a dit : « mais l'infini d'oedipe, c'est de l'imaginaire, et ça dépend d'un petit nombre de principes qui définissent une structure et qui sont capables d'engendrer, de produire toutes les figures imaginaires d'oedipe, à ce moment-là, l'opération de l'oedipe structural c'est exactement l'axiomatisation.

Question : Est-ce qu'on peut dire que les opérations boursières dépendent d'une axiomatique ?

Gilles : Les opérations comptables d'une part, les opérations boursières d'autre part, ne sont peut-être pas en elles-mêmes des axiomatiques, mais sont des dépendances directes des axiomatiques économiques.

Une axiomatique ne se définit pas par la constance de certaines quantités, mais par l'instauration de rapports formels entre des quantités fluantes.

Question : Le corps sans organes du capital ?

Gilles : Le corps sans organes du capital ce n'est pas l'ensemble de la machine capitaliste. Le corps sans organes du capitalisme est une notion qui convient uniquement au niveau suivant :

L'argent en tant qu'argent est incapable de produire quoi que ce soit, il joue rôle de l'instance improductive stérile; là-dessus un grand paradoxe : il se trouve que ce grand improductif stérile, il produit, que l'argent produit de l'argent : il faut donc que quelque chose se soit accroché sur le CSO de l'argent, mais il ne s'agit pas de dire que le capitalisme c'est l'argent comme CSO; il s'agit de dire que le capitalisme comprend comme CSO l'argent et à l'aide de rouages très compliqués, il va faire que l'argent produise quelque chose, argent comme CSO, cela désigne une pièce de la machine. Il faut quelque chose qui coule sur le CSO et le désir capitaliste, il est pour ce machin qui coule sur le CSO du capital argent, ce qui coule c'est précisément des flux dans des rapport de détermination réciproque.

Question : La schizophrénie c'est quelqu'un qui vit dans un espace et dans un temps différent du nôtre. Est-ce qu'il y aurait une possibilité pour le schizophrène de se recoller à notre espace-temps et ensuite quel serait le rapport du capitalisme avec sa modification du continuum spatio-temporel ?

Gilles : Je prends l'exemple d'une psychothérapie de Mme PANKOW, elle termine

son récit en disant : « Et ainsi, j'ai transformé ce brave schizophrène en léger paranoïaque. Alors un recodage du schizo c'est la conversion du schizo en paranoïaque. Laing ne se propose pas de ramener le schizo à la réalité du capitalisme tel qu'il fonctionne dans nos sociétés. La réalité ça ne peut pas être : ramener le schizo à un code social donné, Laing refuse ça.

code/axiomatique; regime de la dette; immanence capitaliste; dissimulation dans l'axiomatique; marquage - alliance et filiation - sur le christianisme

7/3/72

On a essayé de voir comment la machine capitaliste pouvait se présenter comme un système d'immanence se définissant par trois aspects très afférents et liés dans la machine :

1 - Un système complexe de rapports différentiels entre flux décodés et déterritorialisés. Ce système de rapports différentiels ne remplace pas un code par un autre, les territorialités défailantes par d'autres territorialités.

Le premier aspect de l'immanence capitaliste, c'est cette espèce d'axiomatique comptable consistant en une instauration de rapports différentiels entre flux décodés et déterritorialisés en tant que tels.

2 - S'il est vrai que les flux décodés comme tels, les flux déterritorialisés comme tels ont une limite extérieure proprement schizophrénique, c'est à dire une limite extérieure qui est la schize, en revanche les rapports différentiels conjurent et repoussent cette limite et substituent un ensemble de limites intérieures qui sont reproduites à une échelle toujours élargie. Le deuxième aspect de l'immanence capitaliste c'est la reproduction à échelle toujours plus grande des limites immanentes au capital.

3 - L'effusion générale de l'anti-production dans l'appareil de production au point que dans un tel système, aucune activité productive ne peut être posée sans qu'elle effuse en elle son appartenance à un appareil d'anti-production.

C'est ce point qui nous permettait de distinguer les bureaucraties antiques de type impérial, et les bureaucraties modernes assumant la fonction de faire effuser partout au sein des activités productives, l'appareil d'anti-production.

Si on m'accorde ces trois aspects de l'immanence capitaliste comme machine immanente, c'est le moment de dire en quoi une axiomatique se distingue d'un codage. Le capitalisme ne restaure pas de code, avec lui apparaît une axiomatique de flux décodés qui ne restaure des codes que très secondairement.

Je proposerais cinq différences entre axiomatique et code, une fois dit que le modèle de l'axiomatique, il ne faut pas le chercher dans la science encore que l'axiomatique entraîne un certain état, une certaine figure de la science.

L'axiomatique sociale qu'il faut comprendre comme une espèce de prolongement des axiomatiques scientifiques, c'est au contraire les axiomatiques scientifiques ou la science qui prend une forme axiomatique dans un régime et dans une formation sociale qui, pour son compte, a remplacé les codes par une axiomatique sociale, comptable, propre; si bien que l'axiomatique scientifique est, par nature, l'expression dans le domaine scientifique d'un nouveau type d'enregistrement social.

1 - Première différence : dans tous les régimes de code, qu'est-ce qui se passe : jamais un code n'est homogène, un code c'est fait de lambeaux, de morceaux qui se rajoutent de proche en proche, et qui, de proche en proche, quadrillent un champ social. Il ne faut même pas penser à la moindre homogénéité linguistique : un code emprunte et mobilise des signes de toutes natures, il fait un mélange de ces signes, et dans cette multiplicité propre à un code, se fait un quadrillage du champ social par conjugaison d'éléments très divers. Or, dans tous les codes, il y a des zones de secret qui sont liées à ce que tout code comporte des investissements collectifs d'organes. Je veux dire la collectivité, le groupe, investit des organes. C'est ce que montre PARAIN dans son livre si fâcheux, si mauvais : "Les Blancs pensent trop", il montre bien que, s'il y a une castration dans les sociétés dites primitives, elle se fait par la bouche des cousins, d'où à partir d'un organe investi collectivement, et l'investissement collectif d'organes, je crois que c'est une pièce fondamentale des codes, le Levi-Strauss des mythologiques montre très bien les investissements collectifs d'organes et les interdits, c'est : toi, tu n'as pas le droit, dans de telles circonstances et dans de telles conditions, de te servir de tels organes, ce qui n'implique pas du tout une défense ou un interdit en général, mais quelque chose de positif du point de vue d'un code, à savoir l'investissement collectif : tous les organes sont codés ou surcodés : tu ne te serviras pas de tes yeux dans de telles conditions, tu ne verras pas ceci, tu ne te serviras pas de ton nez, ou, au contraire, tu es appelé à l'issue d'un système d'initiation et l'initiation c'est le marquage du corps; et s'opèrent des phénomènes de déplacement; et un masque, cela ne peut pas être compris comme la figuration même d'un investissement collectif d'organes; ce qui me paraît très intéressant dans un masque, c'est le déplacement entre les organes du porteur et les organes représentés sur le masque, par exemple tous ces masques où le porteur ne voit pas par le trou des yeux mais voit par un autre orifice : qu'est-ce que cela signifie ? C'est ce décalage entre les organes privés et les organes portés à une autre puissance en vertu de l'investissement collectif.

Tout ceci et ce régime des investissements collectifs d'organes impliquent des zones forcément de secret, à savoir : toi, tu n'es pas en état de te servir de l'organe investi collectivement dans telles conditions, et il faut un système d'initiation pour accéder à l'état où on est capable de se servir de l'organe dans telle ou telle condition, il faut rappeler que tous les marquages de corps opèrent de tels investissements collectifs. Donc tous les codes comportent des zones secrètes dont le rôle est fondamental à la lettre, on peut dire

que le secret pèse partout dans des points singuliers, dans des singularités de code, et ces singularités de code et ces singularités me paraissent fondamentalement liées aux organes définis par leur investissement collectif. D'une certaine manière, il n'y a rien qui soit inavouable, le secret cela peut être le secret de la société secrète ou quelque chose d'autre qui, à la lettre, ne peut pas être avoué sans contradiction, ou bien ne peut pas être avoué sans entraîner l'éclatement du système, il n'y a pas de dissimulation. Les pires crimes, il n'y a pas de dissimulation même si elle passe par des codes secrets, parce que le domaine de la DISSIMULATION c'est tout à fait autre chose. Il faudrait opposer la catégorie de secret et la catégorie de dissimulation objective, je veux dire, dans un système capitaliste, c'est très différent, on nous dit : tu n'as pas le droit de savoir ceci ou tu n'as pas le droit de participer à ceci parce que tu n'as pas la jouissance ou l'usage de l'organe qui serait supposé par un tel savoir ou une telle participation (ça, c'est le secret). Les pires crimes dans un code, sont traités sous deux formes : soit sous forme d'un surcodage d'organes : tu n'as pas été assez codé, tu as fait cela parce que tu as échappé au code, on va te surcoder, ce qui implique au besoin, de grands supplices, ou bien un mouvement qui est celui de l'expulsion, fous le camp, va ailleurs; et dans les sociétés primitives, on rencontre souvent un type qui est chassé de sa territorialité, de son groupe et qui va ailleurs. Il a un statut spécial, parfois il est intégré ailleurs : pensez aux cités grecques où les dernières formes, c'était l'exil. Tu as brisé le secret ou tu as commis un crime, c'était le mouvement d'être chassé. Aujourd'hui, qu'est-ce qui se passe ? Chaque fois qu'on essaie de savoir quelque chose sur la façon dont comment cela marche, cette machine là, on rencontre des murs. Le gauchisme s'est constitué là-dessus : on va essayer de savoir ce qui se passe dans ce système là! Un mur de police et de silence s'oppose à toute tentative, ce par quoi nous finissons par penser que la recherche où la besogne d'information est singulièrement active. Savoir ce qui se passe dans une usine c'est déjà terrible, à la lettre, rendez-vous à l'entrée de la rue Emile Zola, chez Renault, pour voir à quel point les usines ce sont des prisons. Quand on veut savoir ce qui se passe dans une prison, on ne se trouve pas dans la catégorie du secret en fonction d'un code, mais devant tout autre chose. Savoir comment fonctionne une banque suisse, il faut le faire. Dès qu'on apprend comment une institution de la formation capitaliste fonctionne

concrètement, on entre dans un tel domaine que, à la lettre, soit on s'évanouit, soit on s'agite. C'est un régime qui, à la fois, en un sens, ne supporte rien même au niveau de la plus simple information, il ne supporte rien au niveau local, c'est sa fragilité en un sens, mais il compense sa fragilité par une force de répression globale qui, en revanche, fait sa force. Ce système n'est pas un système de secret - (cas extraordinaire : le docteur Rose de Toul, qui dit ce qui se passe dans une prison et qui rompt une espèce de grand pacte capitaliste où il est entendu que ceux qui participent à une institution, il y a le silence, ils dénoncent au besoin l'institution dans son principe mais ils ne diront pas : voilà ce qui se passe) -, mais un autre domaine qui est celui de la dissimulation, non pas subjective, psychologique des capitalistes, mais une dissimulation objective appartenant au mouvement objectif apparent du capital. Dans le capitalisme, il serait faux de dire qu'il y a deux formes d'argent, mais il faut dire que la forme argent fonctionne sous deux formes : financements et revenus, flux de financements et flux de revenus qui sont fondamentalement liés l'un à l'autre par un type de rapport différentiel puisque cela fait partie du système des rapports différentiels à la base du capitalisme; un tel système, l'argent sous ses deux formes et les rapports établis entre ces deux formes, cela ne peut marcher qu'à condition de projeter comme un principe fictif d'homogénéité entre les deux formes, entre les deux figures, à savoir les flux de financements et les flux de revenus sont de telle nature que, dans leurs rapports, ils doivent projeter une image apparente de leur convertibilité sous la forme "taux d'intérêt unique" ou "convertibilité or", et que cela est la vraie fonction de l'or dans le régime capitaliste, dissimuler fondamentalement, et non pas maintenir dans un code secret, l'hétérogénéité de deux sortes de flux et la nature du rapport entre les deux sortes de flux.

Je dirais que la première distinction, très grossière, très descriptive entre un code et une axiomatique, c'est que le code fonctionne toujours en fonction, et en rapport avec des zones de secret, tandis qu'une axiomatique fonctionne toujours à base et en fonction d'une dissimulation objective.

2 - Le deuxième point d'opposition est celui-ci : dans un code, en vertu de ses hétérogénéités fondamentales, de ses fragments qui s'enchaînent les uns aux autres bout à bout, etc. un code ou un codage opère toujours sur des flux; mais l'opération propre à un code c'est d'opérer une qualification des flux, indépendamment de leur rapport, c'est à dire que le rapport entre flux codés va découler de la qualification de ces flux par le code. Par exemple, dans tel ou tel type de société primitive où l'on distingue par exemple une machine à trois

ou quatre flux, c'est à dire : flux d'objets de consommation, flux d'objets de prestige, et flux de droits sur des êtres humains (mariages, descendance, femmes, enfants, etc.); je dis que le code opère un codage, c'est à dire une qualification de ce flux dont chacun a son circuit propre et les rapports entre ces flux, et les lieux où s'établissent le rapport dépendant étroitement de la qualification première qu'ils reçoivent en vertu du code, par exemple : en certains endroits, généralement à la périphérie du territoire du groupe, des échanges peuvent se faire entre objets de prestige et objets de consommation. De tels rapports entre prélèvements sur les flux sont étroitement déterminés par la qualité des flux et le circuit autonome que chacun possède. Il faudrait dire que le code est un système indirect de rapports qui découlent de la qualification des flux telle que le code l'opère. Dans une axiomatique, c'est le contraire, et on voit en quoi une axiomatique cela implique un décodage généralisé. Cette fois-ci il n'y a plus des rapports indirects entre flux qualifiés par le code, mais au contraire la qualification des flux découlant des rapports différentiels entre ces flux qui ne possèdent aucune qualité indépendamment de leur mise en rapport différentiel, et cela c'est fondamentalement le caractère de l'axiomatique, à savoir que c'est le système des rapports différentiels entre flux qui détermine la qualité de chacun des flux. Exemple : on ne peut parler d'un flux de travail et d'un flux de capital, on ne peut pas qualifier ces flux indépendamment et préalablement au rapport différentiel où ils entrent, et c'est seulement la rencontre du capitalisme virtuel et du travailleur virtuel, c'est à dire le rapport différentiel entre les deux types de flux, va découler la qualification d'un de ces flux comme capital acheteur de la force de travail, et la qualification de l'autre flux comme flux de travail acheté par le capital; et sinon il n'y avait aucun moyen de qualifier les flux puisque sinon, hors de la rencontre effective, c'est à dire la mise en rapports différentiels des deux types de flux à puissance différente, hors de cette rencontre, le capitaliste serait resté éternellement capitaliste, et le travailleur, un travailleur virtuel n'arrivant pas à vendre sa force de travail.

A cet égard, je vois une seconde opposition, et je crois qu'historiquement, l'axiomatique a commencé par être une néo-interprétation, une interprétation statique et ordinale du calcul différentiel et que cela a été son origine.

3 - Troisième opposition : si c'est vrai que les codes portent et opèrent des qualifications de flux d'où les rapports entre flux découlent au lieu que cela soit l'inverse, que les rapports entre flux opèrent la qualification respective, s'il y a bien cette opposition, je crois que l'opposition, je crois que l'opposition peut se poursuivre. Dans une formation non capitaliste, en même temps que les flux sont qualifiés et n'entrent pas dans des rapports indirects découlant de leur qualification préalable, qu'en des points déterminés, qui peuvent d'ailleurs constituer des secrets, qui peuvent aussi constituer des matières d'initiation, c'est pour cela que toutes ces distinctions s'enchaînent; si c'est vrai, il n'en reste pas moins que le codage consiste en une triple opération : précisément parce qu'il n'y a pas un code qui se débite tout entier. Un code, c'est fondamentalement une règle d'enregistrement de distribution. Un codage, cela opère toujours ou cela donne les moyens, c'est un système de règles pour opérer des prélèvements sur les flux, des détachements sur les chaînes et dès lors, de distribuer des restes, des résidus aux sujets consommateurs. Il y a

ces trois aspects dans tout code : prélèvement sur le flux, détachement de chaîne, et puis distribution des restes.

- Vois l'article de Bonnafet, dans la Nouvelle Revue de Psychanalyse, sur
- l'objet magique, où ces trois aspects de l'objet magique sont très bien marqués.

A ce niveau, chaque fragment de code réunit dans une combinaison, par nature, finie, dans une combinaison mobile, ouverte et finie, tous les aspects hétérogènes considérés, c'est à dire dans le marché primitif, si on en reste de tels types de flux, il y a toujours déséquilibre car , en effet, il n'y a pas de forme d'échange, il n'y a pas de forme d'équivalence. Il y a un déséquilibre fondamental au niveau de chaque flux qualifié de telle ou telle manière dans le rapport d'échange portant sur une combinaison, cela revient à dire il n'y a pas d'échange, il y a un système de dette, et la dette est affectée fondamentalement d'un déséquilibre fonctionnel. Ce déséquilibre fonctionnel au niveau de chaque combinaison finie, qui fait intervenir tous les aspects du codage et tous les flux qualifiés divers correspondants, ce déséquilibre est compensé par des éléments hétérogènes empruntés à un autre flux. Par exemple, le déséquilibre entre l'acte de donner et de recevoir des objets de consommation se trouve fonctionnellement - non pas rééquilibré, le déséquilibre est fondamental et constant, cela ne marche que déséquilibré. C'est bien cela l'objet fondamental d'une polémique entre Leach et Levi-Strauss, tous les deux sont d'accord pour dire qu'il y a du déséquilibre, Leach affirmant que ce déséquilibre est une partie fondamentale du système, une partie de son fonctionnement, tandis que Levi-Strauss essaie de maintenir que c'est une conséquence pathologique du système. Leach a raison : au niveau de chaque flux, de chaque combinaison, de chaque flux entrant dans un produit composé, il y a un déséquilibre fondamental relatif à tels flux concernés, et que ce déséquilibre est comme perpétuellement rattrapé par un prélèvement sur un autre flux, sur un flux qualifié autrement. Par exemple, le déséquilibre entre celui qui distribue des objets de consommation et celui qui les reçoit va être compensé par un prélèvement sur un tout autre flux, le flux de prestige où celui qui distribue reçoit un prestige, ou reçoit, sur un troisième type de flux, des titres sur les êtres humains, sur les blasons, etc.. Je dirais qu'à ce moment-là, l'unité économique dans les sociétés dites primitives, c'est fondamentalement des combinaisons finies qui font intervenir en elles et dans leur fonctionnement déséquilibré, tous les flux qualifiés de manières différentes, et il y a tout un circuit de la dette qui se

dessine à partir de ces composés finis circulant. C'est le régime de la dette finie, et le régime des alliances dessine précisément le circuit de la dette finie.

Au contraire, du point de vue d'une axiomatique, ce qui est nouveau, c'est qu'au système de combinaisons finies et mobiles, se substitue un régime de la dette finie, et que l'infini appartient fondamentalement au régime de l'axiomatique, alors que tout codage implique, au contraire, la finitude de ce qu'il code. Et l'infini, là aussi, nous le trouvons au niveau de l'économie capitaliste, sous la forme, la manière dont l'argent produit de l'argent. Marx insiste sur ce bourgeonnement infini sous lequel l'argent produit de l'argent. Et sous une forme apparemment différente, mais qui n'est que le développement de cette première forme, à savoir l'infini du capital, le mode de cet infini, c'est l'opération par laquelle, à chaque instant, le capital a des limites immanentes, mais des limites immanentes qu'il reproduit à une échelle toujours élargie. En d'autres termes, ce régime de l'infini c'est un régime de la destruction-création, là aussi, dont on a vu la nécessité de le rattacher à la forme de la monnaie, destruction et création de monnaie. S'il n'y a pas d'axiomatique de l'infini au sens de sa forme en tant qu'axiomatique, il est vrai que la matière sur laquelle porte cette axiomatique, est fondamentalement une matière infinie, à savoir que l'axiomatique c'est le système des règles finies qui permet la structuration d'une matière par elle-même proprement infinie, et que cela doit se voir au niveau des axiomatiques scientifiques, mais encore plus profondément au niveau de l'axiomatique, c'est à dire des axiomes, et le moyen de traiter et de brasser une matière qui est proprement infinie et dont on va rendre compte par l'axiomatique du nombre infini possible des combinaisons qui découlent de l'axiomatique même.

Autant le code c'est le système de la dette finie et de l'économie finie, autant l'axiomatique c'est le système de la dette infinie. Au niveau le plus simple, on n'en aura jamais fini de payer la dette; le châtement infini, le remboursement infini, cela c'est au niveau économique, le grand passage des codes archaïques qui brassent une matière fondamentalement finie, avec les axiomatiques de type capitaliste qui brassent au contraire, une matière fondamentalement infinie.

4 - Quatrième opposition : dans une société, codée ou axiomatisée, il y a une instance sociale fondamentale qui est celle du corps sans organes, ou de l'improductif, ou de l'anti-production. On a vu dans les sociétés dites primitives, comment ce qui joue le rôle de corps plein, de corps sans organes, d'instance d'anti-production, c'est la terre comme entité indivisible. Dans les

sociétés impériales, le despote et son double inceste avec sa soeur et avec sa mère, les deux incestes différents qui marquent comme les deux bouts du surcodage impérial, un inceste à la périphérie et un inceste au centre, pour que tout soit bien surcodé, c'est pas du tout au niveau d'une fécondité, c'est au niveau d'une stérilité qui va s'approprier toutes les forces productives : de l'union incestueuse rien ne doit naître, en revanche tout ce qui naît doit dépendre de l'union elle-même stérile, c'est à dire le grand inceste despotique - ce qui est le cas d'Oedipe, le despote au pied bot -, il fait sur le corps plein impérial, la double union avec la soeur et avec la mère, et assure ainsi un surcodage de vieux codes territoriaux qui foutent le camp partout, et là en effet, il faut dire que les codes impériaux se surajoutent aux vieux codes territoriaux un nouveau corps plein, le corps plein, le corps sans organes du despote sert d'instance d'anti-production et se rabat sur toutes les forces productives, exactement comme le corps plein de la terre dans les sociétés dites primitives se rabattait sur les forces productives, pour s'en approprier. Je crois que dans un tel code, il est absolument nécessaire que le corps plein qui opère l'appropriation et qui s'approprie les forces productives soit d'une nature extra-économique, c'est à dire qu'en tant qu'il est la condition du mouvement apparent, de mouvement objectif de l'enregistrement dans telle forme de société, il est inévitable que dans un code, ce mouvement objectif apparent émane et revienne à une instance non économique.

Comme disent très bien les Marxistes, cela n'empêche pas que c'est l'état du procès économique qui nécessite l'érection d'un tel corps plein économique et le mouvement apparent par lequel le corps plein s'attribue les forces productives, c'est peut-être l'état même de ces forces, il n'en reste pas moins que, du point de vue du mouvement objectif, ce qui s'approprie les forces productives, c'est une instance extra-économique; par là-même l'opération d'anti-production sous son double aspect : inhiber, limiter les forces productives d'une part, et d'autre part se rabattre sur elles pour s'approprier les forces productives, ces deux aspects sont dès lors séparés en qualité et en temporalité du travail des forces productives elles-mêmes. Le corps de la terre en tant qu'il limite à la fois les forces productives et en tant qu'il s'approprie ces forces productives, procède par quelque chose qu'il conjugue sur lui-même : sur le corps plein de la terre, la machine territoriale primitive conjugue le jeu des filiations et des alliances, et le jeu des filiations et des alliances s'approprie les forces productives, et comme n'étant pas elle-même d'une nature économique, mais d'une nature géologique et politique dans la mesure où la politique a une géologie, dans la mesure où ce qui fait fonction de corps plein sans organes, c'est la terre.

Au niveau des régimes impériaux, le corps plein du despote qui assure les mêmes fonctions, se présente comme une instance transcendante, une instance d'anti-

production de nature politique, administrative ou même religieuse. Dans l'axiomatique capitaliste, je crois que c'est la seule formation sociale où ce qui joue le rôle, ce qui a la fonction de corps plein, devient une instance directement économique. Aucun code ne pourrait supporter une pareille chose; il va de soi que c'est là le fondement de la dissimulation, il faut que ce soit caché, à savoir : le corps plein de cette société là est directement économique, c'est le capital argent. C'est sur lui que tous les flux coulent et c'est lui qui s'attribue les forces productives. Par opposition aux systèmes précédents, il n'y a plus une différence de nature ni de temps entre le travail et le surtravail : dans la journée de travail de l'ouvrier, il est impossible de distinguer, sauf abstraitement sous forme d'une différence arithmétique dont on a cru qu'elle trahissait la vraie nature du capitalisme, à savoir la nature des rapports différentiels, à savoir il est impossible de distinguer la part de travail et celle de surtravail, contrairement à ce qui se passe en vertu du surcodage despotique où le moment du travail et le moment du surtravail sont qualitativement et temporellement distincts.

5 -Cinquième et dernière opposition : J'ajoute une parenthèse : lorsque les biologistes aujourd'hui nous parlent de codes génétiques, ce qui est intéressant c'est pourquoi ils emploient le mot code car cela a aussi des aspects d'une axiomatique. Le mot code est fondé à deux égards, c'est pourquoi ils nous disent qu'il y a un code biologique précisément parce que tout repose sur une instance extra-chimique, sur une instance ou sur des formes de liaison, capables de mettre en rapport des corps dénués d'affinités chimiques, de la même manière où je disais que, si on peut parler d'un code, c'est parce qu'il y avait une instance extra-économique qui s'attribue les forces productives. Et en effet, lorsqu'apparaît une instance dont l'apparence objective est extérieure ou transcendante au domaine de liaison considéré, à ce moment-là, il faut parler d'un code, et le deuxième caractère qui renforce le caractère de code du code biologique moderne, c'est qu'il s'agit d'un système de relations indirectes, par exemple au niveau des corps dits allostériques où les relations ne peuvent être qu'indirectes précisément parce qu'elles se font entre corps dénués d'affinités chimiques, le concept de code est parfaitement justifié par ces deux aspects là; dans une axiomatique, il y a des relations directes d'où dérivent les qualités et l'instance appropriatrice est directement économique.

Ni dans un code, ni dans une axiomatique, ce n'est pas les personnes qui sont marquées. Dans un code, c'est les flux, mais dans une société primitive, les flux sont marqués en vertu du faible état de développement des forces productives, les flux sont marqués en fonction des organes et le codage des flux implique l'investissement collectif des organes - on voit cela chez les culturalistes -, c'est un investissement d'organes qui est une pièce

fondamentale dans le codage des flux et qui anime tout le système des interdits. Je suppose que les interdits ne sont qu'une apparence pour une opération positive, à savoir le processus de cet investissement collectif à organes. Au contraire, dans le capitalisme, on dit depuis le début que ça s'est construit à base de décodages généralisés, et le décodage n'a pas porté sur les flux sans porter aussi sur les organes. Les organes sont passés par un désinvestissement collectif fondamental. Le premier organe à avoir été désinvesti, cela a été l'anus (voir M. Weber). Il faut voir comment la mythologie africaine fait vivre le danger que si le désinvestissement des organes doit se faire, ce sera du côté de l'anus que les codes organiques, que le codage d'organes va basculer. Les autres organes ont suivi. Si on appelle castration ce désinvestissement collectif des organes, c'est bien l'anus qui opère la grande castration, et le phallus comme objet transcendant n'existerait pas sans l'opération de l'anus. Oedipe est anal d'un bout à l'autre.

Pourquoi s'est produit un désinvestissement collectif des organes dans le capitalisme ? Cela revient à dire : tu te sers de tes yeux, de ta bouche, de ton anus, tu fais ce que tu veux, les investissements collectifs ne passent plus par les investissements collectifs d'organes, tes organes c'est ta propre affaire. Pourquoi ? C'est que l'investissement collectif d'organes renvoie de toute manière à ce qui est essentiel dans un code, à savoir qu'un code c'est une machine à déchirer les alliances avec les filiations. Si j'emploie le mot machine c'est pour indiquer qu'il ne s'agit pas d'une axiomatique, ni d'un système déductif. Jamais les alliances ne sont conclues des filiations, jamais elle ne découlent ou ne se déduisent des filiations. Il y a une machine à conjuguer les alliances avec les filiations, et c'est cette machine qui opère au niveau des codes cette chose fantastique, à savoir que la forme de la reproduction sociale passe par la forme de la reproduction humaine; et que la famille, restreinte ou élargie, c'est toujours, dans une société à codes, une politique et une stratégie et une tactique, en d'autres termes, la famille cela n'est absolument pas familial. La famille c'est la forme directe de l'investissement du champ social extra-familial, et elle trouve là, sa fonction stratégique en tant qu'elle conjugue des alliances avec des filiations. En ce sens, elle est coextensive au champ social en tant que les stimuli familiaux sont comme les bases, les éléments de l'investissement social, ce qui revient à dire que la reproduction sociale passe par la forme de la reproduction

humaine, d'où la nécessité d'un codage collectif d'organes.

Dans les formations impériales, tout est changé et pourtant cela reste pareil; elles conservent tout le système des alliances et filiations de communautés primitives et y superposent les catégories proprement despotiques de la nouvelle alliance, c'est une nouvelle catégorie de l'alliance, le despote apporte la nouvelle alliance d'où découle la filiation directe. Les formations impériales maintiennent que la reproduction sociale, à ses deux bouts, passe par la forme de la reproduction humaine; à un bout, qui est le bout du despote, à savoir le corps sans organes du despote où s'affirme le thème de la dynastie, et à l'autre bout, les communautés villageoises qui continuent à maintenir le régime des alliances anciennes et des filiations indirectes.

Dans le capitalisme, alliances et filiations gardent tout leur sens, mais en fonction de la nouvelle nature du corps plein comme CAPITAL ARGENT, c'est le capital qui s'attribue maintenant les catégories d'alliances et de filiations.

On entre dans un régime de la nouvelle alliance, et la filiation c'est l'opération par laquelle le capital produit de l'argent comme capital industriel. Le capital industriel c'est le capital de filiation, et le capital d'alliance c'est le capital marchand sous sa forme bancaire et sous sa forme commerciale. Et il faut dire du capitalisme, que c'est vrai que dans son essence, dans sa spécificité propre en tant que formation sociale qu'il est industriel; jamais le marchand, ni le banquier n'auraient suffi à instaurer ce système là, ils auraient continué s'il n'y avait pas eu l'opération industrielle à trouver leurs rôles et leurs fonctions dans les pores (comme dit Marx) de l'ancienne société. Les pores de l'ancienne société ce sont les petits trous du corps sans organes, soit territoriale, soit despotique. Il est vrai que l'essence et la spécificité du capitalisme c'est l'opération industrielle par laquelle le capital se porte acheteur de moyens de production et achète la force de travail du travailleur déterritorialisé; mais s'il est vrai que la spécificité du capitalisme est au niveau du capital industriel, en revanche, le fonctionnement du capitalisme est déterminé par le capital bancaire et commercial qui, dès lors, prend toute son autonomie et son rôle directeur, en fonction du capital industriel. Dès lors, il convient de dire que la filiation est devenue la chose du capital sous forme du capital filiatif, l'argent qui engendre de l'argent à l'infini, et d'autre part, l'alliance devenue la chose du capital sous forme du capital d'alliance, sous la forme bancaire et commerciale.

A partir de ce moment là, non seulement l'enregistrement du capital n'a pas à porter sur les personnes, mais il ne porte plus sur les organes : alliances et filiations sont devenues les choses mêmes du capital.

Dans le capitalisme, et dans le régime d'une axiomatique, la reproduction sociale ne passe plus par la forme de la reproduction humaine. cela veut dire que la forme de la reproduction humaine cesse de déterminer, d'informer la reproduction sociale. Pour parler comme certains commentateurs d'Aristote, il faudrait dire : la reproduction humaine n'est plus que la forme du matériau; la reproduction sociale a encore besoin d'un matériau et ce matériau est fourni par la reproduction humaine mais la forme de la reproduction sociale est devenue indépendante de la forme de la reproduction familiale; la famille a cessé d'être une politique et une stratégie. A quoi sert la reproduction humaine à ce moment là ? Parmi les caractères que 'l'on a vu précédemment de la machine capitaliste, il y en avait un qui était : les rapports différentiels ont une limite intérieure qu'ils reproduisent à une échelle toujours plus large et par là, ils conjurent et repoussent la vraie limite extérieure du capitalisme, qui est la schizophrénie. Or, s'il s'agissait pour le capitalisme de repousser toujours plus loin sa schizo-limite, le premier moyen c'était de substituer des limites intérieures que l'on reproduirait à échelles toujours plus larges, les échelles du capital c'est l'opération de déplacement de la limite. Mais il y a un second déplacement de la limite précisément parce que la forme de la reproduction humaine a cessé d'informer la reproduction sociale, précisément parce que le capital filiation et le capital d'alliance en tant qu'ils ont pris sur soi la conjugaison de l'alliance et de la filiation, assurent une reproduction sociale : la reproduction du capital, en soi ou en droit autonome, qui n'a plus besoin de la reproduction humaine que comme un matériau. Va se faire un second déplacement de la limite : à savoir l'on d'être un stimulus de stratégie et de tactique qui est coextensif à tout le champ social, la famille va former un sous-ensemble auquel, qui bien loin de donner sa forme à la reproduction sociale, auquel la reproduction sociale va imposer sa forme, et que la reproduction sociale va recouper de toute sa forme et de tous les caractères de sa forme. Le second déplacement de la limite, cela ne sera pas des limites intérieures de plus en plus larges, mais des limites intérieures de plus en plus étroites. Ce n'est pas contradictoire puisqu'il s'agit de deux déplacements complètement différents, mais strictement corrélatifs l'un de l'autre : en même

temps que le capital se charge des fonctions d'alliance et de filiation dès lors se reproduit, à une échelle de plus en plus large, la forme de la reproduction humaine, elle, définit un milieu de plus en plus restreint sur lequel le champ social capitaliste devenu autonome va pouvoir se rabattre, s'appliquer comme sur son sous-ensemble.

Cela revient à dire ceci : plus l'axiomatique capitaliste va se séparer des codes, va opérer en fonction de ses limites intérieures de plus en plus larges, plus elle aura besoin d'un lieu d'application restreint, et toutes les déterminations capitalistes vont trouver leur champ d'application dans un sous-ensemble, le sous-ensemble familial.

Dans "La Paix Blanche", Jaulin analyse un cas : qu'est-ce qui se passe avec les missionnaires qui font des marchés avec les Indiens, les missionnaires leur disent : on va vous faire des petites maisons individuelles - on est en plein dans la naissance d'Oedipe -, tu vas être chez toi, plus de maison collective, et les Indiens acceptent parce qu'ils se disent que les blancs, c'est la première fois qu'ils offrent quelque chose de leur vie, alors les Indiens vont aussi offrir quelque chose de leur vie, ils vont bâtir une grande maison collective, ce sera l'église! Ils sont déjà faits comme des rats. Voilà ce que Jaulin dit et qui me paraît exactement la naissance d'Oedipe : "L'état de colonisé peut conduire à une réduction de l'humanisation de l'univers tel que toute solution recherchée le saura à la mesure de l'individu ou de la famille restreinte". J'ajoute qu'il y a un premier déplacement de la limite, on va faire passer la limite, dans l'état de colonisé, à une échelle de plus en plus restreinte : avant l'Indien avait un champ social quelconque et il l'investissait ainsi que la reproduction sociale dans ce champ et de ce champ, avec sa famille ouverte, son système d'alliance et de filiation, comme le dit Jaulin "la réduction de l'humanisation de l'univers", la limite n'est plus territoriale ou inter-territoriale avec les groupes alliés, se fait un étrange rabattement où la reproduction sociale échappe complètement à l'Indien, elle est prise en main par le colonisateur, et lui est repoussé en deçà de sa limite : tu ne vas pas croire que celui qui t'a donné le jour c'est un chef, le chef c'est nous, celui qui t'a donné le jour, c'est rien que ton papa; voir aussi le texte de Turner du village où l'on a supprimé la chefferie, va te faire trianguler dans ton coin avec une limite de plus en plus restreinte; avec, par voie de conséquence une anarchie ou un désordre extrême au niveau du collectif, anarchie

dont l'individu sera toujours victime à l'exception de ceux qui sont à la clé d'un tel système, les colonisateurs qui, dans un même temps où le colonisé réduira l'univers, lesquels tendront à l'étendre. Ce texte nous donne la formule de la connexion de deux déplacements de la limite. A mesure que se réduit l'univers du colonisé, c'est les deux jeux complémentaires de la limite, d'un côté la limite intérieure s'accroît de plus en plus loin, et d'un autre côté, la limite intérieure détermine un sous-ensemble de plus en plus restreint qui devient de moins en moins capable de peser sur les mécanismes de la reproduction. Cela, c'est à dire l'histoire et la constitution du monde occidental, cet ensemble hétérogène, qu'on le prenne à n'importe quel moment et dans une de ses régions

L'histoire de la petite maison individuelle représente ce second déplacement de la limite, et voilà ce que dit Jaulin : il fait le tableau de l'ancienne maison collective, et ce que j'en retiens, c'est que ce n'est pas du tout l'histoire d'une famille large; la famille dite primitive ce n'est pas qu'elle soit large, c'est que fondamentalement, à titre de stratégie, et en tant qu'elle détermine la forme de la reproduction sociale, elle est ouverte sur le dehors, sur ce que Jaulin appelle l'autre, et bien plus en tant que famille et en tant que sujet d'investissements de l'individu qui en fait partie, ce que le sujet investit à travers elle, ce sont des déterminations non familiales du champ social, à savoir la reproduction, la terre, les alliances, etc. Elle est fondamentalement ouverte sur l'autre, c'est à dire celui qui n'est pas de la famille, ou si vous préférez : l'allié.

Ce que je viens de dire ne signifie pas du tout une faillite de la structure familiale. Le fait que dans le capitalisme, elle ne soit plus qu'un matériau, lui donne une fonction formidable; elle prend une fonction très précise dans l'axiomatique capitaliste.

Je crois que dans le système capitaliste, toutes les formes révolutionnaires sont comme des formes de décodage qui crèvent, passent en dessous des axiomatiques de l'ordre. Le problème auquel on se heurte toujours, c'est comment faire pour que les mouvements de décodage, les mouvements de déterritorialisation soit à la fois révolutionnairement positifs et qu'à la fois ils ne recréent pas des formes comme perverses ou des formes artificielles de famille, c'est à dire qu'ils ne recréent pas à leur manière des espèces de codes et de territorialités. Je m'explique dans un domaine un peu moins brûlant : la

psychiatrie. La psychanalyse, dès le début, c'était à la fois joli et aussi pourri. Je suis persuadé qu'une théorie c'est vraiment fait de pièces et de morceaux, il y a un joli truc et une infamie à côté. Ce qu'il y a de chouette chez Freud, c'est que les belles choses et les horreurs c'est dans les mêmes pages. La psychanalyse cela veut dire, et c'est révolutionnaire par là, l'écroulement des codes, c'est une espèce de décodage du désir, (Trois Essais sur la Sexualité), c'est les grands moments de l'interprétation des rêves où il est dit qu'il ne faut pas confondre avec la clé des songes de l'antiquité parce que la clé des songes, c'est un code, ne croyez pas que la psychanalyse ce soit cela, mais dans le même livre, le surnois, il monte son histoire d'oedipe et il ne sait pas quoi en faire, il est en train de refaire un code. Ils font des structures d'accueil avec des groupes, au besoin des groupes presque militants et contre quoi ils se heurtent : éviter que ça reforme des familles artificielles, des oedipes artificiels; à ce moment là, ils font une reterritorialisation, un recodage. La question c'est comment faire passer des flux décodés, positifs, et révolutionnaires, et ne reconstituent pas de familles perverses; c'est aussi le danger des groupes militants.

Au niveau de l'inconscient dans ses rapports avec le champ social, c'est un danger fondamental, la territorialité de parti. Comment peut-il y avoir entre les gens un lien révolutionnaire qui mobilise la libido, qui mobilise Eros, le Désir, mais qui ne se laisse pas à nouveau renfermer dans les structures codées ou axiomatisées d'Oedipe. C'est un problème au niveau de la pratique.

Discussion au sujet de l'enterrement de Pierre Overney.

Jaulin montre très bien comment l'intimité ou la vie privée des diverses familles restreintes dans la maison collective (page 395 et suivantes) est complètement préservée parce que la famille est toujours ouverte sur du non-familial, sur l'allié; la maison collective assure des petites territorialités privées qui sont à la fois ouvertes sur l'allié, et avec des règles d'alliance et de filiation telles que l'allié a des choses qu'il ne se permet pas. Il y a une espèce de vie privée intense qui n'empêche pas, qu'à travers cette vie privée, l'Indien dans sa maison collective, investit l'ensemble du groupe. Jaulin, au sujet de la maison individuelle : "la fermentation abusive des éléments du groupe - il a vu la condition urbaine d'Oedipe - sur eux-mêmes entraîne le plus souvent une exacerbation des caractéristiques familiales ou sociologiques en chacun de ses éléments et se traduit par une opposition

domestique vécue à l'intérieur du foyer, des dimensions d'origine des époux. Les enfants sont pris à partie dans ce système, chacun (des parents) visant à les thésauriser à son profit, c'est à dire au profit de son lignage de référence".

Oedipe est né!

Oedipe, pour nous, Européens cultivés, c'est notre petite colonie intérieure, et pour les Indiens ou les Africains, c'est la colonisation forcée, c'est un des produits les plus directs de la colonisation sous la forme : ton père ce n'est pas ce que tu crois, c'est à dire un agent de la reproduction sociale, fini tout cela. La reproduction sociale passe par tout colonisateur. Jaulin dit qu'à ce moment là, il regarde le gosse et l'un dit : "il est de mon lignage à moi", et l'autre réplique aussi : "il est de mon lignage à moi", ils prennent le gosse chacun par un bras et lui demandent ce que le gosse préfère, chose qui, dans un régime ou alliance et filiation, c'est à dire dans la machine lignagère, ne se pose pas car il y a un système de visite, d'ouverture sur le dehors où il n'y a pas de problème de lignage.

Pourquoi le déplacement de la limite à l'intérieur du système capitaliste se fait conjointement de deux manières : sous forme d'une reproduction de limites sociales de plus en plus longues, à échelle toujours élargie, et corrélativement limitées de plus en plus étroites qui circonscrivent la famille restreinte, et quel va être le rapport entre les deux ? L'axiomatique capitaliste en tant qu'elle concerne le régime d'une reproduction sociale devenue autonome, a besoin d'un sous-ensemble d'application; en tant que reproduction sociale, elle est constitutive d'une première sorte d'images : le capitaliste, l'industriel, le banquier, le travailleur, images de premier ordre produites par l'axiomatique sociale; corrélativement, les limites de plus en plus restreintes circonscrivent la famille, et cela c'est le lieu d'application de l'axiomatique, nourrie par des images de second ordre, et les images de second ordre c'est les images produites par les matériaux de la reproduction humaine, c'est à dire les figures familiales, papa, maman, moi.

L'économie politique capitaliste a besoin d'une opération bien connue qu'on appelle psychanalyse. La psychanalyse c'est l'application dont l'économie politique définit l'axiomatique correspondante. Formule pleinement satisfaisante.

Il y a transcendance lorsque les flux ne sont pas seulement codés mais lorsque par dessus les codes territoriaux, qui eux, ne font appel à aucune

transcendance, qui sont un système de sous-jacence, s'impose un surcodage despotique. Il y a là la transcendance. Le problème du caractère impérial du christianisme se pose immédiatement sous la forme même de la catholicité, c'est à dire d'un universel transcendant ou d'une vérité de toutes les religions; et historiquement cela se pose sous la forme qui a une importance essentielles du christianisme primitif : quels vont être nos rapports avec l'empire romain qui est une forme décadente d'empire; à savoir est-ce qu'on va faire de l'entrisme, c'est à dire avec les débris de l'empire romain arriver à refaire un empire même animé de puissance spirituelle, ou bien est-ce qu'il faut liquider l'empire romain, repartir à zéro, retourner dans le désert, pour refaire une formation despotique de cette espèce de pacte avec l'empire romain, retournent dans le désert, on va refaire des formations despotiques à partir de zéro, à savoir à partir des anachorètes, des couvents. Le retour à l'Orient dans le christianisme primitif contre le pouvoir chrétien pactisant avec les Romains, c'est l'aspect par lequel le christianisme est comme la dernière grande formation impériale. Et en effet, ce qu'on peut appeler le régime transcendant de la dette infinie, cela commence vraiment avec les grands empires, le vrai châtement a changé d'allure, tous les pays ont fait un pacte sacré : tu ne t'en sortiras pas, c'est la dette infinie. Mais je ne dirais pas que le christianisme dialectise des rapports de transcendance et d'immanence, je dirais que tout cela c'est pièces et morceaux. D'un côté, il est le dernier effort pour réformer une formation impériale mais précisément cette formation impériale, c'est dans des conditions telles qu'elle ne peut pas être réformée comme ça, il faut qu'elle soit reformée spirituellement, à savoir c'est les grands empires qui vont instaurer la dette infinie, ce coup formidable comme dit Nietzsche : il faut d'inquiétants artistes pour faire cela, mais la dette infinie restait extérieure et l'astuce du christianisme, là aussi, c'est très lié à son devenir, c'est que, non seulement il nous met sous le régime de la dette infinie, mais dans le régime de la dette infinie intériorisée. D'un côté, il y a le pôle formation despotique renouvelé par le christianisme, et d'un autre côté, il y a sa formation profonde à la formation du capitalisme où là, alors, ce n'est plus un régime de transcendance, c'est un régime d'immanence ...

Dans l'immanence, si vous m'accordez que cela marche avec une axiomatique et plus avec un code, il n'y a plus besoin de croyance. La religion comme croyance, cela a son sens uniquement dans le domaine de l'appartenance du christianisme à

une formation impériale. Au niveau de l'axiomatique, ce n'est plus une question de croyance, c'est pour cela que le christianisme, dans son aspect contemporain du capitalisme, ce qu'on voit maintenant, c'était déjà comme cela depuis le début : qu'ils croient ou qu'ils ne croient pas, on s'en fout absolument. Cela me gêne d'accorder au christianisme une autonomie du point de vue d'une forme de croyance ou de religion parce que, lorsqu'il fait sa conversion de la transcendance à l'immanence, dans son aspect immanent où il appartient au capitalisme : le christianisme c'est la première religion, et c'est par là qu'elle est vraiment la religion du capitalisme, qui ne marche pas sur un fond de croyance. Ce qui les intéresse, c'est que c'est la première religion, et en ce sens elle cesse d'être une religion où ce n'est pas la croyance qui compte, mais le christianisme assure dans le capitalisme une certaine production d'images et un certain rapport entre ces images. Et ces images font partie de la manière dont est nourri l'appareil d'immanence capitaliste. La religion c'est une pièce de la machine économique.

Cette histoire des deux pôles du christianisme, c'est la même chose qu'on retrouve avec la pulsion de mort. Voir la manière dont la mort est codée dans les systèmes primitifs; il n'y a pas de pulsion de mort parce qu'elle est rudement codée; c'est lorsque les codes territoriaux s'écroulent que commence à y avoir de la pulsion de mort dans les décodages. Dans les systèmes impériaux et despotiques, le lion du despote et de la mort est assuré par un phénomène qui appartient aux formations despotiques - Freud a tout recueilli des formations impériales, c'est pour cela qu'il n'a pas compris le capitalisme -, toute l'histoire de la latence, tout le monde rigole quand on parle de la latence, pourquoi Freud a inventé la latence, le vrai point d'application de la latence c'est une détermination historique qui concerne la destinée des formations despotiques, à savoir pourquoi elles ont été frappées d'un oubli collectif qui les a mises dans un état de latence, pourquoi les Grecs, les Égyptiens, les Africains ont refusé, poussé dans la latence leur passé impérial. Pourquoi les Grecs ont-ils oublié Mycène ? Dans la formation despotique l'instinct de mort c'est la grande instance transcendante d'anti-production et il est surcodé sous la forme de la nouvelle alliance, à savoir la vengeance de la nouvelle alliance. Il y a un surcodage de la mort qui en fait un véritable instinct transcendant. En même temps, dans les régimes despotiques, c'est un instinct transcendant parce que l'anti-production mortifère est séparée de la production, séparée et

en qualité et dans le temps. Avec le capitalisme, se produit un décodage de la mort : tout l'appareil d'anti-production mortifère effuse dans la production. Freud dit que l'instinct de mort c'est quelque chose de transcendant et de silencieux

Marx-Freud; le capitalisme; axiomatique-despotisme

18/04/72

Lorsque Marx cherche l'acte de baptême de l'économie politique bourgeoise, sa réponse est très claire : elle consiste à nous dire que l'économie politique bourgeoise a été fondée à partir du moment où l'essence de la richesse n'a plus été rapportée à un élément objectif extérieur, à un élément objectif extrinsèque, mais à une activité subjective en tant que telle. En tant que telle, c'est à dire, non pas à une objectité déterminée, mais à une activité subjective indéterminée.

Vous comprenez, dit Marx, avant il n'y a pas d'économie politique au sens même, il y a une analyse des richesses, et l'analyse des richesses, ça consiste fondamentalement à rapporter la richesse à une objectité déterminée; elle est variable. Cette objectité déterminée, c'est la terre. Les mercantilistes, ils rapportent l'essence de la richesse à une objectité déterminée, à savoir l'état comme émetteur d'argent. Or, là, il faut bien suivre ce que dit Marx, il n'y a pas d'économie politique. Quand commence-t-elle l'économie politique ? Elle commence à partir du moment où l'essence de la richesse est rapportée à une activité indéterminée par rapport à laquelle aucun élément objectif n'a pas de privilège. A savoir, c'est lorsque, ce qu'on appelle les économistes, dégagent une activité qu'ils nomment le travail, et qui est aussi bien du travail agricole que manufacturier ou industriel ... définit une activité de produire quoi que ce soit en général que le champ de l'économie politique devient possible.

Donc, le renversement qui fonde l'économie politique, c'est cet acte de rapporter la richesse, non plus à une objectité déterminée, mais une activité subjective définie comme production en général. Or ça, c'est l'acte fondamental de A. Smith et de Ricardo. Or, je me dis que, selon cette proposition de base concernant la fondation même de l'économie politique, apparaît sous forme pour le moment d'un simple parallèle. Quelque chose qui va déjà engager l'analyse. Or, de la même manière ou d'une manière analogue, qu'est-ce qui frappe dès les

premiers livres de Freud ? C'est un renversement tout à fait analogue. A savoir que, de même que l'économie politique se fonde à partir de la découverte de l'essence de la richesse, non plus du côté d'une objectivité déterminée, mais en fonction d'une activité subjective en général, à savoir la production, Freud opère un renversement analogue au niveau du désir. Et peut-être que le caractère fondamentalement inconscient du désir ne pouvait être découvert qu'à cette condition là, à savoir lorsque le désir n'est plus rapporté à une activité subjective en général, un produire en général, auquel Freud donnera le nom, pour bien marquer l'originalité de sa découverte, donnera le nom de libido. Et, en rester vraiment à la surface du texte, qu'est-ce qui est frappant dans les Trois Essais ... C'est précisément la manière dont Freud nous montre que le désir défini comme libido ne peut pas être simplement déterminé par des objets quels qu'ils soient, ne peut pas être déterminé par des sources quelles qu'elles soient, ne peut pas être déterminé par des buts quels qu'ils soient, comme si c'était la libido comme activité subjective qui contenait le secret et des objets dont elle faisait élection et des sources par lesquelles elle émanait, et des buts qu'elle se proposait, si bien qu'à cet égard, de la même manière que la richesse dans le champ de l'économie politique va être rapportée à l'activité de produire en général et non plus à une objectivité, l'essence du désir va dès le début, et c'est peut-être le premier mot de la psychanalyse, et c'est pourquoi les Trois Essais ..., nous montrent une espèce de contingence de la source, une espèce de contingence de l'objet, une espèce de contingence du but dans le domaine de la sexualité, dans le domaine de la sexualité, tout est rapporté à une activité productrice dite libidinale, productrice de symptômes, de déviations, de perversions ... A cet égard, il me semble que nous en restons à un simple parallèle, il faudra se demander pourquoi c'est un parallèle, pourquoi ce n'est pas quelque chose de plus, et en même temps, c'est déjà quelque chose de plus. Pourquoi ? Pourquoi on sent déjà que c'est quelque chose de plus ? Moi, je crois que c'est cela qui est fondamental, mais qui marque une espèce d'appartenance de la psychanalyse autant que de l'économie politique classique au monde de ***** à savoir que lorsque l'essence de la richesse est cherchée du côté d'une activité subjective par delà les objets, par delà les buts, par delà les entités, par delà les objectivités, ça n'est rien d'autre que recevoir l'effet du mouvement, le plus profond du monde capitaliste, à savoir le mouvement de la déterritorialisation.

Déterritorialisation de la richesse sous sa forme capitaliste qui fait que la richesse n'est plus comprise qu'en fonction d'une activité de produire quelconque et non plus en fonction d'un élément déterminé qui serait la terre ou qui serait l'état et le mouvement de déterritorialisation du désir qui ne se laisse plus mesurer ni à ses objets, ni à ses buts, ni à ses sources. Seulement voilà, il faut tout de suite ajouter un second point : A peine l'économie politique a-t-elle fait cela, et il ne faut même pas dire à peine, il faut dire en même temps, en même temps qu'elle fait cela, elle fait autre chose aussi.

En même temps qu'elle rompt avec les objectités, en même temps qu'elle dépouille une activité de produire en général, elle fait autre chose, qui est quoi ? Là aussi, il faut suivre, il me semble, cette idée de Marx quant à l'économie politique, cette activité de produire ou de travail non déterminée, ce travail abstrait, ce travail déterritorialisé, à peine l'économie politique le découvre-t-elle que, nous dit Marx, elle le réaliène. Seulement voilà, il est très précis, peu importe le concept d'aliénation, Marx nous dit, attention cette réaliénation, ça ne consiste pas à revenir à une objectité quelconque, c'est une forme d'aliénation tout à fait nouvelle; Au lieu d'aliéner l'activité de produire dans quelque chose, la terre, l'état, de telle manière que cette activité ne puisse pas être saisie, ne puisse même pas être perçue, dégagée, et bien au lieu de l'aliéner à une chose, à une objectité, à un état de chose, voilà que l'activité de produire en même temps qu'elle est découverte, elle est réaliénée dans un acte, et plus du tout dans un état de chose, ce n'est donc plus un retour à la situation précédente, elle est réaliénée dans son acte même.

Et comment s'exprime cette réaliénation dans un acte? C'EST LA REALIENATION DANS LES CONDITIONS DE LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE. Et cela me semble très important car la propriété privée n'est pas du tout traitée ici par Marx comme une nouvelle objectité qui serait celle du monde capitaliste, mais comme la forme même d'un nouveau type d'aliénation, l'aliénation en acte par opposition à l'aliénation dans un état de chose.

Cela revient à dire, il me semble, que à la fois l'économie politique rompt avec les grandes représentations objectives, représentations de la terre, de l'état; Grâce à cette rupture elle découvre l'essence de la richesse comme activité de produire en général, comme activité subjective qui ne se laisse expliquer par aucun objet et en même temps enfin cette essence subjective elle la réaliène

sous une toute autre forme, non plus retour à un état de chose, mais une réaliénation en acte, à savoir elle la réaliène non plus dans une nouvelle représentation objective, mais elle la réaliène dans le système de la représentation subjective.

Et le système de la représentation subjective, c'est cela la propriété privée.

Cela marche à ce niveau, j'ai le sentiment qu'à plus forte raison l'apparent parallélisme avec la situation psychanalytique doit être poursuivi tout à fait.

Je veux dire qu'il suffit de changer les mots; c'est ce qu'on est en train de faire, pourquoi il y a un parallélisme et bien autre chose qu'un parallélisme.

Il suffit de changer les mots pour que ce soit une histoire de la psychanalyse, à savoir qu'en même temps il rompt avec le système de la représentation

objective qui rapporterait le désir à des éléments extrinsèques, à des objets, à des buts, Freud découvre vraiment l'essence subjective comme libido. Mais en

même temps il la réaliène non pas du tout dans un nouvel état de chose, mais dans ce qui va être comme l'équivalent de la propriété privée, à savoir non pas

du tout l'identique, il faudra dire quel rapport il y a, mais qui va être au niveau du désir le monde de la représentation subjective exactement comme la

propriété privée était au niveau de la production travail le monde de la représentation subjective, et cette fois cette essence du désir déterminé comme

libido qui ne peut être comprise par rapport à aucun objet, par rapport à aucun but, par rapport à aucune source, elle va être réaliénée en acte, dans son acte

même, à savoir dans l'ACTE FAMILIAL, et le système de la représentation subjective va se représenter comme l'ensemble des coordonnées oedipiennes; si

bien qu'il me semble à la lettre, sans forcer quoi que ce soit, en disant que

c'est la même histoire, c'est la même découverte et c'est le même usage de la

découverte. Que ce soit la richesse dont l'essence découverte du côté d'un sujet

comme production générale, puis cette production réaliénée en acte dans les

conditions de la propriété privée, ou que ce soit la découverte freudienne du

désir comme activité subjective qui n'est plus déterminable que comme libido par

delà ses objets et ses buts, mais qui est en même temps réaliénée non dans un

état de chose mais en acte dans les coordonnées familiales, c'est la même

histoire. Et alors je voudrais insister sur ceci: dans la découverte économique

et dans la découverte psychanalytique, il y a à la fois quelque chose

d'irréductible, de spécifique et puis quelque chose de non spécifique, il y a

une rupture réelle et il y a une manière de retrouver ce avec quoi on a rompu et

pourtant la rupture est là, je veux dire la position extrêmement ambiguë de la psychanalyse par rapport à tout le domaine du mythe et de la tragédie.

Je dis ambiguë parce qu'à un certain point de vue en effet il y a une profonde rupture de la psychanalyse avec la mythologie, puis d'un autre point de vue il y a l'acte de ressusciter ou de susciter une compréhension de la mythologie qui se veut nouvelle et qui finalement se veut incommensurable à la manière, avec la manière, dont les spécialistes considèrent la mythologie, je veux dire d'où vient l'impression que nous avons perpétuellement d'un étonnant dialogue de sourds entre soit les ethnologues, soit les hellénistes d'une part, et d'autre part les psychanalystes.

Ils parlent en fait sur deux modes tellement irréductibles. Qu'est-ce qui fait un helléniste? devant un mythe? Ce qu'il fait en tant qu'historien, c'est un mythe étant donné le rapporter à l'objectivité sous-jacente que ce mythe exprime d'une manière quelconque... Quant aux psychanalystes ils ne croient pas au mythe ou à la tragédie, mythe et tragédie ne sont jamais rapportés parce que ce n'est pas la problème analytique à des objectivités quelconques. Le mythe n'est pas rapporté aux instances de la terre, la tragédie n'est pas rapportée aux instances du despote, en d'autres termes la psychanalyse ne traite pas mythe et tragédie comme des représentations objectives qu'ils devraient expliquer en les rapportant aux objectivités correspondantes.

Qu'est-ce qu'ils font? En même temps qu'il y a donc une très étrange dévalorisation, une véritable critique du mythe et de la tragédie, il y a sur un mode tout à fait différent et pas du tout contradictoire en même temps il y a une très curieuse revalorisation du mythe et de la tragédie, parce que au lieu d'être saisi comme représentation objective qui doit être expliquée par rapport à une objectivité à découvrir comme secret de telle société, le mythe et la tragédie sont traités par la psychanalyse comme des représentations subjectives capables d'exprimer adéquatement l'essence subjective du désir ou libido. Et il me semble que c'est bien pour ça que, dans l'histoire même de la psychanalyse il y a cette curieuse ambivalence par rapport au mythe et à la tragédie, la double impression que nous avons et qui varie selon les époques, il y a une grande où les psychanalystes faisaient des grandes analyses de mythes, de tragédies, et puis on sent aussi l'espèce de reprise en main par Freud, notamment en fonction de la rupture avec Jung, où là se produit une espèce de discrédit jeté sur les interprétations psychanalytiques du mythe et de la tragédie, ce double aspect je crois pour le comprendre il faut précisément être sensible à ceci, ils opèrent une véritable dévalorisation du mythe et de la tragédie précisément parce que le désir n'est plus rapporté à des grandes objectivités qui pourraient apparaître à travers des mythes ou des tragédies correspondantes et en même temps ils revalorisent et donnent au mythe et à la tragédie une extension qu'ils n'ont jamais eu, qu'ils n'ont jamais eu tant qu'on les rapportait à des objectivités puisque ces objectivités mesuraient leur usage et leur sens, là au contraire avec

la psychanalyse le mythe et la tragédie vont acquérir une espèce de pouvoir d'exprimer adéquatement l'universalité de la libido parce que ils vont être compris comme la REPRÉSENTATION SUBJECTIVE QUI CORRESPOND A LA LIBIDO COMME

PRODUCTION.

Si bien qu'à un certain niveau avec la psychanalyse, on va retrouver une espèce de fausse croyance, la psychanalyse va revenir au galop sur une forme modifiée ou comme on dirait, sous une forme de dénégation, l'ensemble de tout ce qui a été cru, Oedipe, la terre, tout va être ressuscité.

En d'autres termes, si j'essaie de résumer ce mouvement : ils rompent avec la représentation, que ce soit les économistes ou les psychanalystes, objective, ils découvrent l'activité subjective, et ils restaurent une nouvelle forme de représentation, LA REPRÉSENTATION SUBJECTIVE ELLE-MEME, ils religotent, c'est à dire, qu'ils opèrent dans le langage que j'ai employé précédemment, à peine ils ont découvert une essence déterritorialisée, le désir déterritorialisé, c'est à dire qui n'est plus rapporté à une objectivité, le travail déterritorialisé, à peine ils ont découvert cela que ils reterritorisent mais non pas par un simple retour, ils reterritorisent sous une nouvelle forme : Soit dans les conditions de la famille bourgeoise, Soit dans les conditions de la propriété privée bourgeoise.

Si c'est juste ce que je dis là en survol, ce qui apparaît sous une forme de parallèle entre le problème de l'économie et le problème de la psychanalyse, s'il en est bien ainsi, pourquoi ? Pourquoi il a fallu deux opérations, pourquoi est-ce que l'activité productrice, pourquoi a-t-elle été découverte deux fois ? D'une part comme travail, d'autre part comme désir. Et pourquoi, non seulement elle a été découverte deux fois, mais pourquoi est-ce qu'elle a été réaliénée dans des représentations subjectives, d'une part dans la propriété privée, d'autre part dans la famille, pourquoi il a fallu ces deux moments ? Il me semble que là, c'est bien la structure même du capitalisme qu'il y a lieu de chercher la raison. Qu'est-ce qui apparaît là, pour dire des choses générales, comme caractères spécifiques du capitalisme ? Je crois que c'est une certaine rupture entre la production sociale et, si vous voulez, entre la forme de la production sociale et la forme de la production humaine. Pourquoi ? Du temps des objectivités, la production sociale, elle n'est jamais indépendante d'une forme sociale de la production humaine elle-même; je veux dire, la manière dont les richesses se reproduisent n'est jamais indépendante des catégories de la

production humaine, à savoir les deux catégories fondamentales de la production humaine : l'alliance et la filiation.

Et c'est à travers une machine sociale qui est une machine à conjuguer les alliances et les filiations, jamais à déduire les alliances des filiations, cela est évident, l'alliance, elle ne se déduit jamais d'un régime filiatif, elle se conjugue au sein d'une machine sociale qui est très variable, la dépendance nécessaire de la reproduction sociale par rapport à la forme de la production humaine est mesurée précisément par cette machine propre à conjuguer les alliances et les filiations : c'est à dire que les richesses, elles se reproduisent dans un ensemble de rapports déterminés avec la manière dont les hommes se reproduisent. Et c'est pour ça que dans telles conditions, la famille, à quelque niveau que l'on prenne la famille, c'est vraiment une stratégie qui investit l'ensemble du champ social, soit sous la forme vraiment primitive de la famille, qui conjugue les alliances et les filiations, soit sous la forme ultérieure des grands empires où apparaissent des catégories fondamentales, qui mesurent un changement, mais un changement tellement important et qui, pourtant, ne porte pas sur le point que je dis, à savoir avec une formation despotique, apparaissent vraiment les catégories originales de nouvelles alliances et dès lors, d'un nouveau type de filiation.

Le despote c'est vraiment le type de la nouvelle alliance, c'est celui qui dit au peuple « je t'apporte la nouvelle alliance ». De toute manière, la forme de la reproduction humaine change alors tout à fait, ce qu'on voit bien dans le type de la dynastie (cf. les Chinois), la dynastie c'est vraiment la chose de la nouvelle alliance, la différence ici importe peu, à d'autres égards, c'est fondamental la différence entre alliance et filiations primitives, et puis la nouvelle alliance, mais là où on se place ça importe peu, de toute manière, la reproduction sociale passe par une forme déterminée de la reproduction humaine, cette forme déterminée concernant les alliances et les filiations. Dans le capitalisme, c'est évident cette espèce de grande rupture, tant avec le milieu primitif, c'est à dire tant avec les systèmes territoriaux qu'avec les systèmes impériaux et pour une raison très simple, c'est que c'est le capital Argent qui prend sur soi et la filiation et l'alliance. Filiations et alliances deviennent les choses du capital, et deviennent propriété immédiate du capital.

A la limite, ils n'ont plus besoin de passer par les hommes, je corrige immédiatement, il y aura besoin d'hommes mais sous une forme très différente de

la façon précédente; il y aura besoin d'hommes, je précise tout de suite, comme matériau, ce qui veut dire en effet, la filiation devient chose du capital sous la forme d'un véritable capital filiatif, or le capital filiatif, il est très bien décrit par Marx, c'est la production de la plus-value, comment l'argent peut-il produire de l'argent ? Cette façon dont l'argent produit de l'argent dans le système du capitalisme et dans les conditions du capitalisme, à savoir le capital producteur d'une plus-value, tout ce qu'on a vu précédemment sous la forme $X = DX$, ce que Marx appelle aussi bien l'argent bourgeonnant, exprime cette manière dont le capital s'approprie la filiation au niveau et comme capital industriel.

J'ai essayé précédemment de montrer comment, en revanche, le capital marchand par rapport au capital industriel est un véritable capital d'alliance sans lequel l'industrie capitaliste ne marcherait pas, c'est à dire qui détermine qui a un rôle déterminant par rapport au capital industriel, et le capital marchand, c'est la forme sous laquelle le capital est véritablement capital d'alliance. Bon, voilà que alliance et filiation cessent d'être des déterminations de la reproduction humaine pour devenir les déterminations sous lesquelles l'argent produit l'argent et s'allie avec de l'argent.

Dès lors en droit, j'entends bien que, dans le capitalisme comme dans tous systèmes, il faut bien des bonhommes, la reproduction sociale ne présuppose plus une forme de la reproduction humaine. La reproduction du capital se fait indépendamment de la reproduction humaine. En d'autres termes, tout se passe comme si l'acte fondamental économique du capitalisme, c'était une mise hors champ social de la reproduction humaine et de sa forme, la forme de la reproduction humaine étant au sens au plus général du mot la famille; et en même temps, je dis bien sûr, il y a besoin de bonhommes, ça veut dire quoi ? Là aussi c'est pas du tout un retour à un état précédent ce qu'on vient de dire, mais ça veut dire là que la reproduction humaine elle continue à avoir une forme, c'est la forme de la famille dans le régime capitaliste, mais par elle-même, en tant que reproduction humaine, elle n'est plus que le matériau auquel s'applique la reproduction du capital qui a sa propre forme, à savoir le matériau auquel ça s'applique, c'est quoi ? Bien sûr, ce matériau a lui-même sa forme, il y a une forme du matériau, la forme du matériau de la reproduction humaine c'est la famille dans le système capitaliste; mais la forme de la reproduction sociale ne passe plus par la forme de ce matériau, la famille n'a plus que comme fonction

que d'informer, donner une forme à la reproduction humaine, forme subordonnée à la forme autonome de la reproduction sociale. Alors, en quoi ça nous fait avancer ça ?

C'est que il semble il faut distinguer deux étages. Si l'on considère la forme de la reproduction sociale en régime capitaliste, cette forme de la reproduction sociale, il faut bien qu'elle s'applique à un matériau de reproduction humaine, à savoir qu'il faut que les familles ou la reproduction humaine fournissent des êtres humains dont elle ne déterminera pas par elle-même la place, mais dont la place sera déterminée en fonction de la place de la famille elle-même dans la reproduction sociale, à savoir allez toi ton capital, toi ta force de travail. Et c'est forcé, alors, qu'avec le capitalisme surgisse un certain thème de l'égalité abstraite, c'est précisément parce que la forme de la reproduction humaine est comme mise hors champ social, la reproduction sociale passant par d'autres moyens et ayant sa propre forme dans le capital lui-même, et pour cette raison même que la famille peut être considérée abstraitement comme production d'individus qui, dans l'abstrait, se valent tous puisqu'ils reçoivent en effet leur place sociale, leur inégalité sociale fondamentale de l'autre forme de reproduction, la reproduction sociale en tant que telle, c'est à dire la reproduction du capital. Mais alors, en même temps, et c'est ça qui me paraît très important, il faut que cette reproduction sociale en quelque sorte s'applique, il faut que la forme de la reproduction sociale s'applique en quelque sorte à la forme de la reproduction humaine, il faut que se fasse une espèce de système de correspondance entre la forme de la reproduction sociale qui trouve son secret dans la propriété du capital et la forme extrinsèque de la reproduction humaine déterminée comme famille dans le monde capitaliste, si bien que la reproduction sociale ne passe plus par la forme de la reproduction humaine, elle a saisi sa propre forme, elle a comme conquis sa propre forme, mais en même temps, elle éprouve un besoin fondamental en fonction de ce qu'on vient de voir de s'appliquer à la forme de la reproduction humaine elle-même, et il va se faire une espèce de rabattement de tout le champ social dans ses figures économique-politiques sur le champ familial dans ses figures proprement familiales, à savoir dans le champ social économique-politique, nous avons le capitaliste, le banquier, l'industriel, l'ouvrier ...et dans la reproduction familiale, nous avons le père, la mère et l'enfant, et précisément parce que la forme de la reproduction sociale ne passe plus par la forme de la reproduction

humaine, mais trouve, dans la forme de la reproduction humaine, une simple forme pour son matériau à elle, reproduction sociale, se fait un rabattement du premier homme, à savoir que la reproduction sociale sur les figures de la reproduction humaine, si bien que là, on voit bien comme la nécessité de faire double ligature que, une fois que l'activité subjective est découverte comme production, que une fois cette activité subjective est découverte comme production soit comme recodée, représentée dans les conditions de la propriété privée, c'est à dire dans un système de la représentation subjective et une seconde fois dans la famille, et que bien plus se passe un mouvement d'application des déterminations du champ social aux déterminations du champ familial.

En d'autres termes, si l'économie politique bourgeoise au XIXème siècle a dégagé réellement l'axiomatique du capitalisme, la psychanalyse est l'application, et l'application nécessaire et inévitable de cette axiomatique là. La psychanalyse c'est l'application de l'axiomatique qui correspond à l'économie politique du capitalisme. Si bien qu'en un sens, et c'est là dessus que je voudrais m'arrêter, qui me semble très important quant à la notion même d'axiomatique, on peut dégager trois aspects : le premier aspect c'est la spécificité radicale de l'axiomatique, à savoir qu'une axiomatique ça ne fonctionne pas comme un code, et pourquoi ça ne fonctionne pas comme un code, c'est parce que les codes, c'est ce qui rapporte le travail et le désir à des objectités sous-jacentes (que ce soit un système territorial, un système despotique ...) tandis que l'axiomatique c'est un système de rapports qui représentent une activité subjective en tant que telle, une activité fondamentalement déterritorialisée. Ça revient à reprendre l'hypothèse dont on était parti cette année, à savoir quand les flux sont décodés, ce qui est un des processus de décodage, et bien quand les flux sont décodés, se substituent une axiomatique, c'est à dire au lieu d'un code, un système de rapports différentiels entre flux décodés.

Donc là il y a une spécificité, un originalité radicale de tout axiomatique par rapport au processus même du code. Et encore une fois ce qui me paraît très frappant dans ce qu'on appelle aujourd'hui le code génétique, c'est je crois qu'il est possible de montrer qu'ils y a des éléments qui se rapportent au code et qu'il y a des éléments d'une toute autre manière, des éléments du type axiomatique. La notion du code génétique est une notion tout à fait mixte. Donc qu'il y ait une spécificité de l'axiomatique ça revient à dire oui l'axiomatique

c'est le statut de l'activité subjective découverte comme indéterminée par rupture avec les grandes objectités qui arrivaient à la coder. En même temps, deuxième point, d'une certaine manière l'axiomatique nous fait revenir comme dans un théâtre d'ombres tout ce à quoi les codes nous avaient fait croire. Simplement il nous le fait revenir sur un autre mode que la croyance. Plus besoin de croire, une espèce de mode d'images, vous n'y croyez pas aucune importance, de toute manière c'est comme ça, très curieux ce statut d'un monde qui n'a plus besoin de croyance et a encore besoin des images dévitalisées de tout ce qui a été cru; ça y a que Nietzsche à avoir vu ça profondément quand il définit l'homme de s... comme peinture bigarrée de tout ce qui a été cru, le dernier des papes. Ça change rien puisqu'on s'adresse plus, il n'y a plus besoin de croyance, ça ne marche plus à force de croyance, ça marche à force d'images produites par une axiomatique des flux.

Bon je dis d'une certaine manière l'axiomatique elle nous fait tout revenir, pourquoi? Parce qu'elle nous fait revenir sous forme de représentation subjective toutes les instances qui ont été détrônées comme objectités. Et l'instance du grand despote voilà que ça se ramène avec Oedipe. Et l'instance territoriale voilà que ça se ramène avec toutes les reterritorialisations capitalistes qui sont pas du tout à l'objectité de la terre telle qu'on la voit dans les systèmes territoriaux d'alliance et de filiation, mais qui sont des espèces de territorialités artificielles qui sont fondamentales dans le système capitaliste. Si bien qu'à ce premier niveau dont je parlais tout à l'heure l'axiomatique elle est absolument spécifique elle ne peut être confondues avec aucun code avec aucun processus de codage. Au second niveau je dirais l'inverse mais c'est par fait le même niveau mais elle n'est pas spécifique parce qu'elle est tout le temps déchirée entre deux pôles : son pôle de fuite et son pôle de garrot. Son pôle de fuite, on l'a vu dès le début, c'est que les flux se décodent, se détériorisent complètement; or ça l'axiomatique le conjure en établissant entre les flux codés tout un système de rapports énonçables, de rapports d'un type nouveau qui vont être l'objet même de l'axiomatique, à savoir un système de rapports différentiels. Donc elle a bien ce pôle de fuite, mais en même temps elle fait garrot, et elle fait garrot comment? Non pas encore une fois en revenant au vieux code de la représentation de objective, mais en réaliénant, en rattachant, en religaturant ce qui est sur le point de fuir au niveau cette fois, en refaisant des ligatures, cette fois au niveau de la

représentation subjective elle même. Et au niveau de la représentation subjective il va y avoir un despote intériorisé, une terre intériorisée... Si bien que je peux dire tantôt oui l'axiomatique est quelque chose d'absolument irréductible à tout code, à tout code dans la mesure où le code c'est encore une fois le rapport du travail et du désir à des objectités. Et dire d'autre part, y a pas de spécificité de l'axiomatique parce qu'elle oscille toujours entre ses deux pôles, son pôle de fuite et son pôle qui consiste à ressusciter contre la fuite les anciennes instances, non plus cette fois-ci comme élément fictif, mais comme élément de la représentation subjective. C'est pas contradictoire à ce niveau de dire oui, à la fois il y a une spécificité absolue de l'axiomatique, et en même temps, elle est constamment déchirée entre ses deux pôles, le pôle des résurrections des vieilles instances sur un mode nouveau et le pôle de la fuite. Et enfin, comme le troisième aspect de l'axiomatique, c'est que définie comme on vient de le faire dans sa spécificité et aussi dans ses deux pôles, elle a absolument besoin, tant par rapport à sa spécificité que pour conjurer son pôle de fuite, elle a véritablement d'un mouvement d'application; elle a besoin en tant qu'elle régit ou qu'elle exprime les règles de la production sociale en régime capitaliste, elle a un besoin indispensable de s'appliquer à la forme de la reproduction humaine telle qu'elle apparaît à travers la famille. En d'autres termes, je ne crois pas que ce soit une espèce de rapport extérieur, que cette économie politique définie comme science de l'économie dans le monde capitaliste, a besoin d'un exercice d'application, d'une espèce d'appendice qui est précisément la psychanalyse en tant qu'application. La psychanalyse en tant qu'application, elle suit ce mouvement par lequel toute la forme de la reproduction sociale se rabat sur la forme de la reproduction familiale, et c'est seulement par cet intermédiaire de cette application, que l'axiomatique capitaliste fait effectivement garrot, peut ligaturer les flux dans leur tendance à fuir.

Jusqu'au jour où, et c'est là dessus que je voudrais en terminer, avec tout cela, jusqu'au jour où, à supposer que c'est un marché, ça marche plus, plus personne n'y croit, où cette manière d'application, ça ne mord plus, ça ne prend plus sur ses flux, on a vu mille raisons, c'est à dire où cette espèce de réaliénation du désir, dans les coordonnées familiales d'application, ça marche plus, il y a une génération où le rabattement du champ social sur le champ familial, n'opère plus, y a des nouveaux hommes ..

Qu'est-ce qui se passe ? Je veux dire, c'est bien ce qu'on appelle d'une certaine manière malaise dans la psychanalyse; mais ce qu'on appelle malaise dans la psychanalyse, c'est lorsque, sur quelque ton que ce soit, car là, les tons deviennent extrêmement différents, les psychanalystes se disent et disent vraiment c'est même pas la peine de chercher à quoi ça se rapporte, à quoi ça renvoie, parce que, à proprement parler, ça ne renvoie à rien du tout ...

Le livre de Leclaire « Démasquer le réel » : on en a marre, la psychanalyse doit être à elle-même sa propre axiomatique. Les pages de Leclaire me paraissent à cet égard, tout à fait caractéristique, lorsqu'il dit, et bien voilà y a en ce moment le malaise dans la psychanalyse ne peut pas être séparé d'une opération de décentrement qui s'est produit dans le champ dont traite la psychanalyse, et ce décentrement, comme il dit, c'est un véritable glissement de la « chambre des parents » au « bureau de l'analyste », à savoir l'opération psychanalytique n'a strictement pas besoin d'un « référent intrinsèque ». Comme si la chambre des parents était encore un dehors excessif. Y a encore quelque chose de pire que le cabinet de l'analyste, c'est la salle d'attente (sans fenêtres). or ce qui m'intéresse dans une pensée comme Leclaire, c'est qu'il y a chez lui les deux aspects, je veux dire qu'il y a l'idée que la psychanalyse doit mordre sur le réel, reconquérir le réel, remettre la psychanalyse en branchement sur le réel et en même temps le moyen, c'est faire que la psychanalyse cesse d'être une simple inculcation d'une axiomatique d'une autre nature, à savoir l'axiomatique capitaliste du champ social, et l'issue qu'il voit c'est qu'elle devienne elle-même sa propre axiomatique.

En d'autres termes, ce qui se passe dans le cabinet de l'analyste, comme il l'explique (Leclaire) n'a besoin d'aucun référent extérieur au cabinet même que les philosophes dits rationalistes ont toujours exprimé sous la forme VERUM INDEX SUI, la vérité signe de soi-même qui ne renvoie pas à autre chose que soi et qui se fait reconnaître d'après ses propres caractères extrinsèques, si bien que la castration, Oedipe, tout ça se prouve dans la démarche psychanalytique elle-même, n'ayant pas d'autre lieu que le cabinet du psychanalyste ayant déserté la chambre des parents, la psychanalyse cesse d'être l'application d'une axiomatique d'une autre nature pour se présenter elle-même comme une véritable axiomatique, or ça, je crois que dans ce mouvement, il y a quelque espèce d'achèvement, la psycha rompt son rapport avec l'économie politique pour devenir elle-même économie politique.

Fin de la première partie.

LE CORPS SANS ORGANES Un axiome c'est la lancée d'un événement. Je voudrais essayer de faire de la pop-philosophie, de la pop-analyse. Le corps sans organes c'est en fait une matrice intensive. Et si il a l'air complètement fermé sur soi, c'est parce que ce n'est pas en étendue, que l'on peut saisir son dynamisme éventuel, je suis même pas sûr qu'il y ait un dynamisme, mais s'il y en a, ce n'est pas en étendue, ce n'est pas en extension, il est cousu, fermé, sans organes; et en même temps, quelque chose se passe sur lui, il est comme une surface, il est parcouru par quelque chose, mettons un flux, mettons qu'il est traversé par un flux intensif et il réagit aux variations de ce flux; variation de ce flux sur le corps sans organes, ça implique déjà ce que je cherche depuis l'année dernière, mais où je fais peu de progrès, parce que vous ne m'aidez pas, comme dirait l'autre, ça implique déjà que ceux qui seraient d'accord avec un tel point de vue qu'on essaie de voir dans tous les phénomènes du délire, car c'est ça qui m'intéresse, le délire, pour moi la pensée c'est le délire, c'est la même chose, or délirer c'est précisément, et c'est mon hypothèse depuis le début, franchir des seuils d'intensité, passer d'un seuil d'intensité à un autre, c'est à dire qu'avant de délirer, le délirant c'est quelqu'un qui sent et sentir c'est sentir des passages intensifs sur le corps sans organes, prenons l'exemple du président Schreber, pas de larynx, son estomac rongé, corps sans organes et sur son corps sans organes, il sent qu'il devient femme, il franchit un flux ... Là, on est dans le domaine d'une expérimentation purement sensée, et je me dis mes trois corps, ou mes quatre, machosiste, schizophrénique, drogué, hystérique, ils sont tellement des approximations de cette limite du corps sans organes, de cette limite pure que ils se distinguent chacun et pourtant, ils tendent tous vers un même limite; comment ils se distinguent les uns des autres ? Là, peut-être que l'histoire des intensités va nous aider. Le corps masochiste, c'est vrai que finalement il est touché, je ne veux pas dire que c'est ça qu'il cherche, mais tout ce qui s'inscrit en lui doit être instruit par un flux ou par une intensité de douleur, je parle du masochiste dit érogène, ce qui passe sur son corps sans organes n'est recueilli que dans le cadre d'une intensité quelconque, soit une baisse, soit une augmentation d'une intensité de douleur; c'est ça si l'on peut dire, son écriture à lui sur son corps sans organes, et si c'est pas de la douleur, soit en moins, soit en plus, ça prend pas sur son corps sans organes à lui; le drogué, tout au moins dans certains

cas, et là aussi il faut faire de la pharmacie, et là je l'ai dit depuis le début, la pharmacie et la psychiatrie, ils n'ont pas raison, ça va dans le sens d'une expérimentation pharmaceutique fondamentale, or le corps drogué, au moins sous la forme opium et dérivés, le corps sans organes du point de vue de la drogue, une espèce de corps plein, le corps est tellement sans organes que le type ne sait même plus s'injecter son produit, ce corps là, il se situe lui-même en fonction d'un flux d'intensité que va parcourir l'expérience de la drogue, si bien que, aussi bien dans le délire que dans les hallucinations de la drogue, il faudra rétablir, tout comme dans le cas de la schizophrénie et de Schreber, un je sens plus profond que le délire, un je sens plus profond que l'hallucination, avant de dire je deviens femme, et de délirer son devenir femme. Schreber sent qu'il devient femme et il devient femme en intensité. Qu'est-ce que ça veut dire ? Et bien, le drogué ce n'est pas comme le masochiste, à partir d'un flux intensif de variation de douleur, que les choses se passent sur son corps sans organes comme si rien ne prenait sur son corps sans organes, dans le cas du masochiste, si ça n'était pas décrit à la pointe de quelque chose qui parcourt le corps sans organes et qui ne peut l'éveiller que sous forme de douleur, sous forme d'un flux variable de douleur, lui, le drogué, son affaire ce n'est pas la douleur, c'est le froid, et les Américains emploient précisément la notion de froid zéro pour indiquer la limite d'intensité, exactement comme la schizo. Je parlais d'une intensité = 0 à partir duquel va se construire l'échelle d'intensité qui correspond au délire du schizo, là cette espèce de 0 absolu du froid sur le corps sans organes, tout se passe comme si, comme pour le maso, c'était à partir d'une espèce de flux de douleur, ce flux de chaud et de froid qui répartit, cette fois-ci, les intensités, ce n'est plus la douleur, c'est vraiment le chaud et le froid qui répartissent les zones d'intensité, mais un froid et un chaud très spécial, un froid glacial, une espèce de glace absolue, une glace intensive à partir de laquelle s'établit l'échelle intensive de l'expérience drogué elle-même, et dans le cas du schizo, ce sera encore autre chose, et quant à l'hystérique, comme on vient de le dire, est-il possible de définir un flux mimétique en intensité, là, notre problème commence à se dessiner, à savoir : Le statut d'un tel corps sans organes, c'est à dire du moins la métaphore dont je n'arrive pas à me sortir, en pensant que, dès lors, c'est le signe de bien autre chose qu'une métaphore, c'est ceci, c'est des choses rudimentaires que les embryologistes, encore une fois, disent sur l'oeuf

: quand ils nous disent : et bien, oui, l'oeuf avant d'être développé, il a des régions qui sont destinées, si rien ne le trouble, telle région de l'oeuf donnera telle chose, par exemple donnera de la queue de triton, donnera de l'oeil de triton, donnera la machine respiratoire de triton, mais précisément quand les organes ne sont encore que des ébauches, l'oeuf se présente vraiment comme corps sans organes, il se présente sous la forme sacrée ovoïde, cette forme qui nie l'organe, qui nie les organes, qui nie les excroissances organiques, et il va de soi que la région qui est appelée à donner de l'appareil buccal ou de l'appareil oculaire ou du tube neural, toutes ces régions qui sont destinées à donner ceci plutôt que cela, ne ressemblent pas à l'organe qui sera plus tard induit sur elle, la région de l'oeuf de triton qui donnera l'arc neural ne ressemble pas à ce qu'elle donnera, et les embryologistes nous disent, et vous comprenez un oeuf c'est quelque chose qui est fermé sur soi, mais qui est complètement quadrillé, qui est traversé par des systèmes de coordonnées extrêmement complexes, et ces systèmes de coordonnées, il faut les comprendre en intensité, c'est à dire entre telle ou telle, c'est traversé donc d'axes, c'est traversé de parallèles, y a toute une topologie de l'oeuf, et si vous êtes entre tel ou tel gradient d'intensité, vous êtes dans la région qui donnera ceci, si vous bouleversez l'ordre des régions, vous serez pas étonnés que la région qui aurait dû, normalement, donner de la queue de triton, se mette à donner de la plaque neurale ... Tout l'oeuf est quadrillé, mais en vertu d'un quadrillage intensif, comme si un flux Fin de la deuxième partie.

CSO-drogue-Signifiant-Paranoïa

12/02/73

Kyril Ryjik : Dans l'inceste en psychanalyse et en anthropologie, il y a une note d'inceste que tu abandonnes, dont on ne voit pas la place dans l'inceste schizo, alors pourquoi le mot inceste dans ce cas là ?

Gilles Deleuze : Comme principe de base à proposer, il s'agissait de chercher qu'elles étaient les conditions des énoncés en général, et que après tout la psychanalyse, on pouvait la poser sous cette forme : qu'est-ce que c'est que les conditions des énoncés, à supposer que les énoncés aient des rapports avec le désir, c'est à dire avec l'inconscient.

Les énoncés ce n'est pas du tout les produits d'un système de signification, c'est le produits d'agencements machiniques, c'est le produit d'agents

Encore une fois, il ne s'agit plus du tout d'oppo

Il me semblait que tout agencement machinique, à la lettre, s'accrochait sur un certain type de corps sans organes. La question qu'on traite, à supposer que tout agencement machinique se passe, s'accroche, se monte sur un corps sans organes. Comment ça se fabrique un corps sans organes, qu'est-ce qui peut servir à telle ou telle personne, de corps sans organes ? C'est aussi le problème des drogués; comment font-ils, à supposer que ce soit vrai, que ce soit bien une formation de l'inconscient

Qu'est-ce qui va s'accrocher ? Dans une schizo-analyse, le problème de l'inconscient, ce n'est pas un problème de générations : Green a envoyé un article sur l'anti-œdipe et il dit : « quand même c'est des pauvres types, parce qu'ils oublient que u

Il y a un très beau livre d'un monsieur qui s'appelle Castaneda, qui raconte son apprentissage du peyotl avec un indien, et l'indien, lui explique que de toutes manières, il faut un allié. Il faut un bienfaiteur pour te mener dans cet apprentissage, c'est l'indien lui-même, mais aussi il faut un allié, i.e.

quelque chose qui a un pouvoir. Pour se faire un corps sans organes, tâche très haute, tâche très sublime, il faut un allié, pas forcément quelqu'un d'autre, mais il faut un allié qui va être le point de départ de tout un agencement capable de fonctionner sur un tel corps.

On a vu, la dernière fois, sur ce corps sans organes, une espèce de distribution de masse, les phénomènes de

Supposons qu'il y ait des groupements de masse, ce n'est pas forcément des masses sociales, c'est que, par rapport au corps sans organes, dans sa différence avec l'organisme d'un sujet, le sujet lui-même voilà qu'il se met comme à ramper sur le CSO, à tracer des spirales, il mène sa recherche sur le corps sans organes, comme un type qui se balade dans le désert. C'est l'épreuve du désir. Il trace, comme l'innomable dans Beckett, il

A ce niveau, de toutes manières, la masse ins

Ce qui définit la masse, il me semble, c'est tout un système de réseaux entre signes. Le signe renvoie au signe. Ça c'est le système de masse. Et il renvoie au signe sous la condition d'un signifiant majeur. C'est ça le système paranoïaque. Toute la force de Lacan, c'est d'avoir fait passer la psychanalyse de l'appareil oedipien à la machine paranoïaque. Il y a un signifiant majeur qui subsume les signes, qui les maintient dans le système de masse, qui organise leur réseau. Ça me paraît le critère du délire paranoïaque, c'est le phénomène du réseau de signes, où le signe renvoie au signe.

Rejik : Tu décris, on ne sait pas très bien,

Gilles : C'est la seconde.

Rejik : Mais ça forme réseau ou ça ne forme pas réseau ?

Gilles : Ça forme enfilade, et non pas réseau.

Il faut voir comment apparaît ce signifiant majeur. Le système purement descriptif dit : il y a un régime du signe sous le signifiant, et c'est le réseau tel qu'on le trouve dans le délire paranoïaque. Ça me paraît le premier stade de ce qu'il faudrait appeler la déterritorialisation du signe. C'est lorsque, sur un territoire, le signe, au lieu d'être signe tel quel, passe t'a fini de cracher, c'est dégoûtant ... passe sous la domination d'un signifiant. Ta question est pleine, d'où vient ce signifiant ?

Les signes, sur un tout autre mode, suivent des trajectoires de fuite, il y a quand même un critère concret. C

Les deux états coexistants du signe, c'est : le signe paranoïaque, à savoir le signe sous le signifiant, formant réseau en tant que subsumer par le signifiant, et puis : le signe - particule, libéré du signifiant et servant comme de téléguidage à une particule.

Le corps sans organes se peuple singulièrement

La grande différence entre la position de masse et la position de meute, c'est pourquoi m'intéresse tellement l'homme aux loups et la non compréhension radicale de

Rejik : Ben, v'là aut' chose !

Le coeur : ha, ha, ha, ha, ha ...

Gilles : La position paranoïaque de masse c'est : je serai dans la masse, je ne me séparerai pas de la masse, et je serai au coeur de la masse; à deux titres possibles : soit à titre de chef, donc ayant un certain rapport d'identification avec la masse, car la masse peut être la tombe, elle peut être masse vide, peu importe - soit à titre de partisan où, de toute manière, il faut être pris dans la masse, être au plus près de la masse, avec une condition : éviter d'être en bordure. Il faut éviter d'être en bordure, d'être en marge, dans la

Gobard : Sur le problème de la bordure : si on est dedans, il n'y a pas de bordure ... tout ce que tu dis, c'est une espèce de justification fantastique du n'importe quoi, dans le n'importe comment, au profit du n'importe où ...

Richard Zrehen : Pour n'importe qui !

Gobard : Peut être pas pour n'importe qui, c'est là le problème; dans ton désert, au lieu de mettre un dromadaire, met toi un ours blanc, qu'est-ce qui va arriver ? Comment fonctionnerait ton analyse sur quelque chose qui, à moi, me semble monstrueux, vraiment pire que le nazisme, si c'est possible, à savoir la transplantation des organes !! Les cardia

Intervention : Pourquoi est-ce que tu t'es mis là, à côté de Deleuze, au lieu de te mettre au fond ?

Gobard : Non, non, si tu étais arrivé tout à l'heure, tu aurais vu que je me suis mis là pour faire une caisse de résonance, on a passé un enregistrement et, deuxièmement, parce qu'on me fait chier avec tous les connards qui m'enfument ...

Nota Bene : Richard III, ce jour, n'avait point de « havane » à sa disposition.

Richard Zrehen : Je me posais la question de savoir si les puissances intenses

Gilles : Oui, oui, oui, mais je suis si loin d'avoir fini, les intensités, j

Pour en revenir à la position de masse, on peut dire qu'il n'y a pas de bordure, pour la simple raison que le problème de la masse c'est : déterminer la ségrégation et l'exclusion; simplement, il y a des chutes, des remontées. La position de meute est complètement différente. Son caractère essentiel, c'est qu'il y a un phénomène de bordure. L'essentiel se passe toujours en bordure. Il y a dans le livre « Masse et Puissance » de Canetti une très bonne description de la meute. Il dit quelque chose de très important sur la distinction masse et meute, page 97 : « dans la meute, il se constitue de temps en temps, à partir du groupe, et exprime avec la plus grande force le sentiment de son unité - ça c'est bizarre, c'est pas vrai -, l'individu ne peut jamais se perdre aussi complètement qu'un homme moderne dans n'importe quelle masse, dans les constellations

J'ajoute. Il y a tout ça en même temps sur le corps sans organes : la position paranoïaque de masse, la position schizo de meute, et je veux dire: les meutes, les masses, tous ces types de multiplicité. L'inconscient, c'est l'art des multiplicités, c'est une façon de dire que la psychanalyse ne comprend rien à rien puisqu'elle a toujours traité l'inconscient du point de vue d'un art des unités : le père, la mère, la castration. Chaque fois que les psychanalystes se trouvent devant des multiplicités, on l'a vu à propos de l'homme aux loups, il s'agit de nier qu'il y a des multiplicités. Freud

Ces masses et ces meutes de l'inconscient, ça peut aussi bien être des groupes existants, mais ces groupes existants, par exemple des groupes politiques, ils ont aussi un inconscient; un inconscient - et là, je dis à la fois -, c'est pour ça que tout fonctionne ensemble : il ne s'agit plus de dire : opposons dans une dualité paranoïaque/schizophrénie, parce que un même groupe a un inconscient de masse et aussi un inconscient de meute. Il vit de tout un système de signes signifiants, sous le signifiant, mais en même temps, il vit tout un système. Alors, là dessus, interviennent des appareils qui sont sûrement liés à ces machines. Et encore, il ne s'agit pas de dire : Oedipe, ça n'existe pas. Il s'agit de dire : il n'y a qu'un appareil oedipien, et l'appareil oedipien, c'est un drôle de truc parce qu'il joue entre les machines de masse et les machines de meute. Il a tout son jeu entre les deux, il emprunte les éléments aux machines de masse. Je crois que le sens de l'appareil oedipien, c'est colmater les fuites de meutes, les ramener aux masses ... J'oublie beaucoup de choses dans le courant, mais une autre distinction qu'il faudrait faire entre les machines de masse et celles de meute, ce serait que les masses, au moins en apparence, elles présentent toujours, à un moment, un phénomène

L'appareil oedipien, c'est ce drôle de truc qui essaie de colmater ces espèces de fuites particulières, et qui essaie de les ramener. Il faut faire fonctionner dans l'agencement machinique les quatre choses à la fois, et c'est peut-être ça qui est producteur des énoncés de l'inconscient. Il y a les appareils contre-oedipiens ...

Kyriel

Gilles : Non ! Pas plus que l'appareil contre-oedipien. L'appareil contre-oedipien doit faire sans doute le rabattement inverse, il fait filer : meutes.

Vous comprenez, personne ne sait d'avance pour personne : ce qui peut paraître le plus oedipien, il se peut très bien que le type soit en train de le faire basculer dans un appareil anti-œdipien qui va tout faire craquer. On ne dira jamais à quelqu'un : t'es en régression. Jamais, jamais; ou bien on ne lui dira jamais : tu es ceci parce que tu étais cela. D'abord, c'est dégueulasse, ensuite c'est pas vrai.

Je reprends. Cet amour si étrange de Kafka pour Félice, qu'est-ce qui se passe là dedans ? Et bien, Félice est partout. Kafka, qu'est-ce qu

Il s'est dit ce qu'il faut que nous nous disions aujourd'hui pour la paranoïa, mais il se l'est dit, lui, au niveau d'Oedipe : dans des lettres prodigieuses à sa soeur qui a un enfant, il dit qu'il ne faut pas laisser ce gosse en famille, il faut qu'il foute le camp. Et pour son compte, pour conjurer les
Encore une fois, il n'y a pas de liberté, il y a des issues. Si on veut la liberté, on en demande beaucoup trop, alors on est paumé et c'est foutu

d'avance; ce qu'il faut, c'est trouver des issues, et son issue à Kafka c'est : mon père m'emmerde, je vais lui écrire. Ce sera toujours l'issue kafkaïenne ça :

CONVERTIR OEDIPE EN MACHINE D'ECRITURE. C'est une grande idée; et il fait sa fameuse lettre au père.

C'est une issue parce que, grâce à la machine d'écriture, il peut en rajouter, à savoir, je serai plus oedipien que toi. Exactement comme avec le paranoïaque, il faut arriver à être plus paranoïaque que lui; c'est pour ça qu'il faut revaloriser le paranoïaque : la seule

Alors, Marthe Robert dit : vous voyez bien comme il est oedipien; forcément il ne cesse pas d'en rajouter pour faire passer tous les énoncés oedipiens dans l'énonciation d'une machine d'écriture d'apparence oedipienne, et en fait, anti-œdipienne, i.e. qui va faire craquer les connections oedipiennes au profit d'un système de connections d'une machine perverse d'écriture. Une fois qu'il tient ce coup-là avec son père, vous pensez que ça marche encore plus avec les femmes aimées.

Félice lui propose la conjugalité, i.e. la forme adulte d'œdipe. Très vite, il va lui opposer sa parade qu'il a bien mis au point avec son père. Il pourra jamais la voir où elle est puisqu'il faut qu'il lui écrive, ça c'est une assurance contre la conjugalité. Il lui envoie

Tout peut marcher de cette manière. Tout ce que l'on met du côté de l'appareil oedipien, à savoir l'inceste, la castration, la lettre de vacances « mon cher papa, ma chère maman, je passe de bonnes vacances », n'importe quoi, peut passer dans des appareils non oedipiens, et il faut toute une analyse pour savoir -

c'est pour ça qu'il y a toujours de l'espoir -; l'homosexualité peut être comme au ****, complètement oedipienne d'un bout à l'autre, tout dépend de l'usage, elle peut passer dans d'autres conditions, dans un appareil anti-œdipien d'une tout autre nature.

Quand je parlerai d'un inceste schizo, comme faisant

Pour en finir avec tout ça, je voudrai, juste un peu

Les chacals disent que ça ne peut pas continuer parce qu'ils sont contre, ils disent : nous, on est le contraire : on mange pour nettoyer les charognes. Donc, ou bien tuer les bêtes vivantes pour manger, ou bien manger pour nettoyer les bêtes mortes. D'où la tension Arabes-chacals. Il y a l'homme du nord qui est là et les chacals lui disent : tu vas tuer les Arabes et ils emmènent une grande paire de ciseaux rouillés. Je n'insiste même pas sur ce que les psychanalystes peuvent faire avec ces ciseaux, tout ça se passe dans le désert.

Les Arabes sont présentés comme une masse armée étendue dans tout le désert. Les chacals sont présentés comme une meute qui va de plus en plus loin dans le désert,

C'est ce problème des multiplicités à faire jouer les unes dans les autres, comme des multiplicités de multiplicités, c'est cette analyse des multiplicités comme étant à la fois extérieures et intérieures à l'individu, que il faut atteindre sinon on n'a rien atteint de l'inconscient.

Dualisme, monisme et multiplicités; Désir-plaisir-jouissance

26/03/73

Foucault a dit dans « L'archéologie », des choses bien profondes sur les énoncés, qui concernent plusieurs domaines à la fois, même si ce n'est pas en même temps. Je prends deux exemples très vagues : il y a un moment, dans la cité grecque où des énoncés d'un type nouveau surgissent, et ces énoncés d'un type nouveau surgissent dans des rapports temporels assignables, en plusieurs domaines. Ça peut être des énoncés concernant l'amour, concernant le mariage, concernant la guerre, et on sent qu'il y a une espèce de parenté, de communauté entre ces énoncés. On voit bien que les penseurs qui s'efforcent de donner des explications de comment se fait-il que dans des domaines divers, des énoncés surgissent qui ont un air de parenté. Il y a en Grèce par exemple, au moment de la réforme dite « hoplitique », des énoncés de type nouveau qui surgissent en ce qui concerne la guerre et la stratégie, mais aussi de nouveaux énoncés en ce qui concerne le mariage, la politique. On se dit que tout ça, ce n'est pas sans

rapport. Il y a des gens qui disent tout de suite qu'il y a, par exemple, un système d'analogies ou un système d'homologies et que, peut-être, tous ces énoncés renvoient à une structure commune. On les appellera des : structuralistes ... Il y en a d'autres qui diront que ces productions d'énoncés dépendent d'un certain domaine déterminant par rapport aux autres, et ceux là, par exemple, on les appellera des : marxistes ..

Peut-être convient-il de chercher autre chose.

Il y a un livre où on apprend tant de choses, « La vie

J'ai l'impression que dans Leroi-Gourhan, il y a des trucs qui pourraient servir, il faudrait voir comment est-ce que ça fonctionne. Cette pointe machinique indiquerait une espèce de vitesse de déterritorialisation. Il y a un système d'indices sous lesquels se font des reterritorialisations en machines qualifiées, machines de guerre, machines d'amour, machines de mariage.

Rejik : C'est tes enfilades qui se reprennent en réseaux ?

Gilles Deleuze : Ah non, c'est autre chose, comme vous le sentez, ce n'est pas au point notre hypothèse de fond, c'est que dans ce problème d'où viennent les énoncés, à quoi rapporter une production ? La réponse sous-jacente, ça consistait à répondre : il n'y a pas d'énoncés individuels, et parmi les multiples pièges de la psy

La démarche du cogito, vous vous rappelez, c'est : je peux dire « je pense donc je suis », je ne peux pas dire « je marche, donc je suis ». Descartes s'explique là-dessus dans ses réponses aux objections dans les rares pages comiques de Descartes où quelqu'un lui a objecté : « pourquoi vous ne dites pas je marche comme je suis » et il dit je ne peux pas. Et ça revient à dire « je marche » c'est un sujet de l'énoncé tandis que « je pense », c'est le sujet de l'énonciation.

Alors, peut-être que je ne marche pas, mais il y a une chose dont je suis sûr, c'est que je pense marcher. En d'autres termes : le sujet ne peut produire un énoncé sans être par là même scindé par l'énoncé en un sujet de l'énonciation et un sujet de l'énoncé. Ça introduit toute la métaphysique du sujet dans la psychanalyse

Question : Mais il n'y a pas d'altérité chez Descartes.

Gilles : Qu'est-ce qu'il vous faut ? Et le dualisme ! Il y a un dualisme au niveau de la pensée et de l'objet pensé. Il y a un dualisme au niveau de l'âme et du corps, il y a autant de dualisme que vous voulez. Et si on se demande qu'elle est la source de tous les dualismes cartésiens, elle est dans cette scission intérieure au sujet, entre les sujets de l'énoncé qui ne permettent pas de conclure, et un sujet de l'énonciation qui est soustrait au doute : « je pense ».

Dans toute la série des dualismes cartésiens, âme-corps, pensée-étendue, énoncé-énonciation, la seule remarque et la seule question c'est que ce n'est pas le dernier aspect, la dualité des sujets d'énoncé et des sujets d'énonciation, encore une fois sujets d'énoncé

Je reprends, je pense au texte où Descartes dit : il se peut très bien - je vois une licorne, ou j'imagine une licorne -, il se peut très bien que la licorne n'existe pas, il se peut très bien que la proposition, que l'énoncé « je vois une licorne » soit faux, mais en revanche, il est vrai que je pense voir une licorne, à ce niveau se produit une espèce de dégagement d'un sujet de l'énonciation et par là, tous les sujets d'énoncés possibles. D'où il vous dira : je ne peux pas dire « je marche donc je suis », car je ne peux pas conclure qu'un sujet de l'énoncé à un être de l'énonciation, ou à

Or tous les dualismes de Descartes, même passion et action, dépendent étroitement de cette opération du cogito qui a consisté à rapporter les énoncés à un sujet de l'énonciation, qui dès lors, va cliver le sujet en deux : sujet de l'énoncé, sujet de l'énonciation, ce qui se trouvera par exemple au niveau cartésien en sujet de l'énoncé qui renvoie finalement à l'union de l'âme et du corps, et sujet de l'énonciation qui renvoie à la substance pensante. Quand je dis que, d'une certaine manière, la psychanalyse, c'est bien la dernière héritière du cartésianisme, c'est parce que, même à regarder le cogito, c'est très curieux à quel point c'est un appareil oedipien, un appareil oedipien sublimé. Il

Il n'y a qu'une forme de pensée, c'est la même chose : on ne peut penser que de manière moniste ou pluraliste. Le seul ennemi c'est deux. Le monisme et le pluralisme c'est la même chose parce que, d'une certaine manière, il me semble que toute opposition, même toutes possibilités d'oppositions entre l'un et le multiple ... C'est que la source du dualisme, c'est précisément l'opposition entre quelque chose qui peut être affirmé

Pour faire la suppression de l'opposition entre l'un et le multiple, ça on l'a vu la dernière fois, elle se fait à partir du moment où un et multiple cessent d'être des adjectifs pour faire place au substantif : il n'y a que des multiplicités. C'est à dire quand le substantif multiplicités prend la place de l'un, du multiple et de leur ***** et à ce moment là, un et multiple perdent absolument tout sens, en même temps que sujet de l'énonciation en sujet de l'énoncé. Il y a des multiplicités, ce qui implique évidemment une théorie et une pratique des multiplicités. Là où nous quittons le domaine

La première malédiction du désir, la première malédiction qui pèse comme une malédiction chrétienne, qui pèse sur le désir et qui remonte aux Grecs, c'est le désir est manque. La seconde malédiction c'est : le désir sera satisfait par le plaisir, ou sera dans un rapport énonçable avec la jouissance. Bien sûr, on nous expliquera que ce n'est pas la même chose. Il y a quand même un drôle de circuit DÉSIR-PLAISIR-JOUISSANCE. Et tout ça, encore une fois, c'est une manière de maudire et de liquider le désir!

L'idée du plaisir, c'est une idée complètement pourrie - y'a qu'à voir les textes de Freud, au niveau désir-plaisir, ça revient à dire que le désir c'est avant tout une tension désagréable. Il y a un ou deux textes où Freud dit que, a Si on ajoute le troisième arc de cercle : désir-manque, tout ça c'est toujours du désir qui est dirigé sur de la transcendance. En effet, si le désir manque de

quelque chose, il est comme intentionnalité visée de ce dont il manque, il se définit en fonction d'une transcendance, de la même manière qu'il est mesuré en fonction d'une unité qui n'est pas la sienne, et qui serait le plaisir ou l'orgasme lui assurant sa décharge. Et, pour fermer ce cercle dont on n'a pour le moment que deux arcs - évidemment, le thème qui consiste à établir une distinction entre jouissance et plaisir, est très utile. C'est ça qui va faire fonctionner le tout. Je pense notamment à une distinction chère à Lacan, mais je ne la connais pas, la distinction entre la jouissance et le Formidable, on retrouve la dualité du sujet de l'énoncé capable de plaisir, et du sujet de l'énonciation digne d'une jouissance. Seulement, comme le sujet de l'énoncé ne s'élève jamais jusqu'au sujet de l'énonciation, parce que le sujet de l'énonciation finalement c'est le grand signifiant, il va de soi que la jouissance est impossible. Ça veut dire que la jouissance, comme est en train de l'expliquer Barthes, est en rapport fondamental avec la mort, si bien qu'on peut boucler notre cercle : désir-manque, désir-plaisir ou orgasme, désir-jouissance. Heureusement, dans un texte encore plus clair, après, Barthes va jusqu'à dire: «

Je pense à ce livre sur la vie sexuelle dans la Chine ancienne. Il nous raconte une drôle d'histoire, finalement on est tous des Chinois : dans le Taoïsme, ça

Ce qui est différent, c'est la manière dont le désir est vécu d'une façon totalement différente : il n'est rapporté à aucune transcendance, il n'est rapporté à aucun manque, il n'est mesuré à aucun plaisir et il n'est transcendé par aucune jouissance, sous la forme ou sous le mythe de l'impossible. Le désir est posé comme pur processus. Concrètement, ça veut dire que ce n'est pas du tout l'orgasme; leur problème ce n'est pas comme le problème occidental qui est : comment arracher la sexualité à la génitalité, leur problème c'est : comment arracher

Il faut que les flux - et il

Toute l'histoire du désir - et encore une fois, c'est de la même manière que

Reich tombe, ce

C'est en ce sens que je dis que penser, c'est forcément être moniste, dans l'appréhension même de l'identité de la pensée et du processus, aussi bien que dans l'appréhension de l'identité du processus et du désir : le désir comme constitutif de son propre champ d'immanence, c'est à dire comme constitutif des multiplicités qui le peuplent. Mais c'est peut-être obscur tout ça, un champ moniste c'est forcément un champ habité par des multiplicités.

Kyril Rejik : Oui, mais je trouve ça dangereux parce qu'on considère le monisme comme tout à fait autre chose, comme le résultat d'une dialectique issue du dualisme ... Hegel par exemple.

Gilles : Mais ça c'est un faux monisme.

Cette opération magique qui consiste à s'interdire l'emploi des adjectifs un et

multiple, pour ne garder que le substantif multiplicités. C'

Et bien que, si à l'emploi de un et de multiple comme adjectifs, on substitue le substantif multiplicités sous la forme : il n'y a rien qui soit un, rien qui soit multiple, tout est multiplicités. A ce moment là, on voit l'identité stricte du monisme et du pluralisme sous cet

Kyrlil : Tout à l'heure, tu as parlé de dualisme comme un résultat d'œdipe. Comme tu penses d'autre part œdipe comme une machine transitoire entre les affaires de masse, de meute, ou les affaires de paranoïa ou de schizophrénie, tu as donc une production de ce dualisme à partir d'un dualisme qui t'es propre (te retournes pas comme ça) au niveau du fonctionnement des processus. Ce que tu nous as exposé depuis deux ou trois ans.

Gilles Deleuze : C'est fini depuis deux ou trois ans, c'est fini. Là, aujourd'hui, je ne réintroduis aucun dualisme. On oublie tout le reste.

Quand j

Pourquoi ce deuxième point, pourquoi est-ce la soumission la plus hypocrite ?

C'est que cette histoire de clivage du sujet, elle consiste toujours à dire :

c'est toi qui commandes, i.e. vous accéderez au commandement dans la mesure où vous vous soumettez à un ordre dont vous n'êtes pas le sujet sans être le législateur aussi. C'est le fameux ordre de la démocratie. C'est en tant que sujet que vous êtes législateur; ce n'est pas par hasard que celui qui a poussé cette doctrine le plus loin, le formalisme de cette doctrine, c'est l'héritier de Descartes du point de vue du cogito, à savoir : c'est Kant, et que la soumissio

Kyrlil : Avec cette petite différence en plus que les manuels de sexologie sont complètement phalocrates et que la politique chinoise est complètement impériale.

Gilles : D'accord, mais c'est un détail, parce que ce n'est pas ça qui fait la différence entre l'occident et l'orient. Tu en dirais autant de l'occident si on cherche la différence, ce n'est sûrement pas là; que ce soit phalocrate et impérial, d'accord, mais ça c'est

Est-ce clair ce rapport entre la théorie des énoncés et la conception du désir ?

INTERRUPTION

Personne ne pourrait dire un peu la différence chez Lacan entre plaisir et jouissance.

Intervention : Le désir entretient un rapport énonçable avec la jouissance.

Gilles : On voit bien comment ça fait partie du même truc de dire que la jouissance ce n'est pas le plaisir, ça fait partie d'une espèce de système, que pour tout simplifier, je présenterais comme une conception circulaire du désir où, à la base, il y a toujours le postulat de départ - et il est vrai que la philosophie occidentale a toujours consisté à dire : si le désir est, c'est le signe

- tu manqueras chaque fois que tu désireras

- tu n'espéreras que des décharges
- tu poursuivras l'impossible jouissance.

Alors le désir est complètement piégé, il est pris dans un cercle. Et alors en quoi c'est la même chose, le problème des énoncés ? C'est pareil au niveau du cogito cart

Le désir-manque se trouve au niveau du clivage du sujet, de la coupure, de la barre. Le système du désir-plaisir, il se retrouve au niveau du sujet de l'énoncé. Et le système du désir-jouissance, il se retrouve au niveau de la gloire du sujet de l'énonciation, avec encore une fois, la mystification du cercle : tu commanderas d'autant plus que tu obéiras, i.e. tu seras d'autant plus près d'être le véritable sujet de l'énonciation que tu te conformeras à la barre qui te sépare comme sujet de l'énoncé du sujet de l'énonciation, c'est à dire que c'est par la castration que tu accèdes au désir.

Dire : c'est par la castration que tu accèdes au désir, ou dire : c'est par le clivage du sujet que tu accèdes à la production d'énoncés, c'est pareil.

Rejik : T'as pas envie de pousser plus loin avec le Dieu de Descartes et le signifiant de Lacan ?

Gilles : J'ai pas tellement envie, mais je veux bien, ouaf ! ouaf ! ouaf !

Le problème, ça devient, à supposer qu'on dise que les seuls énoncés, c'est le désir. Tout désir est un énoncé, tous les énoncés sont des désirs. Si c'est bien comme ça, ce dont il faut rendre compte, c'est le système de l'apparence, alors il va de soi que Nietzsche a complètement raison, c'est vraiment un système platonicien chrétien, et si ça aboutit à la psychanalyse, c'est pas par hasard, parce que la psychanalyse c'est le truc qui nous dit : viens, allonge-toi et tu vas avoir enfin l'occasion de parler en ton nom, et qui, en même temps a retiré d'avance toutes les conditions possibles d'une production d'énoncés, précisément parce qu'elle a subordonné

Richard III : Il me semble que le désir-décharge repris sous la forme de la métonymie chez Lacan, ce n'est pas loin - mais ce n'est qu'une intuition - du désir - aufhebung, et que, finalement, toute l'histoire du désir qui se déplace et qu'on n'arrive jamais à atteindre, c'est le parcours de la phénoménologie de l'esprit, en gros. Avec comme impossible horizon, justement cette jouissance qui serait le savoir absolu.

Gilles : Si tu veux, mais il n'y a aucune raison de privilégier Hegel parce que c'est un des cas multiples où le désir est défini comme manque, mais dans les pages qui précèdent celles du maître et de l'esclave, tout y p

Richard III : Ce qui est vachement intéressant, c'est que si tu relies le désir au champ de l'Autre et au trésor du signifiant, tu as vraiment le procès de l'errinerung ...

Gilles : Bien oui, c'est pas par hasard que Lacan est passé par Hegel; il a supprimé ses textes hégéliens.

Le problème c'est qu'il faudra expliquer la formation de cette apparence, à quelles conditions est-ce que les énoncés paraissent être produits par un sujet qui, en tant que producteur d'énoncés, serait dès lors nécessairement clivé en sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation. Et surtout, qu'est-ce que ça permet comme rabattement? C'est des choses qu'on a déjà faites, vous avez deux rabattements possibles : ou bien le sujet de l'énonciation - le clivage sert de toutes manières à r

J'ai peur que toute explication ne rende la formule plus morne. Le paranoïaque, c'est vraiment celui qui s'établit entre tout ce qui peut servir de signe à réseaux, ou un système de réseaux tel que le signe renvoie au signe. Le signe ne renvoie plus soit à une terre, soit à un corps, soit à une chose, le signe renvoie au signe dans un système de réseaux, et dès lors, et en même

temps, est subsumé sous un signifiant; et ce signifiant, c'est lui qui représente pour un autre signifiant, le sujet, suiva

Il faudra rendre compte de cette production d'une apparence. L'apparence consiste en ceci, encore une fois : les énoncés seraient produits par un sujet ainsi clivé. Comment ça a pu se produire ce truc là ? Et c'est le problème de comment dire MOI ? Comment oser dire MOI ? Dès que je dis « moi », je me situe à la fois comme sujet de l'énoncé et comme sujet de l'énonciation. Et chaque fois qu'il y a ce clivage, il y a la saloperie qui arrive; je veux dire par exemple : « moi comme homme »; toutes les fonctions sociales sont construites là-dessus, toutes les fonctions répressives sont construites sur ce clivage : moi comme homme, je vous comprends, mais comme père, je dois agir! Mo

Ce qu'on disait la semaine dernière, c'est : il n'y a pas d'énoncés individuels, aucun énoncé ne peut être produit par un individu. Notre hypothèse c'était que ce qui produit les énoncés c'étaient des agencements machiniques, ou ce qui revient au même, des agents collectifs d'énonciation, à condition de comprendre que des collectifs, ça ne veut pas dire des peuples, mais ça veut dire,

Il faut voir comment ça se passe. Il faut poser le problème pratiquement! Il faut poser une série d'oppositions, il faut faire un tableau : comment se

Aux agencements de multiplicités, dans l'autre colonne, s'oppose le thème du sujet d'énonciation, du sujet clivé comme source des dualismes. A l'appareil anti-œdipien s'oppose l'appareil oedipien, ou, au devenir inhumain, au devenir animal s'oppose le devenir humain de l'autre colonne. Au monisme-pluralisme, s'opposent des dualités qui découlent de la fausse conception de l'énoncé. Au désir ou pensée-processus, s'oppose la conception du désir-manque-plaisir-jouissance; tout comme s'opposent les deux statuts du signe que nous avons vu la dernière fois, à savoir le signe rassemblé dans un réseau qui le subordonne au signifiant, et au contraire, le signe qui se met à travailler pour son compte, qui se libère de l'hypothèque du signifiant et qui passe en couplage avec une particule ou un système de particules, i.e. le

Pourquoi telles intensités plutôt que d'autres ? Il deviendra ensuite un lézard; puis il progressera, il deviendra corbeau. Faire le corbeau, ça consiste vraiment à faire pousser les pattes de corbeau, les ailes de corbeau à partir de son visage, se peupler de corbeaux. Ce n'était pas faire le chien, c'était se peupler de chiens. Ça veut dire traverser ces intensités là. Pour faire le chien, suffit pas de faire oua oua oua, il faut passer par d'autres expérimentations. Ça change tout au problème du totémisme.

Quand les structuralistes parlent du totémisme, c'est quand même pauvre, sec; le totémisme ça a toujours eu certains rapports avec les histoires de drogue, mais ce n'est pas tout car, dans le second livre où l'expérimentation continue b

Ça consiste avant tout à voir de l'eau, et Carlos, à travers toute une série de stades, voit l'eau qui se modifie, se durcit, s'immobilise et qui, surtout, se dissocie. A la fin, elle se molécularise et il saisit l'eau à partir de ses bulles constitutives; mais il ne peut saisir et voir l'eau à partir de ces bulles moléculaires constitutives que en liaison avec ce qui est produit par l'expérimentation ...

(fin de la bande).

Divers

14/5/73

... On se livrerait à une opération d'aplatissement. On part d'un point où ce

qui arrive, d'une manière toute privée, à un alcoolique, ou à un drogué, ou ce qui arrive à une armée dans une opération de conquête, ou ce qui arrive à un état assignable historiquement, à des formations sociales, tout ça on va le considérer comme si c'était étalé sur un plan d'équivalence. D'un plan à l'autre, se nouent ensuite des rapports, des réseaux, tels que l'on comprenne mieux les différences entre ces plans, donc on procède en traitant tout sur le même plan : un type en train de se, un nomade qui part à la conquête de quelque chose... Aucune raison de ne pas mettre ça sur le même écran, mais dans un but, car ce n'est certainement pas la même chose, mais voir quel tissu peut se nouer entre tout ça.

Pourquoi est-ce qu'est lié au problème de la production d'énoncés ?

La dernière fois, j'ai essayé de distinguer des espèces de strates qui se produisaient sur le corps sans organes et qui inhibaient, et qui même étaient faites pour inhiber le fonctionnement du corps sans organes. Je voudrais repartir de là. Tout se passe comme si, le corps sans organes, une fois donné, il était empêché de fonctionner. On a quand même quelques idées sur la manière dont il fonctionne; le corps sans organes, ça peut être n'importe quoi : ça peut être un corps vivant, ça peut être un lieu, ça peut être une terre, tout ce que vous voulez. Le corps sans organes, ça désigne un usage.

Un corps sans organes étant supposé, il subit toujours, c'est pour ça qu'il n'est jamais donné; ce que j'appelle corps sans organes, c'est une espèce de limite que, dans une logique du désir, on doit atterrir, ou on doit s'en approcher. Oui, le mieux qu'on puisse faire, c'est s'en approcher, parce que, peut-être que, si on faisait plus que s'en approcher ou y tendre, alors le corps sans organes se renverserait sur lui-même et nous brandirait son visage de mort.

Il faut beaucoup de prudence pour se faire un corps sans organes, il faut beaucoup de prudence pour ne pas se faire sauter, il faut de la patience. En tous, cas, à plus forte raison, si il est une limite à approcher prudemment, c'est parce que, pour en approcher, il faut faire sauter des trucs. On sait juste que c'est par des lignes de fuite que l'on arrive à s'approcher du corps sans organes. Fuite de quoi ? Qu'est-ce qu'on fuit? On commence à avoir des idées là-dessus, et d'autre part, toutes les lignes de fuite ne se valent pas.

Et pourtant, encore une fois, je vais les considérer au début comme équivalentes : la ligne de fuite drogué, la ligne de fuite révolutionnaire, qui, pourtant, sont complètement différentes les unes des autres, je ne cherche pas pour le

moment en quoi elles sont différentes, quoi que ce soit finalement le problème : comment elles peuvent à la fois se brancher les unes sur les autres et comment elles peuvent être différentes complètement, elles ne mettent pas en jeu les mêmes machines.

Ce qui empêche le corps sans organes de fonctionner, et ce qui fait que, pour nous, le corps sans organes est toujours à fabriquer, c'est que il subit toutes sortes d'inhibitions. Il n'est jamais donné que à travers les inhibitions qu'il s'agit de faire sauter. Tout se passe comme si il était pris dans un triple bandage et je voudrais essayer de bien situer les notions qui correspondent à ce triple bandage inhibiteur.

Ces bandages, on peut aussi bien les appeler des strates. Par opposition à quoi ? La strate, c'est presque comme une espèce de formation sur le corps sans organes qui va l'entraîner à se rabattre, à se plier, à former des relations biunivoques, le corps sans organes pris dans une strate se plie, se replie, forme un rabattement qui produit des relations biunivoques et ce sont ces relations biunivoques qui empêchent le fonctionnement du CSO (corps sans organes), car le CSO, si il arrive à fonctionner, il fonctionne sous forme d'un régime de connexions polyvoques. Si bien que le plier, lui imposer des techniques de rabattement, et si ça ne fonctionne plus par relations polyvoques, c'est déjà lui ôter toutes chances. En d'autres termes, tout se passe sur le corps sans organes, aussi bien ses inhibitions que sa formation, sa constitution, sa fabrication.

Et alors, les trois strates sont les règles par lesquelles le corps sans organes ne fonctionne pas, n'arrive pas à se dégager. Je crois que ça s'oppose - j'essaie là de lancer toute une série de mots pour voir si ça colle ou si ça ne colle pas -, il faudrait les opposer au corps sans organes lui-même qui n'est pas stratifié, et il n'est pas stratifié parce qu'il est le plan de consistance, ou ce qui revient au même, le champ d'immanence du désir, ça veut dire le désir dans sa positivité, le désir comme processus, et le désir comme processus précisément ne peut être défini que négativement à partir de ce qui le trahit, et on avait vu les fois précédentes que les trois grandes trahisons, les trois malédictions sur le désir c'est :
rapporter le désir au manque,
rapporter le désir au plaisir,
ou à l'orgasme, voir Reich, erreur fatale,

ou rapporter le désir à la jouissance.

Les trois thèses sont liées. Mettre le manque dans le désir c'est complètement méconnaître le processus, une fois que vous avez mis le manque dans le désir, vous ne pourrez mesurer les remplissements apparents du désir que avec le plaisir, donc la référence au plaisir découle directement du désir-manque, et vous ne pourrez que le rapporter à une transcendance qui est celle de la jouissance impossible renvoyant à la castration et au sujet clivé, c'est à dire que ces trois propositions forment la même merde sur le désir, la même façon de maudire le désir.

En revanche, le désir et le corps sans organes, à la limite c'est la même chose pour la simple raison que le corps sans organes c'est le plan de consistance, le champ d'immanence du désir pris comme processus. Ce plan de consistance est rabattu, empêché de fonctionner par des strates, d'où terminologiquement, j'oppose - mais encore une fois si vous avez des mots meilleurs, je ne tiens pas à ceux-là -, j'oppose plan de consistance et les strates qui empêchent précisément le désir de découvrir son plan de consistance, qui vont orienter le désir sur le manque, le plaisir, la jouissance, c'est à dire qu'ils vont former la mystification répressive du désir.

Alors, si je continue à étaler tout sur le même plan, je dis cherchons des exemples où le désir apparaît bien comme processus se déroulant sur le corps sans organes pris comme champ d'immanence ou de consistance du désir, et là, on pourrait mettre le guerrier chinois antique; et encore une fois, c'est nous occidentaux, qui interprétons les conduites sexuelles du chinois antique comme du chinois taoïste, en tous cas, comme un retard de jouissance. Il faut être un sale européen pour comprendre les techniques taos comme ça; c'est au contraire : arracher le désir à ses pseudo-finalités de plaisir pour découvrir l'immanence propre au désir dans son appartenance à un champ de consistance. ce n'est pas du tout retarder la jouissance.

Mais je pourrais mettre aussi bien dans nos civilisations - voir ceux qui travaillaient sur le masochisme -, par exemple certaines techniques masos. Le tao chinois, le maso occidental, là aussi on l'interprète comme opérant des phénomènes de retard de jouissance alors que son opération c'est découvrir un processus immanent au désir, tel que le désir ne se rapporte plus au plaisir. Tout le problème c'est justement ce qui, dans la Chine Taoïste, apparaît comme absence de toute perversion, comme une activité désirante sans perversion, le

champ des perversions étant complètement extérieur à cela, dans nos sociétés, en tous cas dans le cas du maso, l'équivalent ne peut apparaître que comme perversion. Il est évident que l'économie générale du désir n'est pas la même. Alors voilà, je pars de cette première grande opposition : plan de consistance du désir du corps sans organes et les strates qui ligotent le CSO. Ces strates, la dernière fois, j'en voyais trois.

La première strate, c'est celle de l'organisation. La strate d'organisation est toute simple, elle consiste à faire au corps sans organes un organisme. Et j'emploie après le mot « faire », comme faire un enfant : on lui fait un organisme; on l'organise d'après le principe du rendement des énergies utiles, des énergies de travail; on impose à ce qui se passe sur le CSO, c'est très variable ce qui se passe, la besogne n'est pas finie avec la fabrication d'un corps sans organes, au contraire, ce n'est pas une scène ni un lieu, le CSO c'est comme une maîtrise à partir de quoi quelque chose va se passer parce que quelque chose va être produit. La strate d'organisation est toute faite pour prendre ce qui est sur le point de se passer, pour prendre ce qui se passe déjà sur le corps sans organes dans un système qui va orienter tout ça dans une tout autre direction. Il va le détourner. Et ce système, qui va précisément extraire les énergies utiles, dites utiles en fonction de la production sociale, inhiber les énergies dites inutiles, et bien ce système c'est la relation articulaire ou bien la double organisation organique. Et cette double organisation organique, qui vraiment est à la base de la constitution de l'organisme, le meilleur exemple c'est celui du tonus musculaire. Il faut voir chez les biologistes la théorie du tonus musculaire, et je pense à une théorie intéressante qui est celle de *****, qui montre que le tonus musculaire est une donnée statistique; et c'est intéressant parce que la manière dont procède la fabrication de l'organisme, quand on fait un organisme au corps sans organes, ça revient à dire que tous les phénomènes moléculaires qui se passent sur le corps sans organes vont être pris par de grands ensembles dits statistiques, et c'est même ça le premier niveau de la double articulation, ils vont être pris en phénomènes de foules et ça va être la première étape du passage du moléculaire qui appartient au corps sans organes - et le CSO ça n'est rien d'autre qu'une molécule géante -, et ces phénomènes moléculaires vont être organisés en grands ensembles molaires organiques type squelette; et là, les biologistes actuels montrent très bien à quel point l'organisme c'est une donnée statistique, c'est

à dire qui implique une micro-biologie, à savoir qui implique la réduction des phénomènes moléculaires, micro-biologiques, à de grands ensembles statistiques. Ou bien, comme pour le tonus musculaire, et c'est lié, le rôle du système nerveux dans la constitution molaire des organismes doués d'un tel système. Et du coup, ce rôle du système nerveux nous explique aussi autre chose, à savoir que l'organisme dans ses relations avec le monde extérieur est doué de cet étrange faculté de représentation par laquelle il s'annexe une portion du monde extérieur: l'organisme ne se constitue pas comme une forme - ce qui définit la forme étant précisément la double articulation -, sans appréhender la réalité extérieure comme une forme qui correspond, non pas par ressemblance, mais suivant des rapports que les biologistes ont essayés de déterminer, à savoir ***** et il y a toute une dérivation entre la forme organique elle-même, qu'on peut appeler forme I, fondée sur la double articulation, et l'organisation du monde perçu de la représentation où le monde extérieur est saisi par le relais du système nerveux sous l'espèce d'une forme d'un autre type, la forme II, là c'est la direction de recherche de RUYER sur le passage de la forme organique I à la forme de la perception II. Voilà, ça c'est pour la première strate. Et je dis première parce qu'il faut bien commencer; il ne faudrait surtout pas l'interpréter comme première chronologiquement. Déjà la formation de l'organisme est très liée à des pressions sociales et lorsque je disais c'est d'après le principe de l'énergie utile, ça faisait bien appel à tout un monde de la production sociale. Donc, je retiens, pour cette première strate de l'organisation, un certain nombre de concepts qui me paraissent clés : l'énergie utile ou inutile, la relation articulaire ou double articulation organique, le tonus musculaire et le système nerveux, et la représentation. On peut appeler ça le volume d'organisation.

Et puis la deuxième strate, ça va être la strate de signification. Et la strate de signification, on peut aussi bien dire qu'elle découle de la première, mais que la première aussi la suppose; et cette fois-ci, on ne parlera plus de volume d'organisme, mais pour des raisons qu'on verra tout à l'heure, on parlera d'angle de signifiante. C'est cette seconde strate qui empêche le corps sans organes, aussi bien de fonctionner que d'être atteint; et cette fois-ci, sa différence avec la première, c'est que la strate d'organisation aboutissait à un monde de la représentation distinct de la réalité, si bien que la grande coupure qui correspondait à la strate d'organisation c'était : première coupure: la

coupure de la double articulation et puis c'était aussi bien la coupure représentation-réel.

La strate de signification se passe à l'intérieur de la représentation et elle consiste aussi - alors cette fois-ci c'est une coupure qui passe à l'intérieur de la représentation, entre ce qu'on appellera le Signifiant et le Signifié.

Donc cette coupure est d'un tout autre type et elle consiste en quoi ? Elle consiste d'abord en un phénomène de double articulation.

Ce phénomène de double articulation ne coïncide pas avec signifiant-signifié. La double articulation est constituante du signifiant. Elle comprend un premier niveau qui est aussi une certaine manière de forcer les phénomènes moléculaires qui se passent sur le CSO à entrer dans de grands ensembles. De grands ensembles répondant à des lois statistiques. Seulement, cette fois-ci, ces phénomènes moléculaires, c'est quoi ?

Au niveau de la représentation, c'est ce qu'on peut appeler par commodité, des figures d'expression.

Et voilà qu'à un premier niveau de cette articulation qui se fait dans le cadre de la représentation, les figures d'expression sont prises dans des ensembles qui constituent des unités distinctives. Les unités distinctives, chez les linguistes, dans leur théorie de la représentation dans ses rapports à la parole, chez les linguistes ça s'appelle des PHONEMES, ou bien même plus simplement, on peut appeler ça des lettres, bien que ce ne soit pas la même chose. Alors le premier niveau de la représentation qui prend dans des ensembles statistiques les phénomènes moléculaires, c'est : les figures d'expression sont prises dans des unités statistiques, unités non encore significatives mais distinctives, c'est à dire qui entrent dans des rapports de distinction les unes avec les autres et qu'on appelle phonèmes. La double articulation se trouve parce que ce qu'on appelle phonèmes (unités distinctives) se trouvent prises à leur tour dans des unités statistiques d'un autre type, cette fois-ci unités significatives ou signifiantes qu'on appelle MORPHEMES. Là, la double articulation ne correspond pas à la dualité signifiant-signifié, elle est tout entière à la base de la constitution du signifiant. C'est le signifiant comme tel qui implique la double articulation; cette fois-ci double articulation de la représentation et non plus de l'organisme. Il y aurait déjà là tout un problème consistant à voir quel est le rapport entre la double articulation organique et la double articulation de la représentation.

Voilà donc que les figures d'expression comme phénomènes moléculaires sont organisées dans ces deux types d'unités statistiques successives qui constituent le signifiant, c'est à dire qu'elles sont traduites en phonèmes et morphèmes. Et c'est pour cela que ce qui me paraît très important chez un linguiste comme Hjelmslev, c'est la manière comme il dépasse, et le domaine des morphèmes et le domaine des phonèmes, pour nous dire un petit quelque chose sur les figures d'expression à l'état libre, prises en dessous de ce qu'il appelle lui-même les conditions d'identité des phonèmes, et c'est peut-être le seul à avoir atteint une espèce de linguistique moléculaire, une micro-linguistique, et c'est très important et bien triste - mais ça s'arrangera peut-être que Hjelmslev ait été comme écrasé par les autres courants de la linguistique.

Une fois que vous avez cette double articulation constitutive du signifiant, à ce moment là, il n'y a pas beaucoup de peine à engendrer le signifié comme corrélat du signifiant. donc, la double articulation porte sur l'engendrement du signifiant et pas sur les rapports signifiant-signifié. Le signifié, ce sera, en gros, l'ensemble des icônes (notion de Peirce) qui correspondent aux éléments signifiants tels qu'ils sont formés par la double articulation, les icônes étant des images. Et du côté signifié-icônes, de même que tout à l'heure le signifiant impliquait une double articulation imposée aux figures d'expression, du côté du signifié, les icônes supposent là aussi une espèce de système dans lequel sont prises, cette fois-ci, non pas les figures d'expression, mais les figures de contenu; l'emprisonnement des figures de contenu dans des icônes, dans le signifié et le traitement statistique des figures de contenu de manière à former des icônes, c'est à dire l'ensemble des images qui correspondent aux éléments signifiants et puis l'opération parallèle au niveau des figures d'expression prises dans la double articulation phonèmes-morphèmes, tout ça se combine très bien; simplement pour en finir avec ce niveau, avec cette seconde strate, si j'établis la ligne signifiant-signifié, donc, avec à un bout la capture des figures d'expression, à l'autre bout la capture des figures de contenu, avec les deux pôles que je citais la dernière fois, par exemple, pour être là moins obscur, ce que représente, si vous voulez, au niveau de l'école maternelle, la manière dont on apprend le dessin aux enfants ou bien lorsqu'on leur apprend à écrire, ou bien à l'autre pôle, le pôle école maternelle-leçon de choses, dans les formes de dessin ou dans les formes de graphisme qu'on leur impose, les figures d'expression qui sont prises dans une forme imposée, et les unes vont

fonctionner comme le signifiant et les autres comme le signifié, c'est à dire : l'ensemble des leçons de choses c'est le signifié qui renvoie à l'ensemble des graphismes ... c'est bien comme ça que ça marche dans l'école maternelle classique ... donc, dans ma ligne, je peux dire que l'ensemble des figures d'expression ramenées au signifiant, prises dans le filet du signifiant, et que je représente comme par un cercle autour du signifiant, donc l'ensemble des figures d'expression sont réduites à un esclavage, prises dans ces unités qui leur imposent de ne plus jouer librement, de ne plus entrer en libres connexions. De l'autre côté, je peux faire le cercle du signifié où cette fois-ci, ce sera l'ensemble des figures de contenu prises dans le système de la leçon de choses, asservies, empêchées également de rentrer en libres connexions. Nous supposons que ces deux cercles ont une intersection, et cette intersection qui est l'articulation même signifiant-signifié, l'articulation forme graphique-leçon de choses et c'est cette intersection des deux cercles, le cercle du signifiant et le cercle du signifié qui constitue ce que j'appelais par commodité le réel dominant.

Alors que la première strate aboutissait sur une coupure représentation-réel, la seconde strate débouche sur tout autre chose : une coupure intérieure à la représentation avec un nouveau phénomène de double articulation qui culmine avec une dualité qui n'est plus celle de la représentation et du réel, mais qui est celle dans la représentation du réel dominant différent de ce qu'il faudra bien appeler un réel masqué. Le réel masqué c'est ce qui continue à travailler sous le filet du signifiant et sous le filet du signifié, à savoir les libres connexions entre figures d'expression et figures de contenu, traitées de manière moléculaire, c'est à dire en tant que non prises comme systèmes d'asservissement.

Et puis la troisième et dernière strate, elles découlent l'une de l'autre, mais ce ne serait pas difficile de faire la démarche inverse, de montrer que III est déjà présupposé par II.

Et ici, au point de rencontre de l'intersection, je dirais que peut être définie la troisième strate, à savoir la strate de subjectivation, à laquelle correspond plus précisément le point de subjectivation.

Le point de subjectivation, c'est très curieux, ça doit avoir beaucoup d'importance, mais je ne vois pas encore en quoi. Je dirais qu'il n'y a pas de réel dominant sans un point de subjectivation, et ce point n'est pas du tout le

point où surgit le sujet, c'est le point à partir duquel s'organise l'angle de signifiante et l'ouverture variable de cet angle. C'est toujours à partir d'un point de subjectivation que se fait le découpage du réel dominant, et c'est toujours à partir du point de subjectivation que va entrer en jeu la machine de signification, bien plus, la machine d'organisation. Il y a toujours, et c'est en ce sens que cette troisième strate est présupposée par les deux autres, il n'y a pas d'organisation d'un organisme, il n'y a pas de signifiante des significations, il n'y a pas de détermination d'un réel dominant sans un point de subjectivation qui lui correspond. Non pas du tout que ce soit le point de subjectivation qui fait le réel dominant, à la rigueur, il le mesure, il en fixe les limites variables. Pourquoi variables ? Parce que chacun de nous a évidemment plusieurs points de subjectivation; mais le point de subjectivation, ce n'est pas ce qui va fabriquer le réel dominant, c'est ce qui va comme le compénétrer, pour permettre de nous y retrouver, de nous fixer à telle place dans le réel dominant et de nous maintenir, et d'organiser presque toute notre compréhension et notre résignation au réel dominant. A partir du point de subjectivation, on a l'impression que l'on comprend tout et que ce qui appartient au réel dominant est là pour l'éternité.

Si je prends quelqu'un; ses points de subjectivation sont très nombreux et, finalement, je me demande - ça arrangerait tout -, si le point de subjectivation ce n'est une fonction nouvelle, et c'est par là que la troisième strate découle de la seconde, si ce n'est pas une fonction nouvelle du signifié lui-même, c'est à dire des icônes. La dernière fois, je disais : on vit comment, une fois le réel dominant assigné pour quelqu'un, le réel dominant, par exemple, je suppose, d'un ouvrier, c'est là qu'on peut voir l'angle de signifiante d'un ouvrier résigné : c'est l'usine, c'est le boulot, la famille, et puis il dira : ça a toujours été comme ça, il y aura toujours de patrons, des machines partout; tout ça, ça s'organise dans un réel dominant. Le réel masqué, c'est ce qui est masqué par le réel dominant, à savoir les trafics du patronat, ou bien la force ou la non force des groupes révolutionnaires qui se proposent de faire sauter le réel dominant, etc. Mais le type qui est pris dans le réel dominant, dans le premier cas, il s'y soumet. Ça veut dire que, d'une certaine manière, il doit comme compénétrer avec l'impression de comprendre ce réel dominant. Or, je dis que c'est bien le rôle du point de subjectivation qui n'est pas du tout en lui, le point de subjectivation, c'est ce qui va le constituer, lui, comme sujet fixe à

telle ou telle place, mais ce n'est pas le point de sa subjectivité. Le point de subjectivation, c'est le point à partir duquel l'angle de signifiante du réel dominant va se rétrécir et va varier d'ouverture, par exemple lorsque le type passe de son travail à sa famille. Le point de subjectivation suppose « allez, c'est le patron qui l'a dit »; le patron fonctionne comme une icône en un sens très spécial, c'est à dire un point de subjectivation à partir duquel se fait la description ou l'assignation d'un réel dominant.

Et puis, il sort du boulot, il va retrouver sa femme, je suppose que ce n'est pas merveilleux, il lui donne son salaire. Sa femme agit comme autre point de subjectivation. S'il est fétichiste, sa femme, comme personne globale, agit comme point de subjectivation dessinant dans le réel dominant un autre réel dominant, ce n'est pas le même angle, ça se chevauche; et puis vient le moment de l'amour, et il est fétichiste, alors il aime la robe de sa femme encore plus que sa femme ... robe de femme, ou chaussure de femme forment aussi un point de subjectivation. On passe notre temps à sauter de point de subjectivation à d'autres points de subjectivation. Simplement, il y a toujours un réel masqué.

Cas typique d'un point de subjectivation : le chef. Le chef a dit ceci; vive Hitler. Il y a le réel dominant du nazisme et puis le grand icône, le personnage du chef qui intervient comme point de subjectivation à partir duquel chaque nazi compénètre en propre le réel dominant qui lui impose telle place dans la société correspondante.

Ça sert à quoi ces trois strates ?

Il me semble que c'est là-dessus que les formations sociales fonctionnent, à savoir les trois grands ordres sociaux, c'est : tu seras organisé ou sinon tu seras un dépravé; la deuxième, c'est : tu signifieras et tu seras signifié, tu interpréteras et tu seras interprété, ou sinon tu seras un dangereux déviant, et tu seras subjectivé, c'est à dire fixé, ta place assignée, et tu ne bougeras que si le point de subjectivation te dis de bouger; sinon tu seras un dangereux nomade. Il y a une réalité dominante du travail, il y a un réel dominant du travail; ce réel dominant n'a pas une ouverture invariable, il a un angle variable, c'est ce qu'on appellera la mobilité de la main d'oeuvre. La mobilité de la main d'oeuvre se fait à partir d'un point de subjectivation propre à la formation capitaliste et qui est la mobilité du capital. Et à partir du 19^{ème} siècle, un des problèmes essentiels pour l'économie politique, ça a été la mobilité comparée de la main d'oeuvre, la mobilité de la force de travail par

rapport à la mobilité du capital; comment faire pour qu'il n'y ait une mobilité de la main d'oeuvre qui excéderait la mobilité du capital ou qui se porterait dans d'autres directions, ça, ça ferait des nomades. Et comment faire pour que les ouvriers acceptent d'aller là où se porte la mobilité du capital, c'est à dire l'investissement capitaliste ? Je dirais que, sous cet aspect, le capital pris dans sa mobilité, c'est la mobilité du point de subjectivation dont dépend la mobilité d'un sujet dans le réel dominant.

A la première strate correspondent les exclusions du dépravé, c'est à dire celui qui fait fonctionner son organisme suivant un principe des énergies inutiles, c'est à dire non productives socialement; et déjà, ce dépravé, c'est une certaine façon dont quelqu'un a fait sauter l'organisme ou l'organisation du corps pour retrouver quelque chose d'un corps sans organes. Le CSO étant essentiellement captateur des énergies dites inutiles.

A la seconde strate correspond l'exclusion de l'expérimentateur, l'expérimentateur étant précisément celui qui trace un domaine de la non-signifiante.

Et, à la troisième strate, correspondent les exclusions du nomade.

Nous devons continuer à étaler tout sur le même plan, tout ce système a partie liée, et c'est pour ça que me fascine le texte de Artaud « Pour en finir avec le jugement de Dieu », où il ne décrit que la première strate, à savoir comment on fait au corps un organisme, comment on force le corps à prendre la forme d'un organisme, d'où les cris d'Artaud : « on a volé mon corps », c'est à dire : là où j'avais un corps comme corps vivant, on m'a fait un organisme, or en fait, c'est ce triple système des trois strates ensemble qui forme le jugement de Dieu, i.e. le système théologique. Et ce qu'il y a de profondément lié, c'est l'activité d'organisation, l'activité d'interprétation qui correspond à la strate de signification et l'activité de subjectivation. Et on peut les trouver à tous les niveaux, c'est à dire tous les régimes d'organisation impliquent ça : encore une fois, tu seras organisé et tu organiseras, tu seras interprété et tu interpréteras, tu seras subjectivé et tu bougeras autant qu'on te le dira.

Ça on le trouve partout, et on peut même appeler système du jugement de Dieu ou système despotique, l'ensemble de ces trois strates, ou système impérial.

Simplement les formes en diffèrent : dans chaque système - et encore une fois, pour le moment, il s'agit de mettre tout sur le même plan -, le fascisme : le problème serait, quel est le type d'organisation, y compris l'organisation des

corps proprement fascistes, quelle est la machine d'interprétation proprement fasciste et quels sont les points de subjectivation du fascisme. Et pour toute formation impériale, il faudra chercher.

L'appareil conjugal, c'est pareil. On doit le considérer de la même manière. La relation conjugale implique bien une espèce d'organisation des corps qui a même toute une juridiction, à savoir l'appartenance des corps entre époux, un certain principe de l'énergie utile, à savoir le désir rapporté au manque, un angle de signifiante qui constitue la machine d'interprétation proprement conjugale avec son réel dominant : ah, ma cuisine, ah, mes enfants ... c'est le réel dominant, et le point de subjectivation qui est souvent très variable; le point de subjectivation ça peut être le mari, le mari comme chef : mon mari, c'est ça qu'il aime, je vais lui faire le dîner qu'il aime ce soir. Alors là, il y a le point de subjectivation à partir duquel se découpe le réel dominant, ou bien c'est le gosse qui tient le rôle du petit chef, ou bien ça peut être l'aspirateur. Des points de subjectivation, vous en avez à l'infini, ça forme des petites constellations. Il faudrait faire des enquêtes sur les ménages; on prendrait plusieurs ménages et on fixerait leurs trois strates : l'organisation du corps des époux sur le corps collectif, ou non-organisation, et puis la strate de signifiante, et puis la strate de subjectivation et les variations des points de subjectivation; ça peut être la machine impériale à analyser en ces termes, ou la machine analytique. Dès qu'il y a formation despotique, vous retrouvez toujours les trois strates qui empêchent la formation d'un champ d'immanence du désir.

C'est pour ça, qu'à ce niveau de l'analyse, je peux tout considérer, formellement, structurellement, comme tout se valant : que ce soit la machine despotique nazie, que ce soit la machine conjugale, que ce soit la machine psychanalytique. Pour le moment, peu importe les différences.

Dans le cas de la machine psychanalytique, on peut pousser l'analyse; premièrement, qu'est-ce qui joue le rôle de corps sans organes ? Il y a toujours plusieurs corps sans organes emboîtés les uns dans les autres, il n'y en a jamais un seul. Ce qui joue le rôle de corps sans organes, c'est d'abord le cabinet de l'analyste, ensuite l'analyste, en tant qu'il n'écoute ni ne parle, est fait pour fonctionner comme corps sans organes. Mais c'est un CSO qui est forcément piégé puisqu'il ne fonctionne comme CSO que pour empêcher le fonctionnement du corps sans organes, c'est à dire pour tracer sur le CSO les

strates qui vont faire entrer les phénomènes du corps sans organes dans des unités disciplinaires de l'organisation de la signifiante et de la subjectivation. Première question donc : qu'est-ce qui est l'analogue d'un corps sans organes dans la psychanalyse ? Deuxième question : comment se fait dans la psychanalyse, ou comment se fait dans la conjugalité, ou comment se fait dans le fascisme, l'organisation des strates; il y a aussi une organisation fondamentale, une organisation des corps dans la psychanalyse qui se fait - alors il faudrait voir parce que c'est très variable, il faudrait interroger tout le domaine de la psychosomatique, ou bien ça varierait avec les genres de maladies, par exemple, dans le cas de l'hystérie, c'est évident qu'il y a une organisation corporelle très précise ... et puis il y a, et c'est l'essentiel, car d'après la formation des strates différentes, c'est tantôt telle ou telle strate qui aura un privilège sur les autres. Dans la machine psychanalytique, la strate qui dévore presque tout, à la limite, c'est la strate de signification, i.e. ses normes de signifiante : quoi que tu fasses, ça veut dire quelque chose. Remarquez que ça, ça correspond plus à la relation conjugale, ça renvoie peut-être encore plus à la relation conjugale actuelle que au ***** de l'enfance (bande incompréhensible).

Dans la relation conjugale, vous avez cette machine d'interprétation : « qu'est-ce qu'il a fait », qu'est-ce que ça veut dire « qu'est-ce qu'il a fait », cette machine où tout veut dire quelque chose : « tiens, il n'aime pas sa soupe aujourd'hui, qu'est-ce qui s'est passé »; là, c'est l'exclusion de tout droit à l'a-signifiante, tout a une signification et on ne peut plus rien faire d'a-signifiant. Ça c'est la machine d'interprétation; ce n'est pas la faute des gens, c'est le truc qui est fait pour ça. Et puis il y a les points de subjectivation. Il y a eu le point de subjectivation du type enfance : c'était à partir de l'enfance, c'était à partir de l'enfance qu'était déterminé le réel dominant tel qu'il était tracé à travers le cabinet de l'analyste, et ça explique mieux pourquoi c'est vraiment une drogue ce truc là. Comment l'analyse devient-elle, à la lettre, leur réel dominant, pourquoi est-ce que, finalement, tout leur emploi du temps, ils l'organisent d'une séance à l'autre, en fonction de la prochaine séance, qu'est-ce qui va se passer la prochaine fois, qu'est-ce qui va se passer à la prochaine séance, qu'est-ce qui s'est passé à la dernière séance ? ... C'est réellement comme toute machine despotique, le tracé d'un réel dominant où l'on est subjectivé; alors l'enfance ça a été longtemps le point de

subjectivation psychanalytique, et puis maintenant, avec des types comme Leclaire ou ***** même plus besoin de l'enfance, ils trouvent un point de subjectivation encore plus artificiel, plus pervers encore, non plus la scène d'enfance mais la scène analytique dans le cabinet enfermé de l'analyste. C'est un déplacement du point de subjectivation psychanalytique qui est très important : le psychanalyste ne vaut plus comme représentant du père et de la mère, mais vaut par lui-même comme maître d'une axiomatique ou d'une comptabilité du désir, la vérité du désir ne renvoyant plus à une réalité de l'enfance, mais renvoyant à ce qui se passe dans le cabinet.

Alors, à propos de tout le système, on peut faire cette analyse pour montrer comment un corps sans organes est là comme champ d'immanence du désir, et en même temps est complètement empêché de fonctionner par l'organisation des strates, i.e. par l'organisation du volume d'organisme, d'angle de signifiance et de points de subjectivation.

Ça c'est le premier point que je voulais reprendre. Ça nous fait quand même un ensemble de concepts qui entraîne une conclusion évidente : dans notre entreprise de recherche du corps sans organes, d'une certaine manière, je peux dire qu'il est toujours là, que vous le fassiez ou non, il est toujours là; simplement, si vous ne vous donnez pas la peine de le prendre en mains, et de le faire vous-mêmes, on vous le fait et on vous le fait d'après les strates qui l'empêchent de fonctionner. A ce moment là, vous êtes pris dans le système de l'organisation, de la signifiance et de la subjectivation. De toutes manières, il est là. Alors, que faire ? Se faire un corps sans organes, qu'est-ce que ça peut vouloir dire, puisque de toutes manières, il y en a déjà un. Ça veut dire une chose très simple : en faire un qui soit déstratifié. En faire un qui fonctionne. Et en faire un qui fonctionne, ça veut dire quoi ? Ça veut dire, de toute évidence : en faire un qui ait rompu son triple bandage, son triple lien, ses trois strates, c'est à dire en faire un qui, d'une certaine manière, ait rompu avec l'organisation de l'organisme qui, d'une autre manière, ait rompu avec l'angle de signifiance, et qui, d'une autre manière, se soit désubjectivé, i.e. un corps qui soit discrètement - je m'expliquerai tout à l'heure sur « discrètement » -, le plus discrètement le plus dépravé, ou le plus désorganisé, a-signifiant et désubjectivé.

Tout ça renvoie évidemment à ce qui se passe sur le corps sans organes et cette fois-ci, je ne le définis que négativement. Ce sont des tâches très pratiques :

tuez en vous l'interprétation. La machine d'interprétation c'est le maniement de l'angle de signifiance.

Quand je dis qu'il faut être prudent, ça revient à dire que le danger constant, à la limite, je dramatise un peu - c'est la mort. C'est pour ça que les psychanalystes, par exemple, ne quittent pas l'instinct de mort.

Dans leur incapacité à comprendre que le corps sans organes c'est la vie du désir à l'état brut, à l'état pur, c'est le désir dans son plan de consistance, dans son champ d'immanence, à force d'avoir identifié la vie à cette pseudo-vie artificielle de l'organisation, de la signification et de la subjectivation, devant toute tentative pour faire sauter ces trois strates, ils diront : c'est la pulsion de mort; et en effet, ça peut l'être. Au hasard, je prends les exemples que l'on a : le corps drogué. C'est bien évident que, d'une certaine manière, c'est un corps qui se retrouve comme corps sans organes, c'est à dire que, d'une manière ou d'une autre, mais d'après les types de drogues ce ne sera pas de la même manière, fait sauter la strate d'organisation.

Le maso, c'est la perversion clé parce qu'une perversion, comme le fétichisme, ça me paraît s'inscrire complètement dans le domaine des strates ... Il y a quelque chose de très malin dans le fétichisme, c'est que il y a une telle mobilité du point de subjectivation, ou une telle dérision où le point de subjectivation étant pris comme un objet partiel, le fétichiste utilise le point de subjectivation d'une manière tellement maligne, que sa manière de l'utiliser revient à une manière de le supprimer, mais il passe quand même par le point de subjectivation.

Mais prenons comme exemples, le corps drogué, ou le corps maso, ça c'est des manières de faire sauter - alors, comme tu dis, pour un temps et artificiellement -, l'organisation de l'organisme pour retrouver un corps sans organes. La seconde tentative complètement complémentaire c'est, non plus faire sauter l'organisme pour un temps et artificiellement, mais tuer en soi et si possible chez les autres, la machine d'interprétation, et c'est ça l'expérimentation. Tuer la machine d'interprétation sinon vous êtes foutus, vous êtes déjà pris dans un régime despotique du signe où le signe renvoie éternellement à un signe, et où vous ne pouvez plus en finir avec rien. La psychanalyse n'est que la plus parfaite des machines d'interprétation dans le système capitaliste. Mais il y en a d'autres et de plus connues: les religions sont par exemple dans d'autres formations sociales, les religions sont de

grandes machines de signifiante ou d'interprétation, et il y a même un usage religieux des drogues, il faudrait dire qu'on n'est jamais sauvé par rien; il y a même deux dangers, c'est pour ça que je dis qu'il faut toujours de la patience et de la prudence, après tout et encore une fois, d'après le principe de l'expérimentation, jamais personne ne sait d'avance ce qui lui convient, il faut tellement longtemps pour savoir, alors très bien, un type peut se lancer dans la drogue et puis ce n'est pas son truc, mais lui croit que c'est son truc; un type peut se lancer dans la drogue de telle manière qu'il se défonce complètement. Ça c'est la mort, c'est la pulsion de mort comme disent les psychanalystes.

Arriver à ne plus interpréter, arriver à ceci qui est si émouvant - par exemple la machine d'interprétation dans la relation conjugale, elle est constamment alimentée dans la relation amoureuse, parce que, quand je dis relation conjugale, ce n'est pas une question de mari et de femme, suffit pas de ne pas être marié pour ne pas avoir de relations conjugales, le MLF est plein de relations conjugales, le FHAR est plein de relations conjugales, les communautés libres secrètent de la relation conjugale ... J'emploie relations conjugales exactement comme synonyme de la relation d'interprétation ou de la relation signifiante où chacun se demande de l'autre : « il a dit ceci, qu'est-ce que je pense qu'il pense que je pense ...etc. », enfin ce que Laing appelais très bien des noeuds. Dès qu'il y a un noeud, il y a un angle de signifiante, quelque chose à interpréter. « T'es de mauvaise humeur, t'as ce pli au coin de la bouche, pourquoi t'es de mauvaise humeur ». NON, NON, je ne suis pas de mauvaise humeur ...

Encore une fois, le comble de l'interprétation c'est lorsque le psychanalyste ne dit pas un mot. C'est le sommet de l'interprétation, le type s'en va en disant « quelle bonne séance aujourd'hui ». on me rapporte qu'il y a comme ça des sujets en analyse qui ont vécu un mois, six mois, deux ans, sans que l'analyste ne dise un mot, et c'est évident parce que la synthèse de signification est vide, il n'a pas besoin d'ajouter quelque chose à ce dont il fait la synthèse, c'est une synthèse vide, une synthèse formelle où le signe, au lieu d'être en couplage avec la chose et travailler une chose, le signe renvoie au signe. Pas besoin de dire quoi que ce soit; à la limite, dans la relation conjugale, tout peut se faire par coups d'oeil.

Il y a deux sortes de gens qui ont tort : c'est ceux qui disent que le vrai combat est à l'extérieur; il y a des gens qui disent ça, c'est les marxistes traditionnels : pour changer l'homme, changeons le monde extérieur. Et puis il y a les curés ou les moralistes qui disent : le vrai combat il est à l'intérieur, changeons l'homme; bizarrement, d'une tout autre façon, certains dépôts du maoïsme ont repris certains thèmes de cette nécessité de changer l'homme.

Qu'est-ce que ça veut dire changeons l'homme d'abord, la lutte doit être intérieure d'abord ? Beaucoup d'Américains ont dit ça aussi. Ce qu'ils veulent dire quand ils sont complètement moralistes et complètement curés, c'est : le combat à l'extérieur n'est pas nécessaire, le combat à l'intérieur est le plus profond, et le combat à l'intérieur n'est pas le même que le pseudo-combat à l'extérieur, auquel il faut renoncer. Le combat à l'intérieur est contre notre égoïsme, contre nos vices, il est contre nos tentations, c'est à dire qu'il fait fonctionner les trois strates. Moi, je voudrais dire tout à fait autre chose. Je veux dire : le combat à l'intérieur, je comprends très bien ce que ça veut dire, enfin je crois, simplement il faut dire que le combat à l'intérieur et le combat à l'extérieur portent sur les mêmes choses. Les mêmes choses sont institutions cristallisées à l'intérieur et sécrétions internes en moi, si bien que, en effet, la nécessité d'un combat, mais d'un combat perpétuel, d'un combat constant sur le fait (bande incompréhensible), le relation conjugale, elle est cristallisée dans des institutions qui ont une certaine puissance, en même temps c'est une sécrétion interne. Vous avez beau ne pas vous marier, vous faites de la conjugalité dès que vous faites de l'interprétation, dès que vous faites de la signification. Il faut tout le temps défaire cette espèce de glande qui est en nous et qui produit de l'interprétation en correspondance avec les significations cristallisées à l'extérieur. C'est en même temps qu'il y a tout un système, tout un code du signifiant à l'extérieur, et toute une glande d'interprétation à l'intérieur de nous. Le combat contre la jalousie par exemple; certains ont beau dire - et ils ont en partie raison -, « tiens je ne me sens pas jaloux », n'empêche que, à un détour de chemin, on dit « tiens, merde, qu'est-ce que je suis dedans »; on avait une glande qui avait, sous une forme moins abondante que les autres, répandu, confectionné de la jalousie. On ne la voyait pas, puis, à un moment ..., il est trop tard, on avait fait que ça.

L'Oedipe c'est une institution objective cristallisée dans la société sous la forme de coïts humains, de règles de mariage, mais c'est aussi complètement le rapport parents-enfants, mais c'est aussi complètement une glande à sécrétion interne; Oedipe fait partie de la relation conjugale : penser aux relations conjugales sans enfant, la sombre tristesse, il y a toujours un membre du couple qui se fait le petit de l'autre, qui se fait mater par l'autre.

C'est exactement le même combat révolutionnaire qu'on a à mener à l'extérieur et à l'intérieur. Encore une fois, combien de révolutionnaires croient suffisant -

j'insiste là-dessus parce que c'est quand même comme ça que je me sauve du moralisme, je ne dis pas qu'il y a un combat à l'intérieur qui est d'une autre nature que le combat à l'extérieur, moi, je dis un seul et même combat. C'est strictement le même parce que le fascisme là est hors de nous et il est en nous : combien y a-t-il de militants révolutionnaires qui traitent leur bonne femme comme jamais un bourgeois n'a traité sa bonne femme, combien il y en a qui secrètent de la conjugalité que c'en est une honte, combien même parmi les militantes les plus courageuses du MLF, il y en a qui secrètent du maternage et de l'interprétation qui font que le MLF est le contraire de ce que doit être un groupe révolutionnaire, c'est à dire, au lieu d'être un groupe d'expérimentation, c'est devenu un groupe d'interprétation ...

Je prends un exemple qui me paraît très fascinant, la possibilité de lutte politique contre la relation conjugale, contre la relation oedipienne, et je dis à chaque fois, puisqu'il s'agit de faire sauter des strates qui nous empêchent d'accéder au champ d'immanence, au plan de consistance du désir - encore une fois il faut y aller avec prudence-, voir la différence entre un drogué qui se défonce complètement et un drogué qui sait manier ses trucs : ça me paraît être l'art de l'expérimentation. L'expérimentation ça implique une prudence, le risque c'est évidemment le contraire de se déstratifier, le risque suicidaire. Ça vient en partie lorsque l'on traite uniquement le combat comme un combat contre l'extérieur; si on sait pas que l'oedipe, le fascisme, le petit chef, il est aussi en nous - là encore, on voit des révolutionnaires qui sont de véritables petits chefs au moment où ils mènent le combat extérieurs contre les petits chefs, contre les contremaîtres d'usines -, là encore il y a un décalage, ils ne mènent pas l'expérimentation interne comme ils poussent l'expérimentation externe. En cela je crois que c'est vraiment un seul et même combat, ou on ne s'en tire pas. Quelle que soit la strate que l'on veut faire sauter - et la plus dangereuse, la plus mortifère, c'est les tentatives de défaire quelque chose de l'expérimentation du corps euh (lapsus) (pas lapsus parce que ça c'est déjà de l'interprétation, donc : un mot pour un autre ... voyez ce que veut dire la rédaction - fin de la note) de l'organisation du corps en organisme. Devenir désorganisé, méticulisé (?) à la lettre une vie supérieure, ou ce que Nietzsche appelait la grande Santé, défaire la signification et les interprétations, pas pour devenir une espèce d'abruti, mais pour faire de la vraie expérimentation, c'est à dire devenir un expérimentateur, et enfin devenir

un nomade même sur place, i.e. défaire les points de subjectivation, tout cela est extrêmement difficile, suffit pas de foutre le camp pour faire un nomade, suffit pas de cesser d'interpréter pour devenir un expérimentateur et surtout il ne suffit pas de se désorganiser l'organisme pour devenir un corps sans organes avec des choses qui se passent sur lui, à chaque fois, ça peut être la mort.

Surtout lorsqu'on n'est plus soutenu par les strates, et les strates ça fonctionne comme bandages, en un certain sens, ça vous empêche de craquer. Ce qui me fascine toujours c'est la coexistence des deux, des types, la manière dont les types côtoient tout le temps le craquement possible et puis l'expérimentation, si bien que si on y va pas très doux, (voir Castaneda), et dans toutes ces tentatives, il y a une peur, et il y a toutes raisons d'avoir peur, non seulement au niveau le plus évident de la désorganisation, mais même au niveau de la désobjectivation, c'est que les points d'ancrage à partir du point de subjectivation, ils vous sont très précieux; quand il n'y a plus de points d'ancrage commence une espèce d'angoisse, il y a toutes sortes de formations d'angoisse qui correspondent à la défection des strates.

Voilà, j'ai parlé de tout un tas de notions et je voudrais que vous complétiez.

Intervention : J'ai eu l'impression que tu concevais le corps drogué comme quelque chose d'extérieur; en fait, je pense que, par définition, tout corps est drogué dès le début. Il faudrait voir les différences de drogues ...

Gilles : Si tu donnes cette extension au mot drogue, il y a deux usages de la drogue, la machine d'interprétation, la psychanalyse c'est une drogue, la relation conjugale c'est une drogue; et ça c'est des drogues dont l'usage est spécifiquement conforme aux stratifications ... (fin de la bande).

(Début de la seconde bande)

Richard : Tu n'as pas beaucoup insisté sur ce que constituait le réel masqué, et je me demandais si, par rapport au réel dominant, au niveau des agencements productifs d'énoncés, on ne pourrait pas émettre l'hypothèse que, correspondant à cette double approche réel dominant-réel masqué, il y aurait, au niveau des énoncés aussi une double approche, à savoir : des énoncés déjà constitués qui sont toujours la répétition de structures, ou de relais, de réseaux qui sont ceux, en gros, de la domination, des effets signifiants qui reproduisent la loi, la loi au sens de la domination, et d'un autre côté, à l'autre pôle, des points, des particules événementielles qu'on pourrait appeler des énonciations, par opposition aux énoncés déjà en place, déjà constitués et amenant la répétition;

des énonciations qui, rien que par leur nature novatrice, expérimentatrice si tu veux, font déjà, rien que par leur présence, sauter certains relais, certains réseaux d'énoncés déjà constitués.

Gilles : D'accord, oui d'accord; je n'ai pas encore parlé du réel masqué parce que le réel masqué c'est précisément ce qui se passe sur le corps sans organes quand il est déstratifié. Le réel dominant c'est ce qui masque le réel masqué exactement de la même manière qu'il prend les phénomènes propres au corps sans organes dans des ensembles statistiques.

Ce qui m'intéresserait, c'est une étude sur le tonus musculaire, une étude du tonus comme donnée biologique. Ou alors, est-ce que vous voyez d'autres strates, moi, je n'en vois pas d'autres, en très gros, ça me paraît les trois grandes, et elles ont partie liée : je te ferai un organisme, je te ferai interprète, et je te subjectiverai. C'est ça le système théologique.

Ce qui nous reste à voir, c'est ce qui se passe sur le corps sans organes, sous les strates, et à chaque fois, il faudra montrer en quoi c'est l'envers des strates.

Alors, en même temps que le corps sans organes se déstratifie, des choses se passent sur lui, c'est contemporain; quel ordre de choses et comment les opposer aux strates ? Je vais juste faire une espèce de liste de choses qui se passent sur le corps sans organes : d'abord les répartitions d'intensités; le corps sans organes de ce point de vue là c'est vraiment l'intensité = 0; mais prise comme matrice de toutes intensités ou principe de toutes productions d'intensités, si bien que ce qui se passe sur le corps sans organes, c'est une distribution d'intensités et en ce sens, le CSO n'est pas seulement matrice de production des intensités, il est aussi carte de répartition des intensités, et pourtant carte de répartition c'est mal dit, mais plus c'est plus mal dit, et mieux ça marche, puisque carte, ça indique quelque chose de spatial, et que le corps sans organes ce n'est pas de l'espace, c'est de la matière en tant qu'elle remplit l'espace suivant tel ou tel degré d'intensité, i.e. suivant le degré des intensités qui passent sur elle.

Voilà déjà tout un domaine : les intensités réparties sur le corps sans organes, or les intensités s'opposent, dans la strate de l'organisme, elles s'opposent au monde de la représentation. Les intensités sont fondamentalement non représentatives, elles ne représentent rien et c'est dans ce sens qu'elles vont être un élément fondamental dans la machine d'expérimentation par opposition à

la machine d'interprétation. Je restitue les intensités comme fondamentales. Deuxième chose qui se passe, et c'est peut-être la même chose, c'est les multiplicités. Je dis que c'est peut-être la même chose parce que ces multiplicités qui se produisent sur le corps sans organes, sont précisément des multiplicités intensives et que la multiplicité appartient fondamentalement à l'intensité. Dans quel sens ? Dans un sens très précis, à savoir qu'il faut appeler quantité intensive toute multiplicité appréhendée dans l'instant, dès qu'il y a une multiplicité appréhendée comme multiplicité en un instant, il y a quantité intensive. Dans le domaine de l'extension c'est le contraire. Ce qui est appréhendé en un instant est par là-même posé comme unité et la multiplicité ne peut être appréhendée que successivement.

Si il est vrai que les intensités ça s'oppose au monde de la représentation au niveau des strates, les multiplicités c'est un peu autre chose, ça s'oppose aux quantités extensives ou aux formes qualitatives qui, elles aussi font partie des strates à plusieurs niveaux, aussi bien de la strate d'organisation que de la strate de signification. On a vu que un type de multiplicité intensive fondamentale c'était une multiplicité que l'on pouvait appeler une meute, par opposition aux multiplicités extensives de masse. Les multiplicités extensives de masse, c'est plutôt du côté des strates et les multiplicités intensives de meutes c'est plutôt du côté du corps sans organes et de sa libération à l'égard des strates.

Troisième chose qui se passe sur le corps sans organes : ce sont les flux. Et c'est encore une manière de dire la même chose, pourquoi ? Les flux ce n'est pas la même chose que les quantités intensives, mais les quantités intensives sont toujours des mesures de flux et ce n'est pas étonnant parce que les quantités intensives étant elles-mêmes des multiplicités, les multiplicités étant elles-mêmes des quantités intensives, les intensités étant elles-mêmes des multiplicités - une intensité ça ne veut rien dire, par elle-même ça ne veut rien dire, une intensité ça ne peut signifier que une différence d'intensité, une différence entre un maximum et un minimum, entre une intensité supérieure et une intensité inférieure, hors la mise en relation de deux intensités dans les conditions de leur mise en relation - et là, c'est tout un problème, savoir dans quelles conditions physiques, étiologiques des intensités entretiennent un rapport, car à supposer que des intensités rentrent en rapport sur base d'une inégalité constitutive, car elles sont complètement inégales et c'est des

rapports d'inégalité qui définissent la différence d'intensités, quelque chose se passe, quelque chose coule qui est précisément un flux d'une intensité à l'autre et la direction du flux est déterminée par le passage de la plus haute à la plus basse, ou peut être déterminée soit dans la direction de l'entropie, soit dans la direction de la neg-entropie.

Quatrième détermination, mais il faut sentir que c'est la même chose; tout ça c'est des aspects de la même chose : de libres connexions machiniques. Tout le domaine des connexions machiniques en opposant ces libres connexions à deux sortes d'autres connexions ou relations : les relations mécaniques ou les relations finalistes; car les relations mécaniques et les relations de finalité sont constitutives de l'organisme; au contraire le domaine des connexions machiniques, lorsque deux choses font machines l'une avec l'autre, et on peut avancer ce problème : dans quelles conditions deux choses, deux êtres ou deux choses quelconques peuvent être dites, formant une connexion machinique, qu'est-ce qu'il faut et dans quelles circonstances se forment de telles connexions ne fait pas partie des problèmes qui nous restent.

En tous cas, ces connexions machiniques qui sont supposées se passer sur le corps sans organes constituent précisément tout le domaine des machines qu'il faut appeler a-signifiantes : elles ne veulent rien dire, elles se définissent uniquement par leur usage, leur fonctionnement, un point c'est tout, elles ne sont pas l'objet d'interprétations, pas plus que les intensités ne sont objets d'interprétation. Le quatrième domaine c'est celui des machines a-signifiantes. Ces machines a-signifiantes sont particulièrement liées à un régime que j'appelais par commodité le régime signe-particule, et ça s'oppose aux strates puisque les strates, au moins la seconde, la strate de signifiance, implique un tout autre régime du signe, le régime du signe sous le signifiant, et que depuis le début j'essaie d'opposer le régime du signe-particule au régime où le signe renvoie au signe à l'infini sous un signifiant qui constitue la machine d'interprétation. Au contraire, la machine d'expérimentation sur le corps sans organes, c'est le couple signe-particule.

Sixième détermination possible de ce qui se passe sur le corps sans organes, par opposition aux strates, il faudrait dire que les strates définissent des territoires ou des processus de reterritorialisation. Ce qui se passe sur le CSO, et c'est pour cela que le CSO comme matrice intensive est désert, le désert n'étant pas du tout une chose vide et dépeuplée, mais étant précisément le lieu

habité par les multiplicités intensives, par une meute, c'est l'endroit des meutes, ce qui se passe sur le CSO à ce niveau, par opposition aux territorialités, ce sont des lignes de déterritorialisation.

Marx-désir/besoin-Faye-la monnaie-sur Baudrillard

28/05/73

La dernière fois, on a cherché, à des niveaux très insignifiants, comment pouvait se constituer des types de corps sans organes et ce qui pouvait se passer sur un corps sans organes, une fois dit que le corps sans organes c'est quelque chose qui est à faire. On a vu que ce qui se passait sur un corps sans organes, c'était toutes sortes de choses : des multiplicités, des flux, et des figures de contenu, des figures d'expression, et tout ça entraînait dans des rapports qui formaient des agencements machiniques; or tout ça, c'était directement notre problème, à savoir : qu'est-ce qui produit des énoncés. Et dans les exemples insignifiants qu'on avait trouvés la dernière fois, les énoncés dont il était question, ça pouvait être

Il y a eu une présupposition qui a été celle de toute cette année, à savoir : ce qui produit les énoncés, ce n'est jamais un sujet, ce sont les agents collectifs d'énonciation, ce sont des agencements machiniques, en appelant, encore une fois, non pas du tout des facteurs sociaux, mais en appelant agents collectifs ou agence

Je voudrais commencer par une première remarque. Notre tentative ne se rattache ni au marxisme ni au freudo-marxisme. Quant au marxisme, je ne cherche même pas le détail, je dirais que, il y a trois grandes différences. La première différence, c'est que le marxisme pose les problèmes en termes de BESOIN; au contraire, notre problème se posait en termes de désirs. Il y a une très grande différence pratique : dès que les problèmes sont posés en termes de besoin, ce qui est invoqué, c'est finalement une instance supposée être juge, et de la nature de ces besoins, et de leur répartition, et de la mesure de leur satisfaction. Poser les problèmes en termes de besoins,

Je crois que la position d'un problème en termes de besoins et en termes de désir est tout à fait différente. La seconde différence c'est que le marxisme soutient une certaine opposition entre l'infrastructure

Il n'y a pas d'idéologie. Il n'y a que des organisations de pouvoir; et ce qu'on appelle idéologies, ce sont des énoncés d'organisations de pouvoir - par exemple, il n'y a pas d'idéologie chrétienne, il y a en revanche, et le christianisme est fondamentalement, dans toute son histoire, non pas une organisation de pouvoir d'un certain type, mais son histoire a été traversée par l'invention

De la même manière, je crois qu'il n'y a pas d'idéologie de l'enseignement, et mener une critique de l'idéologie de l'enseignement, c'est tomber dans un faux problème. L'enseignement doit se penser à partir d'un type d'organisation de pouvoir s'exerçant sur les enfants, et l'idéologie, là aussi, n'est que l'énoncé correspondant à l'organisation de pouvoir ***** Et peut-être que si le marxisme, sous sa forme traditionnelle, insiste tant sur une espèce de dualité entre infrastructure et idéologie, ça a été pour mieux cacher quelque chose qui La troisième différence, c'est, je crois, que le marxisme opère son travail dans une espèce de mouvement qui est à la fois celui de la récapitulation, ou d'une

espèce de recollection de la mémoire, ou d'une espèce de développement : développement des forces productives. Notre point de vue est complètement différent : nous concevons la production des énoncés, non pas du tout sous les espèces d'un développement, d'une recollection de la mémoire, mais au contraire, à partir d'une puissance qui est celle d'oublier, à partir d'une force

Je crois que ces trois différences pratiques qui font que notre problème n'a jamais été celui d'un retour à Marx, bien plus notre problème c'est beaucoup plus l'oubli, y compris l'oubli de Marx. Mais, dans l'oubli de petits fragments surnagent. Je dirai aussi pourquoi une telle tentative ne peut en aucun cas participer à une tendance quelconque qu'on pourrait qualifier de freudo-marxisme, et à cet égard, il me semble qu'il y a deux raisons essentielles pour lesquelles, pour mon compte, je me sentirai tout à fait étranger à toute tentative de freudo-marxisme...

La première, c'est que les tentatives freudo-marxistes se font elles aussi à partir d'une espèce d'appel à la mémoire, et au retour, quel que soit la complexité

Il semble évident que le retour à Freud, tel qu'il a été opéré à l'école freudienne, a permis de colmater les brèches dans l'appareil psychanalytique. Le retour épistémologique a joué pour sauver, d'une certaine manière, l'appareil bureaucratique de la psychanalyse.

Le retour à Marx, ça a été la même chose : sauver l'appareil bureaucratique de parti, donner à cet appareil la caution d'un retour à.

Notre tâche à nous ce serait de considérer ces appareils bureaucratiques, aussi

b

La seconde raison, c'est que toutes les tentatives freudo-marxistes consistent à chercher les réconciliations entre deux lignes d'économie : une économie bien connue sous le nom de politique, et une économie soit libidinale, soit désirante, soit pulsionnelle. Dès que l'on cherche une telle conciliation, la seule chose qu'on puisse attendre d'une telle tentative, c'est une espèce de symbolisation ou une espèce de parallélisme. Un parallélisme entre les deux économies ou bien un point sur lequel une de ces économies se brancherait sur l'autre, ou bien un point

Nous, au contraire, notre point de départ est très simple : il n'y a et il n'y a jamais eu que une seule économie et c'est la même économie qui est fondamentalement, dès le début, à la fois désirante ou libidinale et politique.

Nous considérons comme à peu près synonymes les trois termes suivants : position de désir, production d'inconscient, production d'énoncés. Ça implique

Tout système fait pour empêcher la production d'inconscient est du même coup un système fait pour empêcher la production de nouveaux énoncés, ou un système fait pour empêcher la position de désir dans un lieu et dans un temps comme elle se produit. La produc

On a vu en quel sens le corps sans organes était objet d'une production et comment, à partir de lui, toutes sortes de choses se produisaient. L'idée que l'on avait et qui était sous-jacente, c'était que ce qui se produisait sur le

corps sans organes, c'était l'agencement, un type d'agencement propre à poser le désir, à lâcher des charges d'inconscient, à produire un inconscient qui n'est jamais déjà là, ou à produire de nouveaux énoncés. Et après tout, une coupure historique, ça se définit par toutes sortes de choses, mais entre autres, par une production d'énoncés.

Est-ce qu'il y a des questions ou des remarques avant de continuer ?

Gobard : Je voudrais savoir si tu as envisagé le p

Gilles : Ouais, ouais, ouais. Oui. Oui. D'une certaine manière, j'ai envie de répondre oui et non. Le rôle de l'écriture dans un système impérial, on l'a vu l'année dernière; ce qui m'intéresse plus, c'est une idée qui apparaît dans Hemslev : il y a un point de vue où ça importe assez peu, c'est à dire où il y a une indifférence de la substance; il dit finalement que la substance soit phonique, qu'elle soit orale, qu'elle soit écrite, qu'elle soit autre, qu'elle soit codée sous forme par exemple de langage sémaphore, langage morse, ça importe assez peu. Il y a un point où tu as complètement raison, c'est dans l'hi L'idéologie, c'est à la lettre, le système des énoncés qui correspondent, pas du tout qui cachent, à telle organisa

L'idéologie, ça ne me paraît absolument pas du tout quelque chose de trompeur : les plus belles discussions au Moyen-âge dans la scolastique, dans la Trinité, ça dit très clairement et ça met en jeu très clairement ce que va être l'organisation de l'église, ce que va être le rôle du prêtre, ça ne cache rien.

Gobard : Je suis très content que tu dises que ça ne cache rien, parce que ça corrobore mes recherches, à savoir que ce qui est vrai, ce n'est pas le fond, mais c'est la surface; il faut se fier aux apparences.

Gilles : Un énoncé c'est ce qui se dit. A notre niveau, il n'y a jamais rien à interpréter.

Question : Sur le besoin.

Gilles : Tu me demandes de justifier théoriquement en qu

Que la société fasse la répression du désir, c'est t

Aujourd'hui, on oublie tout ce qu'on a fait avant, mais

Qu'est-ce que c'est que cette question de la production des énoncés. C'est un problème relativement récent : trois livres en France posent ou bien ne pose

Au XIXe siècle, la production de nouveaux énoncés concernant la folie, telle qu'elle se fait au XIXe siècle, et d'autre part, les énoncés constitutifs de la clinique médicale au XIXe siècle aussi. Chez Faye, la matière même de sa réflexion s

Il me semble que ces théories ont un arrière fond de commun qui consiste en plusieurs points : d'abord, elles se distinguent des études linguistiques dont on a été submergés. Pourquoi . Parce que les études linguistiques ont consisté avant tout à analyser le langage dans ses éléments formels de différentes

teneurs, tandis que là, il s'agit de tout à fait autre chose : une espèce de découverte et d'insistance que la linguistique avait oublié concernant le pouvoir créateur de la langue, et là

Troisième point commun, c'est la tentative tantôt réussie, tantôt pas réussie, pour rompre précisément avec la catégorie linguistique du signifiant et du signifié. Quatrième point commun : c'est renouveler le problème de l'inconscient en le posant au niveau des énoncés. Ne plus référer l'inconscient à une machine d'interprétation. Peut-être que ce que je dis ne vaut pas également chez les trois auteurs, ça vaut éminemment pour Foucault.

Cela revient à une tentative pour découvrir la manière dont le désir investit les formes économiques

Voilà, il me semble, tous les points communs entre ces trois auteurs.

On va commencer par le livre de Baudrillard et voir en quel sens il s'inscrit, et en quel sens il ne s'inscrit pas dans la tentative. Je demande à ceux qui connaissent ce livre de dire leur avis.

La première thèse, dans « La critique de l'économie politique du signe » - j'ouvre une parenthèse : comme c'est vraiment là, aujourd'hui, de l'étude du texte, il paraît aller de soi comme ça va être très ennuyeux, que je serais pour que ceux, que ça n'intéresse pas, s'en aillent, ça ne les empêchera pas de comprendre quoi que ce soit...

La première proposition de Baudrillard est une véritable élimination et subordination de la catégorie de production, et en tous cas, la catégorie de production comme production de *****. Et là, c'est une véritable

A partir de là, ça se complique, car la troisième proposition de Baudrillard, c'est ceci : à partir de la valeur d'échange, se produit une transmutation.

Donc, là, on est dans une situation simple; quelqu'un vous dit que la valeur d'échange est première par rapport à la valeur d'usage, ce qui peut vouloir dire aussi : les exigences de la consommation sont premières par rapport à la production, et en effet, au niveau des exigences de la consommation, il y a déjà maniement d'un matériel distinctif, d'un matériel différentiel. Bon. Ça implique une idée qu'il faut retenir pour plus tard, à savoir que (fin de la bande).

... La troisième thèse de Baudrillard concerne, d'une certaine manière, une véritable transmutation de la valeur d'échange, et pour lui, comme pour nous, ça va être l'essentiel, à savoir la manière dont la valeur d'échange va se transformer en ce qu'il appelle valeur d'échange signe, ou ce qu'il appelle valeur-signe, ou ce qu'il appelle forme-signe. Ça va être ça le fond de son problème, et je me dis que ça va être le nôtre aussi, car comment la valeur d'échange - je ne sais pas si c'est bien posé, partir de la valeur d'échange, car encore une fois, comment la valeur d'échange se transmue-t-elle en valeur-signe, ou forme-signe, c'est une manière de dire : comment des énoncés sont-ils produits dans un système d'échange ? Comment se fait la

La réponse consiste à dire, si je comprends bien, qu'il y a une destruction de

la valeur d'échange : dans le circuit de l'échange, il y a une destruction de la valeur d'échange, et la destruction de la valeur d'échange, elle se fait dans la dépense - je n'insiste pas, on sent poindre Bataille -, et c'est dans la dépense que l'objet acheté prend valeur de signe, et c'est là qu'il y a une production de signes. C'est donc dans l'acte de la dépense que la valeur d'échange devient valeur-signe, c'est là que se fait une production de signes qui n'est pas de la superstructure, et qui n'est pas de l'idéologie, qui appartient vraiment au système économique.

Que ça appartienne vraiment au système économique, ça fait bien partie de notre souci, sinon on n'aurait pas parlé de Baudrillard, à savoir introduire les énoncés

C'est que, à ce moment là, le matériel différentiel qui était déjà compris dans la valeur d'échange cesse d'être une pure matière et devient forme. Forme-signe, et c'est là, dans cette transformation de la valeur d'échange, qui, elle-même était porteuse de plus-value matérielle, dans la transformation de la valeur d'échange en valeur-signe, que apparaît une plus-value spécifique de domination. Et c'est là que se fait l'organisation du pouvoir, ce sont les pages 130 et suivantes. Page 259, on trouve la formule : « la valeur d'échange s'accomplit - s'accomplit au moment même où elle s'anéantit comme valeur d'échange - s'accomplit dans la valeur-signe. » Encore une fois, cette production de valeur-signe s'accomplit elle-même dans la dépense.

D'où l'idée qu'une véritable psychanalyse, i.e. une véritable économie désirante doit se faire au niveau de la consommation et de la dépense. Quatrième thèse : avec l'apparition de la valeur-signe ou de la forme-signe, surgit - là ça me paraît bizarre -, le couple signifiant-signifié, parce que le signe c'est l'ensemble des deux. Et se produit une assignation termes à termes, signifiant-signifié, dont il donne au moins un exemple dans le cas de l'œuvre d'art, le signifiant étant la forme, le signifié étant la fonction, et l'ensemble des deux constituant le signe ou la valeur-signe. Or, ce signifiant-signifié constitutif, ou éléments mêmes du signe, sont comme traversés par quelque chose de fameux, à savoir la barre. La barre c'est très important : c'est elle qui assigne un système de relations entre le signifiant et le signifié; c'est la barre qui sépare

Et, dernière proposition : cette barre du signifiant et du signifié, cette barre constitutive du signe et de la forme-signe, et, bien loin de révéler quelque chose, elle cache et occulte. Qu'est-ce qu'elle cache et occulte, on ne sait pas encore. Ce qui est important à ce niveau, c'est que c'est là que je vois aussi, remplie ou non remplie, peu importe, une partie du programme de la théorie de la production des énoncés, à savoir tenter de situer le problème de l'inconscient et re

Alors, enfin, dernière thèse : qu'est-ce qu'elle cache, cette barre du signifiant et du signifié, constitutive du signe ? On apprend qu'elle cache la castration. Selon lui, tout le capitalisme moderne est une manière d'occulter

une vérité sublime qui est celle de la castration. Ça cache la castration parce que... Je présente ça très mal, c'est parce que, comme vous le sentez, je n'y comprends rien... ça occulte la castration parce que, dit-il en toutes lettres dans l'article sur le corps : la castration est seulement signifiée, et ça, c'est pas bon. Quand la castration est seulement signifiée, elle est occultée parce que elle est seulement signifiée, ça va pas bien. Pourquoi ? La castration est à la fois signifiée et occultée en tant

Richard : Je crois avoir ta référence.

Gilles :

Richard : « Le manque c'est toujours ce par quoi on manque aux autres et par quoi les autres vous manquent », page 263.

Gilles : En voilà une pensée. J'ai la page 68-69 : « Le discours totalement latent du manque symbolique du sujet à lui-même et à l'autre dans l'objet - oui oui oui oui - le désir est désir de quelque chose de perdu, il est manque, absence sur laquelle viennent s'inscrire les objets qui la signifient; que peut bien vouloir dire prendre les objets pour ce qu'ils sont... »

Alors, cette méconnaissance de la castration parce que la castration est seulement signifiée, ça répond à quelle étape ? Il dit : vous comprenez, c'est bien forcé, et il prend des exemples : le strip-tease : il parle de la barre des bas sur la cuisse, qui renvoie à la barre signifiant-signifié. La castration n'est que signifiée, si je comprends bien. « Et la barre peut être n'importe quoi : les vêtements qui tombent signalant l'émergence du corps comme phallus. Tout cela est déni de castration. L'idéal c'est l'idée d'un corps nu, plein », où donc, la castration est occultée. Ça nous intéresse parce que ça fait jouer au corps sans organes un rôle très déterminé. Le corps sans organes c'est précisément un corps qui opère le déni de la castration. « La différence des sexes est ignorée. Plus nue que le nu, la femme peinte en or... » et il dit, je ne me

La différence avec Lacan, c'est que la barre signifiant-signifié, loin

d'indiquer la castration, est, au contraire, le signe qu'elle est occultée, la marque d'une occultation, la marque d'une méconnaissance de la castration.

Dernière thèse de Baudrillard : dès lors, puisque vous voyez que ce n'est pas bien cette méconnaissance de la castration, vous voyez que, au fond, il y a toute la thèse qui revient de la castration comme appartenant fondamentalement à l'essence du désir, la dernière thèse apparaît comme : quelle est le véritable ordre du désir, y compris dans une économie, ordre du désir qui investirait l'économie en fonction d'une castration non méconnue, en fonction d'une castration reconnue. Sa

On a joué pour le moment sur valeur d'échange, valeur-signe, et la valeur d'échange devenait valeur-signe dans une espèce de transmutation; la valeur-signe nous a donné la barre signifiant-signifié; c'est à dire la castration occultée. Comment se tirer d'une situation aussi catastrophique où le désir méconnaît la castration, c'est à dire méconnaît son propre être ? Baudrillard dit qu'il y a eu un temps où cela allait mieux. Le temps où cela allait mieux, il faut le définir par un troisième terme, c'est la valeur symbolique. La valeur symbolique est au-delà du signifiant et du signifié. Elle implique une espèce de non apparition; elle s'oppose donc à la valeur-signe. Elle se distingue de la valeur-signe et tout le livre de Baudrillard va jouer sur les trois

C'est par l'ambivalence qu'on se débarrasse du signifiant et du signifié, parce que, chez lui, si je comprends bien, l'ambivalence ce n'est pas simplement l'ambivalence des sentiments au sens amour/haine, c'est l'ambivalence des signifiants et des signifiés eux-mêmes. On ne sait plus ce qui est signifiant et ce qui est signifié, et c'est dans cette ambivalence que la valeur-signe est dépassée vers la valeur symbolique, et on a vu que la valeur-signe est renvoyée à la consommation et à l'oubli et au déni de la castration, tandis que la valeur truc, la valeur symbolique renvoie à la reconnaissance de la castration et non plus à la

Je reprends rapidement ces propositions :

La valeur d'usage n'est pas première, c'est la valeur d'échange qui est première. La valeur d'échange produit un matériel distinctif ou différentiel.

Elle doit se transmuier en valeur-signe qui, elle, élève à la forme le matériel différentiel ou distinctif. La valeur-signe opère dans la dépense et dans la consommation. Le signe est constitué par la barre du signifiant et du signifié et il occulte la vérité du désir qu'est la castration, au profit d'un corps plein qui est le corps de la femme peinte en or. Enfin, au-delà de tout ça, il y a quelque chose qui est la valeur symbolique faite de don et de contre-don, d'ambivalence, de reconnaissance de la castration et qui implique la dissolution même du s

Je voudrais que ceux qui connaissent un peu Baudrillard, disent si mon résumé est exact. Qui est-ce qui a bien lu Baudrillard ?

Richard : Il y a un truc qui me paraît bizarre dans la démarche de Baudrillard, et c'est la seule chose que je n'arrive pas à m'expliquer par rapport à sa méthodologie elle-même : il part d'un truc très marxiste, très traditionnel, qui est le problème de la différence et de l'indifférence, le rapport du producteur aux objets qu'il produit, et à ses moyens de production, et la thèse classique de Marx est qu'avec le capitalisme, on a à faire à une formation sociale qui fonctionne avec des producteurs séparés des moyens de production, dans un rapport d'indifférence aux objets qu'ils produisent, chose absolument différente de toutes les autres formations sociales, et l'exemple qu'il

Gilles : Si tu veux dire que c'est typiquement du freudo-marxisme, je suis entièrement d'accord.

Richard : Et cette démarche va donner une réconciliation

Gilles : Oui, oui, oui, oui, oui. En somme, tu comprends encore moins que moi.

Je cherchais quelqu'un qui comprenait mieux...

Puisque vous ne voulez pas parler, je vais vous dire ce qui me paraît bizarre. A la question : qu'est-ce qui produit les énoncés ? Qu'est-ce qui produit les énoncés dans une formation capitaliste ou dans une autre, puisque, après tout, quel est le choix qui nous est laissé ? De toutes manières, le désir est manqué, manque de soi-même, perte de soi-même, il est castration; c'est bien par la castration que l'on accède au désir. Ce qui produit les énoncés en régime capitaliste, c'est ce qui occulte la castration, à savoir la barre. Mais je ne comprends pas pourquoi la barre occulte la castration,

Gobard : C'est qu'il doit utiliser la castration avec deux significations

différentes; la première, la vieille idée infantile et freudienne que la femme

est un homme privé de sexe, et la deuxième où la castration est la terminologie utilisée pour parler de la différence des sexes.

Gilles : Oui; il dit même que la castration symbolique est au-delà de la différence des sexes.

De toutes manières, ce qui est producteur d'énoncés, c'est la castration. Alors ça nous intéresse et ça ne nous intéresse pas. Ça nous intéresse puisque la castration étant, selon Baudrillard, au coeur même du désir, c'est bien une manière de lier le problème de la

La différence c'est que, dans le cas de ce qui exhibe la castration, on voit la différence radicale - je cite exactement -, qui traverse le sujet dans son irréductible ambivalence.

Alors, c'est bizarre, parce que l'ambivalence c'était ce qui sortait de la castration, mais il se trouve que le régime de l'ambivalence, c'est sûrement une autre différence irréductible. De toutes manières, c'est un clivage du sujet qui produit l'énoncé.

C'est de nouveau la vieille thèse que nous avons vue il y a longtemps, à savoir : la production des énoncés par un sujet entraîne par l'effet de l'énoncé même, le clivage du sujet en sujet de l'énonciation et sujet de l'énoncé.

Si, à la question : qu'est-ce qui produit les énoncés, on nous répond que c'est le clivage du sujet, nos

Or, c'est précisément cette machine là qui supprime toutes les conditions de l'énonciation; si bien que si la thèse de Baudrillard consiste à nous dire : ce qui produit les énoncés c'est un sujet clivé, que ce soit clivé suivant le système de la valeur-signe, ou bien clivé dans le système de la valeur symbolique, ça revient strictement au même : il confond la production des énoncés avec son contraire même, à savoir ce qui empêche et ce qui supprime toutes les conditions de production des énoncés. Voilà le premier point.

Le second point c'est que c'est très bien de mettre en question la valeur d'usage; il a sûrement raison. Mais mettre en question la valeur d'usage pour s'appuyer sur

Quand on a supprimé la valeur d'usage, tout en conservant la valeur d'échange, on ne se donne aucune condition pour rendre compte d'une transmutation quelconque, sauf dans un cas : le système parallélisme. Autant dans le livre sur la critique de l'éco.po. du signe, il me semble qu'il s'agit d'une opération qui reste complètement miraculeuse, cette transformation de la valeur d'échange en valeur-signe, autant dans l'article sur le corps apparaît nettement un point de vue paralléliste entre argent et phallus.

Ce parallélisme argent-phallus qui va assurer le passage de la valeur d'échange qui se fait avec de l'argent matériel, à la valeur-signe qui se fait avec du phallus formel, passage de la matière argent, de l'échange matériel au On retombe dans un système paralléliste; il s'agissait de savoir comment le désir investit l'économie et on retombe sur un simple parallélisme entre deux économies, à savoir la transformation valeur d'échange - valeur-signe, ne peut se faire qu'à travers un parallélisme entre l'argent saisi comme matérialité distinctive et le phallus saisi comme formalité différentielle, c'est là que se joue un système de parallélisme entre les deux, et dès lors, il ne tient plus du tout sa promesse implicite, à savoir : montrer comment le désir investit l'économie; il fait une

Enfin, troisième point, parce qu'il est temps qu'on se repose : pourquoi est-ce que la valeur d'échange, ce n'est pas plus sérieux que la valeur d'usage, pourquoi est-ce que ça ne marche pas ?

Il me semble que c'est pour la raison suivante : premier point : d'abord, il me semble que échange, dans le marxisme, c'est une notion extraordinairement ambiguë et confuse parce que le terme échange traîne avec soi, comme concept, le thème d'une certaine égalité entre choses échangées ou choses échangeables. Marx le dit très bien, en droit; et, en fait, le problème de l'échange, c'est que ce qui est échangé, ce ne sont pas des choses égales : à savoir il y a économiquement un caractère fondamental

Cette notion d'échange charrie en droit un principe d'égalité et meut en fait une inégalité essentielle; et tout le problème marxiste de la plus-value vient de là :

Quand on a posé le problème en termes d'échange, il ne peut y avoir de réponse à la question : pourquoi l'inégalité de l'échange, il ne peut y avoir de réponse que arithmétique, que précisément parce que l'échange drainait en droit cette espèce de postulat de l'égalité et qu'il s'agit de rendre compte à partir d'une égalité présumée en droit, une inégalité affirmée en fait; dès lors, ça ne peut se faire que sous forme d'un plus et d'un moins, et un aspect de la théorie marxiste de la plus-value, c'est précisément expliquer comment l'inégalité de Or, qu'est-ce qui ne va pas là-dedans ? Encore une fois, c'est que, d'une certaine manière, ça ne peut pas tenir les promesses données. La promesse donnée, c'était montrer comment, dans une formation sociale, la production sociale était codée par quelque chose plus profond, c'est à dire comment finalement la production n'était pas première; or, pour montrer comment la production n'est pas première au niveau de l'économie, on se trouve

Une espèce de circuit d'échange serait d'abord abstrait, et il y a l'endroit, et par rapport auquel il faudrait

Ce qui traverse une société, ce n'est pas un circuit d'échange; c'est un circuit complètement différent qui ne nous renvoie pas à l'arithmétique, mais qui nous renvoie à un appareil différentiel. Et, c'est très curieux que Baudrillard même, éprouve le besoin d'invoquer une matière différentielle, une matière distinctive et une forme différentielle, mais à partir d'une structure échangiste qui, il me semble, ne la supporte pas. Ce qui définit, au contraire, un champ social, là qu'il soit capitaliste ou autre, c

Ce qui fonctionne dans une formation économique, c'est les puissances différentes des quantités, c'est à dire des flux qui traversent un champ social; ce ne sont pas des quantités de même puissance, et dès lors, l'appareil pseudo-mathématique qui peut rendre compte de ça, ce n'est évidemment pas l'arithmétique, c'est forcément le calcul différentiel puisque le calcul différentiel, je vous le rappelle, est fait pour traiter des quantités. L'argent, dans le système capitaliste, l'année dernière, nous avait paru un système de ces quantités de puissances différentes. Lorsque l'argent intervenait

Ces deux formes irréductibles de l'argent, je disais l'année dernière qu'elles ont une homogénéité fictive qui est garantie par le système des banques, qui est garantie par la banque centrale; et ce qu'on verra dans le cas du nazisme, comment, au moment où ils voulaient désindexer le capital de l'or, précisément ils ont dû faire tout un système d'escompte et de re-escompte, d'opérations d'escompte et d'escomptages multiples pour précisément assurer ce jeu de quantités de puissances absolument différentes, la monnaie structure de financement et la monnaie moyen de paiement - et voilà ce que je veux dire : la monnaie moyen de paiement,

Donc, que l'échange soit par nature inégal, il n'y a pas à l'expliquer dans le circuit de l'échange, il n'y a qu'à voir que le flux de l'échange qui présuppose la monnaie pouvoir d'achat, découle d'un rapport différentiel avec un flux d'une tout autre puissance, dont il reçoit, par nature, un caractère fondamentalement inégal.

Dans ce cas, il y a toujours un des deux flux qui joue le rôle déterritorialisé-déterritorialisant, cela revient au même, et qui, du coup, est comme la dominante

Qu'est-ce que ça veut dire salaire-pouvoir d'achat ? C'est précisément échange. C'est dans le capitalisme, le moyen par lequel on reterritorialise le salaire, le salaire fixe, les revendications pour l'augmentation de salaires... Vous voyez, tous les processus de reterritorialisation dans le système capitaliste, à savoir avec ton salaire, tu vas t'acheter ta petite maison, tu vas t'acheter ton frigidaire. Je ne fais pas d'ironie là, je définis les processus de territorialité et de reterritorialisation que nous connaissons bien. Et la revendication de salaire, c'est la reterritorialisation dans le cadre du syndicat, il y a tout un enchaînement de territorialités : la famille, le pouvoir d'achat, le parti, le syndicat, qui jouent sur

Si bien qu'une masse monétaire peut rester constante, ça n'empêche pas qu'elle a été constamment et plusieurs fois renouvelée, plusieurs fois créée et plusieurs fois détruite. Or, il est évident que ça, c'est de l'argent déterritorialisé parce qu'il repose fondamentalement sur un jeu d'écritures multiples, sur un jeu d'escompte et de re-escompte, et que même, il est tellement déterritorialisé qu'il peut intervenir plusieurs fois. Il faudrait faire venir un spécialiste pour nous expliquer le rapport entre l'économie actuelle, l'économie américaine, et l'éc

Intervention : inaudible.

Gilles : Qu'est-ce que vous faites avec des sous ? Vous les échangez; ce n'est pas l'argent qui lui-même est plus territorialisé, c'est que dans son usage même, il est moyen d'échange, et que ce contre quoi vous l'échangez, c'est par

nature territorialisant. Ou bien vous thésaurisez votre argent et vous en faites un usage territorial, ou bien vous l'échangez contre des objets, et ces objets forment votre environnement, votre territoire. Tandis que du capital structure de

Je veux juste conclure là-dessus : il n'est pas question de faire la genèse de quoi que ce soit, à commencer par les énoncés, à partir du circuit de l'échange.

Bien plus, à partir du circuit de l'échange, ce n'est pas étonnant que Baudrillard trouve la castration : à partir du circuit de l'échange vous n'engendrez jamais que des énoncés du type poujadiste. Jama
Je résume ; la genèse des énoncés que propose Baudrillard se ramène à ceci : ce qui serait producteur d'énoncés, c'est un sujet, c'est le sujet. Or

Deuxièmement, il nous promettait de montrer comment le désir investissait le champ économique social, et cela il nous le promettait en nous annonçant une genèse de la valeur-signe à partir de la valeur d'échange. Or cette tentative aboutit à restaurer un simple parallélisme argent-phallus, et qui, d'autre part, est en droit impossible, parce que la valeur d'échange n'est
C'est peut-être dans cette voie que nous verrons plus concrètement comment se fait la production des énoncés.

Les conceptions de l'énoncé; Flux de financement

4 juin 1973

... Il y a un fil critique et une très vague recherche positive. Le fil critique c'est qu'évidemment, loin de favoriser le surgissement des énoncés, la psychanalyse empêche tout surgissement d'énoncés et elle nous retire toute chance de tenir des énoncés qui soient les nôtres. C'est ce qui parcourt tout.

Mais la partie positive, ce qui nous intéressait, c'était : quelles sont les conditions de la production d'énoncés qui nous soient propres, qu'il soient énoncés d'individus ou énoncés de groupes, et par là même, quelle sont les conditions d'une ***** Ce n'est pas étonnant que la psychanalyse, par nature, nous retire toute possibilité d'énonciation; c'est vraiment par nature qu'elle consi

Au passage, je tiens à souligner quelques petites choses : l'année dernière, nous avons tenté, avec Guattari, une espèce de critique de œdipe, et là-dessus, ***** il y a des tas de gens qui nous ont dit : œdipe vous n'y comprenez rien, œdipe ça n'a jamais été le père et la mère, alors qu'est-ce que c'est ?

Alors, on nous dit : œdipe c'est l'accès à la culture, ou œdipe c'est l'accès à l'ordre symbolique, ou bien

C'est comme la lettre où le type disait : « je veux aller dans un groupe hippy », pour moi ça veut dire quelque chose de très précis, peut-être qu'il se trompe, mais là n'est pas la question, mais « je veux aller dans un groupe hippy », ça veut dire : je veux produire de l'inconscient. Ça veut dire je suis coincé, je suis

Or, ce texte, j'y remarque d'abord un mépris éclatant du patient, un mépris insupportable; pourquoi est-ce que le p

Un des aspects de la répression c'est précisément - et c'est ce par quoi la psychanalyse participe à la répression au sens le plus strict -, au contraire, la condition de production de l'inconscient c'est, et ça implique des lieux où la répression ne s'exerce plus sous cette forme d'un clivage du sujet; on distinguera en toi le sujet de l'énoncé et le sujet de

C'est en ce sens qu'il faudrait distinguer les blocs d'enfance et les souvenirs d'enfance et le bloc d'enfance, c'est vraiment de la petite enfance *****, et là, je dis que, dans le bloc d'enfance, vous n'y trouverez rien de ce que la psychanalyse nous dit être la vie de l'enfance, vous n'y trouverez rien d'oedipien, vous y trouverez une tout autre affaire, vous y trouverez tout un ensemble de connexions machiniques, des connexions machiniques qui forment la vraie vie de l'inconscient, non figural et non symbolique. Un enfant qui joue à la marelle ou qui joue à la balle, là il y a tout un système, des bloc
Alors, en effet, il y a déjà tout un écrasement de l'inconscient qui se produit au niveau du souvenir d'enfance, pas du tout parce que le souvenir est produit après coup, mais au contraire, parce qu'il est contemporain de ce dont on se souvient, parce qu'il est strictement, en même temps que le présent correspondant, il n'est pas en même temps qu'un nouveau présent qui succéderait à l'ancien, il est contemporain de l'ancien présent dont il est le souvenir, et c'est par là qu'il représente une fantastique besogne de sélection où ne sera retenu des connexions du désir d'un enfant, que ce qui est rapportable à papa et à maman. Le souvenir, par nature, il est oedipien, et c'est lui qui a projeté l'ombre d'un inconscient qui serait déjà là, et toujours

Or la combinaison agencements machiniques-production d'énoncés, s'oppose au processus de l'interprétation qui lui, repose, tout entier sur le souvenir d'enfance, clivage d'un sujet en sujet d'énoncé et sujet d'énonciation avec, comme postulat, que ce qui produirait des énoncés, ce ne sont pas des agencements machiniques, ce ne sont pas des libres connexions de désir, mais que ce qui produirait des énoncés, c'est le sujet. L'idée que c'est le sujet qui produit les énoncés, c'est déjà la condition suffisante pour qu'aucun énoncé ne puisse être produit, c'est déjà la grande inhibition de tout énoncé assurée p
Le problème de l'enfant, une fois dit que enfant, on ne cesse pas de l'être, ça va trop de soi, il n'y a pas de différence de nature au niveau du désir, il n'y a pas de désir d'enfant et de désir d'adulte, mais ça n'empêche pas qu'il y ait une différence catastrophique, dramatique, c'est qu'il y a des gens qui vivent l'enfance et leur propre enfance sous forme de souvenirs d'enfance et là, on ne saura trop dire à quel point la psychanalyse n'est pas la seule responsable de ça, mais à quel point elle appuie cette force oppressive qui nous fait vivre notre enfance sous forme de souvenirs d'enfance, toutes sortes de forces sociales, de forces familiales, etc. Des forces qui nous poussent à vivre notre enfance sous la forme de souvenirs d'enfance et qui nous renvoient dès lors, à l'interprétation : « dis maman,

Chez Kafka, ça me paraît tellement curieux comme il joue sur tellement de tableaux à la fois parce qu'il a beaucoup d'humour; tantôt vraiment il fait de l'inscription de souvenirs d'enfance : exemple : « le lettre au père », et tout la monde dit : vous voyez comme

Mon problème n'est pas seulement anti-psychanalytique, il est anti-psychanalytique en ceci que la psychanalyse contribue de toutes ses forces à

empêc

Et aujourd'hui, il nous fallait examiner cette question

Alors, dans notre étude sur Baudrillard, on était partis

Alors, du coup, je me suis dit qu'il fallait voir du côté de J-P Faye et de ses deux livres récents, « Théorie du récit » et « Langages totalitaires », parce que là aussi c'est bien le même problème, à savoir production d'énoncés ou production d'inconscient. Il ne le dit pas comme ça, si bien que je suis de mauvaise foi, car si il ne le dit pas comme ça, c'est que ce n'est peut-être pas son problème.

Ce qui me permet de dire que, d'une manière, c'est son problème, c'est que tout le beau livre de Faye consiste à s'interroger sur la condition de production des énoncés dans une période de l'histoire

Ce qui m'intéresse, c'est en quoi ce que dit Faye est proche de Baudrillard,

bien qu'il faut que j'aille assez vite, et en quoi c'est en très différent. Je dis tout de suite que c'est très différent parce que la réponse ne sera pas du type : ce qui produit l'énoncé, c'est un sujet. Il y aura aussi, ce qu'il n'y a pas chez Baudrillard, une véritable transformation en liaison avec la production d'énoncés, il y aura une véritable transformation - je ne sais pas de quelle nature -, du rapport de l'énoncé avec l'inconscient. Donc, avec ces deux critères, je peux déjà dire que cette thèse nous intéresse davantage.

La première chose qui me frappe, au hasard vraiment, car

Boum. La table, après avoir perdu un de ses pieds, rend l'âme définitivement sous les affres délictueuses d'un discours génialement producteur d'inconscience... Reboum, ponctué d'un « c'est fini » deleuzien.

Note de la rédaction : encore un coup de la pulsion de mort.

Correction : De fait, il s'agissait vraiment d'un attentat raté, fuit de lacanneries sauvages et mâles intentionnées...

Donc, Faye, aussi part de l'échange, et son schéma à lui - voilà qui me fascine dans son livre et je crois que c'est un livre très important : les exemples qu'il donne vont excéder ce qu'il en dit. Son problème, c'est comment, à partir de l'échange, se fait la production

« Quelques jeunes Huns chassaient sur les bords du Palus une biche qu'ils avaient lancée à travers un marais qu'ils regardaient comme une mer impraticable. Et, en suivant témérairement leur proie, ils furent étonnés de se trouver dans un nouveau monde. Ces chasseurs, impatients de raconter à leurs familles, les merveilles qu'ils avaient vues, retournèrent dans leurs habitations et les récits par lesquels ils piquaient la curiosité de leurs compatriotes, devaie
Commentaire de Faye :

« Au commencement et sur la rive droite du Rhin, il y a les conditions et les modes de la production matérielle et de l'échange... », donc l'échange est premier, « ensuite et soudain, et par là, se déclenche la soudaine « révolution » de ce

passage du Rhin - intervient l'événement imprévu de ces « récits » qui vont changer « la face des nations » : de cette production d'action supplémentaire et, pour ainsi dire, discontinue, par l'effet de récit. »

Ce qui me paraît fascinant, c'est que, dans l'exemple même, intervient, comme par hasard, une espèce de flux migratoire, les Huns, et il ne le retient pas du tout particulièrement, ça a l'air d'être un simple exemple : on passe des conditions matérielles de l'échange à la

Deuxième moment de la thèse de Faye : comment rendre compte de ceci, que les conditions de l'échange vont engendrer... (coupure sur la bande magnétique), vous voyez comme on reste dans l'échange « la marchandise comme changement matériel et d'échange - dit-il -, ou bien d'autre part, la marchandise dans sa forme qui culmine avec ce que Marx appelle, au début du Capital, la forme monnaie ou, comme dit Faye, la marchandise

Si je compare avec le schéma de Baudrillard, il nous disait que la valeur

d'échange se transforme, dans certaines conditions, et que c'est la valeur-signe

qui est productive des énoncés; là, la valeur d'échange ou l'échange, envisagée

dans sa matérialité, se transforme en forme marchandise et là-dessus, Faye va

faire tout un parallèle entre la forme marchandise et la forme récit. Parallèle

à quel niveau? Au niveau de ceci que le récit, ça circule autant que la

marchandise et ça circule d'après des règles homologues à celles de la

marchandise, et qu'un récit est fondamentalement circulatoire de la même manière

qu'une marchandise.

Je me dis que, au niveau de cette seconde thèse de Faye

Le problème général de la production des énoncés c'était : comment le désir, et en quel sens le désir fait-il partie des structures les plus profondes d'une formation sociale, ou si vous préférez, en termes plus connus, comment le désir fait-il partie de l'infrastructure même. Or, une telle question implique le

refus de tout retour à une thèse qu'on pourrait appeler paralléliste ou métaphorique, et une thèse métaphoriste ou paralléliste, c'est bien la thèse psychanalytique ordinaire; si on admet que la question est bien posée que de demander comment et à quelles conditions le désir fait-il partie de

l'infrastructure elle-même, toute réponse qui procédait par un simple

parallélisme entre les formes économiques et les formes du désir, entre l'é

Tout ça c'est parce qu'il est parti comme Baudrillard, du problème de la valeur

d'échange, et ce n'est pas possible. Si on part de la valeur d'échange, on ne se

donne pas les conditions, on se demandera comment la valeur d'échange se

transforme, alors réponse de Baudrillard : elle se transforme en valeur-signe -

réponse de Faye : elle se transforme en forme marchandise et il y a parallélisme

entre forme marchandise et forme récit, mais, de toutes manières, c'est une

restauration d'un parallélisme entre l

L'échange, non moins que l'usage est dit second par rapport à l'échange,

l'échange est évidemment second par rapport à quelque chose d'une tout autre

nature, à savoir que l'échange implique une espèce de flux de communication qui

ne peut avoir la moindre consistance que en rapport avec un tout autre flux. En

économie politique, l'échange ça renvoie à un aspect de la monn

Or un champ économique ne peut pas être défini par une simple arithmétique parce que l'arithmétique c'est l'homogénéité des quantités et que un système économique repose au contraire sur une hétérogénéité fondamentale des quantités, à savoir - et notamment ça me paraît évident que toujours le gauchisme redécouvre un problème autonome du pouvoir, c'est pas comme les crétins Ça signifie quoi, un flux d'une autre nature ?

Le mot : autre nature a un sens très rigoureux, ça veut dire un flux d'une autre puissance, à savoir que les opérations économiques d'une formation sociale, si simples nous apparaissent-elles, et même si échangistes nous apparaissent-elles en parenthèses, le structuralisme est fondamentalement échangistes.

Les opérations économiques se font sous une forme de r

C'est pour ça que ça ne marche jamais un engendrement du pouvoir des énoncés ou de la production d'inconscient à partir du circuit de l'échange; c'est parce que en fait, ce circuit de l'échange n'intervient ou ne vaut que en

Voilà ce que je dis pour en finir avec ce compte rendu et ces critiques, tout ça

c'est très confus, du livre de Faye : quand il analyse précisément les

mécanismes de l'économie nazie, là aussi son exemple déborde de beaucoup.

Revenons aux Huns, Faye nous disait : il y a le circuit d'échange et puis il y a récit, un jeune Hun a regardé tout ça et est venu le raconter, il a dit à ses copains : là-bas, il y a de l'argent, etc. Je ne dis pas forcément que les deux flux qui rentrent en jeu pour définir une production de récit ou une production d'énoncés ou une production d'inconscient, je ne dis pas que forcément ces deux flux doivent être flux de financement et flux pouvoir d'achat, je dis que de toutes manières, il y aura deux flux de puissances différentes

Ce n'est pas par hasard qu'on se trouve devant un flux nomade, un flux de nomadisme en pleine migration, les Huns, et un flux d'une toute autre nature, un flux d'échange qui suppose une certaine mobilité, mais qui se trouve dans un territoire donné, de l'autre côté du Rhin. J'ai l'air de dire n'importe quoi, et c'est vrai, mais...

Intervention : Où est-ce que tu places l'achat des moyens de production ?

Gilles : C'est compliqué ça, parce que l'achat des moyens de production est à cheval sur les deux, il fera intervenir les deux flux de puissances différentes.

Il y a bien un moment où est payé le vendeur de moyens de production, là, il y a bien une conversion en argent pouvoir d'achat, et c'est nécessaire. Je ne dis pas du tout que les deux flux

Ce qui me frappe, c'est que, dans une formation sociale, si on n'accorde que ce n'est pas des opérations arithmétiques d'échange qui établissent les variables, mais c'est des rapports différentiels entre quantités de p

Le capital a une mobilité qui est la sienne, c'est même son caractère international, c'est son système de fuite, c'est le mouvement de la circulation du capital. Le flux inférieur de pouvoir d'achat qui correspond au flux, ou si vous voulez, dont l'une des composantes est le flux de travail, ça a aussi sa mobilité; il y a une mobilité du capital et il y a aussi une mobilité du travailleur. Or, le système capitaliste, économiquement, c'est bien un système qui se proposera dès le début de fixer la mobilité du travail d'après les

exigences de la mobilité du capital, que le travail et
Mais ce qui me réjouit, c'est que dans l'exemple de Faye, qu'est-ce qu'on voit,
on voit des nomades, les Huns, ils passent le Rhin, eux-mêmes sont un flux
migrant qui suit un autre flux, le flux de chasse : en suivant une brebis, le
petit Hun passe le Rhin, puis regarde et puis va dire à ses amis ce qui se passe
de l'autre côté du Rhin, et le Mably dit : jamais il n'y a rien eu de plus
terrible que lorsqu'ils ont passé le Rhin.

Dans un tout autre domaine, pour le moment, on ne cherche pas à faire un
rapport, on cherche juste un écho, il y a ce flux nomade qui rentre en rapport
avec un flux d'échange, qu'est-ce qui se passe ?

Dans

Là-dessus, aux frontières arrivent les admirables Vikings. Par le Nord. Par
l'Est arrivent les Hongrois. J'insiste : à la périphérie du système. Le livre de
Duby est écrit pour nous : à la périphérie du système foncent les Vikings avec
leurs navires, les Hongrois avec leurs chevaux, au passage, ils creusent les
tombes, les pillent et pillent les monastères. Là aussi, c'est un drôle de flux
: un flux de Vikings en bateaux, un flux de Hongrois à cheval, et Duby explique,
dans des pages splendides, que c'est eux, c'est ces sauvages là, qui ravagent la
périphérie, qui foutent

Les paysans en ont vite assez de voir ces Vikings, alors il se produit des
choses étonnantes; les Vikings qui se baladent, ce n'est pas seulement des
nomades, mais c'est des nomades en train de migrer, on a la double détermination
du nomadisme, et ça représente ce qu'on avait appelé, dans notre vocabulaire :

un flux de nomades que l'on peut caractériser par, très profondément, sa
déterritorialisation. Un premier flux déterritorialisé, mais également
déterritorialisant, puisqu'ils brûlent les villes quand ils peuvent (ils ne
A un autre coin du champ social, il y a les paysans. Ils se trouvent devant ces
Vikings et évidemment, ils fuient. Ça donne un grand coup à la résidence
paysanne, i.e. à la manière dont le paysan est attaché par le seigneur à la
terre; ils fuient et aussi ils sont affectés d'un coefficient, cette fois-ci
secondaire de déterritorialisation, au point que le problème du pouvoir à ce
moment là, c'est : d'une part, organiser la lutte contre les Vikings ou les
Hongrois, mais aussi comment enrayer la déterritorialisation paysanne. Ça va
entraîner au besoin, un adoucissement de la situation

Vous voyez, il ne suffit même pas de dire deux flux, il faudrait en distinguer
cinq, six. Il y a un premier flux de puissance n essentiellement
déterritorialisant - les Vikings, les Hongrois -, un second flux
déterritorialisé, les paysans, des flux de reterritorialisation au niveau des
villes, au niveau du pouvoir, au niveau du fait que les nomades vont se
sédentariser. Tout ça va être des manières de reterritorialiser. Et la
féodalité, comme formation sociale - je ne dis pas que c'est sa seule cause, ni
même une cause essentielle -, mais la féodalité comme formation sociale et la
liquidation définitive de l'empire carolingien, elle se fait à partir de tous
ces flux d'un type nouveau qui traversent le champ social à un moment, ce qui
confirme une hypothèse autour de laquelle on tournait, à savoir que les nouvelles
Pour en finir avec ce point, je dirais que, lorsque Faye analyse l'économie

nazie, ça dépasse beaucoup son schéma; son schéma traitait d'échange, forme marchandise, forme récit comme fonction d'énoncé parce que ce que Faye montre précisément, au niveau de l'économie nazie, c'est comment ça a fonctionné à plusieurs niveaux, à savoir notamment le problème du miracle du docteur Schacht dans l'économie nazie, ça a été précisément, en gros : comment fabriquer une structur

... Ce qui compte, c'est le temps qui se passe entre l'émission et l'injection ou la production des moyens d'achat; et dans l'espace de temps, la production elle-même a augmenté. Et c'est toute cette astuce, par laquelle la production augmente entre l'émission et le temps de la mise en circulation qui va permettre tout un jeu rempli par l'escompte et le réescompte, qui va permettre une véritable production de capital sans moyens d'achat avec, à l'issue de cette production de structure de financement, un retour en moyens d'achat, la production ayant augmentée. Ce qui implique, dans le cas de l'économie nazie, non seulement une économie tournée vers la guerre, mais ce qui, en un sens, est plus important, c'est que cette économie tournée vers la guerre, se soit faite sous forme d'un financement paradoxal, financement faisant intervenir les de Je remarque juste dans « L'Archéologie du Savoir », q

A travers l'étude de Baudrillard et de Faye, il me semble que nous sommes arrivés à un premier résultat : ce n'est pas l'échange ni la valeur d'échange qui donnent les conditions de l'énonciation; en

Et voilà que dès le début d'une lecture de Foucault, on rencontre une notion qui peut être complémentaire : un énoncé dans son en « tant que tel », i.e. saisi dans sa nouveauté, dans son émergence à l'intérieur d'une

Donc, le vrai problème pour nous, c'est l'espace corrélatif. Dans des textes très beaux, très importants, il prend deux exemples : les énoncés sur la délinquance au XIXe siècle, et les énoncés sur l'anatomie clinique au XIXe siècle, et ce qu'il essaie de montrer, c'est que ces énoncés ne renvoient jamais à un type d'objet que l'on pourrait déterminer comme de tel ou tel type, c'est à dire comme UN; ils ne renvoient pas davantage à un type de concept sous lequel on pourrait unifier l'ensemble des énoncés de la même famille; ils ne renvoient pas davantage à un type d'enchaînement. Si j'en reste au cas qui me semble le plus clair, celui des objets des énoncés, celui des objets sur lesquels portent l

Gobard : Il vaut mieux ne pas continuer davantage parce que tout ce discours passe par dessus la tête de ceux qui considèrent que l'U.V. est un cinéma permanent. Tu t'offres comme objet de consommation, etc. etc.

Gilles : En quoi c'est du cinéma permanent ?

Gob

Gilles : C'est vrai que ce matin, ça avait un côté franchement « Club Méditerranée », que faire ?

Gobard : Il faut donner la parole aux touristes pour que eux aussi soient producteurs d'énoncés.

Personne ne dit rien.

Gilles : Quelque chose de vrai est dit... puisque personne n'a rien à dire, moi je

m'en vais.

Il ramassa ses affaires et s'en fut.

Divers

14/01/74

Il faut que je passe par une espèce de détour terminologique. Ce détour consiste en ceci, à rappeler une certaine terminologie. Il se trouve que dans tout le courant du moyen-âge, jusqu'au 17^{ème} siècle compris, un certain problème s'est posé concernant la nature de l'être. Et ce problème concernant la nature de l'être empruntait des notions très précises : équivocité, analogie, univocité. A première vue ces termes nous paraissaient morts. Ils font partie des grandes discussions de la scolastique, mais les grandes disputes métaphysiques, ça cache toujours autre chose. : jamais les gens ne se sont fait brûler ou supplicier sur des questions idéologiques, encore moins métaphysiques. Je voudrais que l'on essaie de sentir de quoi il était question très concrètement dans ces histoires qui se présentaient sous la forme abstraite : l'être est-il équivoque, est-il analogue, est-il univoque ?

Et après tout, ce n'est pas parce que aujourd'hui, sauf chez les séminaristes, on a abandonné ces termes, que l'on ne continue pas à penser en eux et à travers eux. Je voudrais me contenter de définitions très simples.

Il y a des gens qui disaient : l'être est équivoque. Ils se disputaient, ils se brûlaient les uns les autres pour des trucs comme ça. Mais « l'être est équivoque », ça voulait dire une chose précise : l'être se dit en plusieurs sens. Ça voulait dire : l'être se dit en plusieurs sens de ce dont il se dit. C'est à dire que le sous-entendu de la proposition, c'était déjà : l'être se dit de quelque chose. Ça ne m'intéresse même pas de savoir si c'est un problème ontologique; c'est aussi bien le problème des énoncés. L'être s'énonce en plusieurs sens de ce dont il s'énonce. Concrètement ça veut dire quoi ? On suppose que une table n'est pas de la même manière qu'un animal et qu'un animal n'est pas de la même manière qu'un homme; qu'un homme n'est pas de la même manière que Dieu. Il y a donc plusieurs sens de l'être.

Ceux que l'on appelait partisans de l'équivocité, ça importe peu qui c'était, ils discutaient une chose très simple : que ces différents sens du mot être étaient sans commune mesure et que, à la rigueur - et ce qui est intéressant dans la théologie c'est toujours les points limites où l'hérésie pointe -, dans

toute doctrine on peut toujours assigner le petit point où si le type dit un mot de plus, ça y est, la machine se met en mouvement, on lui fait un procès. Toute l'histoire du moyen-âge est parcourue par ça, c'est très intéressant parce que c'est une véritable lutte de nature évidemment politique. Alors le point d'hérésie de l'équivocité c'est que ceux qui disaient que l'être se dit en plusieurs sens et que ces différents sens n'ont aucune commune mesure, comprenez qu'à la limite ils préféreraient dire : « Dieu n'est pas, plutôt que dire « il est », dans la mesure où « il est » était un énoncé qui se disait de la table ou de la chaise. Ou alors il est d'une tellement autre manière, d'une manière tellement équivoque, tellement différente et sans commune mesure avec l'être de la chaise, avec l'être de l'homme, etc ... que, à tout bien considérer, il vaut mieux encore dire : il n'est pas, ce qui veut dire : il est supérieur à l'être. Mais s'ils avaient le sens des jeux de mots ça devenait très dangereux, il suffisait qu'ils insistent un peu sur « Dieu n'est pas », si ils étaient discrets ils disaient « Dieu est supérieur à l'être », mais si ils disaient « Dieu n'est pas », ça pouvait mal tourner. En gros, ils étaient partisans de ce qu'on appelle l'équivocité de l'être.

Puis il y en avait qui étaient partisans de l'Univocité de l'être. Ils risquaient encore plus parce que qu'est-ce que ça veut dire par opposition à l'équivocité de l'être, l'univocité. Et tous les traités du moyen-âge sont remplis de longs chapitres sur l'univocité ou l'équivocité de l'être, c'est très intéressant. Mais ceux qui disaient que l'être est univoque, à supposer qu'il y en eut et qui ne soient pas brûlés tout de suite, qu'est-ce que ça voulait dire ? Ça voulait dire : l'être n'a qu'un sens et se dit en un seul et même sens de tout ce dont il se dit. Là on sent que si les équivocistes avaient déjà comme le péché possible en eux, c'était, les univocistes, des penseurs qui nous disaient : de tout ce qui est, l'être se dit en un seul et même sens, il se dit en un seul et même sens d'une chaise, d'un animal, d'un homme ou de Dieu. Encore une fois, je simplifie tout car peut-être ils n'osaient pas aller jusque là, peut-être n'y a-t-il qu'un seul penseur qui soit allé jusque là, peut-être aucun, mais enfin il y a de cette idée.

Et puis forcément, il y a ceux qui étaient entre les deux, entre les univocistes et les équivocistes. Ceux qui sont entre les deux sont toujours ceux qui fixent ce qu'on appelle l'orthodoxie. Ceux-là disaient que l'être n'est pas univoque parce que c'est un scandale; prétendre que l'être se dit en un seul et même sens

de Dieu et de la puce, c'est une chose terrible, il faut brûler les gens comme ça; et puis ceux qui disent « l'être se dit en plusieurs sens qui n'ont aucune mesure », on ne sait plus où on en est : il n'y a plus d'ordre, il n'y a plus rien. Alors ces troisièmes disaient : l'être n'est ni équivoque, ni univoque, il est analogue. Là on peut dire le nom, celui qui a élaboré à partir d'Aristote une théorie de l'analogie, c'est Saint Thomas, et historiquement c'est lui qui a gagné. L'être qui est analogue, ça voulait dire : oui, l'être se dit en plusieurs sens de ce dont il se dit. Seulement ces sens ne sont pas sans commune mesure : ces sens sont régis par des rapports d'analogie.

Donc l'équivocité de l'être, l'univocité de l'être, l'analogie de l'être, vous allez me demander où ça nous mène tout ça ?

Alors qu'est-ce que ça veut dire : l'être se dit en plusieurs sens de ce dont il se dit et ces sens ne sont pas sans commune mesure, ils ont une mesure analogique. Et bien dans les thèses de Saint-Thomas, que je simplifie beaucoup, ça veut dire deux choses car l'analogie qui est ici prise en un sens technique ou scientifique, l'analogie était double, de toute manière prise dans un sens technique ou scientifique, c'est à dire qu'il ne s'agissait pas de l'analogie vulgaire. L'analogie vulgaire c'est la simple similitude de la perception : quelque chose est analogue à quelque chose d'autre. Si vous voulez c'est la similitude de la perception ou l'analogie de l'imagination, en gros ça se tient. L'analogie scientifique ou technique, l'analogie des concepts, elle est double : la première était nommée par Saint-Thomas analogie des proportions et la seconde était nommée par Saint-Thomas analogie de proportionnalité.

L'analogie de proportion c'était ceci : l'être se dit en plusieurs sens et ces sens ne sont pas sans commune mesure, ils ont une mesure intérieure, ils ont une mesure conceptuelle, ils ont une mesure dans le concept. Pourquoi ? Et bien, au premier sens de l'analogie de proportion, ça voulait dire - parce qu'il y a un sens premier du mot être et puis des sens dérivés -, le sens premier du mot être c'était ce que l'on traduit souvent sous le terme « substance » ou parfois sous le terme « essence ». Les autres sens du mot être c'était des sens différents du mot être qui dérivait suivant une loi de proportion du premier sens. Donc l'être se disait en plusieurs sens mais il y avait un sens premier dont les autres dérivait.

Ça nous avançait guère parce que la substance première n'était pas univoque, elle ne se disait pas en un seul sens. Au niveau de la substance à son tour il

allait y avoir analogies, à savoir : substance se disait en plusieurs sens analogues et de ce qui était substance il fallait dire que certaines substances étaient premières par rapport à d'autres qui n'étaient pas substance dans le même sens. Par exemple les substances dites « incorruptibles » étaient premières par rapport aux substances périssables. Donc l'analogie de proportion consistait à poser une pluralité de sens hiérarchisés et ordonnés à partir d'un sens supposé premier. C'était l'analogie de proportion.

Et puis la seconde forme d'analogie scientifique, qui ne s'opposait pas à la première c'était l'analogie de proportionnalité qui consistait cette fois dans une figure bien proche de son équivalent, l'analogie mathématique : A est à B ce que C est à D. Exemple donné par Saint Thomas : Dieu est bon. Suivant l'analogie de proportion : Dieu est bon et l'homme est bon; suivant l'analogie de proportion Dieu est formellement bon, c'est à dire possède en soi la bonté dans la plénitude de cette qualité, et l'homme n'est bon que par dérivation en tant que créature de Dieu, donc l'homme est secondairement bon. C'est l'analogie de proportion. L'analogie de proportionnalité c'est le même exemple, mais vous devez sentir que ça change. Ce que la bonté infinie est à Dieu, la bonté finie l'est à l'homme. J'ajoute, pour en terminer avec ça : est-ce qu'encore une fois on ne continue pas à penser théologiquement ? A tout ce groupe de notions, analogie, analogie de proportion, analogie de proportionnalité, était liée une notion très précise qui était celle de catégorie.

En quoi les catégories faisaient-elles partie de la vision analogique ou de la conception analogique ? par exemple, les catégories, communes à Aristote et bien plus tard à Kant, c'est mettons substance, quantité, etc ... Pourquoi est-ce que c'est des catégories et pas des concepts ? Quelle différence entre le concept de causalité, de quantité et le concept de lion ? Tout simple : toute chose, tout ce qui n'est pas (lié ?), en revanche tout ce qui est substance a une qualité, a une quantité, etc ... D'où la définition très stricte de ce qu'on doit appeler catégorie : on appelle catégorie les concepts qui se disent de tout objet de l'expérience possible. Lion n'est pas une catégorie parce que vous ne pouvez pas dire lion de tout objet de l'expérience possible. En revanche tout objet de l'expérience possible a une cause et est lui-même causes d'autres choses. Voilà, ça éclaire tout.

Les catégories ainsi définies, c'est strictement inséparable d'une conception analogique; on appelle catégories les concepts qui se disent de tout objet de

l'expérience possible, ou ce qui revient strictement au même : les différents sens du mot être. Et les catégories chez Aristote se présentent comme les différents sens du mot être, exactement comme chez Kant les catégories sont définies comme les concepts qui se disent de tout objet de l'expérience possible. Donc il n'est pas question qu'une pensée procède par catégories si elle n'a pas comme arrière plan l'idée que l'être est analogue c'est à dire que l'être se dit de ce qui est d'une manière analogique.

Là-dessus, je fais un saut : ce qui me paraît la pensée la plus étrange, la plus difficile à penser, si elle a jamais été pensée, c'est l'univocité. Supposez quelqu'un qui arrive là, dans une assemblée de prêtres, ou bien ici et qui dise : l'être ça se dit absolument en un seul et même sens de tout ce dont ça se dit. On peut dire que ça va pas loin, mais ça veut dire très précisément que l'être est univoque, c'est à dire ni analogue, ni équivoque, - et comprenez bien qu'au moyen-âge les types étaient très au courant de tout ça, comme vous l'êtes -, si quelqu'un arrivait en parlant de l'univocité de l'être il était vite repéré, il pouvait faire ses malles; ça voulait dire, encore une fois, qu'une chaise, un animal, un homme et Dieu sont en un seul et même sens. Alors quoi : vous traitez Dieu comme la matière ? Une chien et un homme c'est au même sens qu'ils sont ? Très embêtant ça. Et pourtant il y a un homme, le plus grand penseur du moyen-âge qui dit oui, l'être est univoque, c'est Duns Scot. Ça tourne tellement mal cette histoire de l'être univoque de Duns Scot - mais heureusement il avait pris ses précautions, il disait oui mais attention : l'être est univoque en tant qu'être. C'est à dire qu'il est univoque métaphysiquement. Il disait : d'accord il est analogue, c'est à dire qu'il se dit en plusieurs sens physiquement. C'est ça qui m'intéresse : il était à la frontière de l'hérésie, il n'aurait pas précisé univoque métaphysiquement et analogue physiquement, il y passait. Mais les disciples de Scot, moins prudents que lui, ça a mal tourné pour eux. Parce que je dis : l'être est univoque, ça veut dire : il n'y a pas de différence catégorielle entre les sens supposés du mot être et l'être se dit en un seul et même sens de tout ce qui est. D'une certaine manière ça veut dire que la tique est Dieu; il n'y a pas de différence de catégorie, il n'y a pas de différence de substance, il n'y a pas de différence de forme. Ça devient une pensée démente. Ma question c'est : si je dis que l'être est univoque, il se dit au même sens de tout ce dont il se dit, quelles peuvent bien être les différences entre les ---- ? Ça ne peut plus être des différences de catégories, ça ne peut plus être des

différences de formes, ça ne peut plus être des différences de genres et d'espèces. Et pourquoi ça ne peut plus être tout ça ? Parce que, encore une fois, si je dis : les différences entre les êtres sont des différences de formes, sont des différences formelles, génériques, spécifiques, à ce moment-là je ne peux échapper à l'analogie de l'être pour cette raison simple : les catégories c'est les genres ultimes de l'être. Si je dis : il y a plusieurs sens du mot être qui sont précisément des catégories, je dois dire que ce qui est, ce dont je dis « cela est », se distingue par la forme, l'espèce, le genre. En revanche, si je dis que l'être est univoque et qu'il se dit en un seul et même sens de tout dont il se dit, je tombe dans ce qui devient la pensée démente, la pensée de l'infamie, la pensée de l'informe, la pensée du non spécifique, la pensée du non générique.

Le seul moyen de s'en tirer c'est de dire : bien sûr il y a des différences entre les êtres, et de toute manière l'être se dit en un seul et même sens de tout ce qui est. Alors en quoi consistent les différences entre les êtres ?

Seule différence concevable à ce moment-là, du point de vue d'un être univoque, c'est évidemment la différence uniquement comme degrés de puissance. Les êtres ne se distinguent pas par leur forme, leur genre, leur espèce, ça c'est secondaire; tout ce qui est renvoie à un degré de puissance.

Pourquoi l'idée des degrés de puissance est-elle fondamentalement liée à celle de l'univocité de l'être ? Parce que des êtres qui se distinguent uniquement par le degré de leur puissance sont des êtres qui réalisent un même être univoque à la différence près du degré de puissance ou de défection. Si bien qu'entre une table, un petit garçon, une petite fille, une locomotive, une vache, un dieu, la différence est uniquement du degré de puissance dans la réalisation d'un seul et même être. C'est une façon bizarre de penser puisqu'encore une fois ça consiste à nous dire : les formes, les fonctions, les espèces et les genres c'est secondaire. Les êtres se définissent par des degrés de puissance et voilà. En tant qu'ils se définissent par des degrés de puissance, chaque être réalise un seul et même être, le même être que les autres êtres puisque l'être se dit en un seul et même sens, à la différence près du degré de puissance. A ce niveau là, il n'y a plus aucune catégorie, plus aucune forme, plus aucune espèce. En un sens c'est une pensée tellement loin des notions ordinaires d'espèce et de genre que, encore une fois, entre deux exemplaires d'une même espèce il peut y avoir plus de différences, plus de différences dans le degré de puissance que entre

deux êtres d'espèces différentes. Entre un cheval de course et un cheval de labour qui appartiennent à la même espèce, la différence peut être pensée peut-être comme plus grande que la différence entre un cheval de labour et un boeuf. Ce qui revient à dire que le cheval de labour et le boeuf sont pris dans le même agencement et que leur degré de puissance est plus proche l'un de l'autre que n'est proche le degré de puissance cheval de course et cheval de labour. On fait un pas de plus, à savoir que cette pensée des degrés de puissance est liée, non plus à une conception des genres et des espèces, mais à une conception des agencements dans lesquels chaque être est capable de rentrer.

On avait commencé sur Spinoza car Spinoza c'est peut-être le seul à avoir fait sous les espèces de la raison, à avoir poussé une espèce de pensée démente. Il y a toujours dans Lovecraft, l'auteur de roman de terreur et de science-fiction, il y a toujours référence à un livre mystérieux qui tombe des mains de quiconque le touche et ce livre est appelé le Necronomicon, c'est le fameux livre de l'arabe dément. Et bien l'Éthique de Spinoza c'est ça, c'est le fameux livre du juif dément. Le vrai nom de l'Éthique c'est le Necronomicon.

J'avais commencé à expliquer ceci : imaginez comment Spinoza voyait les choses; quand il portait ses yeux sur les choses il ne voyait ni formes ni organes, ni genres ni espèces. Facile à dire, mais moins facile de vivre comme ça. Il faut s'entraîner ou bien il y en a qui sont doués. J'ouvre une parenthèse : la philosophie française il y a des trucs de nationalités auxquels je ne comprends rien, mais je constate que les français c'est des types qui croient par exemple au moi; ce n'est pas par hasard que leur seul philosophe a dit « cogito ». Le sujet, le moi; il y a des gens bizarres qui disent « le moi ». Je ne comprends pas. Je pense aux différences de nationalités parce que les anglais sont des types qui n'ont jamais compris ce que voulait dire Moi. Il y a eu un colloque célèbre où tous les types de la philosophie dite analytique, de la logique anglaise actuelle étaient venus, et puis il y avait Merleau-Ponty du côté français et d'autres, et les anglais étaient là, comme au jardin zoologique. C'est pas qu'ils étaient contre.

Mais c'est très curieux, si vous prenez les grands philosophes anglais - bien sûr, ils disent « je », mais encore une fois ce n'est pas ça le problème -, pour eux c'est la notion la plus comique et ils se demandent d'où peut provenir une pareille croyance, celle du moi. Une croyance à l'identité du moi c'est un truc de fous. Et ils pensent vraiment comme ça, ils ne se sentent pas des « moi ». Les

romanciers anglais c'est pareil : leurs héros ne sont jamais présentés comme des « moi ». Pensez aux romans français, alors là c'est vraiment le contraire, on patauge dans les « moi », tout le monde dit « cogito » dans le roman français. Essayons d'imaginer comment Spinoza voyait les choses. Il ne voyait pas des genres, des espèces, il ne voyait pas des catégories, qu'est-ce qu'il voyait ? Il voyait des différences de degrés de puissance.. ...

Je disais en gros qu'à chaque chose va correspondre une espèce de degré de puissance et que, au besoin, deux choses dites de la même espèce aient un degré de puissance bien plus différent que deux choses d'espèces différentes. Pour rendre ça plus concret nous disons qu'à chaque degré de puissance correspond un certain pouvoir d'être affecté. Ce qui révèle le degré de puissance d'une chose, d'un animal, d'un ---?, c'est son pouvoir d'être affecté, en d'autres termes: tu ne te définirais pas par ta forme, par tes organes, par ton organisme, par ton genre ou par ton espèce, dis-moi les affections dont tu es capable et je te dirai qui tu es. De quels affects es-tu capable ?

Il va de soi qu'entre un cheval de labour et un cheval de course le pouvoir d'être affecté n'est pas le même, fondamentalement; à preuve que si vous mettez un cheval de course dans l'agencement du cheval de labour, il est très probable qu'il crève dans les trois jours.

On a ce groupe de notions : l'être se dit en un seul et même sens de tout ce dont il se dit; dès lors les êtres ne se distinguent pas par leur forme, leur genre, leur espèce, ils se distinguent par des degrés de puissance. Ces degrés de puissance renvoient à des pouvoirs d'être affecté, les affects étant précisément les intensités dont un être est capable. Là ça devient plus cohérent. Si bien que, je suppose, lorsque Spinoza pose ses yeux sur n'importe quoi, il saisit des pouvoirs d'être affecté. Il saisit des populations d'intensités, il saisit des capacités et peut-être est-ce qu'il confond un boeuf et un cheval de labour, et en revanche il ne confond pas un cheval de course et un cheval de labour. Il fait passer, comme on dirait aujourd'hui, ces coupures autrement que les autres. Alors il n'y a plus qu'un effort à faire : de toutes manières, il ne faut pas croire que pouvoir ça veut dire possibilité qui pourrait ne pas être rempli. Puissance et degrés de puissance, ce n'est plus le monde aristotélicien qui est un monde de l'analogie, ce n'est pas la puissance qui se distingue de l'acte. Le pouvoir d'être affecté, de toute manière, est ou sera rempli, est rempli à chaque instant; il est nécessairement rempli, pourquoi ?

Il est nécessairement rempli à chaque instant en vertu des agencements variables dans lesquels vous entrez. A savoir : l'affect c'est la manière dont un degré de puissance est nécessairement effectué en fonction des agencements dans lesquels entre l'individu ou la chose.

Un pouvoir d'être affecté est toujours rempli; il peut l'être de manières différentes, tout dépend de l'agencement. De quelles manières il peut l'être puisque de toutes manières il est rempli ? C'est la dernière pensée de Spinoza : il dit en gros que c'est de toute manière rempli, mais ça peut l'être de deux façons. Un degré de puissance est nécessairement réalisé, ou un pouvoir d'être affecté est nécessairement rempli, ça revient au même ces deux propositions, mais en très gros ça peut l'être dans deux directions : ou bien mon pouvoir d'être affecté est rempli de telle manière que ma puissance d'agir augmente, ou bien de telle manière que ma puissance d'agir diminue. Spinoza précise : quand mon pouvoir d'être affecté est rempli de telle manière que ma puissance d'agir diminue, ça veut dire, en très gros, que mes affects sont tristes; mon pouvoir d'être affecté est complètement rempli par la tristesse. Par exemple « je suis coupable » ou « je me déprime » ou « ça va pas fort »; mais « ça va pas fort », ça remplit complètement mon pouvoir d'être affecté. Et pourquoi, lorsque mes affects sont tristes est-ce que ma puissance d'agir est diminuée alors que mon pouvoir d'être affecté est rempli ? C'est très très beau la manière dont Spinoza voit les gens. C'est encore plus beau quand on voit les objections que les gens lui font, par exemple Hegel, ce débile. Quand Hegel dit contre Spinoza : « ah celui-là n'a jamais rien compris au travail du négatif », c'est parfait, le travail du négatif c'est de la merde. C'est pas qu'il ne comprenne pas, il comprend très bien : le travail du négatif ou les passions tristes c'est celles qui remplissent mon pouvoir d'être affecté dans des conditions telles que nécessairement ma puissance d'agir diminue. Lorsque je suis triste ma puissance d'agir diminue. C'est évident, il suffisait d'y penser : lorsque vous êtes affectés d'affects tristes il y a un objet, un quelque chose, un animal ou une personne qui se compose avec vous et celui ou ce qui vous affecte de tristesse. Or dans le cas de l'affect triste, la puissance de l'autre chose et la vôtre se soustraient puisque tout votre effort à ce moment-là consisterait à lutter contre cette tristesse et dès lors votre puissance et la puissance de la chose qui vous affecte se soustraient. Lorsque au contraire vous êtes affecté d'affects joyeux, la puissance de la chose qui vous affecte d'affects joyeux et

vosre puissance se composent et s'additionnent si bien que vosre puissance d'agir, pour un même pouvoir d'être affecté qui est le vôtre, s'augmente. Tout est ainsi lumineux.

Voilà l'enchaînement des notions : univocité de l'être, différences de degrés de puissance, pouvoir d'être affecté qui correspondent chacun à un degré de puissance, puissance d'agir qui augmente ou qui diminue suivant que les affects qui remplissent votre pouvoir d'être affecté sont de nature triste ou joyeuse.

Intervention : les degrés de puissance ce sont des degrés d'une même puissance ?

Gilles : Évidemment. La puissance c'est l'être donc il n'y a qu'une seule puissance et les différences de puissance sont les différences intensives.

Intervention : N'est-ce pas en fait un modèle de causalité ? On avait interprété il y a quelques années la causalité chez Spinoza en termes de causalité structurale. Pour ma part je pense qu'on pourrait interpréter la pensée de Spinoza en termes de causalité énergétique. Ce serait effectivement une substance définie comme énergie potentielle et je prendrai cette énergie potentielle comme un concept opératoire, un concept rigoureusement équivalent du concept nietzschéen de volonté de puissance.

Gilles : d'accord ... ça me paraît dangereux car à peine nous sortons de l'abstrait que vous nous y remettez.

Il ne s'agit pas simplement d'une drôle de vision du monde, là encore il s'agit éminemment de politique. L'idée de base de Spinoza est très simple, c'est qu'il y a deux plaies du genre humain et c'est par là que Spinoza est nietzschéen ou que Nietzsche est spinoziste. Il dit qu'il y a deux fléaux : c'est la haine et le remords. Nietzsche dira qu'il y a deux fléaux : c'est l'homme comme maladie, le ressentiment et la mauvaise conscience. Le ressentiment et la mauvaise conscience c'est à la lettre ce que Spinoza appelait la haine et le remords. Là on pourrait faire une espèce de tableau psychiatrique des affections de haine et des affections de remords. Mais ce qui l'intéresse dans sa manière de voir tout ça ce n'est pas une psychiatrie; ce qui l'intéresse c'est évidemment la politique. Spinoza se demande : Qu'est-ce que c'est ce qu'on appelle les pouvoirs ? Il posait la question du pouvoir d'un manière assez ridicule : le pouvoir ça s'oppose à la puissance; la puissance c'est notre truc à nous, à chacun, aux animaux, aux choses; mais le pouvoir c'est autre chose. Il demande comment ça fonctionne : des gens prennent le pouvoir sur d'autres. Qu'est-ce que ça veut dire avoir le pouvoir sur quelqu'un ? Avoir le pouvoir sur quelqu'un

c'est être en mesure de l'affecter de telle ou telle manière. Les pouvoirs sont fondamentalement des institutions faites pour vous affecter de tristesse, ça marche comme ça et ça ne peut marcher que comme ça. Des choses comme l'espoir, la récompense et la sécurité sont mises du côté des affects tristes.

Intervention : Le désir aussi.

Gilles : Non, quelle horreur, que dis-tu là ? Ne l'écoutez pas.

Les pouvoirs ne nous tiennent qu'en nous affectant, c'est à dire en remplissant notre pouvoir d'être affecté par des affects tristes, et il existe sans doute mille manières. Et ce que Spinoza a en vue c'est le pouvoir d'État et le pouvoir d'Église. Il pense que le pouvoir d'État et le pouvoir d'Église sont fondamentalement des pouvoirs qui tiennent leurs sujets en les affectant d'affects tristes, c'est à dire qu'il les déprime. C'est ça l'opération fondamentale du pouvoir; nous affecter de tristesse, ce qui implique évidemment tout un jeu de compensations « si t'es bien sage, t'auras une récompense », c'est pour ça que Spinoza met le goût des décorations du côté des affects tristes, les récompenses sont comme une espèce de compensation d'une tristesse d'être fondamentale.

Le pouvoir et la puissance s'opposent puisque le pouvoir est une institution qui fonctionne essentiellement en nous affectant d'affects tristes, c'est à dire en diminuant notre puissance d'agir. Il a besoin de diminuer notre puissance d'agir pour précisément exercer son pouvoir sur nous. Au contraire les puissances de libération sont, ou seraient celles qui nous affectent d'affects joyeux. Si vous êtes tristes c'est que vous êtes opprimés, déprimés ... c'est qu'on vous a eu. Ils vivent comment les tristes et les déprimés ? Ils vivent sous la forme de la contagion, ils ne vous lâcheront pas. Un déprimé c'est une force explosive, ça vous tient. Ça c'est tragique, c'est ça la tragédie. Nietzsche a développé encore plus loin cette idée toute simple : l'homme du ressentiment est venimeux; son idée c'est vous rendre honteux du moindre bonheur. Spinoza ne dira même pas que les institutions sociales nous fournissent des modèles, il dira qu'elles nous emplissent d'affections, une institution sociale c'est une machine à affects; elle remplit votre pouvoir d'être affecté. Ce n'est pas de l'idéologie.

Il est vraiment très très malin et c'est vraiment au sens nietzschéen du « pourquoi je suis si malin », il prend les termes qui sont courants à son époque et notamment le vocabulaire cartésien, et il les retourne contre Descartes.

Intervention: inaudible

Tout le discours de la représentation est structuré par des principes analogiques et que toute l'opération de Spinoza consiste à faire, à imposer une espèce d'agencement des affects qui implique autant une critique de la représentation.

L'Éthique c'est un livre qui procède par un système tout à fait malicieux; ce système consiste à faire des textes, et puis des notes et puis des notes de notes, et puis des notes de notes de notes. C'est évidemment dans les notes de notes qu'ils vont lâcher un truc énorme. Spinoza, lui, a trouvé un truc bien plus redoutable, et c'est sans doute la méthode géométrique qui était nécessaire pour ça. Son livre a l'air complètement continu, mais en fait quand on le regarde, on voit qu'il y a des propositions - comme des propositions de géométrie - il y a des démonstrations, et puis il y a des corollaires et puis il y a cette chose étrange qu'il appelle des scolies; à première vue ça s'enchaîne. Si vous regardez de près vous vous apercevez qu'en fait ça ne s'enchaîne pas tellement, c'est à dire que le système propositions-démonstrations-corollaires est un système autonome, à savoir que les démonstrations renvoient toujours à d'autres démonstrations ou à d'autres corollaires. Et puis le système des scolies est un autre système qui coexiste avec le premier et les scolies se renvoient les uns aux autres. Si bien qu'il y a deux éthiques en une : une éthique qui fonctionne sur le mode du continu et une éthique secrète qui fonctionne sur le mode du discontinu et qui est constituée par les scolies. Au besoin il y a quarante pages sans scolies et deux scolies qui se renvoient l'un à l'autre au travers de ces quarante pages, et c'est dans les scolies qu'il donne une version agressive de ce qu'il dit géométriquement dans l'autre système; si bien que, à la lettre, l'Éthique est comme écrite simultanément deux fois : une version violente et affective et une version rationnelle et géométrique.

C'est dans les scolies qu'il dit ce qu'est une éthique, faire une éthique c'est faire une théorie et une pratique des pouvoirs d'être affecté, et une éthique ça s'oppose à une satirique. Ce qu'il appelle une satirique c'est assez formidable : c'est tout ce qui se complaît d'une manière ou d'une autre aux affects tristes, tout ce qui est dépréciatif et dépressif. Ça c'est la satirique. Il va de soi que sous le nom de satirique c'est toute la morale qui y passe.

Qu'est-ce que ça veut dire au juste les pouvoirs ? Et de quelle manière s'y prennent les pouvoirs pour déprimer, pour affecter les gens d'affects tristes ?

21/01/74

Je voudrais qu'on puisse organiser ici des directions de recherche en fonction du point où on en est. Il me semble que, compte tenu de ce qu'on a vu la dernière fois, il y a comme trois grandes directions.

La première direction est relative à ce qu'on a vu la dernière fois, on avait vu une histoire qu'on peut appeler le plan de composition. Ce plan de composition, il nous est arrivé de l'appeler plan de consistance, peut-être pour le mettre plus en rapport avec l'opération du désir. A partir de Spinoza, dont nous avons besoin, on dégagait une espèce de plan de composition, de consistance, qui se définissait par l'unité des matériaux, ou d'une certaine manière (et c'est la même chose), par la position d'univocité. C'est une pensée qui ne passe ni par les formes, ni par les organes, ni par les organismes, une sorte de pensée informelle, et dire que le plan de consistance se définit par une unité des matériaux nous renvoie aussi à un système de variables, à savoir les variables consistaient, une fois dit que c'étaient les mêmes matériaux dans tous les agencements, les variables consistaient dans les positions et les connexions. C'était la variation des positions et des connexions des matériaux qui constituaient les agencements dits machiniques, agencements machiniques dont le point commun était que tous réalisaient le plan de consistance suivant tel ou tel degré de puissance. Donc on a un premier lien très marqué entre le plan de composition ou de consistance et les agencements machiniques qui réalisaient ce plan à des titres divers, suivant la position et les connexions des matériaux dans chaque agencement. Et enfin, suivant chaque agencement; se faisaient des circulations et des transformations d'affects, un agencement machinique étant comme un lieu de passage, un lieu de transformation d'affects intensifs, ces affects intensifs correspondant aux degrés de puissance de chaque agencement machinique.

Ça nous ouvre une direction de recherche nous permettant de poser la question du rapport entre les intensités, les affects intensifs et les formes. Quels rapports il y a entre les quantités intensives et les formes, formes spécifiques, formes catégoriques et formes génériques, etc. ? Comment une pensée intensive est-elle possible qui ne passe pas par leurs formes ?

Toute la scolastique est traversée par un problème qui est très important pour elle parce qu'au croisement de la physique et de la théologie, c'est le problème

dont on était très conscient durant tout le Moyen-Age, du rapport entre les intensités et les formes. Problème connu en termes philosophiques du Moyen-Age sous les termes de la latitude et de la rémission des formes. La question est de savoir si une forme est susceptible en elle-même de variations intensives, c'est à dire si elle jouit d'une dimension de latitude. La latitude des formes c'était les variations éventuelles d'une forme en intensités. Par exemple est-ce qu'on peut être plus ou moins raisonnable ? Là, on voit bien en quoi ce sera à nous de transformer ce vieux problème et au moins on peut le situer comme vieux problème classique : l'homme étant défini par exemple comme animal raisonnable, animal raisonnable soit comme forme composée d'une détermination générique, dite générique : animal, - et d'une différence spécifique : raisonnable. Etre plus ou moins raisonnable, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire quand une forme est susceptible d'une certaine latitude ? Si on peut être plus ou moins raisonnable, est-ce que, à la limite il y aura un degré zéro d'être raisonnable qui ne sera pas la même chose sans doute que la manière dont l'animal n'est pas raisonnable. Comment est-ce qu'ils ont pu poser ce problème du rapport des intensités avec les formes ? Et encore une fois, ça traverse toute la physique du Moyen-Age, tous les essais pour faire une science des quantités intensives.

On avait une espèce de mélange qu'il faut prendre très confusément et qui tournait autour d'une espèce de pensée des degrés de puissance, des agencements dans lesquels ces degrés de puissance entraînent, d'une critique des formes, de l'effort à la limite de l'effort de Spinoza pour penser les degrés de puissance indépendamment des formes, des fonctions, des espèces et des genres, tout ça est une curieuse pensée qui tournait autour de la pensée de l'immanence ou de l'univocité de l'être. Tout tourne autour d'une espèce de théorie des agencements machiniques que l'on essaie de poursuivre.

Tant qu'on nous parle d'une latitude des formes avant même d'avoir bien vu ce qu'au Moyen-Age on entendait par latitude, soit on peut dire Je crois qu'au Moyen-Age il y a deux grandes positions. Il y a la position qui nous dit, entre autre, qu'une forme elle-même ne peut être que parfaite, elle est tout ce qu'elle a, donc raisonnable - par exemple -, ça ne peut pas être plus ou moins. Le plus ou le moins de l'intensité, la latitude, i.e. le seuil entre lesquels joue une forme ne peut pas venir de cette forme même parce que ça ne peut venir que du sujet dans lequel cette forme se réalise ou auquel cette forme se prédique. La latitude n'est pas une propriété de la forme même, c'est une

propriété du sujet qui la reçoit. Mais il y en a d'autres qui disent que c'est la forme en elle-même qui est susceptible, dans certaines conditions, d'une certaine latitude, c'est à dire qui joue entre certains seuils. Ce qu'il y a de commun entre les deux positions c'est au moins une certaine subordination de la latitude intensive à la forme. Dans l'histoire de l'oeuf c'était une position très différente. Là ce sont les formes mêmes qui sont comme subordonnées à des variations intensives qui les déterminent. Dans l'histoire de l'oeuf, l'oeuf est considéré comme un milieu intensif et ce sont les seuils d'intensités qui déterminent telle ou telle forme, c'est comme si la subordination entre formes et intensités s'était renversée. C'est très important pour nous car, après tout, ce n'est pas sûr que l'oeuf ce soit notre passé, c'est très dangereux une conception où l'oeuf c'est notre passé, parce que ça nous entraîne par nature sur les voies de la régression. Est-ce qu'il n'est pas possible, non seulement du point de vue de l'embryologie, mais du point de vue de l'expérience la plus vécue, de concevoir l'oeuf comme étant strictement toujours contemporain de nous-mêmes, c'est à dire chacun promenant son oeuf avec soi, et ce qu'on appelle l'oeuf de quelqu'un c'est son milieu d'expérimentation. L'oeuf n'est plus du tout un refuge sur le mode du retour à la mère, mais l'oeuf est, si vous voulez, le placenta strictement contemporain de nous-mêmes, c'est finalement le milieu de la stricte contemporanéité. L'oeuf ce n'est pas du tout la forme sous laquelle je descend d'une mère et accessoirement d'un père, l'oeuf c'est comme le plasma contemporain par rapport auquel père ou mère et enfant sont trictement contemporains l'un de l'autre. L'oeuf est strictement le milieu contemporain dans lequel on ne peut pas établir de succession et par rapport auquel on ne peut pas établir de succession. L'oeuf c'est vraiment de ce point de vue, la matière intensive contemporaine de toute expérimentation comme telle. C'est toujours dans l'oeuf qu'on expérimente. C'est évidemment une conception qui fait toujours de l'oeuf notre propre passé.

Question : inaudible.

Gilles : Voilà un texte d'un embryologiste contemporain : « Que les formes sont contingentes d'un dynamisme cinématique - il s'agit du développement de l'oeuf -, qu'un orifice se creuse ou non dans le germe c'est tout à fait accessoire, seul compte le processus même des migrations cellulaires et ce sont de pures variations chronologiques et quantitatives - c'est à dire que un flux énergétique atteigne ou non tel seuil -, qui donnent au lieu d'invagination

l'aspect d'un orifice, d'une fissure ... » Là, les formes, y compris les formes organiques, sont vraiment secondes par rapport à des seuils d'intensités.

Cyril : De quand date ce texte ?

Gilles : Environ 1930.

Cyril : C'est aussi loin de nous que ...

Gilles : Pourquoi dis-tu ça ?

Cyril : Tu parles en termes d'intensités alors que lui parle en termes de phénoménologie, en observateur. Un biochimiste ne marcherait pas, et là où tu serais obligé de revenir aux intensités c'est en biochimie quantique par exemple, au niveau de l'électronique. C'est la structure des protéines qui détermine les formes.

Une longue polémique s'en suit.

Gilles : J'ai l'impression que ce n'est pas du tout le même problème.

L'embryologie s'occupe de la manière dont l'oeuf se développe et se différencie.

Lorsque l'embryologiste prétend vers 1925-1930 que la détermination des formes par rapport au développement de l'oeuf fait appel à des répartitions d'intensités, ça c'est une chose; ça ne prétend pas être de la biologie moléculaire. Dire que la biologie moléculaire dépasse ou est appelée à dépasser ce point de vue, ça me semble sans fondement.

Je ne dis pas qu'il faille se contenter de l'oeuf comme unité ultime. Je dis que quel que soit l'état de la physique ou quel que soit l'état de la biologie, il y a bien un problème qui est celui du développement de l'oeuf pris comme - employons n'importe quel mot -, molécule géante, ou bien unité molaire. Lorsque quelqu'un s'intéresse au développement de l'oeuf et à l'organisation des intensités, lui dire : parle-nous plutôt de la physique quantique, c'est à dire des éléments moléculaires qui sont au besoin mêlés à cela, ça prend une toute autre dimension.

Cyril : Ce n'est pas « au besoin »; tu parles comme un finaliste. Tu considères l'oeuf comme si c'était le pôle qui attire les intensités.

La discussion continue pendant encore quelque temps.

Gilles : ça c'était pour moi la première direction. Seconde direction.

Comptesse : Est-ce que, pour toi, c'est la différence conflictuelle entre les forces d'attraction et de répulsion qui détermine la production d'intensités sur l'oeuf.

Gilles : Non. Là, je dirais beaucoup plus que les répartitions d'intensités sur

l'oeuf sont liées à des agencements machiniques moléculaires.

La deuxième direction qu'on a abordé toutes les fois précédentes c'est que les agencements machiniques n'ont rien à voir avec les formes, avec les formes séparables, formes spécifiques ou formes génériques, mais que les agencements machiniques mettent toujours en question des unités de niveaux et des contenus tout à fait différents. En tant que les agencements machiniques sont, non pas des représentations de quelque chose, mais des transformations d'affects, ils mettent en jeu des devenirs de toutes sortes. Pour une raison simple : c'est que l'affect lui-même c'est un devenir, c'est un passage intensif. Les devenirs mis en jeu dans les agencements machiniques, ce sont, entre autres, les devenirs animaux, les devenirs moléculaires. Mais ces affects qui remplissent une capacité d'être affecté ou qui circulent dans un agencement machinique, marquent le thème du devenir animal. Par exemple le devenir cheval du petit Hans, le thème du devenir moléculaire, et que ces devenirs de toutes sortes sont comme, par rapport à l'agencement machinique, ou impliquent de véritables mouvements de déterritorialisation et de reterritorialisation. C'est cet ensemble : devenir animal, devenir moléculaire, mouvements de déterritorialisation, qui doit être analysé au niveau d'un agencement machinique. Et à cet égard, on avait comme esquissé une espèce de programme possible pour les devenirs animaux. Encore une fois, on avait eu ce pressentiment que les devenirs animaux ça n'était pas suffisant, que c'était peut-être des compromis, des compromis entre des formes et des intensités, que au-delà des devenirs animaux, il y avait encore des devenirs moléculaires.

Il y avait eu les fameux devenirs-animaux en Afrique; est-ce qu'il n'y a pas entre certaines coutumes de guerre et les devenirs-animaux des liens historiques très profonds : il y a tout le thème des guerriers fauves; est-ce qu'il y a des rapports entre les devenirs-animaux et certaines sociétés secrètes, par exemple les sociétés secrètes africaines.

Et enfin, troisième direction. C'était que toujours, dans ces agencements machiniques, intervenait - précisément parce que tout agencement mettait en relation des unités ...

Suit une discussion sur la notion de programme.

... L'opération psychanalytique c'est une opération d'échange qui consiste à dire : je vais remplacer tes affects par des fantasmes. Quand on parle du contrat psychanalytique il faut voir que, par nature, il est double : il y a un

contrat extérieur qui est le contrat visible : tu me donnes de l'argent et je t'écoute, et le contrat invisible : tu me donnes tes affects au profit d'une scène de représentation fantasmatique.

Richard : Ça n'a pas grand chose de secret puisque Freud a consacré un texte entier pour expliquer qu'il échangeait les configurations vécues des gens, les émotions et les affects contre du discours et des configurations représentatives.

Gilles : Oui, mais ça n'empêche pas que ce sera à un nouveau stade avec Mélanie Klein. Là, l'objet de l'échange passe par le fantasme alors que chez Freud, ce n'était pas du tout dit comme ça.

Question : Je ne vois pas tellement la distinction entre fantasme et représentation à partir du moment où on considère que la machine sociale ça consiste à inscrire des affects dans un langage conceptuel générique.

Gilles : On est tous d'accord pour dire qu'il n'y a pas de différence, le fantasme c'est une espèce de matrice de la représentation.

... La première chose que je vois c'est qu'il y a toujours quelque chose qui nous reste à faire, à savoir la genèse des affects : c'est la manière dont les éléments moléculaires s'affectent suivant les positions et les connexions variables qui va engendrer les affects qui parcourent l'agencement machinique. C'est même comme ça qu'on pourra justifier la formule : il n'y a d'affectif que les machines, c'est les machines qui sont affectives. Elles ne sont pas représentation de quelque chose, elles sont affectives et elles sont programmes d'affects. La seconde chose c'est que les signes d'affects sont bien comme des indices de représentation à partir desquels on induit *****, là, j'en suis moins sûr parce que si on reprend ***** encore une fois la manière dont le petit Hans définit le cheval, ce qui a de l'importance pour nous, ce n'est pas le cheval en général, c'est UN cheval qu'il programmait dans son agencement machinique. Quand il dit qu'il a des oeillères, du noir autour de la bouche, etc., si tu sépares chaque chose - parce que c'est quand même de la représentation, la représentation d'une scène de rue, le cheval que le petit Hans a vu en train de traîner -, mais d'une autre manière et suivant une autre ligne qui est le programme affectif du petit Hans, c'est déjà bien autre chose que de la représentation, à savoir : c'est des circulations d'affects. Le petit Hans ne va pas voir un cheval qui a des oeillères, il va être affecté par ce qu'il vit comme cécité du cheval, aveuglement actif du cheval par l'homme et là,

ce n'est plus du tout du domaine de la représentation puisque, si tu les sépares, tu diras que chacun renvoie à une représentation, mais si tu établis la circulation avec ce mystère : comment le petit Hans fait-il circuler un affect, comment est-ce qu'il passe d'un affect à l'autre ? Par exemple, problème essentiel il me semble, dans l'agencement du petit Hans : est-ce que le cheval mord parce qu'il est tombé ou bien pour une autre raison ? Quel est l'affect qui se transforme en mordre ?

Si on transforme ça en fantasmes, vous voyez que la réponse, c'est la réponse psychanalytique, à savoir le « faire du bruit avec ses pieds » renvoie à la scène primitive, à la fantasmatisation de la scène primitive. On a dit, pour notre compte, précédemment, qu'on n'en avait rien à foutre de tout ça, que l'agencement machinique était complètement sexuel et qu'il n'avait rien à voir avec un fantasme.

Dès lors, il suffit de réintroduire le mouvement des affects à l'intérieur de l'agencement machinique pour que ce soit la programmation de cet agencement où plus rien n'est exactement indice représentatif bien que, à chaque instant, si tu coupes, à tel moment, tu réduises à des signes de représentation.

Alors, je crois qu'il faudrait introduire un double point de vue parce que c'est vrai que c'est les rapports moléculaires qui rendent comptent, en dernière instance, de la distribution des affects dans un agencement machinique, et, à un autre niveau, l'agencement machinique lui-même, fait filer des lignes moléculaires, des devenirs moléculaires ou tout au moins des devenirs animaux.

C'est en ce sens que je pose la question : est-ce que le devenir animal ce ne serait pas encore un compromis ? Le devenir animal, si fascinant qu'il soit et à quoi qu'il serve - là je reprends l'exemple de la machine de guerre : dans la machine de guerre en général, il y a bien un thème du devenir animal. Je prends encore une fois l'exemple du guerrier fauve. Et puis il y a autre chose, il n'y a pas seulement le thème du devenir animal dans la machine de guerre, il y a aussi une espèce de devenir moléculaire, comme une espèce de ligne moléculaire.

Là, c'est à un niveau de machine consistante : la machine de guerre. Mais au niveau de la machine scientifique et ses unités possibles avec la machine de guerre, les devenirs moléculaires vont peut-être représenter une espèce de devenir qui, en intensités ou qui, en déterritorialisation, va beaucoup plus loin que le devenir animal.

On peut présenter les choses de deux façons :

Ou bien on peut dire que finalement, ce qui se passe au niveau des agencements machiniques, c'est une espèce de continuum intensif. Il y a un continuum intensif ou, au lieu qu'il y ait des formes séparées les unes des autres, il y a une transformation, passages d'une forme à une autre par continuité intensive et ça n'empêche pas qu'il faut marquer des seuils dans cette continuation. Par exemple, je peux très bien présenter le rapport du devenir animal et le rapport du devenir moléculaire sous forme d'un continuum intensif. Je prends là un exemple classique : le double aspect dans la science-fiction où il y a tout un certain thème du devenir animal, et la manière dont le devenir animal se trouve relayé par quelque chose qui va encore plus loin, à savoir le devenir moléculaire. On peut dire qu'il y a une espèce de continuum intensif sur lequel on peut étager devenirs animal et devenirs moléculaires, et il y a un passage, il y a une espèce de seuil... le franchissement d'un gradient ... si on réintroduit d'une manière ou d'une autre la notion de forme, on va se retrouver dans toutes les histoires d'analogies, d'homologies, de structures, en revanche tant que l'on s'en tient à la notion de programme, ce n'est pas dangereux pour moi ... Il y a un continuum intensif de substance où alors un seuil est franchi, par exemple, là je reviens à mon exemple : dans les histoires de greffes ou d'oeuf, c'est tout simple : quelque chose qui était destiné à devenir appendice caudale du triton par exemple est déplacé. Qu'est-ce que ça veut dire « déplacer sur un oeuf », ça veut dire: greffer dans une région d'intensité différente; au lieu de devenir un appendice caudale, ça donne autre chose; justement un seuil a été franchi par migration. La migration, c'est à dire que, en plein dans l'oeuf, est inscrit un processus de déterritorialisation puisque une partie qui normalement était destinée à devenir ceci dans tel seuil d'intensité, par migration, va donner autre chose, il y a franchissement d'un seuil. Là, je peux dire que les formes n'ont pas d'importance, que ce qui détermine les formes comme produit secondaire du point de vue de la représentation, c'est uniquement les migrations et les migrations ça veut dire : pas du tout les migrations en extension dans l'espace, ça veut dire des changements d'intensités. Je dirais, d'autre part, que ce continuum intensif, on peut bien l'exprimer d'une autre manière; il y a même trois manières de l'exprimer et ces trois manières c'est comme trois coordonnées d'un agencement machinique. On peut dire : il n'y a plu de formes, il y a un continuum intensif des substances.

Fin de la première partie

appareil de pouvoir-machine abstraite; devenir imperceptible; Longitude et Latitude; éccéité-
le plan de consistance; Spinoza

15/02/77

Je vais faire une séance de regroupement et de bibliographie. Tout ce semestre a été consacré à essayer de distinguer deux formes de segmentarités ou deux types de multiplicités. Il y a sept directions différentes : l'une est biographique.

Deuxième point de vue ou problème : celui de l'organisation; troisième : celui de la centralisation; quatrième : celui de la signifiante; cinquième : celui de la sociabilité; sixième : celui de la subjectivation; septième : celui de la planification.

Premier groupe : la biographie. Ça consistait à dire que ce qui compte dans la vie de quelqu'un, individu ou groupe, c'est un certain ensemble qu'on peut appeler une cartographie. Une cartographie c'est fait de lignes; en d'autres termes nous sommes faits de lignes, et ces lignes varient d'individu à individu, de groupe à groupe, ou bien il peut y avoir des tranches communes. On cherchait ce que ça voulait dire, cette composition linéaire. Je voudrais rendre sensibles les interférences entre ces différentes rubriques. Ces lignes engagent déjà ce que j'appelais plan de consistance ou plan de composition; ces lignes se trouvent sur un plan, il faut tracer le plan lui-même en même temps que les lignes. Mais qu'est-ce que c'est que ces lignes composantes ? Encore une fois, ce n'est pas des points, on avait renoncé à l'idée que l'on puisse jamais faire le point. On opposait tracer des lignes à faire le point.

L'année dernière, j'avais pris un domaine littéraire très particulier : la nouvelle. On avait entrepris une étude morphologique, qu'on n'a pas faite d'ailleurs, mais qu'on aurait pu faire sur la comparaison entre la morphologie d'une nouvelle et la morphologie d'un conte. On avait retrouvé le thème au niveau des devenirs animaux. Tout ça c'est pour dire que l'enchevêtrement est partout. Ou encore morphologie du roman. La morphologie de la nouvelle me paraissait exemplaire parce que le problème de la nouvelle c'est bien se tracer des lignes. On avait pris, bibliographiquement, comme exemple nous concernant tout particulièrement, Fitzgerald. On voit très bien dans les nouvelles de Fitzgerald comment interviennent toujours deux lignes au moins, peut-être trois, peut-être plus, et on avait essayé de les caractériser. On avait obtenu une ligne de segmentarité dure marquée par des coupures et des distributions de binarités : jeune/pauvre/sans talent, etc., donc une ligne de segmentarité dure

sur laquelle nous avons pu situer - pas du tout comme figure exhaustive -, mais comme une figure parmi les autres : le couple, avec sa machine binaire, avec sa binarité propre. Donc, une ligne de segmentarité dure, marquée par des coupures signifiantes « là, j'étais riche » ou « là, mon mariage allait bien », avec organisation de binarités et la binarité exemplaire du couple.

Et puis on avait trouvé là-dessous une ligne beaucoup plus subtile, une ligne de segmentarité souple ou fine, ou moléculaire, et ce n'était plus une ligne de coupure, c'était une ligne de fêlure. Les petites fêlures qui ne coïncident pas avec les coupures. Les micro-fêlures de la segmentarité moléculaire. Et sur la ligne de la segmentarité moléculaire, on avait trouvé une autre figure que celle du couple en tant que machine binaire ou en tant qu'élément d'une machine binaire, on avait trouvé une figure beaucoup plus inquiétante : celle du double. Et puis on a trouvé une ligne qu'on ne demandait pas. C'est très curieux. C'est une ligne qui n'est ni une ligne de coupure ni une ligne de fêlure, mais comme une ligne de fuite et de rupture et qui avait comme figure extrême, non plus ni le couple ni le double, mais le clandestin. Cette troisième ligne qu'on n'attendait pas nous faisait un grand plaisir quand même parce qu'elle rendait compte de quelque chose qui nous gênait, à savoir l'ambiguïté de la segmentarité souple, de la segmentarité moléculaire. La segmentarité souple ne cesse effectivement pas d'osciller entre la ligne dure et la ligne de fuite. Quand elle tend vers la ligne dure, elle tend à se durcir elle-même, quand elle tend vers la ligne de fuite, alors à la limite, elle tend à n'être même plus segmentaire, elle prend une autre allure.

On était tombé sur deux conceptions pratiques du plan : tantôt le plan était un plan d'organisation, tantôt un plan de consistance, d'immanence ou de composition, et ce n'est pas du tout la même compréhension pratique du mot plan. A nouveau, on retrouvait deux pôles et on comprend que nos segmentarités ou nos multiplicités oscillaient, elles pouvaient aussi bien tendre vers un plan première manière ou vers le plan autre manière. Et que, après tout, c'était très compliqué. Même dans la vie d'un groupe ou d'un individu, le moment où le plan se durcit, passe d'un pôle à l'autre, donc tout ce vacillement peut expliquer bien des choses. Donc une vie c'est fait de lignes. Il faut trouver vos lignes, et vos lignes ne préexistent pas, elles ne sont pas préétablies ... l'objet d'une véritable analyse c'est opérer cette cartographie.

Quand on parlera plus tard, à propos du plan de consistance, de la longitude et

de la latitude, évidemment ça renvoie à des lignes qui se tracent sur ce plan de consistance. Longitude et latitude ce sera aussi des notions qui renverront à toute une cartographie. Rien n'est fait du point de vue d'une véritable analyse tant qu'on en reste au domaine des représentations, tant qu'on en reste au domaine des sentiments qui traversent quelqu'un, les choses ne commencent à être faites qu'à partir du moment où on trace les lignes abstraites, avec les segmentarités correspondantes, les coupures, les fêlures, les ruptures. Si quelqu'un se met à jouer du piano, ou si quelqu'un se met à aimer une bête ou si quelqu'un se met à en détester, et nos amours et nos haines doivent être distribuées d'après des lignes, et pas des lignes figuratives. Et véritablement, il me semble que l'opération analytique doit être une véritable cartographie : et une impasse c'est quoi ? Si vous prenez une psychanalyse courante, j'ai l'impression qu'ils frôlent tout le temps ce problème. Ils frôlent ce problème des lignes et de la cartographie, et ils ne cessent pas de le rater. Si vous reprenez le texte de Freud, c'est quoi le problème du petit Hans ? On ne peut pas dire que ce soit un problème familial. Son père et sa mère interviennent bien, mais pour boucher des segments, pour l'arrêter. Ce qu'il faut c'est une cartographie et Freud ne cesse pas de la faire lui-même lorsqu'il dit tout le temps que le problème de Hans, c'est d'abord sortir de l'appartement. Un problème de gosse c'est quoi ? La conquête de la rue, et ça c'est un problème de cartographie, c'est un problème de lignes. Or qu'est-ce qu'il se passe ? Le problème de Hans c'est la conquête de l'immeuble : sortir de son appartement et aller coucher avec et chez la petite fille qui habite en-dessous ou au-dessus; et là, il y a une coupure : il se fait rattraper par ses parents. Il esquissait sa ligne, et pan : segmentarité dure. Son second mouvement c'est une petite fille qui habite en face : la cartographie de petit Hans se précise. L'appartement, l'immeuble, le café d'en face. Il faut traverser la rue. Il se fait rattraper aussi; la mère va jusqu'à lui dire que, s'il quitte l'appartement, il ne revient pas. Et puis, il y a toute l'histoire du cheval, le devenir cheval du petit Hans; or, c'est une scène qui s'est passée dans la rue. Le cheval qui traîne une lourde charge et qui tombe, il essaie de se relever et reçoit des coups de fouet. Il y a une très belle page comme ça dans Dostoïevsky, une page comme ça dans Nietzsche juste avant sa grande crise, une page comme ça dans Nijinsky juste avant sa grande crise. Ce n'est pas un fantasme ça : un cheval tombe dans la rue, un cheval est fouetté. C'est à la fois la rue comme

ligne à conquérir et à la fois les dangers de cette conquête là, et là-dedans un devenir animal pris dans ce parcours là. Le petit Hans va se faire boucher de partout.

Pour colmater ces lignes de fuite, pour imposer une segmentarité dure, pour introduire des coupures partout où il esquisse une ligne qu'est-ce qui joue ? Deux choses : une instance de pouvoir, la famille, une machine abstraite, la psychanalyse. En effet, les parents commencent à agir et ils n'en peuvent plus, ils se font relayer par une machine abstraite représentée par le professeur Freud, et à propos de tout autre chose, on avait rencontré le couple appareil de pouvoir-machine abstraite. Dès qu'il y a un appareil de pouvoir, il y a une machine abstraite, dès qu'il y a une machine abstraite il y a un appareil de pouvoir, pas sûr, pas sûr, parce que peut-être qu'il y a des machines abstraites d'un type très différent. Mais il se trouve qu'il y a des machines abstraites qui font des offres aux appareils de pouvoir, à savoir : ô appareils de pouvoir, est-ce que tu me prends comme machines abstraites. Et pourquoi les machines abstraites doivent-elles faire leurs offres aux appareils de pouvoir ? ... Donc, voilà mon premier point concernant les segmentarités. Les nouvelles me paraissent essentiellement traiter de ces lignes qui se coupent et s'entrecroisent au niveau d'une vie.

Question : Comment le double s'oppose au couple ?

Gilles : Au point où on en est, j'aimerais bien que ce soit celui qui pose la question qui réponde. Si mes notions résonnent pour vous, vous avez autant d'idées que moi là dessus. Le couple, je vois bien : c'est la machine binaire de conjugalité et ça passe par les coupures signifiantes dans une segmentarité de type dur. Le double, il ne s'agit pas de dire que c'est le même ou plutôt l'autre, ça me paraît passer plutôt par des lignes de fêlures de segmentarité souple. Le double c'est toujours un nom plus ou moins commode pour désigner le processus du devenir, lorsqu'on essaie d'opposer l'histoire et le devenir. L'histoire de quelqu'un ce n'est pas la même chose que le devenir. Le double c'est par exemple le devenir femme d'un homme, ou le devenir animal d'un homme. Le double ce n'est pas du tout le reflet; j'ai à faire le double dans la mesure où je deviens quelque chose et le devenir est toujours quelque chose de fondamentalement minoritaire. Il y a toujours un devenir de minorité. A la limite, ça peut être la même personne qui est partie d'un couple et qui est élément d'un double, simplement la même personne occupe deux fonctions très

différentes sur l'une ou l'autre ligne. Bien plus sur la seconde ligne ce n'est pas une personne. Et le clandestin, qu'est-ce qu'il vient faire sur la ligne de fuite, pourquoi est-il clandestin ? Parce qu'il est imperceptible. C'est le devenir imperceptible. Finalement, les devenirs animaux ont comme issue le devenir imperceptible. Qu'est-ce que c'est que cette clandestinité là ? Ce n'est pas du tout un secret, le secret c'est en plein dans les segmentarités dures. Le clandestin c'est, à la limite, la même chose qu'un devenir moléculaire, c'est lorsqu'il n'y a plus de problème de personne, de personnologie. Quand est-ce qu'on en est au point de Virginia Woolf disant : je ne suis plus ceci ou cela. Lorsqu'il n'y a plus rien à cacher, c'est ça le vrai secret, on est comme tout le monde ... On ne peut même pas dire que c'est la forme du secret sans contenu, le secret est là, complètement étalé et pourtant c'est de l'imperceptible. Quand est-ce que la personne est suffisamment défaite et avec suffisamment de précaution pour que je puisse dire : jamais plus je ne dirais que je suis ceci ou que je suis cela. Vous voyez que ça nous renvoie à nouveau à nos histoires de plan de composition et à nos histoires d'affects, la différence qu'on essayait de suggérer entre un affect et un sentiment. Qu'est-ce que c'est que ces individualités très spéciales, ces individualités qui sont parfaitement des individuations, mais sans subjectivité ? L'individualité de « un jour », « un printemps », « un cinq heures du soir », etc.

Question : inaudible. sur le plan.

Gilles : Le secret oscille bien entre ce plan où tout est visible. Mais alors on dit en quoi est-ce secret puisque, précisément, ce qui devient visible, ce qui devient perceptible sur ce plan, c'est ce qui est imperceptible sur l'autre plan.

Richard Pinhas : On avait vu la semaine dernière que mon problème c'est celui de l'expression. Tu avais eu une phrase qui a résonné « quel terrible cinq heures du soir », on a chacun ses terribles cinq heures du soir, mais sur le plan de composition ou sur le plan imperceptible, ce qui survient, ce sont des événements, les plus infimes soient-ils, un petit mot, n'importe quelle forme, et finalement je crois que ce qui compte au niveau du plan de consistance et qui produisent des événements, peut-être dans un « temps » particulier. Je voulais savoir si, pour toi, ce plan de consistance ou de composition, si le résultat visible et perceptible va être une série d'événements ou de résonances d'événements.

Gilles : C'est bien parce que ça m'empêche de faire ma récapitulation. Je ne vois pas de vie possible sans ensembles molaires. Encore une fois, il n'a jamais été question de dire : faites sauter la segmentarité dure et vous serez heureux, pas du tout, on en crèverait tous. L'organisme ou l'organisation du corps, c'est une organisation molaire et il va de soi qu'il ne s'agit pas de dire : foutez en l'air votre organisme et vous serez bien heureux. Comme on disait, ça rejoint notre thème du plan de consistance, du rapport du plan de composition avec la mort. Vous serez mort et c'est tout. En gros, c'est le problème de l'overdose et puis c'est tout.

Intervention : inaudible.

Gilles : Ce qu'on raconte, c'est complètement concret. Il n'y a pas d'intensités abstraites. La question est de savoir si une intensité convient à quelqu'un et si il peut le supporter. Une intensité est mauvaise, est radicalement mauvaise quand elle excède le pouvoir de celui qui l'éprouve, elle est mauvaise même si c'est la plus belle des choses. Une intensité est toujours en rapport avec d'autres intensités. Une intensité est mauvaise quand elle excède le pouvoir correspondant qui est le pouvoir d'être affecté. Une intensité faible peut parfois être ruineuse pour quelqu'un. La constitution du plan de consistance ou de composition de quelqu'un, c'est bien les intensités qu'il est capable de supporter. Si une intensité n'est pas son truc alors il est foutu : ou bien il fait le singe ou le clown, ou bien il se fout en l'air. Une cartographie c'est savoir ce que c'est qu'une ligne à toi. Je reviens à cette histoire des deux conceptions du plan.

Imaginons un monde qui serait formé de particules sur un plan. Des particules qui traversent un plan. Ces particules ... pour le moment, c'est comme si je racontais une histoire. Ces particules se groupent d'après des mouvements, des rapports de mouvements et de repos, ou - ce qui revient au même, des rapports de vitesses et de lenteurs, elles sont dites appartenir à un individu - je ne dis pas un sujet ou une personne -, dans la mesure où elles restent sous tels rapports de vitesses et de lenteurs ou tels rapports de mouvement et de repos. Supposer que le rapport de mouvement et de lenteur change, elles passent dans un autre individu. Ça c'est le premier point. J'appellerai longitude d'un corps les ensembles de particules qui lui appartiennent sous le rapport de mouvement et de repos, de vitesses et de lenteurs qui le caractérise. Si un individu est caractérisé par un rapport très complexe de mouvement et de repos qui groupe

comme étant les siennes des infinités de particules, nous disons également que, à ces rapports, correspondent comme des degrés de puissance, des pouvoirs. Pouvoirs de quoi ? Ce degré de puissance qui correspond à tel degré de vitesse et de lenteur, à tel degré de mouvement et de repos, ces degrés de puissance c'est, à la lettre, des pouvoirs d'être affecté. Cette fois-ci il ne s'agit plus, comme tout à l'heure, de rapport de mouvement et de repos entre particules extensives définissant une longitude, il s'agit beaucoup plus de parties intensives : les affects dont quelqu'un est capable, en corrélation avec les parties qui les composent suivant les rapports de vitesse et de lenteurs.

J'appellerai donc latitude d'un corps ce pouvoir d'être affecté. Vous remarquerez que je ne fais pas allusion ni à des formes ni à des sujets. Un individu n'est ni une forme ni un sujet, tandis que quelque chose est individué lorsque on peut en déterminer une longitude et une latitude, la longitude étant définie par les rapports de mouvement et de repos, de vitesses et de lenteurs, qui lui rapportent ces particules composantes, ces parties de parties, et d'autre part, je ne tiens compte que des latitudes, à savoir des affects qui remplissent le degré de puissance ou le pouvoir d'être affecté des individus précédemment déterminés en fonction de leur longitude.

Donc, tout corps aurait une longitude et une latitude. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Ça nous convient exactement comme le monde que nous propose Spinoza. Il voit le monde comme ça. Il nous dit en effet que chaque corps est composé à l'infini par des infinités de parties qu'il appelle les corps les plus simples. Qu'est-ce qui fait que ces corps les plus simples, que tel ensemble infini appartient à tel individu plutôt qu'à tel autre ? Il dit que ces corps les plus simples, que ces particules sont toujours, dans un certain rapport de mouvement et de repos, de vitesses et de lenteurs, et ce rapport caractérise un individu. Donc un individu n'est pas défini par sa forme, que ce soit une forme biologique, une forme essentielle, n'importe quel sens du mot forme, un individu est défini par un rapport plus ou moins composé, c'est à dire un ensemble de rapports, faits de mouvements et de repos, de vitesses et de lenteurs, sous lesquels des infinités de parties lui appartiennent. Enfin, chaque individu est un collectif, chaque individu est une meute.

C'est vraiment de la physique élémentaire. D'autre part, un individu c'est un pouvoir d'être affecté. Donc, on ne le définit ni par une forme quelle qu'elle soit, ni par un sujet quel qu'il soit. Qu'est-ce que c'est un cheval ? Vous

pourriez dire qu'un cheval c'est, d'une part, une forme, d'autre part, un sujet.

On voit bien ceux qui définissent un cheval comme ça. La forme ce sera

l'ensemble des caractères qu'on appellera spécifiques, génériques ou

accidentelles qui le définissent; la forme d'un cheval est définie

spécifiquement par les naturalistes. D'autre part, c'est un sujet, à savoir : ce

cheval-ci, et toute la conception traditionnelle ...

Encore une fois, ce que la philosophie moderne a changé dans toute son histoire

c'est le rapport qu'il y avait entre sujet et forme. Bon, c'est une manière de

penser : vous pouvez dire « je vois une forme » et « je vois un sujet », et il y a

complémentarité entre la forme qui informe la substance ou le sujet. Nous sommes

en train de proposer complètement autre chose; un cheval, premièrement, ce n'est

pas une forme mais un ensemble = x de particules. = x ne suffit pas, alors

qu'est-ce qui définit cet ensemble ? Un certain rapport de mouvement et de

repos, de vitesse et de lenteur. Je ne fais allusion à aucune forme en disant :

une infinité de particules soumises à des rapports de mouvement et de repos, de

vitesse et de lenteur, et d'autre part, je dis que c'est un pouvoir d'être

affecté, c'est le degré de puissance cheval; je ne me réfère à aucune

subjectivité.

Spinoza lance sa grande question : il ne s'agit pas de nous dire quelle est la

forme d'un corps, il s'agit de nous dire qu'est-ce que peut un corps ? C'est sa

question fondamentale : qu'est-ce que peut un corps ?

C'est d'autant mieux que c'est toujours extrêmement concret. Mais ça il le

cache. Dans ses manières d'exposition, il y a toujours un premier principe; chez

Spinoza, c'est connu : il n'y a qu'une substance. Quelqu'un qui dit ça,

concrètement, on voit tout de suite ce que ça veut dire, les luttes contre la

religion. Ce n'est pas une proposition innocente. Un philosophe, vous le

reconnaissez vraiment pas au niveau du premier principe mais au niveau du

cinquième ou du sixième principe. Là, Spinoza lance la question : qu'est-ce que

peut un corps ? Vous ne m'aurez rien appris tant que vous m'aurez dit un corps a

telles formes et telles fonctions. Il faut que vous me disiez de quoi est

capable ce corps. Vous me direz que c'est la même chose! Pas du tout. Sans doute

tout se mêle, après tout, on a toujours la capacité correspondant à ses organes

et ses fonctions, mais ça change tout suivant que je dis : les organes et les

fonctions que j'ai ne sont là que comme effectuant, effectueurs, de mon pouvoir

d'être affecté, ou lorsque je dis qu'on me définit d'abord le pouvoir d'être

affecté, on parlera ensuite des organes et des fonctions. Ou alors je dis l'inverse, et c'est très différent, si je dis : à partir des organes et des fonctions, la bête est capable de ceci. Ça a l'air très conciliable, mais en fait, ce n'est pas la logique qui compte, les gens qui se sont toujours occupés des organes et des fonctions des animaux ne se sont jamais occupés des affects, et ceux qui s'occupent des affects restent très indifférents aux organes et aux fonctions, au point qu'ils ont du créer un autre mot pour désigner ce dont ils s'occupaient. Ils ont appelé ça éthologie : ce n'est pas l'étude des manières de vivre de l'animal, c'est beaucoup plus l'étude des affects dont il est capable. Spinoza appelle son livre ETHIQUE et non morale. Ethique, éthologie. Qu'est-ce que peut un corps, sous entendu qu'est-ce qu'il peut supporter ?

J'appelle donc longitude d'un corps les rapports de vitesse et de lenteur qui s'établissent entre l'infinité des parties composantes de ce corps et qui n'appartiennent à ce corps que sous ces rapports de vitesse et de lenteur, de mouvement et de repos. C'est le même individu dans la mesure où le rapport global de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur subsiste. Qu'est-ce que ça veut dire : devenir animal ? Ça ne veut pas dire imiter, encore qu'il faille imiter parce qu'il faut bien s'appuyer sur quelque chose. Devenir cheval ? Devenir chien ? Qu'est-ce que ça veut dire pour Kafka : devenir coléoptère ? Ce n'est pas au moment où on imite que ça marche. Est-ce que je peux, dans une certaine latitude et une certaine longitude d'un corps, donner à mes parties composantes un rapport de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur, qui corresponde à celui du cheval, et par voie de conséquence est-ce que les affects qui, alors viennent me remplir, sont ou non, des affects cheval ? C'est par là qu'on a défini le plan de consistance ou de composition; ces latitudes avec leurs devenirs, avec leurs passages : passage d'une longitude à une autre, passage d'une latitude à une autre. Que son corps prenne une longitude et une latitude nouvelle, le capitaine Akab, et il se trouve qu'il meurt, lui aussi : son plan de consistance, son plan océanique, il meurt là dessus. Sur le plan de consistance ou de composition il n'y a que des degrés de vitesse et de lenteur, d'une part, définissant des longitudes, et d'autre part, des affects ou parties intensives définissant des latitudes. Il n'y a ni forme ni sujet.

Les affects sont toujours du devenir.

Question : inaudible mais sur le temps.

Gilles : Pourquoi pas, mais le temps mesuré c'est un temps de la segmentarité,

il y a un temps des instances molaires. Si tu dis que le plan de consistance c'est le temps, c'est un temps dégagé des pulsions du type coupure ou du type mesure.

Richard : C'est tout à fait dans le sens de ce que disait Robert. Qu'est-ce qui se passe au niveau du plan de composition. D'abors, il se crée selon ses agencements et en même temps que ses agencements, il n'y a pas de plan de composition abstrait hors de ses agencements, en fait, il est strictement contemporain de ses agencements, il est produit dans le même temps. Et c'est à la fois des agencements et des rencontres. On va avoir des rencontres avec, grossièrement, des molécules d'un côté, et des devenirs de l'autre. Ce qui semblait prédominant, et on le voit bien avec la musique, c'est qu'il y a des vitesses d'écoulement qui diffèrent et qui peuvent résonner - on peut l'avoir à un niveau très physique, mais là c'est trop technique pour être développé ici, mais on s'aperçoit que la résonance des sons, la résonance des harmoniques, est provoquée par des différences de vitesse. Tout au moins, on peut le concevoir comme ça. Et finalement, ces différences de vitesse provoquent, non pas un temps - il n'y a pas un temps qui serait le plan de composition, ou une adéquation entre le plan de composition et le temps -, mais, au contraire, la création au niveau du plan de composition lui-même, d'une pluralité de temporalités à vitesses d'écoulement différentielles. J'insiste sur la multiplicité de plans de temporalité différents avec chacun des lignes d'effectuation d'événements qui résonnent et qui diffèrent ligne par ligne, et que, réduire tout ça à l'unité qui serait le Temps, ce serait une opération semblable à celle qu'a fait Einstein avec le temps, à savoir une spacialisation du temps ou quelque chose d'analogue. Et là, je dirai que le temps est déterminé par des affects et par des compositions d'affects. Par exemple, tu rentres ici un mardi matin et tu trouves une jeune fille blonde aux yeux bleus qui détermine un temps particulier ...

Gilles : Jamais un plan de composition ou de consistance ne préexiste; il se passe en même temps qu'un groupe d'individus ou des individuations ne le tracent effectivement. C'est un plan d'immanence absolue, mais cette immanence précisément est immanente aux degrés de vitesse et de lenteurs aux mouvements de repos, aux pouvoirs d'être affecté qui le construisent de proche en proche. A la lettre, il est construit comme un espace de proche en proche, il n'est pas du tout sous la forme d'un espace euclidien qui préexisterait aux figures, il est un espace d'un tout autre type qui est construit de voisinage en voisinage, et c'est pour ça qu'à chaque ***** il peut craquer. C'est l'autre pôle du plan qu'on pourrait présenter comme préexistant, et les gens ou les groupes évoluant dessus.

Pour la distinction des deux conceptions du plan, on tient comme un début, car si on accepte l'idée que le plan de consistance ou de composition se définit par une latitude et une longitude, et que les corps sur lui ne se définissent que

par longitude et latitude, je dirais que les seules variables à considérer, c'est vitesse, lenteur, affects, pouvoir d'être affecté, et d'une certaine manière, tout est collectif et individué parce que, chaque fois, chaque rapport de mouvement et de repos, chaque rapport de vitesse et de lenteur est parfaitement individuable : tel degré de vitesse, ce degré-ci de vitesse; chaque affect est individuable. On avait besoin d'un mot pour ne pas confondre avec l'individualité d'un sujet : *eccéité*. C'est, à la lettre, le fait d'être ceci, le fait d'être un ceci, un degré de puissance. Quand, tout à l'heure, il disait « c'est le temps », ça serait ça, s'il s'agit du temps libéré à la manière où John Cage en parle.

Richard : Il faudrait essayer de dessiner au tableau une espèce de diagrammatisation du temps que Cage présente sous une forme « figurée » et qui est effectuable.

Gilles : C'est bien une cartographie. C'est un schéma de Cage pour musique électro-acoustique.

Richard : Au lieu d'avoir une succession (de notes) mesurable dans un temps linéaire ou diachronique, on va avoir une espèce de mouvement qui produit un tracé, et j'ai l'impression que le diagramme ainsi produit par Cage est là pour produire des temps d'exécution différents, ou différentiels, qui sont de temps d'ouverture, des temps non limitatifs, avec peut-être des repères.

Gilles : Pour décrire le rôle du chef d'orchestre, Cage emploie le mot de : *chronomètre à vitesse variable*, reprochant au chef d'orchestre classique d'être un *chronomètre à vitesse uniforme*. Un même mouvement d'oeuvre pouvant être joué à des vitesses complètement différentes, Cage prévoit même que le *chronomètre s'arrête*.

Richard : Juste un petit point. Sur le plan de composition ou le diagramme que détermine Cage, il n'y a aucune dimension qui soit *prédéterminante* ou *prédominante* qui puisse donc jouer comme axe de stratification à un moment ou à un autre. Rien n'est plus important qu'autre chose, aussi bien au niveau de la composition, qu'au niveau de l'écriture, qu'au niveau de l'exécution ou bien des vitesses d'exécution. A la fois tout est possible et il y a aussi le diagramme qui reste à définir, mais le moment n'est pas venu ... Le problème de Cage n'est jamais un problème de surface d'inscription.

Gilles : C'est évident que sur le plan de consistance, il n'y a ni passé ni avenir; il y a du devenir. C'est très différent. On cherche des résonances de

mots. Sur le plan de composition, il n'y a ni avenir ni passé parce que, finalement, il n'y a pas d'histoire, il n'y a que de la géographie.

Question : Il est très important de parler des choses intermédiaires, du milieu.

Gilles : Bien, parlons en. Sur le plan de composition nous avons uniquement pour le moment des vitesses et des lenteurs, et des affects. Ni forme ni sujet. En même temps, ces ensembles d'affects, ces rapports de vitesse et de lenteur sont parfaitement individués. Ils n'ont pas du tout le type d'individuation d'un sujet, on se servait du mot *eccéité* : ce sont des *eccéités*. Là dessus, ces degrés de vitesse et de lenteur qui passent les uns dans les autres, qui se transforment à travers, au besoin, à travers des zones de brouillage ou par dessus un trou, un trou de silence - sur un plan de consistance vous avez des trous, vous avez des silences, des brouillages -, dans tous ces agencements latitudes-longitudes font partie des milieux, et parmi les *eccéités*, longitudes et latitudes d'un corps, il y a ces *eccéités* particulières qui sont des milieux transmetteurs : c'est dans un milieu que les affects se transportent. Il y a des *eccéités* d'un type particulier qui ne sont pas simplement les longitudes et les latitudes, mais qui sont les facteurs ou les rapports entre les longitudes et les latitudes, les milieux conducteurs de leur transformation, si bien que sur le plan de consistance qui devient de plus en plus peuplé, s'étaleront des hivers, des printemps et des étés, des journées qui seront elles-mêmes des *eccéités* : ce printemps là, cette journée là. Les corps ont une individualité du même type qu'une journée, une saison, une heure.

Dans les textes de Morand, il n'y a absolument rien qui se développe, c'est vraiment un plan de consistance, comme un plan fixe, où les mots-particules filent à des vitesses différentes. C'est ça que j'appelle la sobriété. C'est ça l'usage mineur de la langue, c'est lorsqu'il n'y a plus de développement, plus d'organisation, il y a composition, sur un plan fixe, avec des vitesses relatives et des vitesses différentielles. Est-ce que, dans un tout autre domaine, ça ne vaut pas aussi pour un champ social ?

Bien sûr, le champ social a un plan d'organisation, mais est-ce qu'il n'est pas travaillé aussi de manière immanente par un plan de consistance ou de composition, et simultanément ce n'est pas les mêmes choses qui se passent sur les deux plans, et ce qui aura une forme et une figure sur le plan d'organisation travaillera sous une toute autre forme et une toute autre figure sur le plan de consistance. Et on ne peut même pas dire que l'un est bon et

l'autre mauvais. On ne peut rien faire sans passer par les ensembles molaires. Le MLF n'existerait pas si, sur un autre plan, un plan d'immanence sociale, des phénomènes ne se produisaient, que le MLF est en position de force parfois pour mettre en valeur des phénomènes ou des microphénomènes d'une toute autre nature, des processus que j'appellerai des devenir, des devenir femmes, une fois dit qu'une femme a un devenir femme autant qu'un homme, tout ça fait partie du plan de consistance, - et bien c'est simultanément que les deux se font. Il y a en permanence des tensions, des trucs qui arrivent du plan de consistance et qui ne sont pas digérables sur l'autre plan, des trucs qui sortent du plan d'organisation et qui ne sont pas digérables, etc. Il va y avoir des rapports de force entre les deux plans.

Le plan de consistance ne retient pas n'importe quoi dans les agencements; ça ne veut pas dire que formes et sujets ça n'existe pas! Encore une fois, si vous négligez formes et sujets, ça vous retombera sur la gueule : si vous négligez l'organisation de l'organisation de l'organisme, ce sera la mort. Il s'agit seulement de dire que ça ne fait pas partie de ce plan là, sur le plan de composition à la place de sujets ou de formes, vous trouverez des trous, des brouillages, des vides et ce que vous trouverez de positif, ce sera autre chose : des latitudes, des longitudes, des affects, des expérimentations. Vous ne pouvez pas vous passer de sujet, d'interprétation, simplement ça ne fait pas partie du plan de consistance. Pour un individu, ce n'est pas comme un plan qui préexisterait, il se construit régionalement morceau par morceau, un bout et puis un autre bout, et il se peut très bien que ce ne soit pas le même individu, i.e la même eccéité, une eccéité peut construire un bout et une autre un autre bout, puis les deux ou bien ça ne va pas et il y a un trou entre les deux, ou bien encore ça s'arrange bien et il y a une composition entre les deux degrés de vitesse. Une composition des vitesses s'établit, ou bien une transformation ou une circulation d'affects s'établit, mais donc c'est une construction locale. L'espace riemanien c'est un espace qui se construit localement, il se construit par portions locales et le plan de consistance se construit de la même manière. Et si il y a des risques sur le plan de consistance c'est pour deux raisons : à la fois, parce que le plan de consistance sera catastrophique s'il brise l'autre plan, mais il sera aussi catastrophique en vertu de dangers qui lui sont propres à lui. A savoir que tout un système de raccords ne se fasse pas, que sa construction locale ne se poursuive pas assez longuement. En tous cas, sur un

tel plan, vous ne pouvez trouver que ça : vitesses, lenteur, mouvement, repos, eccéités, affects. Dès que vous trouvez autre chose, vous vous dites que c'est un mélange, quelque chose de l'autre plan s'est glissé là.

Sur la musique

8 mars 1977

On avait parlé la dernière fois d'un livre de Dominique Fernandez. Il dit des choses très importantes pour nous, sur la musique. Je fais donc un recul en arrière. Il est très bizarre, car d'habitude il fait des choses orientées sur des critiques littéraires à base de psychanalyse, et puis en même temps il aime la musique, et voilà que ça le tire de ses soucis analytiques. Il lance une formule qui parcourt tout ce livre intitulé *La Rose des Tudor* (Dominique Fernandez, *La Rose des Tudor*, Julliard, 1976). Tout le thème du livre c'est ceci: la musique meurt vers 1830. Elle meurt très particulièrement, et tragiquement, comme toutes les bonnes choses, elle meurt avec Bellini et Rossini. Elle meurt tragiquement parce que Bellini mourra dans des circonstances très mal connues, ou bien d'une maladie inconnue à l'époque, ou bien d'une sombre histoire, et Rossini, c'est l'arrêt brusque. Ce musicien de génie, en plein succès, décide d'arrêter. Il avait toujours eu deux amours: la musique et la cuisine, il ne fait plus que de la cuisine. C'était un grand cuisinier, et il tourne fou. Je connais beaucoup de gens qui arrêtent les choses à tel moment; c'est un type d'énoncé assez courant: «Pour moi, ceci se termine à telle époque.» La philosophie n'a pas cessé de mourir: elle meurt avec Descartes, elle meurt avec Kant, elle meurt avec Hegel, chacun a son choix? Du moment qu'elle est morte, ça va. Et puis je connais des gens qui arrêtent la musique aux chants grégoriens. Très bien.

Fernandez lance un énoncé du type: la musique s'arrête à Bellini et Rossini. Qu'est-ce qui rend possible un tel énoncé? Cela ne peut vouloir dire qu'une chose: quelque chose, même si vous ne le savez plus je ne tente pas de lui donner raison car je pense qu'il n'a pas raison, quelque chose qui appartenait essentiellement à la musique n'existera plus après Rossini et Bellini, les deux derniers musiciens. Qui c'est qui entraîne, même indirectement, la disparition de Rossini et de Bellini, quelle est la nouvelle musique autour de 1830? C'est l'arrivée de Verdi et de Wagner. Ça veut dire que Wagner et Verdi ont rendu la musique impossible, Fernandez va jusqu'à dire que ce sont des fascistes, ce

n'est pas la première fois qu'on le dit pour Wagner. Qu'est-ce qu'ils ont supprimé, d'après Fernandez, qui était tellement essentiel à la musique? Il nous dit à peu près ceci: il dit qu'il y a eu quelque chose d'inséparable de la musique. Je le coupe pour préciser quelque chose: on peut considérer comme corrélatif dans une activité quelconque, dans une production quelconque, comme deux plans ou deux dimensions du plan; une de ces dimensions nous pouvons l'appeler expression, et l'autre dimension nous pouvons l'appeler contenu. Pourquoi ces termes expression et contenu? Parce que expression, rien que comme mot, ça a l'avantage de ne pas être confondu avec «forme», et contenu ça a l'avantage de ne pas être confondu avec «sujet», thème ou objet. Pourquoi est-ce que expression ne va pas être confondu avec forme? Parce qu'il y a une forme d'expression, mais il y a aussi une forme de contenu. Le contenu n'est pas informel. Or qu'est-ce que c'est? Je pourrais ajouter à tout ce qu'on a dit précédemment que ce qu'on a appelé le plan de consistance comporte non pas deux blocs, mais une dimension sous laquelle il est plan d'expression et une dimension sous laquelle il est plan de contenu. Si je considère le plan de consistance sonore nommé musique, je peux me demander quelle est l'expression et quel est le contenu proprement musical une fois dit que le contenu, ce n'est pas ce dont parle la musique, ou ce que chante une voix. Or, Fernandez nous dit que, à son avis, la musique a toujours été traversée par un contenu qui lui était très intime, et qu'il était le débordement ou le dépassement de la différence des sexes. Alors, comme il n'oublie pas sa formation analytique, bien qu'il ne soit pas analyste, il dit que la musique, c'est toujours et essentiellement une restauration de l'androgynie. Prêter ce contenu-là à la musique implique que je puisse montrer que ce contenu-là est bien musical, et essentiellement musical, en vertu de la forme d'expression nommée musique. Or, il est bien connu que la musique est d'abord vocale. On sait à quel point les instruments ont fait longtemps l'objet d'une espèce de surveillance, notamment dans la codification musicale et dans l'action de l'Église sur la codification musicale: l'instrument est très longtemps tenu en dehors, maintenu; il ne faut pas qu'il déborde la voix. Quand est-ce qu'une voix devient musicale? Je dirais, du point de vue de l'expression, que la voix musicale c'est essentiellement une voix déterritorialisée. Ça veut dire quoi? Je pense qu'il y a des choses qui ne sont pas encore musique et qui, pourtant, sont très proches de la musique. Il y a des types de chant qui ne sont pas encore musique, par exemple Guattari tient

énormément à l'importance d'une notion qu'il faudrait développer, celle de ritournelle. La ritournelle peut peut-être être quelque chose de fondamental dans l'acte de naissance de la musique. La petite ritournelle. Elle sera reprise, ensuite, dans la musique. Le chant non encore musical: tra la la. L'enfant qui a peur? Peut-être que le lieu d'origine de la petite ritournelle, c'est ce qu'on appelait, l'année dernière, le trou noir. L'enfant dans un trou noir, tra la la, pour se rassurer. Je dis que la voix chantonnante est une voix territorialisée: elle marque du territoire. C'est pour ça que si la musique, ensuite, reprend la ritournelle, un des exemples les plus typiques de la reprise de la ritournelle, c'est Mozart. Berg utilise très souvent ce procédé. Qu'est-ce que c'est le thème le plus profondément musical, et pourquoi c'est le plus profondément musical? Un enfant meurt, et pas d'une mort tragique, la mort heureuse. Concerto à la mémoire d'un ange. L'enfant et la mort, c'est partout. Pourquoi? Pourquoi la musique est-elle pénétrée par, à la fois, cette prolifération et cette abolition, cette ligne qui est à la fois une ligne de prolifération et d'abolition sonore?

Si la ritournelle c'est la voix qui chante déjà, la voix territorialisée, ne serait-ce que dans un trou noir, la musique, elle, commence avec la déterritorialisation de la voix. La voix est machinée. La notation musicale entre dans un agencement mécanique, elle forme elle-même un agencement, elle forme en elle-même un agencement, tandis que dans la ritournelle, la voix est encore territorialisée parce qu'elle s'agence avec autre chose. Mais lorsque la voix à l'état pur est extraite et produit un agencement proprement vocal, elle surgit comme voix sonore déterritorisée.

Ça implique quoi, cette voix déterritorisée? J'essaie de dire avec mes mots à moi, ce que dit Fernandez quand il dit que le problème de la voix en musique, c'est de dépasser la différence des sexes. Je dis que les sexes, avec leurs sonorités vocales particulières, c'est une territorialisation de la voix: oh, ça c'est une voix de femme, ah, ça c'est une voix d'homme. Déterritorialisation de la voix: il y a un moment essentiel que l'on voit bien avec la notation musicale. À l'origine européenne, la notation musicale porte essentiellement sur la voix. Quelqu'un de très important, enfin une des choses les plus importantes là-dedans, c'est le double rôle, et des papes pour les pays latins, par exemple Grégoire, et Henri VIII, et les Tudor, dans la notation musicale. C'est Henri VIII qui réclame que, à chaque syllabe corresponde une note. Ce n'est pas

simplement, comme on dit, pour que le texte chanté soit bien compris, c'est un procédé de déterritorialisation de la voix qui est formidable, c'est un procédé clé. Si, à chaque syllabe, vous faites correspondre une notation musicale, vous avez un procédé de déterritorialisation de la voix. Mais vous sentez qu'on n'arrive pas encore à faire le lien avec cette histoire où je dis: du point de vue de l'expression, et en tant que forme d'expression, je définis d'abord la musique comme musique vocale, et la musique vocale comme déterritorialisation de la voix, et en même temps, du point de vue du contenu comme forme de contenu; du point de vue de la forme de contenu, je définis la musique, du moins la musique vocale, à la manière de Fernandez, non pas comme le retour à l'androgynie primitif, mais comme le dépassement de la différence des sexes. Pourquoi est-ce que la voix déterritorisée, du point de vue de l'expression, c'est la même chose que le dépassement de la différence des sexes du point de vue du contenu? Cette voix déterritorisée, du point de vue de l'expression, donc agencée, ayant trouvé un agencement spécifique, agencée sur elle-même, machinée sur elle-même, va être la voix de l'enfant. Qu'est-ce que ça veut dire? Ou bien quoi? C'est vrai que dans toute la musique, jusqu'à un certain moment, comme le dit Fernandez, la musique est traversée par une espèce de subversion des sexes. C'est évident avec Monteverdi. Et que ce soit la musique latine de type italienne-espagnole, ou la musique anglaise, et là, on a comme les deux pôles occidentaux, quelles sont les voix déterminantes de la musique vocale? Les voix déterminantes de la musique vocale c'est le soprano, l'alto et ce que les Anglais appellent contre-ténor, ou haute-contre. Le ténor c'est celui qui tient la ligne, et puis il y a les lignes supérieures alto, soprano. Or ces voix sont des voix d'enfants, ou ces voix sont faites pour des enfants. Parmi les pages les plus gaies de Fernandez, il y a son indignation à savoir que les femmes soient devenues soprano. Là, il est furieux, c'est terrible ça. Ça n'a pu se faire que quand la musique était morte, le soprano non pas naturel, mais le soprano de l'agencement musical, c'est l'enfant.

Les trois voix très caractéristiques, la voix de l'enfant: dans la musique italienne, ça c'est commun aux deux pôles; dans la musique italienne, il y a le castrat, c'est-à-dire le chanteur castré, et dans la musique anglaise qui, très bizarrement, n'avait pas de castrat (le castrat, c'est quelque chose de latin), il y avait le contre-ténor. Et le castrat et le contre-ténor, par rapport au soprano enfantin, c'est comme deux solutions différentes pour un même problème.

Le contre-ténor anglais, il y en a encore, alors qu'il n'y a plus de castrat, et là, Fernandez dit que c'est la civilisation, la faute du capitalisme, tellement il n'est pas content. Avec Verdi et avec Wagner (N.d.É: Sur Wagner, Deleuze se réfère implicitement à Boulez), le capitalisme s'approprie la musique. Avec le contre-ténor anglais, c'est quelle voix déterritorialisée? Il s'agit de chanter au-dessus de sa voix. La voix du contre-ténor est souvent appelée une voix de tête. Il s'agit de chanter au-delà de sa voix, et c'est vraiment une opération de déterritorialisation, et Deller dit que c'est la seule manière de chanter à haute voix. C'est une voix qui ne passe pas par les poumons. C'est un beau cas de déterritorialisation de la voix, parce que la territorialité de la voix, c'est le sexe, voix d'homme, voix de femme; mais je peux aussi bien dire que c'est l'endroit où tu parles, la petite ritournelle; je peux dire aussi que c'est de là où elle est émise, le système diaphragme-poumon. Or la voix du contre-ténor se définit par ceci comme si elle partait de la tête, Deller insiste sur le fait qu'il faut que ça passe par les sinus, c'est une voix des sinus; l'histoire de Deller est très belle; à seize ans, comme dans toutes les maîtrises, on lui dit de se calmer, de laisser reposer sa voix pendant deux ans, et il en ressort pur contre-ténor. C'est curieux, pour ceux qui ont entendu Deller, l'impression que ça donne, à la fois d'être artificielle et travaillée, et d'être en même temps une espèce de matière brute musicale, d'être le plus artificiel et le plus naturel à l'issue de cet artifice. Donc la voix part de la tête, traverse les sinus, sans jamais prendre appui sur le diaphragme. C'est comme ça que vous reconnaissez un contre-ténor. En gros, vous le reconnaissez, bien qu'il n'aime pas cette expression, à cette voix de tête. La voix du castrat est très différente: c'est une voix elle aussi complètement déterritorialisée, c'est une voix de la base des poumons, et même à la limite, du ventre. Fernandez les définit très bien. Purcell, le grand musicien enfant, a aussi une histoire splendide: étant enfant, il a une voix de soprano, puis après, il devient à la fois avec possibilités de basse et de contre-ténor. C'était une merveille quand Purcell chantait.

Deux fois, dans son livre, Fernandez essaie de préciser la différence entre la solution castrat et la solution contre-ténor, la solution anglaise: «Ce serait le lieu d'analyser la différence fondamentale qui oppose l'art de chanter en Angleterre à l'art de chanter en Espagne. Les hautes-contre ont la voix située dans la tête, d'où cette impression de pureté céleste presque irréelle, non pas

dépourvue de sensualité mais d'une sensualité qui brûle à mesure les convoitises qu'elle allume. Les sopranos et altos ont la voix située beaucoup plus bas dans la poitrine, on croirait presque dans le ventre, près du sexe en tout cas. On suppose que les castrats obtenaient un effet aussi irrésistible sur leurs auditeurs parce que leurs voix n'étaient pas seulement une des plus belles, mais en même temps chargées d'un intense pouvoir érotique. Toute la sève qui n'avait pas d'autre issue dans leur corps imprégnait l'air qu'ils chassaient de leur bouche, avec pour résultat de transformer cette chose, d'habitude aérienne et impalpable, en une matière pulpeuse, moelleuse entre toutes.

(Rires.) Alors que les contre-ténors anglais ignorent qu'ils ont un sexe, ou qu'ils pourraient en avoir un, les castrats italiens font de leur chant un acte charnel et complet d'expulsion, symbolique de l'acte sexuel dont leur voix trahit la douloureuse et voluptueuse impatience. Les sons qui sortent de leur gorge possèdent une consistance ouille ouille, ces garçons font l'amour au moyen de leur voix.»

Il faut en retenir que ces deux procédés de déterritorialisation de la voix, la voix de tête du contre-ténor, tête-sinus-bouche, sans s'appuyer sur le diaphragme, et la voix de la base des poumons et du ventre du castrat, à quoi ça nous sert? Là, on voit bien en quoi l'agencement musical de la voix, le processus musical de déterritorialisation de la voix ne fait qu'un, en effet, avec une espèce de dépassement de la différence des sexes. Dans notre langage, nous dirions que la musique est inséparable d'un devenir femme et d'un devenir enfant. Le devenir femme fondamental dans la musique, qui n'est pas du tout? Pourquoi la musique s'occupe-t-elle tellement de l'enfant? Ma réponse serait que bien au-delà de ces thèmes, de ces motifs, de ces sujets, de ces référents, la musique est pénétrée dans son contenu et ce qui définit le contenu proprement musical, c'est un devenir femme, un devenir enfant, un devenir moléculaire, etc., etc.

Ce devenir enfant, c'est quoi? Il ne s'agit pas pour la musique de chanter ou de faire chanter la voix comme un enfant chante; au besoin l'enfant est complètement artificialisé. Il faudrait presque distinguer l'enfant molaire qui chante, non musicalement, l'enfant de la petite ritournelle, et l'enfant moléculaire, agencé par la musique, et même quand c'est un enfant qui chante dans une maîtrise anglaise, il faut une opération d'artifice musical, par laquelle l'enfant molaire cesse d'être un enfant molaire pour devenir moléculaire, enfant moléculaire; donc, l'enfant a un devenir musicalement enfant. Ce qui signifie que l'enfant que la musique devient, ou que la musique

fait devenir, est lui-même un enfant déterritorialisé comme contenu, de même que la voix comme expression est une voix déterritorialisée. Il ne s'agit pas d'imiter l'enfant qui chante, il s'agit de produire un enfant sonore, c'est-à-dire déterritorialisé l'enfant en même temps que l'on déterritorialisait la voix. Par là se fait la jonction entre la forme de contenu musical devenir femme, devenir enfant, devenir moléculaire, et la forme d'expression musicale déterritorialisait la voix, entre autres par la notion musicale, par le jeu de la mélodie et de l'harmonie, par le jeu de la polyphonie, et à la limite, par l'accompagnement instrumental. Mais à ce niveau, la musique reste essentiellement vocale, puisque comme forme d'expression, elle se définit par la déterritorialisation de la voix, par rapport à laquelle les instruments ne jouent qu'un rôle d'aide, comme d'accompagnement, de concomitant, et parallèlement, se fait ce devenir enfant, ce devenir femme; et comme on le disait la dernière fois, c'est l'enfant lui-même qui a à devenir enfant. Il ne suffit pas d'être enfant pour devenir enfant, il faut passer par toute la maîtrise du collège ou de la cathédrale anglaise, ou bien pis encore, pour devenir enfant, il faut passer par l'opération italienne du castrat. Bellini et Rossini, c'est les derniers à agencer musicalement la voix sous la forme de ces devenirs-là. Le devenir enfant et le devenir femme. Au début du XIXe siècle, ce qui disparaît, c'est la coutume des castrats, d'une part c'est exprès que je ne dis pas la castration, si je disais la castration, toute la psychanalyse reviendrait à toute allure, le castrat c'est un agencement machinique qui ne manque de rien. Le castrat est dans un devenir femme qu'aucune femme n'a, il est dans un devenir enfant qu'aucun enfant n'a. Par là même, il est dans le processus de la déterritorialisation. Devenir enfant, c'est nécessairement, non pas devenir un enfant tel qu'est l'enfant, mais devenir un enfant en tant qu'enfant déterritorialisé, et ça se fait par un moyen d'expression qui est nécessairement lui-même une expression déterritorialisée: la déterritorialisation de la voix.

Fernandez fait un éloge mesuré, mais très remarquable de Bowie. Il dit que c'est une voix de fausset. Mais ce n'est pas par hasard que la pop music ça a été les Anglais. Les Beatles: il devrait y avoir des voix qui ne sont pas loin du tout, ce n'est pas un contre-ténor, mais il y en a un qui devait avoir un registre qui approchait le contre-ténor. C'est très curieux que les Français aient refusé les castrats. Pour les Anglais, on comprend, c'est des puritains.

Lorsque Gluck fait jouer je ne sais plus quel opéra, en France, il doit réécrire entièrement le rôle principal pour le faire chanter par un ténor. C'est dramatique, ça. Nous, on a toujours été du côté de la ritournelle. Donc, Fernandez fait cette espèce de compliment à la pop music. Mais vous voyez bien où il veut en venir quand il dit que la musique se termine avec Bellini et avec Rossini, ce qui revient à dire, encore une fois: mort à Wagner, mort à Verdi. Là, ça devient moins bon. Tout ce que je voudrais retenir du livre de Fernandez, c'est: oui, la musique est inséparable d'un devenir enfant, d'un devenir femme, d'un devenir moléculaire, c'est même ça sa forme de contenu, en même temps que sa forme d'expression c'est la déterritorialisation de la voix, et la déterritorialisation de la voix passe par les deux extrêmes de la voix déterritorisée du castrat et de la voix déterritorisée du contre-ténor.

Là, ça forme un petit bloc?

Il s'agit de machiner la voix, machine sonore vocale, qui implique une déterritorialisation de la voix, du point de vue de l'expression, ayant pour corrélat, du point de vue du contenu, le devenir enfant et le devenir femme, etc. En effet, à première vue, avec Verdi et Wagner, on revient à une espèce de grande reterritorialisation molaire dans notre langage, à savoir: quel que soit le caractère sublime de leurs voix, le chanteur wagnérien sera homme avec une voix d'homme, la chanteuse wagnérienne sera femme avec une voix de femme. C'est le retour à la différence des sexes. Ils mettent à mort le devenir de la musique. Vous voyez pourquoi Fernandez met ça sur le dos du capitalisme, il dit que le capitalisme ne peut pas supporter la différence des sexes, il y a la division du travail, en d'autres termes la voix au lieu d'être machinée dans l'agencement musical, déterritorialisation de la voix-devenir enfant, elle repasse par cette espèce de moulinette: la machine binaire, la voix de la femme qui répond à la voix de l'homme, et la voix de l'homme qui répond à la voix de la femme. Tristan et Yseult. Dans le vieil opéra, vous savez que des personnages comme César étaient chantés par des castrats.

Le castrat n'était pas du tout utilisé pour des minauderies ou pour des exercices de style, le tout-puissant, le César, l'Alexandre est censé dépasser la différence des sexes au point qu'il y a un devenir femme du guerrier. Achille était chanté par un castrat. Il y a en effet un devenir femme d'Achille.

On devrait s'interdire de parler de ce qu'on n'aime pas. Il devrait y avoir une interdiction absolue. On écrit toujours pour, en rapport à ce qu'on aime. Une

littérature qui n'est pas une littérature d'amour, c'est vraiment de la merde. Fernandez est très discret, il parle très peu de Verdi et de Wagner, mais je crois qu'il se passe autre chose: la musique devient symphonique. Au besoin, elle ne cesse pas d'être vocale, mais c'est vrai qu'elle devient symphonique. Une des pages mauvaises de Fernandez, c'est quand il dit que c'est le développement instrumental qui force les voix à redevenir voix d'homme et voix de femme, à repasser par cette espèce de machine binaire; en effet, dans un ensemble symphonique, le contre-ténor est foutu. Il a l'air de dire que la musique instrumentale ou symphonique fait trop de bruit, trop de bruit pour que ces devenirs très subtils soient encore perceptibles. On peut imaginer que c'est tout à fait autre chose. Qu'est-ce qui s'est passé dans cette espèce de destitution de la voix? Qu'est-ce qui se passe lorsque la machine musicale cesse d'être primordialement vocale, l'instrument n'étant plus qu'un accompagnement de la voix, pour devenir instrumentale et symphonique. Je crois que c'est vraiment la machine musicale, ou l'agencement, qui change. Il ne s'agit plus d'agencer la voix, il s'agit de traiter la voix il me semble que c'est une très grande révolution musicale, il s'agit de traiter la voix comme un élément parmi d'autres, ayant sa spécificité, un élément parmi d'autres dans la machine instrumentale. Ce n'est plus la flûte ou le violon qui sont là pour rendre possible ou pour accompagner le processus de déterritorialisation de la voix, c'est la voix elle-même qui devient un instrument, ni plus ni moins qu'un violon. La voix est mise sur le même pied que l'instrument, si bien qu'elle n'a plus le secret de l'agencement musical. C'est donc tout l'agencement qui bascule. Je dirais que c'est une véritable mutation. Il ne s'agit plus de trouver ou d'inventer une machine de la voix, il s'agit d'élever la voix à l'état d'élément d'une machine symphonique. C'est complètement différent. Ce n'est pas étonnant que Fernandez ait raison, d'un point de vue très limité: avec Verdi et Wagner, se fait une reterritorialisation de la voix et ça durera avec Berg (Lulu). Mais c'est bien forcé, parce que c'est plus en tant que voix que la voix est élément musical. Si bien que, si on la considère en tant que voix, elle retombe à son état de détermination pseudo-naturelle, voix d'homme ou voix de femme, elle retombe dans la machine binaire puisque ce n'est plus en tant que voix qu'elle est élément de la machine musicale. Dès lors, en tant que voix, elle retombe effectivement dans la différence des sexes, mais ce n'est plus par là qu'elle est musicale.

Le gain formidable de cette musique instrumentale symphonique, c'est que, au lieu de procéder par une simple machination sonore de la voix, elle procède à une machination sonore généralisée qui ne traite plus la voix que comme un instrument à l'égal des autres.

Si bien, encore une fois, que lorsque vous considérez ces voix en tant que voix, elles retombent dans la détermination naturelle ou territoriale homme-femme, mais en même temps, ce n'est pas par là qu'elles sont musicales, elles sont musicales dans un tout autre point de vue: dans leur rapport avec l'instrument dont elles sont l'égal, dans l'ensemble de la machination, où, à la limite, il n'y aura plus aucune différence de nature entre le son de la flûte, le timbre de la voix. On sera passé à un nouveau type d'agencement. Je dirais presque que la forme d'expression musicale a changé: au lieu de machination de la voix, vous avez machination symphonique, machination instrumentale dont la voix n'est qu'un élément égal aux autres. Mais du coup la forme de contenu change aussi, et vous allez avoir un changement dans les devenir. La forme de contenu reste le devenir, mais vous allez avoir comme une impossibilité de rattraper à l'état pur ce qui faisait l'essentiel de la musique vocale, à savoir le devenir femme et le devenir enfant, vous allez avoir une ouverture sur d'autres devenir. Les devenir de la musique précédente s'arrêtaient au devenir femme et au devenir enfant, c'étaient principalement des devenir qui s'arrêtaient presque à une frontière qui était le devenir animal, et avant tout, le devenir oiseau. Le thème du devenir apparaît constamment, soit produire musicalement un oiseau déterritorialisé. La déterritorialisation de l'oiseau, à la lettre, c'est lorsqu'il est arraché à son milieu; la musique ne reproduit pas le chant de l'oiseau, elle produit un chant d'oiseau déterritorialisé, comme l'oiseau de Mozart dont je prends tout le temps l'exemple.

Or, la nouvelle musique instrumentale ou symphonique, peut-être qu'elle n'a plus la maîtrise des devenir enfant et des devenir femme. Ce n'est plus comme avant. Mais une ouverture sur d'autres devenir, comme s'il y avait une espèce de déchaînement des devenir animaux, des devenir animaux proprement sonores, proprement musicaux. Des devenir puissances élémentaires, des devenir élémentaires. Wagner. Le thème même de la mélodie continue qui est comme la forme d'expression à laquelle correspond comme forme de contenu une espèce de déchaînement des éléments; des espèces de devenir sonores élémentaires. Enfin, une ouverture sur quelque chose qui, à mon avis, n'existe pas du tout dans la

musique vocale, mais qui peut être repris dans cette nouvelle musique par la voix, dans le nouvel agencement: des devenirs moléculaires, des devenirs moléculaires inouïs. Je pense aux chanteuses dans Schönberg. C'est déjà ça avec Debussy. Et dans toute la musique moderne. Berio. Dans Visages, on voit très bien qu'on ne traite du visage qu'en le défaisant. Il y a tout le domaine de la musique électronique où vous avez cette ouverture vers les devenirs moléculaires qui ne sont permis que par la révolution Verdi, Wagner. Donc, je dirais que la forme musicale d'expression change et que, du coup, la forme de contenu s'ouvre sur des devenirs d'un autre type, d'un autre genre. Au niveau d'une définition très générale de la machine musicale ou du plan de consistance sonore, qu'est-ce que ce serait le plan de consistance sonore? Je dirais que, du point de vue de l'expression, vous avez toujours une forme d'expression qui consiste en une machination, machination portant soit directement sur la voix, soit machination symphonique intégrant la voix à l'instrument, et du côté du contenu, sur ce même plan de consistance sonore, vous avez toujours des devenirs proprement musicaux qui ne consistent jamais en imitation, en reproduction, et qui sont tous les devenirs qu'on a vus avec leurs changements, et vous avez le thème comme de la forme et de la forme de contenu: les deux sont pris dans un mouvement de déterritorialisation.

Je me demande si pour le cinéma il ne s'agit pas de la même chose? Quelqu'un avait travaillé là-dessus l'année dernière. Sur le cinéma parlant: là aussi c'est un problème de voix. Est-ce qu'on ne pourrait pas dire qu'au début du parlant la voix n'est pas tellement individualisée? Elle ne sert pas tellement de facteur d'individuation. Exemple: la comédie américaine. C'est comme si les caractères individuels de la voix étaient dépassés. Le parlant n'a pris la voix que pour dépasser les caractères individuels de la voix. Finalement lorsque le parlant naît, se forme une individualisation par le visage ou par le type, et la voix en tant que facteur déterminant du cinéma dit parlant dépasse les déterminations particulières ou même spécifiques. Ce sera assez tardivement que l'on reconnaîtra la star à la voix, Dietrich et Greta Garbo. Or, dans la comédie américaine, il n'y a pas de voix et pourtant il y a un usage du parlant qui est quelque chose de fantastique, mais la voix n'est pas distribuée d'après des machines binaires ou d'après des machines d'individuation. Qu'est-ce qu'il y a de bien dans la voix de Bogart? C'est que sa voix n'est pas du tout individuée; c'est complètement une voix linéaire. Ce qui a fait le succès de la voix de

Bogart, c'est une voix blanche: c'est le contre-ténor du cinéma. C'est une voix blanche qui est très bien rythmée, mais qui, à la lettre, ne passe pas par les poumons. C'est une voix linéaire qui sort par la bouche.

Quand la musique est vocale, elle ne se sert pas de la voix comme voix individuée ou comme voix sexuée, homme-femme, elle se sert de la voix comme forme d'expression d'un devenir, devenir femme, devenir enfant. De la même manière, le cinéma parlant a commencé à se servir de la voix comme forme d'expression d'un devenir. Il faudrait aussi définir le plan fixe: de même qu'il y a un plan de composition sonore qui ne fait qu'un avec la machine musicale et tous les devenirs de cette machine et les devenirs de la machine musicale c'est ce qui parcourt le plan de consistance sonore, eh bien de même que la machine musicale doit être dit un plan sonore fixe mais fixe ça veut dire aussi bien la vitesse absolue que la lenteur ou le repos absolu, ça veut dire l'absolu du mouvement ou du repos, et les devenirs qui s'inscrivent sur ce plan, c'est du mouvement relatif, les vitesses et les lenteurs relatives, eh bien de la même manière le plan fixe cinématographique peut être dit aussi bien mouvement absolu que repos absolu: c'est sur lui que s'inscrivent et les formes d'expression cinématographiques et le rôle de la voix dans le cinéma parlant, et les devenirs correspondants suivant les mutations des formes d'expression avec de nouvelles formes de contenu. J'aimerais bien que vous disiez ce que vous en pensez?

Le jeu fort-da de l'enfant avec sa bobine, ce n'est pas du tout ce que croit la psychanalyse. Ça n'a rien à voir avec une opposition différentielle entre des éléments signifiants. C'est tout à fait autre chose, c'est la petite ritournelle. C'est la petite ritournelle de territorialité. Le jeu de la bobine ce n'est pas du tout une machine binaire. Il y a tous les intermédiaires, ce n'est pas du tout une opposition phonologique, c'est une ritournelle. La vraie musique commence à partir du moment où on prend la petite ritournelle et où on déterritorialise, on fait subir à la ritournelle un processus de déterritorialisation. Mozart n'a pas cessé de faire ça. Le Concerto à la mémoire d'un ange, c'est ça, un enfant déterritorialisé. Un enfant meurt et les conditions de la production de déterritorialisation de l'enfant.

Je voudrais que l'on prenne ce qu'on a fait depuis le début comme une espèce de résumé d'ensemble recentré sur un type de plan très particulier: le plan de consistance sonore ou musique, et les agencements musicaux qui se tracent sur ce

plan de consistance.

Question : Que pense Nietzsche par rapport à Wagner?

Gilles Deleuze : C'est une drôle d'histoire. Il est impossible de le lire simplement littérairement, bien que ce soit très beau. Nietzsche faisait lui-même de la musique, tout le monde le sait et tout le monde est unanime pour dire que cette musique, à part de rares morceaux, n'est pas très bonne. Cette remarque n'est pas fameuse. Nietzsche faisait passer toute sa musicalité dans son écriture, c'est ça Nietzsche musicien. Ce qui est intéressant, c'est de voir que sa musique ressemble à du Schubert, à du Schumann, et très souvent. Je lance un appel: allez écouter les mélodies de Nietzsche dans les discothèques. Qu'est-ce que dit Nietzsche contre Wagner? Il dit que c'est de la musique aquatique, que ce n'est pas dansant du tout, que tout ça n'est pas de la musique mais de la morale, il dit que c'est plein de personnages: Lohengrin, Parsifal, et que ces personnages sont insupportables. Qu'est-ce qu'il veut dire presque implicitement? Il y a une certaine manière de concevoir le plan où vous trouverez toujours des formes en train de se développer, aussi riche que soit ce développement, et des sujets en train de se former. Si je reviens à la musique, je dis que Wagner renouvelle complètement le domaine des formes musicales, si renouvelé qu'il soit, il reste un certain thème du développement de la forme. Boulez a été un des premiers à souligner la prolifération de la forme, c'est par là qu'il fait honneur à Wagner, un mode de développement continu de la forme, ce qui est nouveau par rapport à avant, mais si nouveau que soit le mode de développement, il en reste un développement de la forme sonore. Dès lors, il y a nécessairement le corrélat, à savoir: le corrélat du développement de la forme sonore, c'est la formation du sujet. Lohengrin, Parsifal, les personnages wagnériens, c'est les personnages de l'apprentissage, c'est le fameux thème allemand de la formation. Il y a encore quelque chose de goethéen dans Wagner. Le plan d'organisation est défini par les deux coordonnées de développement de la forme sonore et de formation du sujet musical. Nietzsche fait partie d'une tout autre conception du plan. Quand je disais que le plan de consistance ne connaît que deux choses: il ne connaît plus de formes qui se développent, il ne connaît plus que des vitesses et des lenteurs, des mouvements et des repos, il ne connaît plus que des vitesses et des lenteurs entre particules, entre molécules, il ne connaît plus de formes en train de se développer. Il ne connaît plus que des rapports différentiels de vitesse entre éléments. Il ne connaît pas

de développement de la forme. J'ajouterais que corrélativement, il ne connaît plus de formation d'un sujet, fini l'éducation sentimentale. Wagner, c'est encore d'un bout à l'autre l'éducation sentimentale. Le héros wagnérien dit: «Apprenez- moi la peur.» Nietzsche ce n'est pas ça. Il n'y a que des heccéités, c'est-à- dire des combinaisons d'intensités, des composés intensifs. Les heccéités ce ne sont pas des personnes, ce ne sont pas des sujets. Si je pense à Nietzsche, je me dis qu'il est en plein là-dedans. Qu'est-ce qu'il y a de beau dans Ecce Homo? Je ne force pas beaucoup en disant que Nietzsche c'est quelqu'un qui passe son temps à nous dire qu'il n'y a que des vitesses et des lenteurs. Tous font de grands hommages à Goethe, mais ce sont de grands sounois. Hölderlin et Kleist font des hommages à Goethe, mais il n'empêche que c'est leur haine pure. Nietzsche ne nous dit pas: soyez rapide, lui n'était pas très rapide. On peut être très rapide en marchant très lentement, c'est encore une fois une question de rapport différentiel entre vitesses et lenteurs, on peut être très rapide sans bouger, on peut faire des voyages sur place d'une rapidité folle, être revenu avant d'être parti.

Ecce Homo, c'est formidable, c'est un des plus beaux livres du monde. La manière dont Nietzsche parle des saisons, des climats, de la diététique. Ça revient tout le temps à nous dire: je ne suis pas une personne, ne me traitez pas comme une personne, je ne suis pas un sujet, n'essayez pas de me former c'est ça qu'il dit à Wagner, il dit que c'est de la musique pour Bismarck. Il ne veut pas d'éducation sentimentale. Ce qui l'intéresse, c'est les heccéités et les compositions d'intensités, et il se vit comme un ensemble d'heccéités.

Cette disparition d'un apprentissage ou d'une éducation au profit d'un étalement des heccéités. Je crois que Nietzsche fait ça dans ses écritures. Quand il dit que la musique de Bizet c'est bien mieux que Wagner, il veut dire que dans la musique de Bizet, il y a quelque chose qui pointe et qui sera bien mieux réussi par Ravel ensuite, et ce quelque chose, c'est la libération des vitesses et des lenteurs musicales, c'est-à-dire ce qu'on appelait à la suite de Boulez la découverte d'un temps non pulsé, par opposition au temps pulsé du développement de la forme et de la formation du sujet. Un temps flottant, une ligne flottante.

Richard Pinhas : C'est quand même inquiétant cette préférence, à un moment, de Nietzsche pour Bizet différence qui disparaît complètement avec les textes d'Ecce Homo, où il retourne complètement Wagner, en disant que finalement: «C'est lui que j'aime», pendant un moment; durant sa grande fâcherie, il y a

une espèce de reproche qu'il impute à Wagner, et il va affirmer Bizet comme le créateur positif de l'époque. Il y a un problème de la ligne mélodique: Wagner est supposé foutre en l'air la ligne mélodique, et ce qu'il aime chez Bizet, c'est la prédominance de la ligne mélodique, dans le même temps, il va traiter Wagner de rhéteur et d'homme de théâtre, c'est ses termes et ce sont les termes précis qui peuvent définir la subjectivité et la création de sujet. Mais je ne trouve pas ça très clair de faire de Bizet comme une pointe dépassant Wagner, ce n'est pas évident. Il y a une ambiguïté, dans Nietzsche, au niveau des problèmes de la ligne mélodique, et à certains égards, avec toute l'admiration et tout l'amour que j'ai pour lui, il y a peut-être une position en retrait par rapport aux critères d'innovation qui se trouvent chez Wagner. Ça reste à vérifier. Ce qui me paraissait extrêmement intéressant dans le développement qu'a fait Gilles, c'est qu'il marque très rapidement des lignes de coupures. Ce sont des lignes de transition ou plutôt de grands plans de variations qui affectent le devenir de la musique en général, et à un moment il se posait une question, à savoir: comment se fait-il qu'on n'ait pas pu continuer à garder des voix de haute-contre ou des voix de castrat, ça disparaît. La réponse est toute trouvée: à un certain moment du devenir de la musique, c'est-à-dire à partir du moment où un plan de composition musicale ou un plan de consistance musicale se trouve comme ouvert ou orienté vers une nouvelle méthode de production ou de création sonore, méthode, c'est aussi bien au niveau de l'écriture que des matériaux ou des agencements utilisés, c'est absolument plus nécessaire. Je prends un exemple concret: qu'est-ce que ça voudrait dire, aujourd'hui, à quoi ça servirait, quelle serait l'utilité d'un virtuose tel qu'on les formait dans le passé, pour jouer la musique des compositeurs contemporains? Ça n'a plus aucune raison d'être. Ce qui est réclamé au niveau de l'exécution n'existe plus au niveau de l'écriture. Autant la virtuosité était un élément de composition nécessaire il y a encore un siècle, autant aujourd'hui, c'est un élément qui a complètement disparu. Donc, on assiste en même temps qu'à la création de nouvelles formes, de nouveaux agencements, de nouveaux développements, de nouveaux matériaux, tout arrive à la fois, on assiste au rejet, même pas au rejet par exclusion, mais peut-être au rejet par lassitude ou par épuisement de certaines composantes antiques telles que la virtuosité dans ce cas-là. À la limite, on pourrait dire qu'il n'y a plus rien à faire de la virtuosité.

Gilles Deleuze : Est-ce qu'on peut dire, ou est-ce que ça te trahit, que la

virtuosité, c'était une technique de déterritorialisation proprement liée, non pas à l'ensemble des devenirs musicaux, mais dans la musique, liée au devenir femme et au devenir enfant. Ce qui a toujours appartenu à la musique, à travers toute son histoire, c'est des formes de devenir animal très particulières.

Claire Parnet : On peut supposer que les devenirs les plus déterritorialisés sont toujours opérés par la voix. Berio.

Gilles Deleuze : Le cas Berio est très étonnant. Ça reviendrait à dire que le virtuose disparaît lorsque Richard invoque l'évolution machinique de la musique, et que, dès lors, le problème du devenir musical est beaucoup plus un problème de devenir moléculaire. On voit très bien que, au niveau de la musique électronique, ou de la musique de synthétiseur, le personnage du virtuose est, d'une certaine manière, dépossédé; ça n'empêche pas que dans une musique aussi moderne, celle de Berio, qui utilise tous ces procédés, il y a maintien des virtuoses et maintien d'une virtuosité vocale.

Richard Pinhas : Ça m'apparaît sous la forme d'une persistance d'un code, un code archaïque; ça rentre comme un élément dans la composition innovatrice de Berio. Il fait subir quand même un drôle de traitement à cette voix.

Gilles Deleuze : Je te donnerais raison parce que Berio insère toutes sortes de ritournelles dans ce qu'il fait. J'avais défini la ritournelle, par différence avec la musique, comme la voix ou l'instrument déterritorialisés. La ritournelle c'est la territorialisation sonore par opposition à la musique en tant que musique qui est le processus, le procès de déterritorialisation. Or, de même qu'il y a des devenirs femme, des devenirs enfant, des devenirs animaux, il y a des devenirs peuples: c'est l'importance, dans la musique, de tous les thèmes folkloriques. Le petit air folklorique, c'est de l'ordre de la ritournelle. Le petit air de telle région. Qu'un musicien prenne, à la lettre pique, et bien plus, transforme et l'expression et le contenu, parfois laisse subsister une phrase intégralement, les degrés de transformation sont très variables, or, chez Berio, intervient une utilisation du folklore des chants populaires de tous les pays, au besoin il les inscrit dans une langue multiple, et à ce niveau, en effet, il y a une espèce de virtuosité vocale. Je tiens à la petite ritournelle de l'enfant ou de la femme, et à cette machine de déterritorialisation qui va reprendre tout ça pour faire subir un traitement spécial de la voix ou de l'instrument, du chant populaire, au point que Verdi est branché sur la révolution italienne. Ça explique les branchements. Verdi devient le génie de

l'Italie naissante.

Richard Pinhas : D'après ce que tu as dit, je dégagerais quatre périodes fondamentales, il n'y a pas de coupures à proprement parler, mais il y a des variations et des transformations, des translations qui amènent à de nouveaux plans de composition musicaux. La première, non pas dans le temps, mais en référence à ce qu'on a dit, s'arrête à Rossini; la seconde s'arrête avec l'avènement de Debussy et de Ravel; la troisième, comme par hasard, tombe à peu près avec les effets de la Seconde Guerre Mondiale; la quatrième, ce serait les formes musicales qu'on retrouve aujourd'hui, aussi bien avec la pop music commerciale-populaire, et aussi bien au niveau des travaux réputés d'avant-garde. Musique réputée contemporaine. On trouve, pour les première et seconde périodes, des connexions extrêmement étroites, au niveau des figures de contenu, avec des devenir animaux et des devenir enfants et devenir femmes, dans le premier cas surtout, un devenir enfant et un devenir femme, dans le deuxième cas les mêmes, avec en plus une dimension de reformation propre aux exemples qu'on pourrait trouver dans Wagner, et à partir de Debussy et de Ravel on a, d'une part effectivement, des devenirs moléculaires et un certain rapport à des devenirs qu'il faudrait définir, en rapport avec des matériaux «terrestres». Lorsque Ravel intitule un morceau La Mer, il y a, d'une part, des devenirs moléculaires, d'autre part, un certain rapport aux éléments. Ensuite, il y a la musique actuelle qui, pour moi, est principalement moléculaire, abstraite. Aussi bien dans les deux premières catégories, ou séries, il est légitime, on ne peut pas faire autrement que de passer par une analyse se référant à des figures de contenu et des figures d'expression et là, mettons que ma demande, depuis quelques semaines, a été pleinement satisfaite, autant j'ai l'impression que, à partir de Ravel et de Debussy, la figure de contenu cède à quelque chose qui, bien sûr, pourrait également prendre le nom de figure de contenu, mais qui serait beaucoup plus proche d'un certain type d'agencement singulier, qui viendrait remplacer ces figures de contenu, tout du moins au niveau d'une analyse, et que la figure d'expression se dédouble en une figure d'expression proprement dite, et en lignes d'effectuations qui seraient aussi bien des effectuations matérielles, des effectuations d'écritures, des effectuations d'exécutions, que des compositions d'affects à trouver. Ce n'est pas exclusif, ça n'infirme pas les figures de contenu et les figures d'expression, ça ne fait que les développer. Il me semble que dans la musique d'aujourd'hui,

principalement les compositeurs anglais et les américains, on n'a pratiquement plus de contenu possible; à la place, on pourrait affirmer une espèce de généralisation des devenirs moléculaires.

Gilles Deleuze : Mais le devenir, c'est un contenu comme un autre, le contenu moléculaire.

Richard Pinhas : Oui, mais à partir du moment où il est général, il ne nous sert pas beaucoup, au niveau d'une analyse, comme élément d'approche. Mais il va de soi que c'en est un, si je veux mettre le point fort, mettons sur les agencements singuliers, c'est une forme permettant de développer le terme de figure de contenu, et je vois que, au niveau de la musique contemporaine, ce qui va se passer et on peut presque le repérer pays par pays ou courant de composition par courant de composition, c'est l'affirmation de temps extrêmement différenciés et élaborés. Exemple: bien sûr, on va avoir deux catégories générales qui vont être le temps pulsé et le temps non pulsé, mais au sein de ces catégories, ou parallèlement à ces catégories, on va s'apercevoir que la musique anglaise et que la musique de certains Américains, je pense à La Monte Young et parfois à Steve Reich, c'est une musique qui se réfère ou qui constitue un temps métallique d'exécution et d'affection, ainsi que de composition, qu'on va avoir un temps métallique non pulsé, que d'un autre côté, chez certains Américains comme Philip Glass, on va avoir un temps métallique pulsé et aussi toutes autres formes de temps qui appartiendraient également à la même famille, que du côté des Allemands, on va avoir un temps aussi abstrait que les autres, mais qui va être de type mécanique avec des inscriptions rythmiques très précises, en France j'ai dans la tête un groupe qui s'appelle Magma, on va avoir un temps de la guerre qui reprend et ce n'est pas du tout une espèce de hiérarchie despotique des sons, mais qui, dans le contexte où c'est exécuté, va avoir tout un aspect novateur, et on va trouver tout un tas d'autres temps: des temps actuels, des temps de l'instant effectués dans ces sortes de musiques. Par contre, dans la pop music, on va assister à une espèce de rémanence, une espèce de retour de quelque chose qui me laisse très perplexe et qui appartient pleinement aux figures de contenu, quelque chose qui va prendre la place d'un signifié, mais qui ne sera pas un signifié proprement dit. Le terme qui conviendrait pour expliquer ça, c'est le terme d'icône abstrait. Un icône abstrait ce serait quelque chose qui ne représente rien, mais qui joue et qui fonctionne comme un élément de représentation. Donc, on va retrouver quelque

chose comme ça.

Gilles Deleuze : Petite question de détail, Richard. Dans ces voix, dans cette espèce de machinerie de la voix, dans la musique pop, ce n'est pas faux ce que dit Fernandez: qu'il y a aussi une voix qui dépasse la machine binaire des sexes. Ce n'est pas seulement Bowie, c'est aussi bien les Rolling et les Pink Trucs. Alors, es-tu d'accord là-dessus?

Richard Pinhas : Oui, sauf que déjà référer une voix au problème de la différence des sexes, c'est un pas tellement odieux à franchir que ça ne me semble pas vraiment pertinent.

Gilles Deleuze : Là, tu déconnes. Tu n'es pas sérieux. Si on dit homme-femme, ou la machine binaire, c'est une territorialité de la voix, les milieux, les sexes, les types de ritournelles et les endroits du corps concernés, les poumons, la gorge, le diaphragme, c'est tout un mélange. C'est ce que j'appelle la voix territorialisée, avec comme forme musicale la ritournelle. Je dis que la musique commence avec les processus de déterritorialisation, alors à mon avis, les processus de déterritorialisation qui constituent la musique tu as raison de dire que la musique n'a rien à y voir puisque la musique ne commence qu'avec les processus de déterritorialisation, il n'y a de musique que par les processus de déterritorialisation de la voix, alors le procès de déterritorialisation de la voix sur le mode technique castrat, haute-contre, les unes et les autres ne sont pas du tout identiques, les endroits du corps ne sont pas les mêmes, les milieux ne sont pas les mêmes, il y a donc des processus de déterritorialisation de la voix qui vont être partie intégrante de la musique vocale, et puis il y a des processus de déterritorialisation proprement instrumentaux, qui vont faire de la voix un instrument instrumental parmi les autres, c'est une figure tout à fait différente. Je dirais que tous les devenirs se font d'abord par la voix. Dans cette histoire d'agencement, j'insiste là-dessus: substituer à la dualité artificielle-naturelle la différence territorialité-déterritorialisation, parce que, finalement, il n'y a rien de naturel ou il n'y a rien d'artificiel.

Question : Sur les anachronismes (inaudible).

Gilles Deleuze : Complètement. Tous les procès de déterritorialisation sont aussi créateurs de reterritorialisations, plus ou moins artificielles. Lorsque la musique instrumentale, lorsque l'instrument devient premier par rapport à la voix, la voix devient par là même un facteur de reterritorialisation alors qu'avant, elle était essentiellement prise dans un mouvement de

déterritorialisation, qu'elle était même un agent de déterritorialisation.

Question : Bob Dylan, c'est vraiment une déterritorialisation?

Gilles Deleuze : Oui, oui. Qu'est-ce que c'est, musicalement, la voix de Dylan?

C'est une espèce de voix blanche. C'est très curieux. Elle est de plus en plus nasale.

Richard Pinhas : Ce que tu disais tout à l'heure sur l'emploi des archaïsmes est très important parce que, à partir du moment où tu emploies un élément anachronique et que tu l'inclus dans une perspective d'innovation, tu arrives à un résultat encore plus puissant, et à un certain niveau, l'emploi de structures binaires, qu'on a vu démarrer dans le jazz contemporain avec Miles Davis, c'est l'avènement du néo-binarisme américain, il reprend un des éléments les plus territorialisés dans l'usage moderne, à savoir la batterie, c'est ce qui découpe le temps musical sur une base deux ou trois, selon les normes conventionnelles, et qu'est-ce qu'il fait avec cet élément le plus territorialisé? Il invente ou réinvente une prolifération de temps composés, à ce point que, finalement, il crée à l'aide de cet événement «ancien», ou très codé, il crée une espèce de ligne de déterritorialisation quasi absolue, au niveau des structures rythmiques.

Gilles Deleuze : Je crois qu'il y a des phénomènes de rencontre et de convergence. Steve Reich dit tout ce qu'il doit aux civilisations orientales, ça n'empêche pas qu'il y est venu à l'issue d'un processus de convergence qui passait par la musique orientale. Je lis un texte de Boulez: «Le tempo est dû à un rapport numérique écrit, mais il est complètement modifié et transmis par une vitesse de déroulement. Tenant compte de ce phénomène, il était beaucoup plus facile d'avoir des rapports extrêmement complexes tout en écrivant des rapports intrinsèquement plus simples, et en ajoutant des modifications de vitesses sur ces rapports numériques. Si l'on incorpore dans une structure de rythme assez simple (du point de vue de la forme) des accumulations de petites notes (il y a déjà ça dans Mozart), l'accumulation de petites notes qui va permettre de produire des rapports de vitesses et de lenteurs très complexes en fonction de rapports formels très simples, on obtient un tempo brisé à chaque moment. Ainsi il y a une musique qui peut se passer complètement de pulsation, une musique qui flotte où l'écriture elle-même apporte pour l'instrumentiste une impossibilité de garder une coïncidence avec un tempo pulsé. Les petites notes, l'ornementation, la multiplication des différences de dynamique.» (N.d.É: Pierre

Boulez) Il y a des critiques qui parlent de «blocs» au sujet de ces petites notes chez Mozart. Il faudrait chercher aussi dans Debussy ces petits blocs qui viennent, à la lettre, rompre le développement de la forme, et sur le fond d'une forme relativement simple, ils engendrent des rapports de vitesses et de lenteurs extrêmement complexes. C'est bien ce que Richard disait.

Richard Pinhas : Mouais, en gros?

Gilles Deleuze : En gros, en gros? Oui.

Richard Pinhas : Je dis en gros, non pas par rapport à ce que tu dis toi, ni à l'interprétation que tu fais de Boulez, mais bien par rapport au texte de Boulez lui-même qui reste toujours ambigu, très souvent juste, mais ambigu.

Gilles Deleuze : Ambigu? Je voudrais que vous disiez vos réactions en rapport à l'histoire de la voix dans le cinéma parlant. Le parallèle que je vois? Si on accepte l'idée d'une machine musicale, la machine musicale c'est ce qui occupe le plan de consistance sonore, que la machine musicale que l'on définit abstraitement comme la déterritorialisation sonore, je peux donc dire que ça c'est la machine abstraite de musique; la machine abstraite, c'est l'ensemble des processus de déterritorialisation sonore. On peut très bien concevoir des mutations de la machine telles que ses différents éléments changent complètement de rapport. Alors que l'histoire vienne là-dedans, je peux dire que si je prends des machines concrètes musicales, là, il y a bien une histoire. Par rapport à ma machine abstraite définie comme plan de consistance sonore, je dirais que cette machine abstraite s'actualise nécessairement dans des machines concrètes. Premier type de machine concrète: la déterritorialisation porte sur la voix, la voix n'est plus ni voix d'homme ni voix de femme, la déterritorialisation porte sur la voix avec les sous-machines suivantes: la machine castrat, la machine contre-ténor, etc., tous ces agencements. Donc, je définis là une première machine concrète qui effectue ma machine abstraite. Puis, je dis que voilà une autre machine concrète. Accordez-moi que je peux les dater ces machines concrètes. Je peux dire que tel agencement se réalise là, avec tel sous-agencement qui se réalise là. La machine castrat se réalise en Italie à telle époque, et puis ça se termine à telle époque. C'est un fait. Là-dessus, je considère un autre agencement: la déterritorialisation sonore continue, mais elle ne porte plus sur la voix; c'est une déterritorialisation instrumentale ou symphonique qui élève la voix à l'état de pièce de la machine. Il ne s'agit plus de machiner la voix, il s'agit de faire de la voix humaine un

élément de la machine. À ce moment là, je dis qu'il y a une espèce de mutation dans la machine. Alors je suis bien forcé de réintroduire, sinon une histoire, du moins des dates, exactement comme des noms propres. Le nom propre, c'est l'indicateur d'un agencement concret. Tous les noms qui vont me servir à désigner un agencement concret, je les traite comme un nom propre, y compris les dates; et d'un agencement concret à un autre agencement concret, on peut concevoir tous les modes: on peut concevoir le mode par prolifération, là j'invoquerais la réalité du rhizome. L'histoire ne jouerait qu'une détermination extrêmement secondaire, je ne voudrais pas réintroduire un point de vue historique; ce dont j'ai besoin, c'est de coordonnées concrètes pour les agencements concrets, coordonnées concrètes du type: noms propres, dates, lieux, heccités de toutes sortes pour désigner les agencements concrets qui, tous, au même degré de perfection, du moins d'après la perfection, ont toujours la perfection dont ils sont capables, et tous effectuent la machine abstraite. Encore une fois, j'appelle uniquement machine abstraite musicale le procès de la déterritorialisation sonore. Là-dessus, ça n'empêche pas que les procès de la déterritorialisation sonore sont très différents suivant qu'ils portent d'abord sur les instruments, suivant qu'ils portent d'abord sur les formes, etc.

Question : (Inaudible.)

Gilles Deleuze : Il n'y aurait pas de seuil d'abstraction dans la musique; je ne suis pas d'accord avec une conception de la musique abstraite.

Comptesse : Il faut que la machine vocale se dédouble en une machine plus profonde que la machine vocale, et qui implique la machine du silence. S'il n'y avait pas cette machine de silence, Boulez ne pourrait pas dire qu'il y a dans le silence un processus de la musique qui est un processus d'abolition, de destruction, et que dans la musique, on ne cesse de chérir l'objet que l'on veut détruire. C'est ça la machine du silence.

Richard Pinhas : Ce que tu dis est extrêmement grave. Tu reprends les thèmes de «bruits», qui font du musicien le transporteur de la pulsion de mort, le grand meneur de la détresse contemporaine, et la grande figure de la mort, dans le même temps où la répétition devient uniquement un phénomène dans le cas de «bruits» de stockage. Donc, d'une part il y a une mésentente et d'autre part il y a une espèce de pourrissement de tout ce qui s'attache à la musique, pourrissement qui se concrétise justement dans cette dimension d'abolition à laquelle tu fais référence. Or, qu'est-ce que c'est que le silence, y compris la

forme la plus achevée théoriquement du silence, c'est, finalement je prends Cage comme exemple, Boulez se réfère aussi à Cage, le silence, c'est de l'environnement. Le silence absolu ça n'existe pas.

Contesse : Le silence intensif d'un musicien n'a rien à voir avec l'environnement. C'est le degré zéro.

Richard Pinhas : Ton degré zéro, je veux bien y croire à partir du moment où tu m'en donneras une définition, je ne vois pas, et personne dans l'histoire de la musique n'a pu définir ce que c'était que le silence, à part Cage qui, sous le mot silence, indique un environnement qui doit laisser passer les bruits ambiants, je ne vois pas à quoi correspond ce zéro silencieux, ce silence absolu, sinon justement à une dimension d'abolition qui est de nouveau le terme de mort collé sur la musique. Le problème des musiciens aujourd'hui, ce n'est absolument pas un problème de subjectivité, ni un problème de rapport au silence, c'est un problème d'affectation de la matière sonore, c'est un problème de vitesses et de lenteurs, c'est un problème de temps métallique. Jamais ça n'a été la dimension de la mort, une dimension de représentation ou bien une dimension de type silence.

Gilles Deleuze : Je voudrais dire quelque chose parce que mon cœur se dilate de joie. J'ai l'impression que Richard a mis le doigt sur quelque chose : dans toutes tes interventions, et tu sais qu'elles m'intéressent beaucoup, je te dis toujours qu'il y a quelque chose que je n'arrive pas à comprendre : t'es en train toujours de me flanquer une machine de plus et un agencement de plus. Toutes tes interventions, et quelle que soit la variété des sujets, c'est pour me dire : t'as oublié un agencement. Aujourd'hui, tu me dis : t'as oublié la machine silence, qui n'est ni la ritournelle ni la déterritorialisation de la voix, et tu m'en colles toujours une de plus. Richard te dit qu'avec toi qui en rajoutes toujours, au meilleur sens du mot, est-ce que ce n'est pas pour nous reflanquer quelque chose qui jouerait le rôle d'instinct de mort ? Ou de machine de castration ? J'ai parfois un sentiment un peu semblable. Lorsque tu me dis tout ça, lorsque tu dis que j'oublie une machine silence, du silence je n'en ferais surtout pas une machine ; pour moi, il va de soi que le silence est un élément créateur et un des plus créateurs, faisant partie de la machine musicale ; il n'y a absolument pas de silence hors de la machine musicale. Dans le mouvement de la déterritorialité on a la ritournelle, avec le bruit et l'environnement, dans la machine musicale tu as toutes sortes d'éléments dans des rapports variables, et

un des produits de ces procès de déterritorialisation, c'est le silence. Pour répondre à la question: est-ce qu'on peut, ou pas, le définir, moi je ne dirais ni comme Richard ni comme toi, je dirais qu'on peut parfaitement définir le silence, mais on ne peut le définir qu'à l'intérieur de la machine musicale. Dans le texte de Boulez, la tendance à l'abolition est pleinement une composante de la machine musicale et une tendance à l'abolition d'une autre nature serait complètement différente, n'aurait aucun rapport avec cette abolition très spéciale qu'est l'abolition sonore. Donc, pour Boulez, cette abolition-là fait pleinement partie intégrante de la machine musicale. Avec toi, on ne va plus du tout tomber sur un agencement ou une machine, on va tomber sur un instinct de mort ou l'équivalent d'un instinct de mort. Il me semble que c'est ça que Richard te dis.

Richard Pinhas : C'est la chose la plus grave qu'on puisse énoncer au sujet de la musique.

Gilles Deleuze : Il n'y a pas d'instinct de mort, il y a des machines qui prennent dans leurs composantes un mouvement d'abolition. Si vous extrayez toutes ces abolitions, composantes de machines différentes, si vous extrayez une abolition pure pour en faire une machine spéciale, à ce moment-là, de mon point de vue, tout est foutu.

(Longue discussion sur l'instinct de mort.)

Sur la Musique

3 mai 1977

Richard Pinhas: J'ai une série de questions qui partent d'un domaine très précis, le domaine musical, mais qui débouchent sur des problèmes beaucoup plus généraux, et j'aimerais avoir, si possible, des réponses d'ordre général et non spécialement axées sur la musique. Je pars de ce qui est le plus facile pour moi. La première question porte sur un problème de temps. Il m'a semblé qu'il y avait deux types de temps prédominants, principaux, enfin deux catégories qui s'appellent Chronos et Aion; je suis parti sur une « réflexion » sur les positions de l'école sceptique. En gros, ils disent que le temps, n'étant ni engendré ni inengendré, ni fini ni infini, le temps n'existe pas. C'est une forme de paradoxe, et il se trouve qu'à un autre niveau, dans certains livres, on retrouve une certaine forme de paradoxe alliant deux formes de filiations : au niveau du temps, il y a une partie issue d'Aion et une partie issue de Chronos,

et le type de paradoxa, ce serait les positions du philosophe qui s'appelle Meinong, qui arrive à des paradoxes de type : carré-rond, matière inétendue, perpetuum mobile, des choses comme ça. Ce que je me demandais c'est : est-ce qu'on ne peut pas assister - et j'ai l'impression que dans certaines procédures musicales, on y assiste, peut-être peut-on le généraliser ou au moins le retrouver dans d'autres domaines - à une espèce de processus que j'appelle pour l'instant processus de métallisation, un processus métallique qui affecterait par exemple les synthèses musicales répétitives, et qui serait une espèce de mixte (bien sûr, il reste à définir cette notion de mixte), et où on aurait un temps qui serait à la fois continu et événementiel, qui serait à la fois de l'ordre du continuum, qui serait ou qui, plutôt, à certains égards, recouvrirait -, et je le vois comme une forme très particulière de l'Aion -, ce serait une forme mixte non barbare car ce serait une forme singulière à définir, et qui serait à la fois issue d'une lignée ininterrompue, de quelque chose qui n'est pas de l'ordre de l'événement, qui serait peut-être à rapprocher de l'ordre chronologique, et qui, d'un autre côté, serait propre au temps stoïcien, c'est à dire à la ligne infinitive et à une forme vide du présent ?

Je voulais savoir si on pouvait trouver cette forme de mixte. C'est un mixte qui se situerait du côté de l'Aion, mais qui serait une qualification très singulière de l'Aion. Et j'ai l'impression, au niveau de la musique, que l'on retrouve ce temps dans un temps pulsé, ce qui est paradoxal, donc un temps pulsé du côté de l'Aion, qui se baladerait comme ça sur une ligne infinitive, et que ce temps pulsé, par une série de déplacements extrêmement forts, je pense particulièrement à la musique de Philip Glass, déplacement continu par exemple au niveau des accentuations, ce déplacement arriverait à produire une dimension de plus. On peut l'appeler comme on veut : une dimension de + I, une dimension de surpuissance, une dimension de sureffectuation ... d'effectuation extrêmement puissante qui serait bien plus intéressante à certains égards que la notion de temps non pulsé qui, elle a priori, se situerait du côté de l'Aion. Donc, à partir de ce mixte ou de cette espèce d'interface entre des temps différents, entre des lignes d'effectuation connexes et différentielles, on assisterait à l'innovation de cette espèce de temps, qui est une forme particulière de l'Aion, et qui emprunte des éléments à un temps chronologique. Dans la même idée, j'ai l'impression que, à partir de ce temps pulsé, qui s'oppose directement au temps non pulsé dont parle Boulez, et toute une école musicale, j'ai l'impression que

c'est à partir d'une certaine forme de temps pulsé (bien sûr, il y a certaines restrictions), que l'on arrive à voir s'effectuer des mouvements de vitesse et de lenteur et des effectuations différentielles extrêmement importantes. C'est à partir d'une certaine forme de temps pulsé - et non pas à partir d'un temps non pulsé - (on pourra trouver bien sûr des exemples contradictoires), on va trouver des exécutions de mouvements de vitesse et de lenteur et des différentielles bien plus importantes que dans la musique non pulsée. Une fois de plus, je pense à la musique de Philip Glass, et de certains Anglais, ils font de la musique répétitive métallique, ils jouent vraiment sur des séquences, sur des variations de vitesses à l'intérieur de ces séquences, sur des déplacements d'accents toujours à l'intérieur de ces séquences, et qui, au niveau de toute une pièce musicale ou bien de tout un diagramme, ils vont faire varier les vitesses des séquences, ils vont produire des interférences ou bien des résonances, pas seulement harmoniques, mais des résonances de vitesses entre des séquences qui vont s'écouler au même moment, à des vitesses différentes, au besoin ça sera la même séquence qui sera accélérée ou bien ralentie, réduite, puis superposée l'une à l'autre. Il y a de nombreux mouvements possibles. Paradoxalement aussi, ce jeu sur les vitesses, qui est extrêmement intéressant, cette effectuation de mouvements de vitesses, on va les retrouver du côté d'un certain temps pulsé, à repérer du côté de l'Aion. C'est la première question : peut-on voir ailleurs que dans la musique, surgir ce type de temps mixte, quelle peut être la valeur et l'efficace de ce type de mixte ?

Gilles Deleuze : Tu as introduit un mot qui, je suis sûr, a intrigué tout le monde : synthèse métallique. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Richard : C'est uniquement le nom que j'aimerais donner à cette forme de temps.

Gilles : T'appellerais ça synthèse métallique ?

Richard : Je l'appellerais plutôt forme métallique de l'Aion. C'est un Aion métallisé. C'est un nom qui a été revendiqué par cette musique là et c'est un nom qui collerait bien avec cette espèce de mixte. Métallique est un terme qu'on retrouve souvent. La deuxième chose qui m'intéresse vient du problème que soulève toute une école musicale, en lisant le livre de Schoenberg, on s'aperçoit qu'il adopte un certain point de vue. On retrouve d'ailleurs les mêmes thèmes de Schoenberg à Boulez, les mêmes thèmes théoriques : bien sûr, c'est l'apologie de la série, de la structure, de tout un tas de choses que nous aimons beaucoup ici, et les relations entre éléments (discrets), c'est le point

de vue du structuralisme en musique, je dis ça très grossièrement. Ce qui paraît extrêmement important, c'est que Schoenberg semble construire sa musique à partir d'un terme qu'il emploie lui-même, il emploie beaucoup de termes très freudiens : il appelle sa musique un système de « construction », il explique que ce qui importe, ce sont les problèmes de formes, en gros les affections de ces formes, la variété des formes, des images, des dessins, des thèmes, des motifs et des transformations. Par rapport à ce système de la construction qu'on pourrait opposer à la notion complexe d'agencements, celle-ci relève d'un autre point de vue, d'une tout autre perspective, dans un agencement par exemple, les sons vaudraient pour eux-mêmes, etc ...

Ce système de la construction repose sur le procédé de la « variation ». Depuis Schoenberg jusqu'à Boulez, ces compositeurs contemporains utilisent un procédé qui s'appelle la variation et qui va permettre de trouver une nouvelle forme d'articulation entre les séquences ou les séries musicales. Ce qui est extrêmement intéressant, c'est que ce procédé de la variation fonctionne à l'aide de deux opérations que Schoenberg appelle lui-même la « condensation » et la « juxtaposition ». Ces deux notions, comme celle de construction, trouvent une bizarre résonance dans la théorie psychanalytique, sous la forme du déplacement et de la condensation, ou de la métaphore et de la métonymie. Je dis ça uniquement pour essayer de cerner rapidement ce type de musique qui exclut d'entrée de jeu les lignes de force, la complexité rythmique, les systèmes d'accentuations, les résonances harmoniques, la valeur du son pris pour lui-même, la répétition comme principe positif, le travail sur le son, les compositions hors unité structurale, etc.

La grande hantise de Schoenberg, c'est la répétition. C'est ça qu'il rejette avant tout. Les intervalles, les séquences, ce qu'il appelle lui-même les « cellules », le problème est celui des transitions. Pour lui, il existe deux écoles : il y a ceux qui procèdent par variations, il s'en réclame, et il y a ceux qu'il n'aime pas et qui procèdent par juxtapositions ou bien par répétitions simples. On voit que, dans un cas comme dans l'autre, ce sont deux types d'écriture ou de composition qui répondent à quelque chose, qu'on appellerait ici un plan de fondement, et une effectuation de lignes codées à segments. A ce type de composition, il me semble que les musiciens de la musique métallique, « ceux que j'aime », procèdent par un tout à fait autre mode qui autorise, c'est un mode diagrammatique de composition qui autorise logiques

séquentielles, un traitement des sons, des variables multiples d'écriture, des principes de répétition différentes, des lignes d'effectuation extrêmement puissantes, des mutations sonores, des devenirs moléculaires, des rapports d'attraction et de répulsion entre les sons et peut-être entre les séquences, des mouvements de vitesse et de lenteur, etc. Dont des différenciations de temps musicaux. Soit plutôt une musique flux mutants à seuils, comme tu avais essayé de le dire. Et j'ai l'impression que cette musique, qui entraîne tout un tas de résonances fondamentales et justement des jeux de différenciations très importants, cette musique est une musique qui procède par « translations », par opposition à une musique qui procéderait par variations ou par juxtapositions, ou par répétitions simples.

En gros, j'essaierais d'opposer une musique qui procède par transitions, école des sériels et des néo-sériels, à une tout autre musique qui procéderait peut-être par translations. Or, il se trouve que la notion de translation, qui nous reste à définir, est une notion qui appartient à un certain domaine « philosophique ». J'aimerais que tu nous dises ce que tu penses de cette opposition d'une part, et d'autre part, que tu nous donnes une définition de la notion de translation.

Gilles Deleuze : C'est toi qui introduis cette notion de translation. Dans quelle musique la trouves-tu ?

Richard : Je couple cette notion de translation avec celles d'interférences et de résonances harmoniques. C'est une musique qui joue sur des vitesses, des lenteurs, des différenciations fortes ou une répétition complexe, ou bien les deux à la fois, il n'y a rien d'exclusif, c'est une musique qui repose sur des synthèses totalement inclusives. Je suppose que c'est la musique que j'aime, ça va de Hendrix à Phil Glass en passant par Ravel, Reich, Fripp et Eno.

Gilles : Ça fait un grand groupe de problèmes, c'est très bien. Est-ce qu'on commence là-dessus ?

Une chose m'a inquiété dans ce qu'on a fait la dernière fois. On avait parlé des notions de masse et de classe, et de leur utilisation du point de vue des problèmes qui nous occupaient, et j'ai essayé de dire un certain nombre de choses. Et puis, Guattari a dit à son tour un certain nombre de choses, et j'ai été frappé: on disait le contraire. Je me suis dit, c'est parfait, mais est-ce que ceux qui ont écouté ont été aussi sensibles que moi, ou bien est-ce que c'était le contraire ? Alors, on commence sur cette histoire de temps.

Il faudrait trouver une définition de « pulsation », sinon on ne peut pas se comprendre. Ou est-ce qu'on fait passer la différence entre un temps pulsé et un temps non pulsé ? C'est très variable.

Richard : Mais ma question ne porte pas sur le temps pulsé ou non pulsé, je m'en suis servi comme ornement, elle porte vraiment sur une notion de temps, à savoir est-ce que, à partir de la différence entre Chronos et Aion, est-ce que, à partir de cette différence absolument irréversible, ou non creusable, est-ce qu'on pourrait arriver à trouver une forme du temps participant de l'Aion, et y appartenant, et avec quels caractères spécifiques ?

Gilles : C'est ça qu'il y a de bien dans les discussions, c'est que comme on ne met pas l'accent sur les mêmes trucs, c'est ça qui les rend utiles. Moi, je crois au contraire que l'idée de pulsation n'est pas quelque chose qui fait ornement dans ce que tu as dit. C'est la répartition du pulsé et du non pulsé qui commande, pour moi, tout l'ensemble des problèmes que tu poses. Chronos, Aion, c'est une notion qui a toute une histoire dans l'histoire de la philosophie. Chronos, en gros c'est le temps chronologique, comme disaient les Grecs, Chronos c'est le nombre du mouvement; Aion c'est le temps aussi, mais c'est un temps beaucoup moins simple à comprendre. En gros, le temps pulsé, c'est de l'ordre de Chronos. Notre question, en gros, c'est : est-ce qu'il y a un autre temps, le temps non pulsé par exemple, très bien on prendra le mot Aion. Les stoïciens ont été très loin sur la distinction Aion-Chronos, et pour eux Chronos est un temps des corps, et Aion c'est un temps de l'incorporel. Mais l'incorporel ce n'est pas l'esprit. Je propose de repartir de la notion même de pulsation pour qu'on essaie d'avoir un temps de départ clair. Si j'essaie de dire qu'un temps est pulsé, ce n'est évidemment pas sa périodicité : il y a des pulsations irrégulières. Ce n'est donc pas au niveau d'une régularité chronométrique que je pourrais définir le temps pulsé ou Chronos. Le domaine de Chronos, pour le moment et par commodité, j'identifie Chronos et le temps pulsé, donc Chronos ce n'est pas la régularité, ce n'est pas la périodicité. Encore une fois, il y a des pulsations parfaitement irrégulières. Je propose de dire que vous avez un temps pulsé lorsque vous vous trouvez devant toujours trois coordonnées. Il suffit qu'il n'y en ait qu'une sur les trois. Un temps pulsé, c'est toujours un temps territorialisé; régulier ou pas, c'est le nombre du mouvement du pas qui marque un territoire : je parcours mon territoire! Je peux le parcourir de mille façons, pas forcément dans un rythme régulier. Chaque fois

que je parcours ou hante un territoire, chaque fois que j'assigne un territoire comme mien, je m'approprie un temps pulsé, ou je pulse un temps. Je dirais que la forme musicale la plus simple du temps pulsé, ce n'est pas le métronome, ce n'est pas non plus une chronométrie quelconque, c'est la ritournelle, à savoir cette chose qui n'est pas encore de la musique, c'est la petite ritournelle. La petite ritournelle de l'enfant, elle peut avoir même un rythme relativement complexe, elle peut avoir une métronomie, une métrologie irrégulière, c'est du temps pulsé parce que c'est fondamentalement la manière dont une forme sonore, si simple soit-elle, marque un territoire. Chaque fois qu'il y aura marquage d'une territorialité, il y aura pulsation du temps. Le cadastre est une pulsation du temps. Ça, c'est le premier caractère. Un mouvement de déterritorialisation est en même temps le dégagement d'un temps non pulsé. Lorsque de grands musiciens s'emparent d'une petite ritournelle d'enfant, il y a deux manières dont ils peuvent s'en emparer : ou bien ils en font un collage, à tel moment du développement ou du déroulement de leur oeuvre, ils vous flanquent une petite ritournelle, exemple : Berg, Woyzeck. C'est, dans ce cas, avant tout du type collage, l'étonnant c'est que l'oeuvre se termine là-dessus. Il arrive également qu'un thème folklorique soit plaqué dans une oeuvre, de même qu'il arrive qu'un devenir animal soit plaqué dans une oeuvre. Messiaen enregistrant des chants d'oiseaux.

Les oiseaux de Mozart, ce n'est pas la même chose, ce n'est pas un collage; il se trouve qu'en même temps que la musique devient oiseau, l'oiseau devient autre chose que oiseau, il y a là un bloc de devenirs, deux devenirs dissymétriques : l'oiseau devient autre chose dans la musique, en même temps que la musique devient oiseau.

Il y a certains moments de Bartok où les thèmes folkloriques sont flanqués, et puis il y a quelque chose de tout à fait autre, où le thème folklorique est pris dans un bloc de devenirs. Dans ce cas, il est vraiment déterritorialisé par la musique : Berio. Un musicien comme Schumann : à la limite, on pourrait dire que toutes les formes sonores sont plus ou moins empruntées à des petites ritournelles, et en même temps, il fait que ces ritournelles sont traversées par un mouvement de déterritorialisation musicale qui nous fait accepter, à un temps qui n'est justement plus le temps pulsé du territoire. Donc, voilà la première différence entre pulsé et non pulsé ou entre Chronos et Aion.

Et puis, il y a une seconde différence : je dirais qu'il y a pulsation chaque

fois que le temps mesure - la territorialité, c'est une notion de scansion, un territoire c'est toujours quelque chose de scandé -, chaque fois que vous pouvez assigner un état de développement d'une forme et lorsque le temps sert, non plus cette fois-ci à scander un territoire, mais à rythmer le développement d'une forme. C'est encore le domaine de Chronos. Ça n'a rien à voir avec la régularité. Le temps pulsé : il ne suffira pas de le définir par un rythme en général, ou par une chronicité en général ou par une chronométrie en général. Chaque fois que le temps est comme le nombre du développement d'une forme... Le temps biologique, évidemment : une forme biologique qui passe ... Ce n'est pas par hasard que les biologistes et les embryologistes rencontrent tellement le problème du temps et le rencontrent d'une manière variable suivant chaque espèce, d'après la succession des formes vivantes, la croissance, etc. De même en musique, dès que vous pouvez assigner une forme sonore, déterminable par ses coordonnées internes, par exemple mélodie-harmonie, dès que vous pouvez assigner une forme sonore douée de propriétés intrinsèques, cette forme est sujette à des développements, par lesquels même elle se transforme en d'autres formes ou entre en rapport ou encore se connecte à d'autres formes, et là, suivant ces transformations et ces connections, vous pouvez assigner des pulsations du temps.

Donc, le second caractère d'un temps pulsé, c'est pour moi un temps qui marque la temporalité d'une forme en développement.

Le troisième caractère : il y a Chronos lorsque le temps marque ou mesure, ou scande, la formation d'un sujet. En allemand, ce serait la Bildung : la formation d'un sujet. L'éducation. L'éducation est un temps pulsé. L'éducation sentimentale. Ça nous permet de revoir beaucoup de choses qu'on a dites : le souvenir est agent de pulsation. La psychanalyse c'est une formidable entreprise de pulsation du temps.

Richard : Quand tu dis ça, tu rends absolument triste le temps pulsé. Bien que ta définition du temps pulsé soit juste, les choses ne sont pas aussi tranchées ou aussi évidentes. Je prends un exemple : une oeuvre de Philip Glass, « Music in changing parts », c'est une musique pulsée, il y a des séquences extrêmement mesurées, extrêmement subjectivisées, ou plutôt extrêmement segmentarisées, et il se passe que dans cette musique là, en dehors du travail sur les résonances harmoniques, et c'est très important car ça se situe complètement du côté d'un incorporel, on a toute une série de déplacements d'accents, des accents des

temps forts ou des temps secondaires devenus forts, ou encore des temps de résonances qui surgissent comme ça, pas du tout d'une manière aléatoire, ça aurait pu l'être, mais dans ce cas ça ne l'est pas, et ces accentuations viennent pratiquement involuer un temps chronologique - comme dirait Claire -, et qui désorganisent, mais au sens de temps organique, qui désorganisent donc le corps organique de quelque chose comme la mélodie ou les harmonies. On assiste précisément à un processus de métallisation qui revient à exacerber certaines lignes de fuite et à engager un devenir moléculaire dans quelque chose qui appartenait à un temps chronologique. Alors, on a une forme de base, qu'on peut dire structurelle ou structurale, subjectivée ou subjectivable, qu'on peut dire segmentaire ou non, bref, tout ce que nous n'aimons pas, à savoir un temps chronologique, et d'un autre côté, on a un processus qui vient complètement involuer ce truc là. Et c'est fait peut-être avec un surplus de mesure, ou avec une mesure folle, une espèce de mesure qui joue justement sur des différences de vitesses et qui viennent se mêler à cette espèce de temps chronologique. Mais si dès le départ, tu dis que tout élément de temps chronologique est négatif, ça ferme beaucoup de portes ouvertes à une transformation ou à une métamorphose de quelque chose qui, a priori, est d'essence, je ne dirais pas nihiliste, parce que une essence nihiliste c'est difficilement transformable, mais une essence pas tout à fait achevée du côté d'un devenir moléculaire. (Gilles : hé, hé, hé). Tu vas avoir beaucoup de mal à définir le temps non pulsé parce que même dans les temps les moins pulsés possible, on pourra trouver de la pulsation, la pulsation ou la marque intime, infiniment petite du coup d'archet sur le violon, ou quelque chose dans le genre. Et, à la limite, ce serait très facile, ce serait un exercice de style ou un jeu théorique de composer et d'effectuer une musique qui sera théoriquement du côté d'un temps non pulsé, mais qui, en fait, ne portera en elle aucune ligne de fuite et aucun devenir possible; qui sera d'essence complètement nihiliste.

Gilles : Tu vas voir, on est d'accord. On n'a pas du tout la même méthode, parce que si ce que tu veux dire c'est : ne vas pas tout de suite dans tes définitions, vouloir faire sentir que, d'avance, tout ce qui n'est pas bien est du côté du temps pulsé. D'abord, on ne sait pas. T'as fait un peu un plaidoyer pour réintroduire les beautés du temps pulsé. Je dis un peu autre chose, à savoir qu'il va de soi qu'on ne se trouve jamais que devant des mixtes. Je ne crois pas que qui que ce soit puisse vivre dans un temps non pulsé, pour la

simple raison qu'il, à la lettre, en mourrait. De même, lorsqu'on a beaucoup parlé du corps sans organes, et de la nécessité de s'en faire un, je n'ai jamais pensé que l'on puisse vivre sans organisme. De même, pas question de vivre sans s'appuyer et se territorialiser sur un temps pulsé, qui nous permet le développement minimum des formes dont nous avons besoin, les assignations minimales des sujets que nous sommes, car subjectivation, organisme, pulsation du temps, ce sont des conditions de vivre. Si on fait sauter ça, c'est ce qu'on appelle un suicide. Certaines morts par la drogue sont typiques de ça : l'organisme a sauté. C'est une entreprise suicidaire. Donc, sur ce point, je te dirais que c'est trop évident que, dans ce cas, on se trouve dans un mixte de temps pulsé et de temps non pulsé. La question c'est : une fois que ce mixte est donné, je considère que notre tâche c'est de voir ce qui revient à tel élément du mixte ou à tel autre. Donc, si on n'est pas retenu et reterritorialisé quelque part, on en crève, mais ce qui nous retient, compte tenu de cela, ce qui m'intéresse, c'est l'autre aspect. Lorsque Richard me dit qu'il y a du bon dans le temps pulsé, je dis que ça dépend : est-ce que ça veut dire que le temps pulsé est absolument nécessaire et que tu ne vivras pas sans, là, d'accord ... Le leitmotiv wagnérien, qu'est-ce que ça veut dire ? Dans le cas du mixte qui nous occupe, on voit bien en quoi le leitmotiv, chez Wagner, est typique d'un temps pulsé. Pourquoi ? Parce que, et c'est ainsi que beaucoup de chefs d'orchestre interprètent Wagner, ont compris et exécuté le leitmotiv, il a précisément tous les caractères qu'on vient de déterminer, les trois caractères du temps pulsé : il indique au moins le germe d'une forme sonore à forte propriété intrinsèque ou intérieure, et il est exécuté comme ça; deuxième caractère : quand Debussy se moquait du leitmotiv chez Wagner, il avait une bonne formule, il disait : c'est exactement comme un poteau indicateur, il est le poteau indicateur d'un personnage dont le drame wagnérien va mettre en scène et en musique la formation, et la formation en tant que sujet. Formation Parsifal, formation Lohengrin, ça c'est le côté gothéen de Wagner, c'est son drame lyrique qui ne cessera pas de comporter la formation du personnage. Troisième caractère : le leitmotiv est fondamentalement et fonctionnellement dans la musique, il fait fonction de territorialisation sonore, il vient et revient. Et c'est le héros, dans sa formation, dans sa territorialité, et dans les formes auxquelles il renvoie, qui est là, pris dans le leitmotiv. Beaucoup de chefs d'orchestre ont mis l'accent sur ces fonctions de leitmotiv.

Quand Boulez joue Wagner, il a une évaluation complètement différente du leitmotiv. Quand il regarde la partition, il ne trouve pas que ce soit ça le leitmotiv. En gros, il dit : ce n'est ni le germe d'une forme intrinsèque, ni l'indicateur d'un personnage en formation, il s'en tient à ces deux points, il dit que le leitmotiv c'est un véritable thème flottant qui vient se coller ici ou là, à des endroits très différents. Il y a donc autre chose aussi : il y a un thème flottant qui peut flotter aussi bien sur les montagnes que sur les eaux, sur tel personnage ou sur tel autre, et dont les variations vont être, non pas des variations formelles, mais des variations perpétuelles de vitesses, d'accélération ou de ralentissements. Je dis que c'est une tout autre conception du leitmotiv. Au niveau de la direction d'orchestre, c'est évident que beaucoup de choses changeront suivant que le leitmotiv wagnérien sera pratiquement compris d'une manière ou de l'autre; ce ne sera évidemment pas la même exécution, ça va de soi, et là, je dirais complètement comme Richard, qu'il n'est pas question d'obtenir un temps non pulsé à l'état pur. Le temps non pulsé, par définition, vous ne pouvez que l'arracher à un temps pulsé, et si vous supprimez toute pulsation ou temps pulsé, alors là, je reprends l'expression de Richard, c'est le pur nihilisme, il n'y a même plus de temps pulsé ou de temps pas pulsé : il n'y a plus rien.

Le temps non pulsé vous ne pouvez que le conquérir, et c'est par là, j'insiste sur l'inégalité de statut : d'une certaine manière, le temps pulsé vous sera toujours donné, ou on vous l'imposera, vous y mettrez de la complaisance et d'un autre côté, il vous sera ordonné; l'autre, il faudra l'arracher. Et là, ce n'est pas un problème individuel, ou collectif, encore une fois il y a quelque chose de commun au problème de l'individuel et du collectif : un individu c'est un collectif autant qu'un collectif est individué.

Question : Quand on fait un film, il y a un scénario, on secrète du temps pulsé, mais ce scénario va se situer dans un temps non pulsé...?

Gilles : Dans l'enchaînement, je dirais que l'exemple du cinéma c'est merveille.

Le temps pulsé ça couvre tout le développement des formes sonores internes, donc le scénario, le rythme des images au cinéma ça fait partie du temps pulsé. La question c'est comment arracher un temps non pulsé et qu'est-ce que ça veut dire arracher un temps non pulsé à ce système de la pulsation chronologique ? On peut chercher des exemples. Qu'est-ce qu'on arrache au juste aux formes sonores pour obtenir un temps non pulsé ? Ça consiste à arracher quoi aux formes, ou aux

sujets, ou aux territorialités ? Mon problème du temps non pulsé ça devient : arracher quelque chose aux territorialités du temps, vous arracherez quelque chose au développement temporel des formes et vous arracherez quelque chose à la formation des sujets. Là, Richard ... Certains d'entre nous peuvent être émus par certaines voix au cinéma. La voix de Bogart. Ce qui nous intéresse ce n'est pas Bogart en tant que sujet, mais comment fonctionne la voix de Bogart ? Quelles est la fonction de la voix dans le parlant ? Elle n'a pas du tout la même fonction dans la comédie américaine ou dans le film policier. La voix de Bogart, on ne peut pas dire que ce soit une voix individualisante, bien que ce soit ça aussi, c'en est l'aspect pulsé : je me territorialise sur Bogart. Il arrache quelque chose, comme si une émission - c'est une espèce de voix métallique, Claire dit que c'est une voix horizontale, c'est une voix rasante -, c'est une espèce de fil qui envoie un type de particules sonores très très très spéciales. C'est un fil métallique qui se déroule, avec un minimum d'intonation; ce n'est pas du tout de la voix subjective. Là aussi on pourra dire qu'il y a Bogart comme personnage, c'est le domaine de la formation de sujet, les territoires de Bogart, les rôles qu'il est capable de jouer, on voit encore des types qui ont un imperméable comme Bogart, Jean Cau, c'est évident qu'il se prend pour Bogart.

Richard : Effectivement, on a deux méthodes différentes pour arriver à la même chose, ça colle. Mais à partir de cette notion de mixte, il me semble que tu jettes une espèce de pont, pratiquement un pont inter-règne entre mes deux questions, à savoir qu'à partir du moment où tu parles de mixte, tu arrives très rapidement à la notion de translation. J'aimerais que tu l'expliques un petit peu.

Gilles : J'y arrive très vite, mais moi je n'appellerais pas ça translation. Si j'essaie de définir mon temps non pulsé, Aion, ou un autre mot, les deux parties d'un mixte ne sont jamais égales. L'une des deux parties est toujours plus ou moins donnée, l'autre est toujours plus ou moins à faire. C'est pour ça que je suis resté très bergsonien. Il disait de très belles choses là dessus. Il disait que dans un mixte, vous n'avez jamais deux éléments, mais un élément qui joue le rôle d'impureté et celui-là vous l'avez, il vous est donné, et puis vous avez un élément pur que vous n'avez pas et qu'il faut faire. C'est pas mal.

Je dirais donc que ce temps non pulsé, comment le produire ? Il faut en arriver à une analyse concrète. Vous avez du temps non pulsé lorsque vous avez un

mouvement de déterritorialisation : exemple : passage de la ritournelle dans sa fonction de reterritorialisation enfantine à la ritournelle déterritorialisée dans l'oeuvre de Schumann. Deuxième caractère : vous fabriquez du temps non pulsé, si au développement d'une forme quelconque, définie par propriétés intrinsèques, vous arrachez des particules qui ne se définissent plus que par leurs rapports de vitesses et de lenteurs, leurs rapports de mouvement et de repos. Pas facile. Si, à partir d'une forme à fortes propriétés intrinsèques, vous arrachez des particules informelles, qui n'ont plus entre elles que des rapports de vitesses et de lenteurs, de mouvement et de repos, vous avez arraché au temps pulsé du temps non pulsé. Qui fait un truc comme ça ? Tout à l'heure je disais que c'est le musicien qui déterritorialise la ritournelle, il fait du temps non pulsé dès ce moment là, et pourtant il garde du temps pulsé. Qui fait s'arracher des particules dans une forme ?

Immédiatement je dis les physiciens, ils ne font que ça avec leurs machines, ils seraient d'accord et j'espère qu'il n'y en a pas ici, comme ça ils sont d'accord d'avance : ils fabriquent du temps non pulsé. Qu'est-ce que c'est qu'un cyclotron ? Je le dis d'autant plus joyeusement que je n'en ai aucune idée. Qu'est-ce que c'est que ces machins là ? Ce sont des machines à arracher des particules qui n'ont plus que des vitesses différentielles, au point qu'à ce niveau particulaire, on n'appellera pas ça des vitesses, les mots seront autres, mais ce n'est pas notre affaire, ils arrachent à des formes physiques des particules qui n'ont plus que des rapports cinématiques, quantiques, le mot est si joli, et qui vont se définir par des vitesses, des vitesses extrêmement complexes. Un physicien passe son temps à faire ça.

Troisième caractère du temps non pulsé : vous n'avez plus assignation d'un sujet, il n'y a plus formation de sujet, fini, mort à Goethe. J'avais essayer d'opposer Kleist à Goethe; Kleist, la formation du sujet, il s'en fout complètement. Ce n'est pas son affaire, son affaire c'est une histoire de vitesses et de lenteurs. J'invoque le biologiste. Qu'est-ce qu'il fait ? On peut vous dire deux choses : il y a des formes et ces formes se développent plus ou moins vite. Là, je dirais qu'on est en plein dans le mixte. Il y a des formes qui se développent, je dirais qu'il y a un mixte de deux langages là-dedans : il y a des formes qui se développent, ça appartient au langage P, langage du temps pulsé, plus ou moins vite, ça c'est du mixte et ça appartient au langage non P, langage d'un temps non pulsé. Le problème n'est pas de rendre le tout cohérent,

la question est de savoir où vous allez mettre l'accent. Ou bien vous allez donner un primat au développement de la forme et vous allez dire que les vitesses et les lenteurs découlent des exigences du développement de la forme, je pourrais là suivre l'histoire de la biologie et dire, par exemple, que lui, là, a subordonné tout le jeu des vitesses et des lenteurs au thème de forme qui se développe, et des exigences d'une forme qui se développe. J'en vois d'autres qui, disant les mêmes phrases - c'est pour ça que sous le langage, il y a de tels règlements de comptes, c'est vraiment au moment où on dit la même chose que c'est la guerre, forcément -, il y a des biologistes qui, au contraire, vont dire que la forme et les développements de la forme dépendent uniquement des vitesses, de particules à trouver, des rapports de vitesses et de lenteurs, et même si on n'a pas encore trouvé ces particules, et ce sont ces rapports de vitesses et de lenteurs entre particules à la limite informelles qui va commander. Il n'y a aucune raison de les départager, mais quand même notre cœur va ou aux unes, ou aux autres, une fois de plus, on vit, tout ça ne n'est pas de la théorie, vous ne vivez pas de la même manière suivant que vous développez une forme, ou suivant que vous vous repérez dans des rapports de vitesses et de lenteurs entre particules, ou choses faisant fonction de particules, dans la mesure où vous distribuez des affects. Ce n'est pas du tout le même mode de vie. En biologie, tout le monde sait qu'entre les chiens il y a de grosses différences, et pourtant ils font partie de la même espèce, alors que un chat et un tigre ça ne fait pas partie de la même espèce, c'est bizarre. Pourquoi ? Qu'est-ce qui définit une espèce ? La forme et son développement définissent une espèce, mais d'un autre côté, vous aurez le langage non pulsé où ce qui définit une espèce, c'est uniquement la vitesse et la lenteur. Exemple : qu'est-ce qui fait qu'un Saint Bernard et une saleté de ... levrette, c'est la même espèce ? Comme ils disent : ça féconde, ça donne un produit vivant. Mais qu'est-ce qui fait que ça donne un produit vivant ? On ne peut même pas invoquer les tailles même quand l'accouplement est impossible en fonction de pures dimensions, ça ne change rien, en droit, il est possible. Qu'est-ce qui définit sa possibilité ? Uniquement sa vitesse, vitesse d'après laquelle les spermatozoïdes arrivent à l'ovule, où l'ovulation se fait. C'est uniquement un rapport de vitesse et de lenteur, dans la sexualité, qui définit la fécondabilité. Si le chat et le tigre, ça ne marche pas, c'est que ce n'est pas la même durée de gestation, tandis que tous les chiens ont la même durée de gestation, la même vitesse des

spermatozoïdes, la même vitesse d'ovulation, si bien que si différents qu'ils soient, c'est une espèce non pas en vertu d'une forme commune ni d'un développement commun de la forme, bien encore que ce soit ça aussi, mais le système de rapports vitesses lenteurs.

Donc, je dis rapidement que les trois caractères du temps non pulsé, c'est que vous n'avez plus développement de la forme, mais arrachement de particules qui n'ont plus que des rapports de vitesse et de lenteur, vous n'avez plus formation de sujet mais vous avez des éccéités; on a vu cette année la différence entre les individuations par subjectivation, les assignations de sujets, et les individuations par haccéités, une saison, un jour. Déterritorialisation. Emission de particules. éccéités.

Voilà la formule générale que je donnerais sur le temps non pulsé : vous avez vraiment formation d'un temps non pulsé, ou aussi bien construction d'un plan de consistance, lorsque donc il y a construction de ce qu'on appelait continuum d'intensités, deuxième point lorsqu'il y a des conjugaisons de flux, le flux de drogue ne peut être pratiqué, par exemple, que en rapport avec d'autres flux, il n'y a pas de machine ou d'agencement monoflux. Dans de tels agencements, il y a toujours émission de particules avec des rapports de vitesses et de lenteurs, il y a continuum d'intensités et il y a conjugaison de flux. A ce niveau là, il faudrait prendre un cas et voir comment ça réunit à la fois ces trois aspects, je pourrais dire qu'il y a un plan de consistance là, que ce soit au niveau de la drogue, au niveau de la musique, il y a un plan de consistance parce qu'il y a bien un continuum d'intensités définissables, vous avez bien une conjugaison de flux divers, vous avez bien des émissions de particules qui n'ont plus que des rapports cinématiques. C'est pour ça que la voix au cinéma est si importante, ça peut être pris comme subjectivation, mais également comme éccéité. Il y a l'individuation d'une voix qui est très différente de l'indivisualisation du sujet qui la porte. On pourrait prendre un trouble quelconque : l'anorexie par exemple ... Qu'est-ce qu'il fait l'anorexique, en quoi sa tentative rate, en quoi elle réussit ?

Au niveau d'une étude de cas concrets, est-ce qu'on va trouver cette conjugaison de flux, cette émission de particules. On voit bien un premier point. On essaie d'oublier tout ce que les médecins ou les psychanalystes disent sur l'anorexie. Tout le monde sait qu'un anorexique ce n'est pas quelqu'un qui ne se nourrit pas, c'est quelqu'un qui se nourrit sous un régime très curieux. A première vue,

ce régime est une alternance, vraiment, de vide et de plein. L'anorexique se vide, et il ne cesse pas de se remplir; ça implique déjà un certain régime alimentaire. Si on dit : vide et plein, au lieu de : ne pas manger, on a déjà fait un gros progrès. Il faudrait définir un seuil pessimal et un seuil optimal. Le pessimal ce n'est pas forcément le plus mauvais. Je pense à certaines pages de Burroughs, il dit que, finalement, avant tout, c'est l'histoire du froid, le froid intérieur et le chaud.

Metal, metallurgie, musique, Husserl, Simondon

27/02/79

Richard Pinhas: J'ai deux questions à formuler sur le cours de la dernière fois, bien que ce que je veux dire soit très confus. C'est en rapport à cette petite phrase concernant la synthèse métallique ou synthèse de métallisation. On avait vu, l'année dernière, au sujet de ce que tu disais de la musique, qu'une synthèse était une synthèse de disparates qui définit un certain degré de consistance pour rendre discernables des hétérogènes - on avait revu des textes « célèbres » de Dupréel sur la consolidation -, et en ce qui concerne le processus de métallisation, je me demandais si il n'y avait pas un rapport synthétique de métallisation ou une synthèse proprement métallique qui mettrait, entre autres, en rapport, d'un côté (et ce ne sont pas des oppositions strictes, il faudrait voir ça bien plus précisément), un espace lisse ou un espace strié, une matière flux ou matière mouvement, et peut-être une matière plus ou moins du type figé, mais elle resterait à déterminer, un certain type de durée qui se rapporterait à une durée territoriale, et un certain type de durée différent qui se rapporterait peut-être à un pôle itinérant, et j'aimerais savoir si cette synthèse, pour toi, pourrait dégager quelque chose comme un pôle proprement qualitatif qui nous ferait appréhender les affects, qu'on pourrait appeler affects de métal ou affects métalliques. Au niveau de la musique, j'ai l'impression que ces affects ont leur sens propre, tout se passe comme si ils fabriquaient leurs propres lignes, et comme s'ils fabriquaient leurs propres contenus, c'est à dire leurs propres lignes d'efficacité ou leurs propres lignes d'effectuation. J'ai aussi l'impression qu'ils se présenteraient sous une forme spécifique, à savoir par exemple une puissance singulière, une force spécifique et probablement certains types de processus. Je voulais savoir si l'on pouvait dire simplement qu'il y a des affects métal, qu'on peut les définir d'une

certaine manière, et je pense qu'en musique, si je fais abstraction de toute une tradition orientale et occidentale, dans la musique moderne, on a commencé à parler de musique métallique très récemment avec les « nouveaux » compositeurs américains, et certains anglais, mais déjà on a commencé à parler d'orchestration cuivrée à partir de Stravinsky et de Varèse. C'est à dire qu'il y a deux compositeurs qui sont supposés avoir apporté quelque chose de nouveau qui faisait ressortir ce que j'appellerai pour le moment, très rapidement, un affect métal. Je voulais savoir si tu étais d'accord pour définir plus précisément quelque chose qui serait une synthèse métallique ou une synthèse de métallisation, avec son caractère proprement spécifique.

Le deuxième point c'est de savoir si on ne pourrait pas dire qu'il existe au moins deux lignées technologiques - il y en a probablement plus -, et qui aboutiraient à deux types qu'on a déjà pu cerner. L'un serait le type cristal, et tu en as parlé l'année dernière, on avait fait des allusions à la musique de Mozart, à certains usages de certains instruments, et peut-être un type métal définissant une musique métal. Je le rapporte à la musique, mais ça pourrait se rapporter à tout autre domaine. On aurait donc une ligne d'effectuation aboutissant, ou plutôt un aboutissant d'une lignée technologique qui serait en rapport avec un type métal, et un autre en rapport avec un type cristal, chacun ayant ses puissances singulières, ses définitions spécifiques, son mode d'affection singulier, ses affects spécifiques. Techniquement, je dirais qu'il y a des zones d'efficacité hétérogènes, par exemple, en musique, pour avoir des rapports cristallins ou des rapports métalliques, on fait appel à des rapports dynamiques, des rapports de timbres, des sélections de chaud et de froid, de pesanteur, des coupures de fréquences, enfin des filtrages dans les harmoniques très différents dans les cas de ce qu'on désire produire. Il va de soi qu'il n'est pas forcé que l'on veuille produire quelque chose pour que le résultat soit du type affect métallique ou affect cristal. Mais je vois comme deux lignes d'effectuation différentes appelant deux types différents et les deux seraient principalement le métal et le cristal. Je vois également une filiation directe entre ce qu'on appelle musique métallique aujourd'hui, ou orchestration cuivrée, et l'affect métal du forgeron : les définitions de ce type d'affection seraient vraisemblablement les mêmes, mais il reste à les trouver. Parler de chaud et de froid, je prends ça comme exemple qualitatif, c'est peut-être un peu trop simple, on voit tout de suite dans des exemples d'analyses de pièces musicales,

on voit tout de suite que ça met en cause des critères bien plus spécifiques, toute une palette de gammes de couleurs, de timbres, de formes d'ondes dans le cas des musiques synthétiques, il y aurait encore les fréquences de coupures, des rapports dynamiques appropriés, des vitesses spécifiques, etc.

Les lignes d'effectuation métallique et cristalline, différenciées évidemment, comme aboutissement, mais non finaliste, de deux lignées technologiques, différenciées également, ça rentrerait dans une autre synthèse qu'il faudrait produire, comme deux éléments cosmiques. C'est à dire que ce sont deux modes de captation, des captations d'éléments cosmiques au sens où est cosmique la matière molécularisée, dans ce cas du matériau musical, et je pensais aussi à cosmique, de la manière dont Nietzsche le définit : il y a un aphorisme dans les fragments posthumes de l'époque du gai savoir où il raconte toute une histoire, et il finit son aphorisme en écrivant : « éprouver d'une manière cosmique ! » Je voudrais savoir si tu es d'accord pour concevoir ainsi ces affects de métal et de cristal.

Gilles Deleuze : C'est une belle intervention parce que, je ne sais pas si vous êtes comme moi, et ça m'arrive aussi pour mon compte, ça paraît presque trop beau. On se dit que ça marche trop bien. En effet, c'est un danger. Ce n'est pas une métaphore : si on met deux noms sous ce que vient de dire Richard, sous sa ligne cristal en musique et sous sa ligne cuivre, ce n'est pas par métaphore que le cristal est quelque chose qui hante Mozart. Ça rejoint des choses très techniques en musique. Non seulement le cristal est une obsession que Mozart éprouve en rapport avec sa vie, mais il l'éprouve aussi en rapport avec son oeuvre, et ce n'est pas seulement une obsession, c'est un facteur, c'est un élément actif de cette musique. Quand Richard signale le rôle - je n'aime pas bien les trucs de mythologie, tous les mythes nous rappellent quelque chose et nous disent quelque chose, au point ... mais ce qui est important, c'est le lien musicien-forgeron, il y a un rapport intime. Je ne me sens pas très capable de faire de l'analyse mythologique, mais il faudrait voir. Est-ce que le mythe, à sa manière, saisit quelque chose qui serait un rapport intime entre une certaine direction musicale, pas la musique en général, et une direction métallurgique, la direction du forgeron et la direction d'une certaine musique. Si on sort du mythe, dans la musique occidentale - et bien sûr il y a eu des cuivres de tous temps, mais en gros, la grande entrée des cuivres, ça se fait dans le 19^{ème} siècle avec deux grands noms, et je généralise grandement, là où les cuivres

font leur irruption royale dans la musique, c'est avec Berlioz et avec Wagner. C'est des moments fondamentaux. Et c'est une des raisons pour lesquelles, tant Wagner que Berlioz, seront traités de barbares. Une musique barbare. Qu'est-ce que ça veut dire ce lien ? Les cuivres entrent dans la musique ! Qu'est-ce que ça entraîne dans la musique ? Si on arrive à bien poser le problème - c'est pour ça que je dois juste, dans des termes très voisins, reprendre ce qu'a dit Richard -, si on voit bien ce problème, alors peut-être que ça rejaillira sur des mythes très anciens qui n'ont aucun rapport avec Berlioz ni Wagner, mais peut-être qu'on comprendra mieux, est fondé un lien forgeron-musique. Qu'est-ce qui se passe lorsque les cuivres font irruption dans la musique ? On repère tout d'un coup un type de sonorité, mais ce type de sonorité, si j'essaie de situer les choses, après Wagner et Berlioz, on se met à parler de sonorité métallique. Varèse fait une théorie des sonorités métalliques. Mais ce qui est bizarre, c'est que Varèse est à cheval entre la grande tradition des cuivres Berlioz-Wagner, et la musique électronique dont il est un des premiers à fonder, et déjà à effectuer. Il y a sûrement un rapport. La musique n'a été rendue possible que par une espèce de courant d'une musique métallique. Il faudrait chercher pourquoi. Est-ce qu'on ne pourrait pas parler d'une espèce de métallisation, qui bien sûr n'épuise pas du tout toute l'histoire de la musique occidentale à partir du 19^{ème} siècle, mais est-ce qu'il n'y a pas une espèce de processus de m »tallisation marqué pour nous de manière énorme, visible, évidente par cette éruption des cuivres. Mais ça, c'est au niveau instrumental. Est-ce que ce n'est pas ça qui, entre autres - je ne dis pas « déterminé », ce n'est évidemment pas l'entrée des cuivres dans la musique qui aurait déterminé ça -, je dis qu'il y a une série de choses qui se font d'une manière concomitante, en même temps : l'irruption des cuivres, un problème tout nouveau de l'orchestration, l'orchestration comme dimension créatrice, comme faisant partie de la composition musicale elle-même, où le musicien, le créateur en musique devient un orchestrateur. Le piano, à partir d'un certain moment, il se métallise. Il y a formation du cadre métallique, et les cordes sont métalliques. Est-ce que la métallisation du piano ne coïncide pas avec un changement dans le style, dans la manière de jouer. Est-ce qu'on ne pourrait pas mettre en corrélation, même très vague, l'irruption des cuivres dans la musique, c'est à dire l'avènement d'une espèce de synthèse métallique, l'importance créatrice qui prend l'orchestration, l'évolution d'autres

instruments du type piano, avènement de nouveaux styles, la préparation de la musique électronique ... Et sur quelle base est-ce qu'on pourrait dire qu'il y a bien une espèce de ligne métallique et de ligne musicale qui s'épousent, qui s'enchevêtrent, quitte à se séparer à nouveau; il ne s'agit pas d'en rester là puisque, à mon avis, ça préparera fondamentalement l'avènement d'une musique électronique. Mais peut-être qu'il fallait passer par là. Mais, à ce moment là, pas question de dire que le cristal c'est fini, la ligne cristalline en musique continue. A aucun moment, Mozart n'est dépassé par les cuivres, ça va trop de soi, mais elle va réapparaître sous une tout à fait autre forme. Varèse est tellement à un carrefour : il invoque à la fois des notions comme celles de prismes, de sonorités métalliques, et qui débouche sur la musique électronique. Tout comme la ligne cristalline passe par toute une conception assez complexe des prismes, la ligne métallique va passer par toute une conception assez complexe de la « ionisation », et tout ça va s'enchevêtrer et ça va être comme des lignes généalogiques d'une musique électronique. Donc, c'est très compliqué, et tout ça n'a d'intérêt que si vous comprenez que ce ne sont pas des métaphores. Il ne s'agit pas de dire que la musique de Mozart est comme du cristal, ça n'aurait que peu d'intérêt, il s'agit de dire que le cristal est un opérateur actif, aussi bien dans les techniques de Mozart, que dans la conception que Mozart se fait de la musique, de même que le métal est un opérateur actif dans la conception que des musiciens comme Wagner, comme Berlioz, comme Varèse, comme les « électroniciens » se font de la musique.

Richard Pinhas : Je voudrais juste ajouter que, dans cette synthèse, ou dans cette synthétisation d'éléments - et il s'agit de bien différencier mais d'affirmer en tant que telles les lignes métal et cristal, elles ne se remplacent jamais, tout ce qu'on peut avoir entre les deux, c'est des phénomènes de résonance et de percussions, soit des rencontres des lignes cristal et des lignes métal, mais à aucun moment, il n'y a d'ascendance ou de descendance de l'une à l'autre ... mais ce qui me paraît très important, c'est qu'il n'y a pas seulement des éléments métalliques et des éléments de type cristal, mais il y a effectivement, en outre, un processus de cristallisation et un processus de métallisation, et ce processus passe effectivement par de nombreux critères, de nombreux opérateurs, il y a vraiment une fabrication. Ce processus est une fabrication, et il va s'agir de capter ou de prendre des blocs de cristal ou des blocs de métal, là ce sont des blocs abstraits que l'on retrouve concrétisés

dans des machines concrètes, par exemple des machines métal dans notre illustration musicale (le synthétiseur, l'usage de percussions, etc.), mais ça doit valoir pour beaucoup d'autres choses, aussi bien pour la ligne cristal que pour la ligne métal.

Gilles Deleuze : Et ça réagit. C'est évident qu'il n'y a pas que deux lignes.

Dans le cas de la musique, il y a aussi une ligne vocale qui a sa propre autonomie, il y a une ligne du bois qui ne cessera jamais.

Richard P. : Dans ces processus de métallisation et de cristallisation, il y a formation de blocs d'espace-temps, et c'est par des vibrations, des transformations, des compositions, des projections, des mouvements d'échange, des mouvements de vitesse pure, des mouvements de vitesse différentielle, que se produit la fabrication de temps spécifiques, de blocs d'espace-temps spécifiques, et c'est peut-être ça qui va former les synthèses métalliques ou les synthèses cristallines.

Gilles : Ça c'est ce que j'appelais, la dernière fois, des agencements. C'est des agencements musicaux. Ces lignes ont chacune leurs combinaisons, on ne peut pas les définir d'une manière analogue. Dans ce qu'on appelle vaguement une ligne cristalline, qui a toute son histoire, la détermination d'une ligne cristalline n'est pas du tout par rapport au matériau dans la même situation que la détermination d'une ligne métallique est dans son rapport à son matériau à elle; donc, chacune de ces lignes n'aura aucune formule générale. Etre une ligne cristalline, ça n'implique pas que la matière des instruments qui la tracent soit en cristal. Si je dis ligne métallique, ça implique que les instruments qui la tracent soient des cuivres, au moins au départ. Donc, ces deux lignes ont des statuts différents. Vraiment, elles boitent les unes par rapport aux autres.

Pour le bois, ce sera aussi autre chose, on a bien le bois comme matière, mais le bois comme matière par rapport à une ligne musicale du bois n'est pas du tout la même chose que le métal comme matière par rapport à une ligne musicale du métal.

Richard P. : Dans tous les cas, le plan de consistance dans lequel va prendre corps, dans le cas de l'exemple musical, la musique cristalline ou la musique métallique, il est indifférent absolument au matériau. Dans un premier temps, évidemment, on pourra dire que tels ou tels instruments métalliques ou cristallins rentrent en jeu, mais ce qui importe réellement, c'est le processus de synthèse lui-même, c'est le plan de consistance qui va dégager un processus

d'affection de type métallique ou de type cristallin, à tel point que des instruments purement électroniques, pourront eux-mêmes dégager - alors qu'ils n'ont en eux aucune composition ni de bois, ni de métal, ni de cristal-, des affects de tel ou tel type.

Claire Parnet : C'est la voix. A l'époque de Mozart, la musique partait de la voix et il y a eu différenciation. L'affect de cristal part peut-être de la voix alors qu'au 19^{ème} siècle le processus de transformation de la voix est tout autre.

Gilles : ... Vous savez que Paul Klee était le peintre qui connaissait le plus profondément, et du dedans, la musique. Il avait, avec Mozart, un rapport dont il a beaucoup parlé dans son journal, un très beau rapport d'affinité. Il estimait que ce qu'il faisait et que ce que Mozart avait fait en musique, n'étaient pas sans rapport. Or, le thème constant auquel Klee s'accroche, c'est évidemment le thème clé du cristal quand il se compare à Mozart. Evidemment, ni dans un cas, ni dans l'autre, ça n'est une métaphore. Je prends le cas de Varèse. Il y a toute une ligne qui essaie d'établir des lignes sonores, non pas du tout en comparaison avec, mais qui passerait par ou qui trouverait dans le monde sonore quelque chose d'analogue à l'optique. Il pense à un espace sonore nouveau qui tiendrait compte de certains phénomènes optiques, mais qui en tiendrait compte à sa manière. Mais il me semble que toute cette ligne culmine dans une très belle oeuvre de Varèse qui s'appelle « Hyper Prisme ». Il y a tout un thème du cristal qui ressort chez Varèse. Puis il y a une tout autre direction. Dans une autre voie, qui va tendre vers une oeuvre également très belle, « ionisation », qui est très importante parce qu'elle est à la naissance de la musique électronique. Dans Hyper Prisme, il y a vraiment une cristallisation musicale ou sonore, et Ionisation : il me semble que la musique électronique est sortie, ou en tous cas elle n'aurait pas été possible en Europe sans, précisément, cette espèce de synthèse métallique qui a eu lieu, qui n'a pas épuisé la musique du 19^{ème} siècle, mais qui s'est formée au 19^{ème} siècle, en commençant par Berlioz et Wagner. Pourquoi ? Ces grandes étapes de la musique électronique, ça s'est fondé sur des recherches liées au phénomène de l'ionisation. Phénomène qui met en jeu les électrons de l'atome. Il y a l'ionisation, et puis il y a la manière de ioniser l'air. Comment est-ce qu'on ionise l'air ? L'air se ionise, dit-on, au voisinage de plaques de métal chauffées au rouge. C'est très important cette introduction du métal. Qu'est-ce

que ça fait pour la musique ? Evidemment, il s'agit de faire des émetteurs d'ondes, les ondes *****, c'est important pour la naissance de la musique électronique, des émetteurs d'ondes qui passent par ionisation, présence du métal dans le processus de la ionisation, et enfin, il y aurait des raisons qui pourraient faire penser que la musique n'est pas un produit, mais a été rendue possible par un processus métallique qui concernait déjà le monde sonore et le monde musical.

Je lis quelques passages de ce très bon livre d'Odile Vivier sur Varèse, dans la collection du Seuil, à propos de ionisation : « la variété des timbres est produite par les groupements sélectifs d'instruments à membranes réverbérantes. Tambour, grosse caisse. Voilà une ligne. Instruments de résonance ligneuse : blocs chinois, claves. Instruments à friction, sonorités métalliques : triangle, cymbales, enclume, grave, cloches, etc. ... ainsi que par des instruments que l'on agite, que l'on secoue : tambours de basque, etc. ... plus les sirènes. » Ça c'est l'ensemble ionisation. Mais, dans son commentaire, Varèse dit ceci : « A un certain moment, il y a une soudaine cassure, avec des accords syncopés retentissants, et la scène musicale change complètement. Ce ne sont maintenant que des sonorités métalliques ». C'est très curieux car cette oeuvre est au croisement de mille choses d'une richesse extrême, et il éprouve le besoin de faire une plage de pure musique métallique : « ... ce ne sont maintenant que des sonorités métalliques : la grande cyumbale chinoise, les gongs, le tam-tam, le triangle et les enclumes. Tandis que, au-dessus d'eux planent les sirènes. Le contraste produit par cet interlude métallique est calculé de manière à marquer la division naturelle de la musique. Il est apparent que cette section métallique est fondue dans le rythmique des premières pages. Ce n'est que l'instrumentation qui diffère ostensiblement. » C'est très curieux, car cette oeuvre va être faite comme réunissant au début, toutes sortes de lignes qui s'entrecroisent, et puis une espèce d'agencement proprement métallique, qui sert comme interlude avant que n'éclate quelque chose qui, à mon avis, est comme l'annonce de la musique électronique.

Les mythes de toute antiquité, qui nous disent qu'il y a un certain lien entre le musicien et le forgeron, mais ce qui nous intéresserait, ce serait de savoir, par un tout autre horizon, pourquoi est-ce que le forgeron et le musicien ont quelque chose à faire ensemble, et si on obtient une réponse, on n'obtiendra que un aspect de la métallurgie et un aspect de la musique, et on se demandera

simplement si notre résultat peut servir pour l'analyse des mythes. On sera allé dans un tout autre endroit.

Je reprends où j'en étais la dernière fois.

On avait fait comme si on oubliait le problème propre de la métallurgie - et notre question c'était : qu'est-ce que ça veut dire la proposition

« matérialiste », selon laquelle la matière est mouvement. Matière-mouvement ou matière-énergie. Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que c'est l'état de toute matière, est-ce que c'est un type de matière ? Il ne faut pas poser le problème abstraitement. Quand est-ce que l'intuition, au sens le plus simple, appréhende la matière en mouvement, quand est-ce que l'intuition saisit la matière en tant que flux ?

Vous voyez bien que ma question, ce n'est pas de savoir si la matière en soi est mouvement ou est énergie. Ma question est beaucoup plus simple : dans quelles conditions, l'intuition est-elle déterminée à saisir la matière en mouvement, et à saisir ce qui est en mouvement comme matière ? Quand je perçois une table, le physicien a beau m'expliquer que c'est des électrons et des atomes, oui, mais une table, je ne la saisis pas nécessairement comme matière -mouvement. On a beau me dire, ou je peux comprendre que une table, c'est une coupure dans un flux de bois, par exemple, mais le flux de bois, où est-ce qu'il est ? ... Donc, ma question est très simple : dans quel cas sommes-nous déterminés non pas à penser la matière comme mouvement, mais dans quel cas sommes-nous déterminés à appréhender la matière comme matière en mouvement ? Comme matière-flux ? Si vous comprenez le problème au niveau le plus concret où je peux le poser, peu m'importe que, par exemple, toute matière soit en mouvement en soi. Ce n'est pas ça qui m'intéresse. Je me dirais qu'il y a d'autres manières de saisir la matière, et sous ces autres manières, également déterminées, où l'intuition ne saisit pas la matière comme matière-mouvement, comment est-ce qu'elle la saisit ? Il faudra confronter, non seulement des intuitions, mais des situations d'intuitions. D'intuitions sensibles, et d'appréhensions sensibles. Et lorsque je ne saisis pas la matière comme matière-mouvement ou matière-flux, comment est-ce que je la saisis : est-ce qu'il faudrait alors distinguer plusieurs états de la matière, mais pas du tout en elle-même, mais par rapport aux intuitions et aux modes d'appréhension dont nous sommes capables.

La dernière fois, on avait un petit peu avancé dans cette voie, et on disait que la matière-mouvement, peut-être est-ce que c'est la matière en tant que porteuse

de singularités sujettes à des opérations de déformation et porteuse de qualités affectives ou de traits d'expression, sur le mode du plus et du moins. Plus ou moins résistant, plus ou moins élastique, plus ou moins poreux. Donc, la matière, en tant que porteuse de singularités, en tant que porteuse de qualités affectives ou de traits d'expression, et dès lors, inséparable des processus de déformation qui s'exercent sur elle, naturellement ou artificiellement, ce serait ça la matière en mouvement. Ça impliquerait évidemment qu'il y aurait des situations où on ne saisirait pas la matière comme porteuse de singularités ou porteuse de traits d'expression.

La matière flux ça doit être ça, en tant qu'elle porte des singularités ici et là. Itinérer, dès lors c'est tout simple : c'est suivre la matière-mouvement. Itinérer, c'est prospecter. Le prospecteur c'est celui qui cherche la matière en tant qu'elle présente telle singularité plutôt que telle autre, tel affect plutôt que tel autre, et qu'il fait subir à cette matière des opérations pour faire converger les singularités sur tel ou tel trait d'expression. Exemple tout simple : les fibres du bois, les fibres du bois qui dessinent autant de singularités de ce tronc d'arbre là ou de cette espèce d'arbre là, convergent sur tel trait d'expression, à savoir poreux (lorsque je veux du bois poreux en tant qu'artisan) ou bien résistant (lorsque je veux du bois résistant). Et justement, un agencement, c'était un ensemble de singularités matérielles en tant que convergeant sur un petit nombre de traits d'expression bien déterminés. Je voudrais confirmer cette idée par deux sortes de textes qui me paraissent très importants. Première sorte de textes : HUSSERL. L'un de ces textes se trouve dans les « Idées », paragraphe 74, et l'autre se trouve dans « l'origine de la géométrie ». Je schématise ce qu'il dit. C'est un auteur très sévère et là, tout à coup, c'est le seul texte de Husserl où il y a des choses amusantes, très gaies. Je crois qu'il fait une découverte très importante. Il dit qu'on distingue des essences fixes, intelligibles, éternelles. Et puis on distingue aussi les choses sensibles, perçues. Essences formelles, intelligibles, et choses sensibles formées. Par exemple, le cercle comme essence géométrique, et puis les choses rondes, choses sensibles, formées, perçues. Il dit qu'il y a quand même un domaine qui est comme intermédiaire, et ce domaine intermédiaire, il essaie de le baptiser. Il dit qu'il y a quand même des essences, et pourtant elles ne sont pas fixes et elles ne sont pas formelles, c'est intermédiaire; ce n'est ni des essences formelles fixes, ni des choses formées sensibles et perçues.

Qu'est-ce que c'est ? Ce sont des essences morphologiques. Ce sont des essences morphologiques par opposition aux essences fixes ou formelles. Il dit encore que ce sont des essences inexactes, ou mieux : anexactes. C'est par opposition aux essences formelles qui sont d'autant plus exactes qu'elles sont métriques. Ce sont donc des essences amétriques, anexactes, et dans une très belle formule, il dit: leur inexactitude ne vient ni du hasard, ni d'une tare, ce n'est pas une tare pour elles d'être inexactes; elles sont inexactes par essence, bien plus, il va jusqu'à dire qu'elles se déploient dans un espace et un temps eux-mêmes anexactes. Donc, il y aurait un espace et un temps exacts, oui, l'espace et le temps métriques, et il y aurait un espace et temps anexactes, non métriques; et il y aurait des essences qui se déploieraient dans un espace-temps anexacte. Il ajoute, mot sublime, c'est des essences vagues.

Il sait très bien que vague, c'est vagus. Ce sont des essences vagabondes. Il faudrait les définir comme une espèce de corporités, et la corporité, dit Husserl, ce n'est pas la même chose que, d'une part la choséité, et d'autre part, l'essentialité. L'essentialité, c'est la propriété des essences formelles, fixes, le cercle. La choséité, c'est la propriété des choses sensibles., perçues, formées, par exemple l'assiette ou le soleil, ou la roue. Et de tout cela, il distingue la corporité, qu'il définit de deux façons : elle est inséparable des processus de déformation dont elle est le siège, ça c'est son premier caractère : ablation, suppression, augmentation, passage à la limite, des événements. Donc la corporité est inséparable des processus de déformation du type événement dont elle est le siège, et d'autre part, elle est inséparable d'un certain types de qualités susceptibles de plus et de moins : couleur, densité, poids, etc.

Dans le texte des Idées, il dit quelque chose dans ce sens : le cercle. C'est une essence formelle. Une assiette, ou le soleil, ou la roue, ce sont des choses sensibles formées, soit naturelles, soit artificielles. Qu'est-ce que ce serait l'essence vague qui n'est ni l'une ni l'autre ? L'essence vague c'est le rond. Le rond comme quoi ? Le rond comme corporité. En quoi le rond répond-il à cette corporité et aux exigences de la corporité ? Parce qu'il est inséparable des processus événements ou des opérations que vous faites subir à des matières diverses. En effet, le rond, c'est simplement le résultat, ou le passage à la limite, du processus de arrondir. Et le rond, qui ne peut pas être pensé, sinon comme limite de la série dynamique, il implique un passage à la limite, il

n'implique pas l'essence tranquille et fixe du cercle telle qu'elle est définie par Euclide, elle implique un passage à la limite fondamental, par exemple : la série des polygones dont le rond sera la limite. De même que le rond, ainsi défini comme essence-vague -, vous voyez pourquoi il est anexacte puisque je le définirais comme la limite vers laquelle tend la série des polygones inscrits, dont les côtés se multiplient, il y a fondamentalement un passage à la limite -, ce sera le rond tel qu'Archimède le conçoit par passage à la limite, par opposition au cercle tel qu'Euclide le conçoit par définition essentielle. Il n'y a pas opposition, c'est deux mondes différents : le monde du rond, où vous avez perpétuellement un passage à la limite, et je dirais que, de même que le rond c'est une corporéité inséparable du passage à la limite défini par arrondir, arrondir étant précisément la limite des polygones inscrits, et bien, de la même manière, il est inséparable d'affects et de qualités affectives susceptibles de plus et de moins, à savoir : l'affect du rond, c'est quoi ? Je dirais que le cercle a des propriétés essentielles, et les propriétés essentielles ce sont les propriétés qui découlent de l'essence formelle dans la matière où l'essence se réalise. Le rond c'est autre chose, il est inséparable d'événements, il est inséparable d'affects. Qu'est-ce que c'est l'affect du rond ? C'est ni plat, ni pointu. Ce n'est pas négatif, c'est quelque chose qui déjà implique l'opération de la main, et la rectification perpétuelle. La rectification ou plutôt la circulation perpétuelle.

Vous avez comme un couple ambulant événement-affect. Opération de déformation, affects qui rendent possible ces opérations et qui découlent de ces opérations.

Tous ces textes de Husserl sont comme une confirmation de ce que nous cherchions, à savoir ce que nous appelions matière en mouvement, c'est à dire porteuse de singularités et de traits d'expression. C'est exactement ce que Husserl nomme les essences vagues ou morphologiques, qui se définissent en effet par les processus de déformation dont elles sont capables, d'une part, et d'autre part des affects correspondants ou des qualités susceptibles de plus et de moins.

Si je signale un autre type de textes, ce sont des textes plus récents de Gilbert Simondon, dont j'ai déjà parlé parce qu'il est très important dans la technologie. Simondon a fait un livre sur le mode d'existence des objets techniques, mais aussi un autre livre qui s'appelle « l'individu et sa genèse physico-biologique », aux PUF, et ce livre, entre les pages 35 et 60, développe

une idée qui me semble très proche de celles de Husserl, mais avec d'autres arguments et donc, il la reprend à son compte. Tout comme Husserl tout à l'heure disait qu'on a l'habitude de penser en termes d'essences formelles et de choses sensibles formées, or cette tradition oublie quelque chose; elle oublie comme un entre-deux, un intermédiaire, or c'est au niveau de cet intermédiaire que tout se fait, si bien qu'on ne peut rien comprendre aux essences formelles, rien comprendre aux choses formées, si on ne met pas à jour cette région cachée des essences vagues.

Simondon dit quelque chose d'étrangement semblable.

Il y a une longue tradition qui consiste à penser la technologie en termes de forme-matière, et à ce moment-là, on pense l'opération technique comme une opération d'information, c'est à dire l'acte d'une forme en tant qu'informant une matière. On dirait presque que le modèle technologique de cette opération c'est : moule-argile.

Le moule est comme une forme qui s'imprime à une matière; et c'est, en termes savants, ce schéma, c'est le modèle hylémorphique, où hylé veut dire matière et morphé veut dire forme. C'est le schéma forme-matière. Et il dit que c'est évident que dans cette opération technologique, ce schéma il n'est pas le premier à la critiquer. Ce qui est nouveau chez Simondon, c'est la manière dont il le critique. La manière dont il le critique, est très intéressante pour nous, parce que ça consiste à dire, qu'en fait, là aussi, quand on privilégie le schéma forme-matière, où le modèle hylémorphique c'est comme si on séparait deux demi-schémas, où on ne comprend plus du tout comment ces deux demi-schémas peuvent bien s'adapter l'un à l'autre. L'essentiel se passe entre les deux. Là aussi, si on laisse caché l'entre-deux, on ne peut plus rien comprendre. Qu'est-ce que c'est cet entre-deux ? C'est tout simple. C'est qu'est-ce qu'il y a entre le moule, entre le moule qui va imposer la forme, et la matière argile.

Ce qu'il y a d'embêtant dans ce schéma, c'est que l'opération du moule, ça consiste à induire dans l'argile, ou à déterminer l'argile, à prendre un état d'équilibre, et vous démoulez quand cet état d'équilibre est atteint.

Si bien que vous ne risquez pas de savoir ce qui s'est passé. Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui se passait du côté de la matière lorsqu'elle tendait vers son état d'équilibre ? Ce n'est plus un problème de forme et de matière, c'est un problème énergétique. C'est un problème de la matière-mouvement : la tension de la matière vers un état d'équilibre déterminé. Or le schéma forme-

matière ne tient pas compte de ça puisque le schéma forme-matière présuppose en quelque sorte une matière préparée; et du côté de la forme, ça ne va pas mieux puisque, du côté de la forme, ce qui serait intéressant, c'est être à l'intérieur du moule, or même l'artisan n'est pas à l'intérieur du moule. . Si on était à l'intérieur du moule, ou si on imagine le moule comme intériorité présente à soi-même, qu'est-ce qui se passe ? Ce n'est plus une opération de moulage. C'est une opération, si courte qu'elle soit et le moulage a une opération très courte où la matière argile arrive à son état d'équilibre voulu très rapidement, et si on est à l'intérieur du moule, et si on s'imagine dans des conditions moléculaires microscopiques, peu importe la durée que ça prend, qu'est-ce qui se passe en fait ? Ce n'est plus une opération de moulage, c'est comme Simondon le dit très bien, une opération de modulation. Quelle est la différence entre mouler et moduler ?

Simondon montre très bien que toutes les opérations technologiques, on extrait le mode du moulage, c'est commode, au niveau le plus sommaire c'est plus facile à comprendre une opération de moulage. Mais en fait, les opérations technologiques c'est toujours des combinaisons entre le modèle simple du moulage, un modèle plus complexe mais non moins effectif, présupposé par le moulage, et qui est le modèle de la modulation. Qu'est-ce que c'est que la modulation? Moduler, ce n'est pas difficile, c'est mouler de manière continue et variable. Un modulateur, c'est un moule qui change perpétuellement de grille à mesure qu'elle est atteinte. Si bien qu'il y a une variation continue de la matière à travers les états d'équilibre et moduler, c'est mouler de manière variable et continue, mais on dira aussi bien que mouler c'est moduler de manière constante et finie, et déterminée dans le temps. En électronique, il n'y a que des modulations et des modulateurs.

Simondon insiste sur cette espèce de dimension qui n'est pas du tout une synthèse, il ne s'agit pas du tout de dire que cet intermédiaire c'est une synthèse. L'essence vague de Husserl, ce n'est évidemment pas une synthèse d'essences formelles et de choses sensibles formées. De même, le domaine que Simondon dégage entre la forme et la matière, ce n'est pas un intermédiaire qui retiendrait un aspect de la forme et un aspect de la matière, ce n'est pas du tout une synthèse. C'est réellement une terre inconnue, cachée par ce à quoi elle est intermédiaire. L'essence vague est toujours cachée, et c'est par là que Husserl peut, découvrant les essences vagues, se dire phénoménologue: il fait

une phénoménologie de la matière ou de la corporéité, il se met dans les conditions de découvrir ce qui est caché, aussi bien notre pensée conceptuelle opérant par essences formelles, que notre perception sensible appréhendant des choses formées, c'est donc un domaine proprement phénoménologique. La phénoménologie, c'est l'itinérance, il est en train de suivre l'essence vague. C'est pour ça qu'il n'aurait jamais dû écrire que ces quatre pages, enfin, c'est idiot de dire ça, parce qu'on pourrait dire ça de tout le monde. Comprenez que s'il en avait dû en écrire, c'est celles là qu'il devait écrire, c'est là qu'il était le plus phénoménologue. Le phénoménologue c'est l'ambulant, c'est le forgeron. Simondon, c'est la même chose : il ne s'agit pas du tout de dire que c'est une synthèse de forme et de matière. Il découvre, dans les conditions énergétiques d'un système, dans la succession des états d'équilibre, en fait pas vraiment d'équilibre, puisque c'est des formes dites méta-stables, ce sont des équilibres qui ne sont pas définis par la stabilité. Dans toute cette série de la modulation définie comme variation continue d'une matière, quels vont être les caractères par lesquels il va définir cette - je mélange les termes de Husserl et de Simondon -, cette matérialité énergétique ou cette corporéité vague, c'est à dire vagabonde ?

Et voilà que Simondon nous dit qu'elle se définit de deux manières, d'une part l'existence et la répartition des singularités, et deuxièmement par la répartition et la production de qualités affectives : plus ou moins résistant (pour le bois, c'est l'exemple de Simondon), plus ou moins élastique, plus ou moins poreux, et les singularités, c'est les fibres de bois. Simondon saute directement des exemples artisanaux, manifestement, il aime le bois, du bois à l'électronique. C'est son exemple à lui. Pourquoi est-ce qu'il ne parle pas de la métallurgie ? Bon, c'est son affaire.

Au point où nous en sommes, on a fait un énorme progrès. On a défini une espèce de matière nomos, ou mieux une matérialité vagabonde. On dira que c'est très différent de toutes les histoires matière-forme. Bien plus, le modèle hylémorphique, le modèle matière-forme, c'est le moment où jamais de tirer des conclusions : lorsqu'on soumet la corporéité ou la matérialité au modèle matière-forme, c'est en même temps que l'on soumet l'opération technologique au modèle travail. C'est évident que le modèle matière-forme n'est nullement imposé par l'opération technologique, il est imposé par la conception sociale du travail. Donc, c'est en même temps que la matière est soumise à ce modèle très

particulier du travail. En revanche, l'opération technologique d'action libre épouse directement la matière-mouvement. On avait vu qu'il avait deux modèles technologiques : le modèle travail, le modèle action libre. Donc, ça nous donnerait comme une confirmation.

On arrive à notre problème. On reçoit confirmation de Husserl et Simondon. La matière-mouvement ou matérialité ou corporéité ou essence vague, maintenant on a une profusion de mots, c'est la matière en tant que détachée ou libérée du modèle matière-forme, et du même coup, l'opération technologique est détachée du modèle travail, et c'est la matière en tant que pourvue de singularités, porteuse de traits d'expression, sujette à des opérations de déformation. Le travail, qu'est-ce que c'est d'autre que tout ça ? On l'a vu. Je vous renvoie à ce qu'on avait essayé de voir sur comment le modèle travail se dégageait d'une tout autre façon : il se dégage par une double opération, celle par laquelle la matière est préparée, c'est à dire homogénéisée, uniformisée, à ce moment là, c'est une matière légale, par distinction d'une matière nomade. Et ce n'est pas une opposition, les deux se mélangent tout le temps, mais c'est une matière légale, et pas une matière en tant que nomade. Et d'autre part, mais c'est tout à fait complémentaire, par un calcul du temps et de l'espace de travail, et c'est la grande idée d'une quantité abstraite de travail qui est constitutive du travail. Historiquement, dans l'économie politique du 19^{ème} siècle, c'est en même temps que se dégage le modèle du travail abstrait, le modèle travail, en économie politique, et en physique, ce qu'on appellera le travail d'une force, à savoir l'opération par laquelle une force déplace son point d'application.

Donc, on tient une définition de la matière-mouvement. Cette matière-mouvement est, dans son essence vague, je ne peux pas dire qu'elle le soit d'après les lois d'une essence fixe, donc quelque objection qu'on me fera, je peux déjà m'en tirer, donc tout va bien, en vertu de son essence vague, cette matière-mouvement est essentiellement métallique. La vraie matière flux c'est le métal, et les autres matières ne seront saisies comme en mouvement que par, non pas comparaison, mais par communication avec le métal. En quel sens est-ce qu'on pourrait dire ça ? Je ne pose pas l'égalité matière-mouvement = métal, je dis au contraire que c'est fondamentalement anexcate, que c'est une identité vague.

Mais pourquoi le dire ?

Je dis rapidement des choses qui ne dépassent pas l'appréhension sensible.

Qu'est-ce qu'il y a de tellement bizarre dans le métal ? Ça ne se mange pas, le

métal. Ça veut dire que la situation très particulière du métal, du point de vue de l'intuition sensible, je n'invoque pas du tout la science, mais on pourrait se demander ce que c'est le métal d'un point de vue de la chimie, un corps métallique, ou qu'est-ce que c'est que les sels minéraux ? Il y en a partout finalement. Je me dis que finalement, il y a une coextensivité du métal et de la matière. Tout n'est pas métal, mais partout il y a du métal, c'est ça la synthèse métallique. Il n'y a pas d'agencement qui ne comporte un bout de métal. Le métal c'est le procédé fondamental de la consolidation de tout agencement. L'unité homme-cheval, ça se boucle avec l'étrier. Vous me direz, mais qu'est-ce qui se passait avant le métal ? La pierre ? Il n'y a pas coextensivité avec la pierre. Qu'est-ce que ça veut dire, coextensivité du métal et de la matière ? Ça ne veut pas dire matière = métal, ça veut dire que d'une certaine manière, le métal est le conducteur de toute la matière. Quand il n'y avait pas de métal, la matière n'avait pas de conducteur. Qu'est-ce que ça veut dire que le métal conduit la matière, qu'est-ce qu'il y a de tellement spécial dans le métal ? Si vous prenez une autre matière, végétale, ou animale, ou inanimée, on comprend que le schème hylémorphique, que le modèle forme-matière marche d'une certaine façon. Vous avez une matière à laquelle vous faites tout le temps subir, technologiquement, des opérations. Et en un sens, tout le monde sait que ce n'est pas vrai concrètement, mais abstraitement, on peut un peu faire comme si chaque opération était comprise entre deux seuils, chaque opération est déterminable entre deux seuils : un infra-seuil qui définit la matière préparée pour cette opération, et un supra-seuil qui est défini par la forme que vous allez communiquer à cette matière préparée. Il est bien entendu que la forme à laquelle vous arrivez à l'issue d'une opération peut elle-même servir de matière à une forme différente. Par exemple, vous commencez par donner une matière au bois, première opération, et puis c'est ce bois déjà informé dont vous allez faire un meuble. Il y a une succession d'opérations, mais chaque opération est comme comprise entre des seuils déterminables, et dans un ordre donné. Il y a un ordre donné et c'est très important.

Ce qui me paraît le plus simple dans la métallurgie, et surtout dans la métallurgie archaïque, on dirait que les opérations sont toujours à cheval sur des seuils, bien plus qu'elles communiquent par dessous le seuil, or ce qui me plaît, c'est que Simondon, dans le seul paragraphe qu'il consacre à la métallurgie, dit ça très bien : la métallurgie a beau se servir de moule, en

fait elle ne cesse pas de moduler. Alors bien sûr, elle ne se sert pas toujours de moule : l'épée ça se fait sans moule, mais le sabre c'est de l'acier moulé, mais même lorsqu'il y a moule, l'opération de la métallurgie est modulatoire. C'est vrai partout, mais voilà que la métallurgie fait accéder à l'intuition sensible ce qui est ordinairement caché dans les autres matières. En d'autres termes, la métallurgie c'est la conscience ou le métal c'est la conscience de la matière même, c'est pour ça qu'il est conducteur de toute la matière. Ce n'est pas le métallurgiste qui est conscient, c'est le métal qui apporte la matière à la conscience. C'est embêtant, c'est trop hégélien. Voilà ce que dit Simondon dans ses cinq lignes : « la métallurgie ne se laisse pas entièrement penser au moyen du schème hylémorphique car la matière première, rarement à l'état natif pur, doit passer par une série d'états intermédiaires avant de recevoir la forme proprement dite. (en d'autres termes, il n'y a pas un temps déterminé). Après qu'elle a reçu un contour défini, elle est encore soumise à une série de transformations qui lui ajoute des qualités. » En d'autres termes, l'opération singularité, qualité rapportée au corps métallique, ne cesse pas de chevaucher les seuils. « La prise de forme ne s'accomplit pas en un seul instant de manière visible, mais en plusieurs opérations successives. » On ne peut pas dire mieux, déjà dans le cas de l'argile, ça ne s'accomplissait pas en un seul instant, seulement rien ne nous forçait à le savoir. Le métal, c'est ce qui nous force à penser la matière, et c'est ce qui nous force à penser la matière en tant que variation continue.

C'est à dire comme développement continu de la forme et variation continue de la matière elle-même. Tandis que les autres éléments matériels peuvent toujours être pensés en termes de succession de formes différentes et emploi de matières variées. Mais une variation continue de la matière et un développement continu de la forme, c'est ce que la métallurgie fait affleurer, et ce que la métallurgie rend conscient, et fait nécessairement penser comme état de toute la matière. C'est pour ça que le métal conduit la matière. Simondon « on ne peut distinguer strictement la prise de forme de la transformation quantitative. Le forgeage (forger), et le trempage (tremper), d'un acier, sont, l'un antérieur, et l'autre postérieur à ce qui pourrait être nommé la prise de forme proprement dite. Forgeage et trempage sont pourtant des constitutions d'objets. » En d'autres termes, c'est comme si, par delà les seuils qui distinguent les opérations, les opérations communiquaient dans une espèce de mise en variation

continue de la matière elle-même. Pas d'ordre fixe dans les alliages. Il y a un livre savant sur la variabilité métallurgique : à la naissance de l'histoire, l'empire de Summer, il y a douze variétés de cuivres recensés avec des noms différents d'après les lieux d'origine et les degrés de raffinage. Ça forme comme une espèce de ligne, à la lettre une mélodie continue du cuivre, et l'artisan dira : c'est celui-là qu'il me faut. Mais indépendamment des coupures opérées par l'artisan, il n'y a pas d'ordre fixe pour les alliages, variété des alliages, variabilité continue des alliages, et enfin, pourquoi est-ce que Simondon parle si peu de la métallurgie ? Ce qui l'intéressera vraiment, c'est là où des opérations de modulation, de variation continue vont devenir non seulement évidentes, mais vont devenir le nomos même, l'état normal de la matière, à savoir l'électronique. Ouais.

Il y a quelque chose de très troublant dans le métal. Si vous m'accordez qu'il n'y a pas d'ordre fixe dans les alliages, évidemment, il ne s'agit pas des aciéries modernes, il s'agit de la métallurgie archaïque, si vous m'accordez cette série d'opérations qui s'enchaînent les unes aux autres, si bien que ce qui était caché dans les autres matières, devient évident, ça tient à quoi ? Le métal ce n'est pas consommable. La matière, en tant que flux, se révèle là où elle est productivité pure, où l'opération technologique est donc une fabrication d'objets, outils, ou armes, et il y a évidemment un lien entre cette matière-productivité, cette matière qui ne peut être saisie qu'en tant que productivité pure, dès lors pour servir à la fabrication d'objets, et cet état de la variation de la matière qui surgit pour elle-même. Car enfin, non seulement il n'y a pas d'ordre fixe, mais il y a toujours possibilité de recommencer. Certes pas à l'infini, il y a tout de même les phénomènes d'usure, de rouille, mais vous pouvez toujours refaire du lingot. Le métal est la matière susceptible d'être mise sous la forme lingot. Or, la forme lingot, c'est extraordinaire, elle ne date pas d'hier. L'archéologie témoigne que, dès la préhistoire, le métal transitait, que, entre lingot et itinérance, il y a un rapport fondamental, le métal transitait sous la forme lingot. Pensez que les centres métallurgiques du Proche-Orient n'avaient absolument pas d'étain, ils manquaient de cuivre. Dès la préhistoire, sont attestés des circuits commerciaux où le cuivre vient d'Espagne. Summer est une civilisation métallurgique qui n'a pas de métal, c'est un état de métallurgie extrêmement avancé sans métal, celui-ci vient sous la forme de lingot.

On pourrait distinguer très vite les formes de consommation ou les formes d'usage, ça ne nous intéresse pas. Mais en dehors de ça, il y a la forme stock. La forme stock est liée aux réserves alimentaires, elle est liée au végétal. Les premiers grands stocks, c'est des stocks impériaux, c'est les greniers impériaux : les stocks de riz dans l'empire chinois. Le stockage a toujours été considéré comme un acte fondamental de l'état archaïque. La forme stock implique l'existence d'un surplus qui n'est pas consommé et qui, dès lors, prend la forme stock. On verra l'importance dans l'histoire de cette forme stock. Il y a une autre forme très connue, c'est la forme marchandise. Je dirais presque que la vraie origine de la forme marchandise, ce serait peut-être les troupeaux. Il y aurait toutes sortes de mythes qui fonderaient le lien du stock et du végétal, et ce serait bien que les premières marchandises, ce soient le troupeau. Et c'est forcé parce que, d'une certaine manière, la forme marchandise c'est une forme qui doit être en mouvement, qui n'est en mouvement artificiellement qu'en tant qu'elle est en mouvement aussi naturellement.

Mais la forme lingot, ce n'est ni du stock, ni de la marchandise, ça peut être vendu, mais ce n'est que secondairement une marchandise; la forme lingot, c'est une forme très particulière qui, dans l'histoire, décidera de la valeur monétaire du métal. Alors, bien sûr, ça réagit sur la marchandise. Ça réagit dans les deux sens : vous pouvez faire du lingot une marchandise, mais la forme lingot, c'est la détermination monétaire, ce qui n'est pas du tout la même chose que la détermination marchande; que les deux entrent en rapport, c'est une autre question, mais il n'y a que le métal qui renvoie à la forme lingot. Ce n'est même pas un stock de métal, le lingot, c'est autre chose, je dirais que le lingot, c'est la variation continue de la matière, c'est un bloc.

Le métal est coextensif à toute la matière, en ce sens que il énonce pour lui-même un statut qui était celui de toutes matières, mais qui ne pouvait être saisi que dans le métal. C'est lui le conducteur de toute la matière, parce que le métal met la matière dans le double état du développement continu de la forme et de la variation continue de la matière. Pour enchaîner avec ce que disait Richard tout à l'heure, je n'ai même plus besoin de dire pourquoi est-ce que le forgeron est musicien, ce n'est pas simplement parce que la forge fait du bruit, c'est parce que la musique et la métallurgie se trouvent hantées par le même problème : à savoir que la métallurgie met la matière dans l'état de la variation continue de même que la musique est hantée par mettre le son en état

de variation continu et d'instaurer dans le monde sonore un développement continu de la forme et une variation continue de la matière.

Dès lors, c'est normal que le forgeron et le musicien soient strictement des jumeaux. Ensuite, ça devient très secondaire si la musique est traversée par cette espèce de ligne idéale de la variation continue, si la matière est traversée par cette ligne métallique de la variation continue, comment est-ce que vous voulez que le forgeron et le musicien ne soient pas jumeaux . Il compte très peu pour nous que, par exemple, en Occident ...

(fin de la bande)